





BIBLIOTECA
S. A. R.
DUCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

E.

XVII.

62



ODES
D'HORACE.

-C44-

VERSAILLES,

IMPRIMERIE DE MONTALANT-BOUGLEUX,

Membre Titulaire

de la Société des Sciences Morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise.

-C44-

591254

ODES D'HORACE

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

PAR M. ANQUETIL,

PROFESSEUR DE SECONDE AU LYCÉE DE VERSAILLES,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES MORALES, DES LETTRES ET DES ARTS
DE SEINE-ET-OISE,

précédées d'une

ÉTUDE SUR LES POÉSIES LYRIQUES D'HORACE

PAR M. HIPPOLYTE BIGAULT,

et suivies

DE NOTES LITTÉRAIRES, PHILOLOGIQUES, HISTORIQUES, ETC.



PARIS,

CHEZ DEZOBRY, E. MAGDELEINE ET C^{IE}, LIBRAIRES,
Rue des Maçons-Sorbonne, 1.

VERSAILLES,

CHEZ P.-F. ÉTIENNE, LIBRAIRE, RUE SAINT-PIERRE, 13.

1850

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Au moment de soumettre cet ouvrage au jugement du public, je dois expliquer en peu de mots les circonstances qui m'ont amené à l'entreprendre : peut-être ce récit sera-t-il, au moins en partie, l'excuse de ma témérité.

Professeur de seconde au Lycée de Versailles depuis vingt ans, chaque année j'ai fait expliquer à mes élèves les Œuvres lyriques d'Horace ; j'ai même écrit pour eux une traduction en prose qui n'a point été publiée. Au mois d'avril 1841, j'eus l'occasion d'en lire quelques fragments devant la Société des Sciences morales de Seine-et-Oise, et l'un de mes collègues, M. E. de Boucheman, homme aussi savant que modeste, me demanda pourquoi je n'avais pas essayé de traduire Horace en vers français ; il m'assura même que j'avais accompli déjà la plus difficile moitié de la tâche. Je ne pris point d'abord au sérieux ce conseil : je n'avais jamais fait de vers, mes loisirs étaient fort rares, et la seule pensée d'une telle entreprise me parut une audacieuse présomption. Quatre ans plus tard, comme je faisais expliquer en classe la *Prédiction de Nérée*, quelques vers m'échappèrent dans l'interprétation, le conseil de M. de Boucheman me revint en mémoire, une strophe fut ébauchée, l'ode entière suivit, puis vint l'ode à *Leuconoe*, et vers le milieu de septembre 1847, la traduction était achevée.

On me conseilla dès-lors de la publier ; mais cette ébauche me parut tellement défectueuse qu'il me fallut remettre mon ouvrage sur le métier et le refondre complètement. Plus de deux ans ont été employés à cette révision, et ce n'est qu'à la fin de 1849 que j'ai pu songer à une publication que peut-être aurais-je fait sagement de différer encore.

Je ne m'arrêterai point à faire ressortir les difficultés de tout genre que rencontre un traducteur, sur-tout lorsqu'il faut lutter

contre un poète aussi parfait qu'Horace, un poète à la fois si correct et si hardi, si libre et si sage, si sobre et si abondant, auquel on ne peut rien retrancher ni rien ajouter sans le défigurer ou sans l'affaiblir. On a souvent dit qu'Horace est intraduisible ; ce n'est pas ma traduction qui démentira cet oracle. Je dirai seulement que j'ai cru devoir traduire presque tout en strophes régulières ; et pour quiconque réfléchit aux règles et aux conditions rigoureuses de nos strophes qui ne permettent point l'enjambement comme les strophes latines, cette difficulté n'est pas une des moins sérieuses.

J'ai tâché de varier les mètres et les rythmes, et sur-tout de les approprier au sujet, parfois même de les régler dans une certaine mesure sur les mètres et les rythmes latins. Je regrette de n'avoir pu employer plus souvent le vers de huit et sur-tout celui de sept syllabes, si bien appropriés à notre poésie lyrique : malheureusement l'expérience m'a démontré que plus on multiplie les rimes, alors qu'on ne dispose pas des idées, plus on s'expose à l'infidélité. Je sais bien qu'il y a telle fidélité platement littérale qui n'est au fond que la plus grande infidélité : l'harmonie d'un poète et d'un poète lyrique est la première chose qu'un traducteur doit s'attacher à bien sentir et à rendre ; mais il y a cependant une limite de liberté au-delà de laquelle toute copie défigure l'original. Il n'est pas de suppression, pas d'équivalents, encore moins d'additions, qui ne m'aient laissé des regrets, et tous mes efforts ont tendu à diminuer le nombre de ces témoignages de mon insuffisance. Il y a notamment une ode, la seconde du premier livre, que j'aurais voulu refaire entièrement, parce que le cadre de la strophe française est trop grand pour la strophe latine. Bien que le cadre adopté par Lebrun, qui l'a traduite, soit encore plus grand que le mien, j'ai essayé de me restreindre, mais sans succès ; car il vient un moment où la fatigue épuise le traducteur et le condamne à la stérilité.

La rime est un des principaux éléments de notre poésie : dans l'ode sur-tout il faut qu'elle soit aussi riche que possible.

J'ai tâché de remplir cette condition sans tomber dans les exagérations de quelques poètes modernes ; car en cherchant uniquement le mérite de l'originalité et de la difficulté vaincue , on risque de tomber dans la bizarrerie et dans les excès les plus puérils. La richesse de la rime , lorsqu'elle est poussée jusqu'à l'abus , me paraît même peu favorable à la véritable harmonie. J'ai donc usé , d'après tous les poètes classiques , et d'après M. de Lamartine lui-même , du droit de faire rimer les monosyllabes tels que *vie, prie, vents, chants*, etc., uniquement par la voyelle finale ; mais j'ai repoussé , malgré leur richesse apparente , toutes les rimes qui ne sont telles que pour l'œil , encore que M. V. Hugo ait fait rimer *Bacchus* avec *écus*, et *six* avec *Alexis*.

Je n'ai retranché de cette édition que deux épodes trop licencieuses : les traducteurs en prose , et entre autres le P. Sarnadon ont seuls osé les traduire. Mais sur la demande qui m'en a été adressée , j'ai publié en même temps que l'édition complète , une édition rigoureusement conforme et pour le texte et pour les notes aux éditions autorisées pour l'usage des classes.

J'ai suivi presque partout le texte de l'excellente édition d'Orelli , et j'ai presque toujours indiqué les passages où j'ai cru devoir ne pas adopter soit la leçon , soit l'interprétation de ce savant philologue. J'avais préparé des notes beaucoup plus étendues , mais le défaut d'espace m'a obligé d'en sacrifier une grande partie. En reproduisant les imitations de Lebrun , Lamotte , La Harpe , etc. ; j'ai voulu offrir d'intéressants éléments d'étude et de comparaison , et pourquoi ne le dirais-je pas ? justifier par leur exemple ou du moins excuser jusqu'à un certain point ma propre faiblesse.

La Société des Sciences morales de Seine-et-Oise a bien voulu entendre deux fois la lecture de ma traduction. J'ai fait tout mon possible pour mettre à profit les précieuses observations que mes collègues m'ont adressées , et je les prie d'agréer ici de nouveau l'expression de ma reconnaissance.

Je remercie aussi les souscripteurs qui ont bien voulu m'aider dans cette publication faite à mes frais dans un temps bien ingrat pour la littérature sérieuse. Parmi eux je compte un certain nombre de mes anciens élèves : ce souvenir donné à leur ancien professeur n'a pas été pour lui le témoignage le moins précieux.

Enfin je prie les lecteurs, si ce travail ne leur paraît pas indigne de quelque intérêt, de ne me point épargner leurs conseils. Si ce livre obtient l'honneur bien douteux d'une seconde édition, je tâcherai d'en profiter dans la mesure de mes forces ; et, au défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de la docilité. Plusieurs personnes m'ont demandé si j'ai dessein de traduire les *Satires*, les *Épîtres* et l'*Art poétique* : je l'essaierai, et, si mes premiers essais sont encouragés par les juges auxquels je me propose de les soumettre, je poursuivrai cette nouvelle tâche. Mais il me faudra prendre d'abord quelque repos, et je dois déclarer que pour le moment je n'ai même pas encore essayé la traduction d'un seul vers.

Versailles, 20 Mai 1850.

VIE D'HORACE.

HORACE (Q. Horatius Flaccus) naquit à Vénuse le 6 des ides de décembre, sous le consulat de L. Aurelius Cotta et de L. Manlius Torquatus (8 décembre, an de R. 689, av. J.-C 65.) Son père, affranchi ou fils d'affranchi, *libertinus*, était assez pauvre, *macro pauper agello* ; toutefois il n'épargna rien pour donner à son fils une excellente éducation. Il pouvait l'envoyer à l'école de Flavius, fréquentée par les fils des plus illustres centurions, *magnis e centurionibus orti* ; il aima mieux le conduire à Rome où il acheta une charge d'huissier aux ventes publiques, *coactor*, et le fit élever comme les fils des chevaliers ou des sénateurs. Le maître d'Horace fut Pupillus Orbilius, de Bénévent, personnage grave et sévère, *plagosus* ; mais son père fut sur-tout pour lui un gardien vigilant, *custos incorruptissimus*, qui ne le perdit jamais de vue, et le préserva de la contagion des mauvais exemples. Devenu le favori de Mécène et d'Auguste, recherché par tous les patriciens, Horace ne rougit jamais de son humble origine, et ne rappela jamais qu'avec une pieuse vénération le nom de son père.

En 709, Horace partit pour Athènes : un voyage en Grèce était devenu pour les Romains le complément nécessaire de toute éducation libérale. Brutus l'y rencontra l'année suivante, lorsqu'il se rendit, après la mort de César, dans son gouvernement de Macédoine. Horace le suivit, comme tous les jeunes Romains, fut nommé par lui tribun militaire, et prit une part active à la guerre qui se termina par la bataille de Philippes où il laissa son bouclier (711). On lui a souvent reproché sa fuite;

il est permis toutefois de supposer qu'il ne l'aurait pas rappelée lui-même si elle eût été déshonorante : il est certain qu'il ne quitta le champ de bataille que quand tout fut perdu, et la postérité aurait mauvaise grâce à lui reprocher, à lui qui n'était pas stoïcien, de ne s'être point tué comme Brutus. Et pourquoi se serait-il attaché plus long-temps à un parti qui ne lui pardonnait point la bassesse de sa naissance ? Il aurait pu, comme Messala, comme Lamia et bien d'autres, passer aux triumvirs ; il aima mieux profiter de l'amnistie, et il revint en Italie en 712.

Son père était mort ; les taxes ou peut-être la confiscation avaient dévoré son modeste héritage ; dégoûté des agitations politiques, *inops paterni et laris et fundi*, il se rendit à Rome pour y chercher fortune : c'est lui-même qui le dit, *paupertas impulit audax ut versus facerem*, et Voltaire a eu grand tort de le lui reprocher. Virgile et Varius, que peut-être il avait connus avant la guerre civile, parlèrent de ses poésies à Mécène et le lui présentèrent (715). Neuf mois après cette entrevue où sa modestie et son embarras, *infans pudor*, ne déplurent point sans doute à Mécène, celui-ci, qui était fort réservé dans le choix de ses amis, *paucorum hominum et mentis bene sanæ*, bien éclairé d'ailleurs sur le caractère et le talent du poète, le rappela et l'admit dans son intimité. La société d'Horace lui devint indispensable, et il l'emmena avec lui dans son voyage à Brindes en 717, pour la conférence qui précéda la paix de Tarente et la réconciliation momentanée d'Octave et d'Antoine. On a supposé qu'Horace revint à Rome par mer et que ce fut dans ce voyage qu'il faillit périr en doublant le cap Palinure ; mais M. Walckenaër pense que cet accident lui arriva en 731 dans un voyage qu'il fit à Vélie et à Tarente.

En 718, selon le même historien, Horace acheta une charge de scribe du trésor, *scribatum quæstorium* : un de nos grands poètes lyriques contemporains a été lui-même un simple expéditionnaire. La même année il acquit une petite villa près de Tibur, et cinq ans plus tard Mécène lui donna le domaine d'Us-tica dans la Sabine, domaine qu'il a souvent chanté dans ses

vers. On ignore à quelle époque Mécène le présenta pour la première fois à Octave ; mais ce ne fut qu'en 727, après que le sénat eut décerné à celui-ci le titre d'Auguste, qu'Horace eut avec l'empereur des relations plus suivies et plus intimes, et qu'il chanta les grands événements de son règne. En 737 Auguste le chargea de composer le *Chant séculaire* et lui fit offrir par Mécène de devenir son secrétaire (1), honneur qu'Horace déclina, alléguant sa mauvaise santé, sans que l'empereur s'offensât de son refus (2). En 744, Auguste s'étant plaint d'avoir été oublié par lui dans ses épîtres (3), Horace lui adressa la première du II Livre : *Quum tot sustineas*, etc.

Consumé depuis trois ans par la fièvre, Mécène, dont la santé avait toujours été chancelante, mourut en 746, après avoir recommandé Horace à l'empereur qu'il instituait son héritier : *Horatii Flacci, ut mei, sis memor*. Mais le poète ne lui survécut guère plus d'un mois, et mourut presque subitement à Rome le 27 novembre, âgé, suivant le calcul de M. Walckenaër (4), de cinquante-sept ans, deux mois et neuf jours. La violence de son mal l'empêcha d'écrire son testament ; mais en présence de témoins il légua ses biens à l'empereur qui lui fit faire des fu-

(1) *Ante ipse sufficiebam scribendis epistolis amicorum ; nunc occupatissimus, et infirmus Horatium nostrum te cupio adducere. Veniet igitur ab ista parasitica mensa ad hanc regiam et nos in epistolis scribendis adjuvabit.*

(2) *Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si convictor mihi fueris : recte enim et non temere feceris, quoniam id usus mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri possit... Tibi qualem habeo memoriam poteris ex Septimio quoque nostro audire ; nam incidit ut illo coram feret a me tui mentio. Neque enim, si tu superbus amicitiam nostram sprevisi, ideo quoque nos ἀνθυπερβονοῦμεν.*

(3) *Irasci me tibi scito quod non in plerisque ejusmodi scriptis tecum potissimum loquaris. An verearis ne apud posteros infame tibi sit quod videaris familiaris nobis esse ?*

(4) L'année 708 fut de quatre cent quarante-cinq jours par suite de la réforme du calendrier opérée par J. César.

nérailles magnifiques et plaça son tombeau à l'extrémité des Esquilies, près de celui de Mécène.

Horace était de petite taille, il avait de l'embonpoint (1) et une maladie d'yeux qu'on appelait *lippitudo*. Ses cheveux blanchirent de bonne heure, et il était très sensible au froid. Quant au caractère, il était fort irascible, mais sans fiel et sans rancune; tous les grands hommes de son siècle furent ses amis et il fut digne de leur amitié. On lit dans sa vie attribuée à Suétone quelques vers familiers de Mécène qui montrent jusqu'où allait son affection pour Horace :

*Ni te visceribus meis, Horati,
Plus jam diligo, tu tuum sodalem
Hinc me videas strigiosorem.*

Du reste jamais auteur ne s'est mieux peint dans ses écrits, et on peut dire de lui ce qu'il disait de Lucilius : Ses œuvres sont le fidèle tableau de sa vie tout entière. Tous les hommes de goût savent par cœur la charmante épître que Voltaire lui a adressée, mais dans laquelle le chambellan de Frédéric n'a pas toujours été équitable envers le favori d'Auguste. L'homme et le poète ont été dignement appréciés dans l'Étude de M. Rigault; ceux qui voudront faire une étude complète de sa vie politique et littéraire pourront consulter le savant ouvrage de M. Walckenaër : *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*; ils y trouveront, à côté de quelques assertions trop hasardées, des détails précieux et des dissertations pleines d'intérêt.

(1) Suétone cite à ce propos ce fragment d'une lettre d'Auguste à Horace : *Pertulit ad me Dionysius librum tuum, quem ego, ne accussem brevitatem, quantuluscumque est, boni consulo. Vereri autem mihi vereris ne majores libelli tui sint quam ipse es : sed si tibi statura deest, corpusculum non deest. Itaque licebit in sextariolo scribas, quum circuitus voluminis tui sit ὀγκωδίστατος, sicut est ventriculi tui.*

ÉTUDE

SUR

LES POÉSIES LYRIQUES D'HORACE,

PAR M. HIPPOLYTE RIGAULT,

Professeur de Seconde au Lycée Napoléon.



IL est heureux que, pour étudier et traduire les hommes, il ne soit pas nécessaire de définir les choses : s'il avait fallu définir la poésie lyrique, Horace n'aurait pas été cent fois traduit, et je n'essaierais pas en l'étudiant de répéter ici ce qui a été dit cent fois avant moi. La poésie lyrique est une de ces choses qu'on ne croit pas avoir besoin d'expliquer, quoiqu'elle serve à désigner les œuvres les plus différentes. Elle est comme le rendez-vous des esprits les plus opposés sur tous les points de l'espace, à tous les moments de l'histoire, malgré les plus grandes diversités de mœurs, de religion, de gouvernement. Comme le Panthéon antique, c'est un temple aux cent portes ouvert à tous les hommes dont l'imagination a régné sur le monde, aux prophètes hébreux comme aux élégiaques païens, aux chansons d'Anacréon comme aux hymnes du christianisme, aux poésies sacerdotales qui fondent les religions comme aux poésies panthéistes qui les détruisent, aux lyriques législateurs comme aux lyriques révolutionnaires, à ceux qui jadis ont gouverné les républiques comme à ceux que la sagesse antique en voulait bannir. La poésie lyrique est la patrie de tous les poètes; c'est sous son nom que s'abritent toutes les grandeurs et toutes les grâces, toutes les faiblesses et toutes les folies de l'imagination poétique de l'homme. Ce nom, chacun de nous le prononce avec la confiance qu'il le comprend, et cela fait goûter davan-

tage la pensée si consolante de Pascal : « Il y a des mots d'autant plus clairs qu'ils sont moins définis. » Depuis qu'il n'y a plus de lyre, la poésie lyrique est un de ces mots-là.

L'idée qu'on s'est faite de la poésie et du poète lyrique a dû varier beaucoup selon les temps et selon les hommes. Je voudrais rappeler ici deux de ces changements : l'un regarde les écrits, l'autre regarde les écrivains.

Aux époques appelées classiques, la poésie, c'est la traduction en beaux vers des idées raisonnables, c'est l'embellissement de la raison par le concours régulier de l'imagination et de la sensibilité : la raison commande en souveraine, les autres ne font qu'obéir. C'est là le caractère de notre ancienne littérature, c'est celui de la littérature romaine. L'esprit romain est essentiellement raisonnable comme le nôtre ; aussi la poésie latine s'éloigne-t-elle beaucoup moins de l'éloquence que la poésie grecque, et Lucain n'est pas le seul dont Quintilien aurait pu dire : *magis oratoribus quam poetis annumerandus*. Beaucoup de prosateurs latins font des vers ; de grands orateurs sont de médiocres poètes, Cicéron par exemple, quoi qu'en puisse penser Voltaire. Son imagination, très brillante en prose quand elle sert de décoration à la raison, pâlit et s'efface en poésie quand elle devrait resplendir de tout son éclat. On ne déplace pas comme on veut la hiérarchie des facultés de l'esprit. Lorsqu'elles ont pris leur rang, elles le gardent : dans l'orateur, l'imagination sujette ne se fait pas souveraine avec bonne grâce ; dans le poète, l'imagination souveraine ne devient pas suivante avec docilité et discipline.

Mais la poésie aussi a ses révolutions, et nos poètes contemporains ont émancipé l'imagination et la sensibilité du joug de la raison : il est même arrivé que les esclaves de la veille sont devenues les privilégiées du lendemain ; et c'est cette indépendance de deux facultés, autrefois opprimées, qui constitue maintenant le génie lyrique, le vrai génie poétique de notre temps, qui du reste a produit des œuvres admirables ; car telle est la vertu de la liberté que ses excès mêmes ont leur grandeur. Sans doute

les poètes ont été très logiques dans leurs prétentions, quand ils ont revendiqué l'indépendance absolue de l'inspiration poétique : la théorie de l'art pour l'art est, je crois, la vraie ; mais il s'agit de savoir si l'art est dans la souveraineté capricieuse des deux facultés les plus mobiles de l'esprit ou dans leur heureuse union avec la plus ferme et la plus solide. Si je pose cette question, c'est qu'Horace me paraît la résoudre. Nul plus que lui n'a possédé le grand art d'être à la fois lyrique et raisonnable ; nul n'a su accorder dans un plus merveilleux équilibre les trois pouvoirs de l'esprit, et laisser aux deux plus remuants un plus libre jeu sous la discipline exacte du plus sage et du plus fort ; nul n'a été plus respecté du XVII.^e siècle et plus aimé du nôtre, parce qu'il peut donner à la fois des leçons de raison à l'école du bon sens, et des leçons d'imagination à l'école de la fantaisie ; nul ne nous enseigne mieux ce qui nous manque, et ne nous fait mieux mesurer le chemin qu'a parcouru la poésie lyrique, quand, du haut de ces arcs de triomphe que se sont à leur tour dressés nos poètes, nous tournons nos yeux vers ce monument plus éternel que l'airain, *monumentum ære perennius*, qu'ont élevé ses mains.

Une seconde remarque, c'est qu'en même temps que l'idée qu'on se faisait de la poésie lyrique a changé, l'idée que les poètes lyriques se faisaient d'eux-mêmes a changé également. Quand la raison était reine au logis, le poète s'arrangeait pour vivre heureux s'il pouvait ; pour aimer, s'il était jeune ; pour prier, s'il était pieux ; pour chanter, toujours :

Aimer, prier, chanter, voilà toute sa vie.

Mais quand, ainsi qu'on l'a dit,

La folle du logis en fut la souveraine ;

quand l'imagination et la sensibilité s'émancipèrent jusqu'à l'usurpation, le poète dut naturellement non plus *chanter et prier*, mais régner par le droit que lui conféraient ces deux nouvelles reines du monde. A côté des vers d'Horace, la modeste abeille qui va butinant son miel sur les coteaux, l'homme des

champs qui se croit un des heureux du monde parce qu'il a une petite maison et un bon ami, *tu me fecisti locupletem* ; le philosophe qui veut que personne n'étende des ailes plus grandes que son nid, *maiores nido pennas* ; le poète qui, lorsqu'il a mis un instant le pied sur les cendres brûlantes de la politique, revient à la hâte sous la grotte de Vénus, *dioneo sub antro*, pour recommencer ses chansons, lisez les vers d'un auteur moderne sur la fonction du poète :

Le poète en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs :
Il est l'homme des utopies,
Les pieds ici, les yeux ailleurs, etc.

Chose singulière ! voilà le poète lyrique qui prétend redevenir ce qu'il fut au berceau de la civilisation : le confident des Dieux, l'initiateur, l'hiérophante des sociétés théocratiques, et cela dans la France de Voltaire ! Montesquieu, qui prisait peu la poésie, dit quelque part que les Français enferment un certain nombre de fous dans des Petites-Maisons pour donner à croire que le reste ne l'est pas. Comme il n'y loge pas nominativement le poète lyrique, il faut en vérité le louer de sa modération et de son indulgence.

C'est après de pareils excès d'indiscipline et dans la poésie et dans les poètes qu'on repose volontiers les yeux sur une poésie qui s'est toujours tenue sage, quoique si brillante et si hardie ; sur un poète, homme de génie, qui a vécu modeste et simple, et n'a revendiqué pour lui que le bonheur d'une condition libre où il pût se livrer en paix à l'étude des hommes. C'est une lecture charmante que celle d'un poète lyrique qui n'a prétendu gouverner que lui-même ; d'un écrivain qui a mieux aimé obéir aux règles que d'en inventer, et qui, dans un genre où l'on se met si aisément hors de soi, n'a pas séparé le beau du simple ni l'original du naturel ; d'un philosophe qui n'a pas été *l'homme des utopies* ; qui, tout en levant quelquefois les yeux ailleurs, les a tournés vers ce monde avec bienveillance ; qui s'est mo-

qué doucement des hommes plus ridicules que méchants, et leur a donné les conseils d'un ami, non les oracles d'un prophète; d'un politique enfin, si l'on peut appliquer ce nom à Horace, qui a vécu honnête homme dans un temps de révolution, qui a eu le courage de changer franchement d'opinion quand il a cru s'être trompé, qui a été une des inspirations mais non un des agents d'Auguste, qui a exercé une influence mais n'a pas demandé de fonctions, qui a prêché la concorde des opinions et la réconciliation des citoyens; qui, après avoir servi la liberté parce qu'il l'aimait, a servi l'autorité parce qu'il l'a crue nécessaire, et a pu passer de Brutus à Auguste sans qu'on ait pu sérieusement l'accuser d'apostasie ou d'ambition. C'est sous ce triple aspect, politique, moral et littéraire qu'il convient de l'étudier.

Octave était le neveu d'un homme qui, dictateur temporaire d'une république mourante, voulut se faire empereur pour perpétuer son pouvoir et sauver la société. César était tombé sur les marches du trône, frappé par quelques républicains qui existaient encore; mais il ne suffit pas de savoir donner à propos un coup de poignard et faire une révolution pour savoir gouverner. Le vieux parti républicain se composait d'hommes honnêtes mais incapables, et d'hommes capables mais malhonnêtes. Brutus, un des plus grands cœurs qui aient honoré le monde, était un politique médiocre et un médiocre général; Cassius, plus habile, était moins estimé; quant à Caton, ce qu'il avait su faire le mieux, c'était de mourir en lisant une page de Platon. Du reste la république était perdue. Montesquieu a dit vrai : « Les républiques périssent par le luxe. » Le luxe avait tué les vieilles vertus romaines; et les Romains n'étaient plus républicains que par leurs vices. Octave eut pour lui leur corruption, son nom et sur-tout l'impuissance des derniers républicains. S'il n'avait point, pour lui frayer le chemin de l'empire, les victoires de César, il n'avait point non plus dans son passé ces aventures qui font accuser d'ambition et qui excitent les soupçons des peuples défiants : il avait su dissimuler même ses

qualités, et quand il fut empereur, il prit soin de ménager les susceptibilités de l'opinion. Triumvir, il n'avait pris le pouvoir que sous le prétexte de continuer la république; empereur, il n'en prononçait le nom qu'avec respect. Le rapide affermissement d'Auguste, après la bataille d'Actium, prouve combien peu de racines la république conservait encore dans la société romaine. Le parti Pompéien fut inoffensif et se tint à l'écart; les républicains, plus remuants, conspirèrent sans succès; Auguste régna, et Rome pacifiée retrouva sa grandeur.

Je voudrais retracer le rôle politique d'Horace sans donner dans un travers de notre temps, la manie de classer les morts parmi les partis qui divisent les vivants. C'est dans cette espèce de dictionnaire posthume à l'usage des générations ensevelies qu'on trouve rangés si spirituellement Corneille parmi les républicains, Fénelon parmi les libéraux, Voltaire parmi les démocrates; quant à Horace, on en a fait un *conservateur*. Essayons, en nous préservant d'un néologisme aussi faux que barbare, de raconter tout simplement ce qu'il fut.

Né sous une république, il fut républicain d'abord. La crainte d'un maître, quel qu'il soit, n'est-elle pas toujours le commencement de la sagesse politique? Il étudiait à Athènes quand la nouvelle du meurtre de César y parvint. Ce fut un long cri de joie: on se représentait déjà la république délivrée, la liberté renaissant, les chaînes du peuple brisées, l'autorité du sénat reconquise; car la jeunesse romaine d'Athènes, c'étaient généralement les fils des sénateurs. On lisait, on relisait avec enthousiasme cette page du *Traité des Devoirs* que Cicéron venait d'envoyer à son fils, compagnon du jeune Horace, et où l'auteur du *Pro Marcello*, le lendemain de la mort de César, proclamait comme un devoir l'assassinat du tyran. Horace vit les statues de Brutus et de Cassius dressées par l'enthousiasme de ses amis à côté de celles d'Harmodius et d'Aristogiton; et quand Brutus traversa Athènes pour se rendre dans son gouvernement, le poète s'enrôla sous ses drapeaux, et prit le bouclier qu'il devait laisser à Philippe. Il n'avait pas encore vingt-deux ans.

Quatre ans plus tard, il était présenté à Mécène, et le tribun de Brutus se préparait à chanter l'empereur Auguste. Ni sa gloire de poète ni sa réputation d'honnête homme n'ont souffert de ce changement aux yeux de la postérité. La postérité est sage et n'a point de passion : elle comprend qu'on puisse abjurer une opinion sans être un apostat. C'est sur-tout à l'égard des hommes qui ont vécu dans les temps de révolution qu'elle redresse le jugement des contemporains ; elle relève la dignité humaine que ceux-ci rabaissent toujours en s'obstinant à n'expliquer les conversions que par l'intérêt personnel. Elle tient compte de cette éducation soudaine et irrésistible que donnent les grands événements, et ne confond pas avec l'égoïsme des petites âmes qui veulent conserver ou acquérir la sincérité des esprits désintéressés qui ne cherchent en se renouvelant qu'un nouveau moyen de servir leur patrie. La postérité a donc été juste pour Horace : elle n'a point dit qu'il avait chanté Mécène et Auguste, après avoir combattu et composé des épigrammes contre eux, pour se faire une fortune ; elle n'a point dit qu'il avait vendu sa plume au pouvoir pour une terre dans la Sabine ou pour une maison à Tibur. Horace changea d'opinion mais sans arrière-pensée, et sur-tout sans cette intolérance des néophytes contre leurs croyances passées, qui est le signe des apostasies véritables. Il ne prit pas de service dans l'armée des Triumvirs comme beaucoup de ses compagnons d'armes, il ne renia jamais ses vieilles amitiés, il rappela toujours avec reconnaissance le nom de Brutus, avec orgueil celui de Caton, il loua dans ses vers ceux de ses anciens amis qui restèrent les ennemis politiques d'Auguste ; seulement, quand il vit la république perdue, il crut qu'on pouvait vivre sous un empereur sans essayer de le tuer ou sans se tuer soi-même : il n'était pas stoïcien, et ne désespérait pas de la vertu. Il pensa même que, si le souverain de Rome était un homme de génie, s'il rendait la paix à l'Italie déchirée, s'il refoulait les Barbares, s'il respectait les lois, s'il pardonnait à ses ennemis, s'il effaçait à force de sagesse et de gloire tous les crimes du passé, lui poète pourrait sans

rougir chanter la grandeur de l'empereur et le bonheur de Rome. Ce qui explique le mieux le changement d'Horace, c'est le génie d'Auguste. Auguste fut tout-puissant ; mais chacun des privilèges qu'il s'arrogea fut moins une usurpation à son profit qu'un bienfait pour tout le monde, et la liberté n'y perdit pas ce qu'y gagna la grandeur de Rome. L'homme qui l'a le mieux jugé, c'est Saint-Évremond : « Auguste se fit appeler empereur pour conserver son autorité sur les légions, créer tribun pour disposer du peuple, prince du sénat pour gouverner ; mais s'il réunit en sa personne tant de pouvoirs différents, il se chargea de divers soins, et il devint l'homme des armées, du peuple et du sénat quand il s'en rendit le maître. Le peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux ; le sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste ; la liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer, rien du bonheur qu'elle peut produire. » Faut-il s'étonner qu'Horace ne soit pas resté républicain ?

Auguste acquit donc, grâce à Mécène, un nouvel ouvrier de sa gloire, mais Horace se fit quelque temps prier pour le devenir. De son ode à la Fortune, écrite l'année même où le sénat décerna le titre d'Auguste à Octave, et où l'empereur, prêt à abdiquer, ne garda le pouvoir que sur les instances du sénat, date le culte plus respectueux et plus assidu du poète. C'est un honneur pour Horace de ne s'être fait le poète d'Auguste que lorsque les Romains se firent véritablement ses sujets. Les dernières traces de la guerre civile et de la tyrannie étaient effacées : Horace put devenir l'ami de l'empereur sans trahir ses propres souvenirs ; et s'il est vrai qu'il choisit l'ollion en même temps que Mécène pour le présenter au prince, le patronage d'un homme éminent qui ne voulut être d'aucun parti, et garda son indépendance inflexible entre la république éteinte et l'empire naissant, fut pour Horace la plus délicate et la plus fière des professions de foi, ce fut le symbole de son double sentiment : affection pour le présent, respect fidèle pour le passé.

C'est avec cette réserve qu'Horace sut se prêter à l'empereur,

il ne se donna point à lui. Il refusa, par amour de la paix et de l'indépendance et aussi par modestie, toutes les fonctions qui l'eussent mêlé aux affaires ; il ne voulut pas même être secrétaire d'Auguste comme Racine et Boileau furent historiographes de Louis XIV. Toutes les fois qu'en chantant il touche à ces grands sujets qui intéressaient alors le monde, poète lyrique, il semble demander pardon de s'être élevé si haut, *tenuis grandia*. Il assiste au grand spectacle du règne d'Auguste et des destinées de Rome renaissante comme le chœur de la tragédie antique aux destinées des héros ; il chante les merveilles qui s'accomplissent sous ses yeux et qu'il explique en beaux vers à cette foule de spectateurs qui remplissent le monde ; il dirige l'opinion comme le chœur dirigeait les sentiments du public ému. De même que les héros, sans cesse mêlés aux Dieux qui les persécutent ou les défendent, semblent placés par ce commerce divin entre le ciel et la terre et se confondent souvent aux yeux du chœur avec les divinités, Auguste, le fils de César et le descendant de Vénus, le protecteur de Rome et le protégé des Dieux, semble dans Horace planer au-dessus des hommes et grandir jusqu'à l'apothéose : c'est l'Hercule de Sophocle, c'est le fils de Jupiter, qui, dépouillant sa nature mortelle, s'élève jusqu'aux cieux.

Toutefois ce n'est là qu'une image du poète et non pas un dogme politique : ne nous y trompons pas, Horace déifie Auguste, mais non pas le pouvoir absolu. On lui a reproché ces vers :

*Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis.*

Prétendre qu'Horace ait voulu faire par-là de la monarchie terrestre une délégation de l'autorité divine comme l'a fait Bossuet dans la *Politique tirée de l'Histoire sainte*, c'est tomber dans une étrange erreur. Horace parle de l'égalité de tous les hommes devant la mort, des riches et des pauvres, des sujets et des rois qui sont les pasteurs des peuples comme les Dieux sont les

pasteurs des rois : c'est une image, ce n'est pas une opinion. Horace n'est pas le poète du pouvoir absolu. Après la guerre civile et la chute de la république dans le sang, il avait beau jeu pour immoler la liberté sur l'autel où il défilait Auguste : il n'a point mis la main à ce sacrifice que viennent consommer d'ordinaire le lendemain des révolutions, dans la ferveur de leur repentir, les anciens amis de la liberté ; et de la même voix qui chante les louanges d'Auguste il vante l'âme inflexible de Caton debout au milieu de l'univers subjugué. Il a cru que la liberté peut survivre à toutes les formes politiques ; il a mêlé ce qu'Auguste, avant Nerva, sut mêler dans le gouvernement, *principatum ac libertatem*, et ce qui devint trop souvent incompatible sous ses successeurs : *res olim dissociabiles*. Il n'attaque pas l'autorité du sénat, il ne calomnie pas les dispositions du peuple, et ne cherche pas à exciter les jalousies ou les défiances de l'empereur.

C'est un beau rôle que celui de conciliateur : s'il n'est pas le plus brillant en ce monde où l'on estime plus la gloire que la vertu, il est le plus honnête, mais aussi le plus difficile ; car il place celle de nos vertus qui est la plus désarmée en face de passions encore frémissantes. Ce fut le rôle d'Horace. Sa philosophie l'y portait comme son caractère : l'épicurisme s'éloigne également de tous les excès, aussi Horace s'efforce-t-il sans cesse de rallier au gouvernement d'Auguste et au séjour de Rome tous les mécontents. Le lieutenant d'Antoine, Munatius Plancus, serait bien fou de ne pas finir sa vie guerrière la coupe à la main sous les ombrages de Tibur ; qu'il se confie à Teucer, le fondateur d'une Salamine nouvelle :

Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro,

et Munatius passe à César, dit Velleius, *transfugit ad Cæsarem*. Licinius, un autre ami d'Antoine, revient d'Orient et trouve ses biens confisqués : Horace lui vante, non sans malice peut-être, les douceurs de la médiocrité, *auream mediocritatem*. Licinius résiste : beau-frère de Mécène, il conspire avec Cé-

pion, et son crime lui coûte la vie. Horace l'avait averti : *feriunt summos fulmina montes*. Dellius, l'ancien soldat de Cassius et l'ami de Cléopâtre, pourrait, s'il était sage, jouir avant sa mort de ces gazons; de

Ces bois dont le silence et l'ombre sont à lui,

comme l'a dit M. de Lamartine dans un vers charmant, éloquent éloge de la propriété; de ces ruisseaux murmurants, de ces couronnes de roses, de cette maison qu'attend l'impatience d'un héritier : car il faut mourir, et Dellius vivrait si bien sous la clémente autorité d'Auguste, si Dellius voulait oublier comme lui. Dellius oublia, vécut et retrouva le silence et l'ombre de ses bois. Un affranchi de Pompée, Grosphus, riche et trembleur, a peur de tout, d'une guerre sociale, d'un pillage peut-être, car même sous l'Empire les Romains se rappellent Spartacus et le craignent encore; il veut quitter Rome, partir avec sa fortune pour les pays lointains. Pourquoi partir? Pour sauver un or inutile? On vit si bien de peu. Pour fuir l'inquiétude?

Scandit æratas vitiosa naves

Cura, etc.

Grosphus ne quittera pas Rome. Lisez les odes à Torquatus, à Postume, à Quintius, à Thaliarque et l'Épode : *A mes Amis*, etc., partout vous verrez Horace prêcher la confiance, le courage, l'égalité d'âme qui fait supporter les revers, et cette sagesse qui permet de goûter les bienfaits d'un ordre nouveau, tandis que la vieillesse ridée ne vient pas nous avertir encore de la mort prochaine, que les roses sont si belles, les vins si vieux, et qu'un Dieu nous rend le bonheur. Ainsi la philosophie est de moitié dans la politique d'Horace : Epicure achève ce qu'Auguste commence.

L'épicurisme n'est pourtant pas pour Horace la philosophie de l'indifférence : on se tromperait si l'on voulait chercher dans l'égoïsme seul, lui donnât-on le nom par lequel on adoucit d'ordinaire le reproche, le nom d'égoïsme aimable, le secret de sa conduite. Sans doute il n'a pu s'oublier tout-à-fait lui-même

dans ses actions, mais enfin qui s'oublie ? Il est certain qu'il a été intéressé au triomphe de l'ordre et de la paix par les douces de sa propre fortune. S'il eût perdu tous ses biens dans les guerres civiles, s'il n'eût trouvé pour les lui rendre ni protecteur ni ami, si ses vers ne lui eussent pas fait un nom, probablement il eût grossi le parti des mécontents ; mais qu'on montre donc un homme tellement détaché de lui-même que dans ses opinions il ne puisse absolument rien entrer de sa situation personnelle. La nature humaine n'est pas ainsi faite, et il n'y a que les géomètres de la politique qui la considèrent comme une abstraction : ils croient opérer sur des idées, et ne se doutent pas qu'ils opèrent nécessairement sur des passions.

Horace a donc réglé sa conduite non pas uniquement d'après ses intérêts personnels, mais d'après ses opinions, et ce qui vaut mieux encore, d'après des opinions justes et généreuses ; car tel est l'amour de la paix quand un pays a souffert de l'anarchie et de la guerre civile, et qu'il aspire à se reposer à l'abri d'un pouvoir énergique. Qu'on lise, entre toutes les odes où éclate la passion d'Horace pour la paix, celle qu'il adresse à Pollion, il est là tout entier : on y trouve le protégé reconnaissant d'Auguste, ingénieux à détourner sur la guerre elle-même le jugement sévère d'un historien qui menace de son arrêt les hommes qui l'ont faite ; on y trouve l'homme habile qui, se rencontrant avec d'anciens adversaires sur le terrain commun de la paix publique, honore leur défaite et ménage leur orgueil ; mais on y trouve aussi le bon citoyen à qui le souvenir de la patrie sanglante arrache un cri de douleur. Tel est Horace ; mais le monde est ainsi fait que, lorsqu'on voit un homme habile, on se demande s'il est honnête. Aussi bien des soupçons ont offensé la mémoire du poète ; et cependant pour qui l'étudie bien, Horace n'a pas la servilité d'un écrivain mercenaire chargé d'être le héraut du pouvoir, mais la clairvoyante indépendance d'un esprit ouvert à toutes les idées élevées. Quand il croit qu'une opinion est salutaire pour la société, il n'hésite pas à la défendre, même si c'est une opinion qu'il a combattue autrefois, et il

s'expose sans frayeur au double reproche de s'être fait apostat pour rester courtisan. Les esprits incorruptibles qui traitent avec un suprême dédain des hommes prêts à se réconcilier avec une religion qu'ils ont attaquée autrefois, parce qu'ils croient à cette religion quelque vertu pour guérir une société malade, trouveront qu'Horace fut un flamine très digne de mépris. Horace a tenu la conduite de ces hommes qui, en face de la situation morale de leur pays, demandent du secours aux idées mêmes qu'ils ont combattues, au lieu de persévérer dans une rancune héroïque qui pourrait perdre leur pays. mais qui préserverait leur renommée. Horace avait négligé Jupiter, nous avons sa confession : *Parcus Deorum cultor et infrequens*. C'était la légèreté du jeune homme, c'était l'incrédulité moqueuse de l'épicurien. Qu'arrive-t-il ? Horace ne se borne pas au repentir, il prêche le respect des Dieux, de leurs temples et de leurs autels ; il montre les nations impies expirant dans le malheur tandis que les peuples fidèles deviennent par la faveur des Dieux les conquérants du monde (III, 6). L'impiété, c'est l'épée de Damoclès qui, suspendue sur nos têtes, éloigne de nous la joie et le sommeil (III, 1). On ne peut montrer plus de foi ni dans de plus beaux vers ; et l'empereur, qui est aussi le grand pontife, récompense la piété d'Horace en le choisissant pour composer le *Chant Séculaire*. C'est lui qui, par la bouche des vierges choisies et des chastes enfants, appellera les bienfaits des Dieux sur la ville aux sept collines ; c'est lui qui dira d'une voix attendrie à Diane et à Phébus : « Donnez à la jeunesse un cœur pur, donnez à la vieillesse un doux repos, donnez à la race de Romulus la gloire et l'éternité. »

Comment expliquer le scandale de cette conversion ? Dira-t-on que les Dieux ont fait tout exprès un miracle ? Je sais que Jupiter a tonné par un ciel serein ; un arbre est tombé et n'a point écrasé le poète qui passait ; un loup a fui devant lui, tandis qu'il se promenait en rêvant. Mais ces prodiges sont-ils suffisants ? Le P. Sanadon remarque, à propos d'une autre ode consacrée tout entière à la piété, qu'Horace avait alors cinquante-

cinq ans : c'est une manière de rappeler qu'à un certain âge on se fait ermite. Mais pourquoi ne pas songer simplement qu'Horace ne fut jamais un impie ? Il n'a jamais dit avec Lucrèce : « La race des Dieux, séparée de la terre, n'a pas besoin de nous, *nihil indiga nostri* » ; il a gardé au contraire dans le fond du cœur la confiance poétique que les Dieux veillent sur lui ; jamais il n'est tombé dans le scepticisme réfléchi qui entraîne la négation de toute croyance et qui fait rompre avec le Ciel. Il a été railleur et religieux tout ensemble comme Aristophane et tant d'autres. Mais l'esprit se mûrit, la réflexion vient, et quand on a le malheur d'assister aux grandes secousses du monde, quand on a vu ce long ébranlement des idées morales qui suit les révolutions dans la conscience des peuples, on se prend à respecter davantage, fût-on déiste et même épicurien, tout ce qui peut être pour une nation l'aliment d'une foi sérieuse, et réprimer l'anarchie des opinions. Éclairé par la conduite d'Auguste, qui avait si bien compris la puissance morale d'une religion, Horace finit par dire des Romains ce qu'avait écrit Polybe (VI, 56) : « Ce qui fait la supériorité des Romains, c'est l'opinion qu'ils ont des Dieux », et par confondre la piété de Rome avec sa grandeur. Il sert ainsi les desseins de l'empereur parce qu'ils sont conformes aux intérêts de Rome : c'est un homme sage que l'expérience des temps malheureux a instruit, c'est un ami de son pays qui travaille à lui rendre les principes qu'il a perdus. Pourquoi le croire servile et hypocrite plutôt que sincère et intelligent ? Chose étrange ! les hommes qui crient si fort à l'apostasie, crient sans doute au nom de la vertu. Or peut-on faire si peu d'honneur à la vertu que de la nier toujours et de supposer le mal quand on peut croire au bien ? On a dit d'Horace qu'il avait été lui aussi un instrument de règne, *instrumentum regni* ; j'accepte le mot comme un éloge : il a été l'ouvrier d'un des plus grands hommes de l'histoire, il a son humble part dans une œuvre immortelle.

S'il est vrai que tout se tient dans l'homme, la conduite d'Horace est l'éloge de sa philosophie. Sa philosophie est su-

specte cependant : le nom d'épicurien est à peu près devenu synonyme de voluptueux et d'égoïste. Aujourd'hui sur-tout nous avons peu de bienveillance pour les hommes qui vivent couronnés de fleurs, et le siècle goûte médiocrement les douceurs impertinentes du système de l'oisiveté. Au XVIII.^e siècle, les honnêtes gens, comme on disait, gâtés par la fortune et par la paix publique, pouvaient, en relisant le *Mondain*, se pénétrer avec délices de cette morale épicurienne, science élégante du bonheur, qui n'exigeait qu'un peu de richesse et beaucoup d'esprit. Mais quand la société a souffert et qu'elle souffre encore, l'épicurisme est mesquin comme l'égoïsme et niais comme un non sens : on ne se couche pas au bord des ruisseaux ou sous l'ombre des arbres pour chanter ou dormir quand la terre tremble. L'épicurisme a cessé d'être une manière honnête de vivre le jour où Condorcet s'empoisonnant fit ses adieux au petit volume d'Horace qu'il portait toujours avec lui. Il y a encore des épicuriens, je le sais, parce qu'il y a des hommes à qui les incertitudes de l'avenir paraissent d'excellentes raisons pour jouir de la vie. Ne comptant guère sur le lendemain, ils profitent du jour ; par les calamités publiques, ils se démontrent la nécessité d'être heureux ; ils cherchent le plaisir avec conviction, et se croient des sages parce qu'ils sont égoïstes à propos. Si c'est là la sagesse, c'est la sagesse païenne tout au plus. Le christianisme aussi proclame la fragilité des biens de ce monde ; mais, au lieu d'en conclure le plaisir à outrance, il en conclut le détachement absolu. Les épicuriens de notre temps sont des contemporains de Lucrèce : ils se sont endormis à quelque souper de Catulle, et ils se réveillent aujourd'hui la même coupe à la main, mais avec leur cœur éteint, leur philosophie ridée et leurs roses flétries.

Mais que le dédain qu'ils inspirent ne nous rende pas trop sévères pour Horace : vivant sous Auguste, il avait le droit d'être ce qu'il fut. On comprend d'ailleurs qu'avec le goût de modération qui fait le fond de son caractère, il ait, parmi les philosophies de son temps, choisi celle qui ressemblait le moins

à un excès. Le stoïcisme exagérait le devoir, le platonisme la spéculation, l'épicurisme bien compris, sans le scepticisme absolu de Lucrèce et la mollesse d'Aristippe, faisait au corps et à l'esprit leur part, non toutefois sans une complaisance peu déguisée pour le premier. Le stoïcisme disait : Abstiens-toi ; le platonisme : Contemple ; l'épicurisme : Jouis. De ces trois doctrines qui décomposaient l'homme, et dont aucune ne l'embrassait tout entier, la moins exclusive, la moins excessive surtout, c'était celle d'Épicure. Elle ne méconnaissait pas le devoir, puisqu'elle proclamait que, si le bonheur est la fin de l'homme, le bonheur ne peut être que dans la vertu : c'était la doctrine du plaisir tempérée par une définition. Le bonheur était le but ; la vertu, le moyen. La vertu se trouvait abaissée sans doute, mais encore vaut-il mieux pour elle jouer le second rôle que de n'en point avoir. Il est vrai qu'on oubliait volontiers le moyen pour ne songer qu'à la fin. C'est là l'inconvénient de la philosophie du bonheur : on n'accepte d'elle que le but qu'elle indique, on se réserve de choisir le chemin. Horace prit le bon, celui du maître, la modération en toutes choses. Ce qui l'encourageait d'ailleurs à suivre cette route aplanie et charmante, c'étaient les ridicules des philosophes du devoir qu'il rencontrait sur sa route, marchant au but de la vie, l'œil farouche, la barbe hérissée, la besace à la main, et sur l'épaule le manteau troué d'Antisthène (Sat. I, 3). Le stoïcisme, a dit Montesquieu dans une page admirable de *l'Esprit des Lois*, n'outrait que les choses dans lesquelles il y a de la grandeur ; cela est vrai. Mais cette frontière presque invisible qui sépare le sublime du ridicule, le stoïcisme la franchissait souvent. Horace l'admirait sincèrement quand il restait en-deçà ; il le raillait sans pitié quand il s'élançait au-delà ; et en général il se défiait d'une doctrine qui donne à l'homme plus d'ambition qu'il n'a de force. S'il n'a pas écrit la fable de la Grenouille qui crève pour avoir voulu trop s'enfler, il a raconté la Souris naissant de la montagne, il a recommandé, au nom d'Icare, de ne pas tomber du ciel.

L'excès des sévérités ne lui plaisait pas plus du reste que

l'excès des prétentions. Horace ne peut comprendre qu'il n'y ait pas de milieu entre le vice et la vertu, que toutes les fautes soient égales, que tous les plaisirs soient coupables, et que l'idéal de la vie morale soit l'absence de toute passion, même des bonnes, comme l'idéal de la vie physique, le régime du pain et de l'eau. La Fontaine a dit du philosophe scythe qui faisait mourir son arbre en coupant indistinctement toutes les branches :

Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien.
Celui-ci retranche de l'ame
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame :
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

Horace ne disait pas autre chose aux Scythes de Rome, ces ombres de vivants, et se contentait pour lui d'émonder de son arbre les branches mauvaises ou parasites, afin qu'au lieu de mourir il fleurît. Il cultivait soigneusement les affections que les stoïciens purs étouffaient, et s'abandonnait, comme à des sentiments naturels, à celles que les plus sages d'entre eux prescrivaient comme des devoirs. Car il le faut remarquer, les vertus stoïciennes sont plutôt des conceptions de l'esprit que des penchants du cœur; Sénèque arrive à la charité par la conception de l'égalité, Horace y arrive par l'humanité naturelle. Horace, comme Sénèque, attaque les riches de son temps, toujours avides de s'étendre et comblant la mer elle-même pour y bâtir leurs palais. Pendant que le riche envahit jusqu'aux ondes, le pauvre fuit de sa cabane avec ses dieux Pénates dans son sein, traînant après lui sa femme et ses enfants demi-nus :

. *Pellitur paternos*
In sinu ferens Deos
Et uxor et vir sordidosque natos. (Od. II, 48.)

C'est par ces images éloquentes qu'Horace plaide la cause éter-

nelle du pauvre auprès du riche : c'est un cri de pitié qui s'échappe de son cœur, ce n'est point un raisonnement de son esprit. Horace a donc un regard pour les misères sociales et pour les classes souffrantes ; il demande grâce pour elles et prêche la bienfaisance ; dans un temps où l'Evangile n'a pas encore fait de la charité la loi de ce monde , Horace est charitable, et cependant il siffle perpétuellement le stoïcisme qui prêche la communauté des biens (1) en même temps que l'abstinence de toutes les affections , et qui n'en respectera pas moins le droit de propriété quand il deviendra ministre avec Sénèque, empereur avec les Antonins. On est stoïcien tant qu'on reste simple particulier ; on ne l'est plus quand on gouverne, parce qu'au lieu de rêver, il faut agir.

Ainsi ce qu'Horace poursuit dans le stoïcisme, ce sont les violences qu'il fait à la nature ; ce qu'il recherche dans l'épicurisme, ce sont ses conformités avec elle : *vivere naturæ convenienter*. Quand Épicure s'en écarte, il abandonne Épicure et se proclame indépendant :

Nullius addictus jurare in verba magistri.

J'ai dit qu'en religion il repousse l'athéisme ; en morale il substitue à l'égoïsme et à l'indifférence habituelle des Épicuriens une sociabilité aimable, une bienveillance sans banalité, car elle sait choisir et par conséquent préférer ; une tolérance commode pour les indifférents, un dévouement à l'épreuve pour ses amis, enfin toutes les qualités d'un Philinte qui a du cœur, le Philinte de Molière sans l'épilogue de Fabre d'Églantine. En politique, les Épicuriens sont à peine des citoyens ; ils ne s'occupent pas des affaires publiques ; ils n'ont pas de patrie ; la patrie, c'est où ils vivent bien : Horace aime à chanter la gloire de Rome, et la sert comme il peut. En un mot, sauf quelques faiblesses où il retombe quelquefois,

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,

il ne prend de l'épicurisme que son précepte le plus général et

(1) Biogr. univ. Zénon, par M. LECLERC.

le plus élevé, la conciliation du plaisir avec la vertu dans l'intérêt du bonheur, et il rejette le reste, incrédulité ou ataraxie. C'est ainsi qu'il corrige l'hyperbole des doctrines en écoutant les instincts naturels, et qu'en lui l'homme tempère le philosophe : c'est ce qui fait sa force, c'est là le bienfait que lui accordent les Dieux :

*Vis consili expers mole ruit sua ;
Vim temperatam Di quoque provehunt
In majus. Od. III, 4.*

Nous avons vu Horace sensible aux misères du pauvre ; on a voulu aussi le trouver rêveur, et sans doute il rêvait quand il se glissait en silence sous les ombrages :

Aut inter silvas tacitum reptare salubres ,

il rêvait aux grandes questions que l'esprit humain peut se poser, sur-tout à celles qui offrent l'attrait du mystère, comme La Fontaine à l'ame des bêtes ou à l'influence des astres :

Stellæ sponte sua jussæne vagantur et errant. (Epp. I, 11.)

De la rêverie à la mélancolie il n'y a pas loin ; et par un travers d'esprit, trop commun dans notre époque féconde en paradoxes qui s'évertue à retrouver le christianisme partout avant Jésus-Christ, on a voulu qu'Horace fût mélancolique, afin de présenter un nouveau symptôme de ce christianisme anticipé, et celui de tous qui depuis Chateaubriand passe pour le plus significatif. Nous avons quelque répugnance à réfuter un tel paradoxe, expliquons-nous cependant. L'épicurisme et le christianisme s'accordent pour faire ressortir l'extrême fragilité des biens de ce monde et de la vie : nous en conviendrons volontiers ; mais l'un conclut qu'il faut s'en détacher, l'autre qu'il en faut jouir ; le dernier mot de l'un est le bonheur en Dieu, celui de l'autre est le bonheur dans le plaisir. Horace a des strophes chrétiennes, je le veux bien, sur la jeunesse qui passe comme la rose ou l'herbe des champs, sur la beauté éphémère, sur les vicissitudes de la vie ; seulement au bout de

ces strophes édifiantes revient l'éternel refrain : *Carpe diem*; l'on se retrouve en face d'Épicure et d'un Épicure fort peu mélancolique. Ce n'est pas que les poètes épicuriens n'aient leur tristesse ; on trouve souvent chez eux l'amertume au sein des plaisirs :

Surgit amari aliquid medio de fonte leporum.

Cela est naturel ; ils arrivent à la tristesse par la satiété ; c'est par ce côté que l'épicurisme tient au christianisme , c'est en ce sens seulement que Catulle et Tibulle sont les prédécesseurs des poètes chrétiens. Quand l'ame humaine a épuisé toutes les voluptés et qu'elle se sent encore vide , elle se tourne vers les seules pensées qui la puissent remplir. Cette révolution insensible qui la conduit des bras d'Épicure aux pieds du Christ est un des phénomènes les plus intéressants que présente l'histoire morale de l'humanité. L'étonnement de ne pas trouver le repos dans le plaisir, le mécontentement de la déception, puis le dégoût, puis les vagues désirs, puis cette inquiète recherche d'un aliment plus salubre et plus nourrissant, forment un des tableaux les plus saisissants et qui explique le mieux dans les individus les fréquentes conversions des hommes blasés, dans l'histoire du monde la chute du paganisme et l'irrésistible progrès de la religion chrétienne. Nulle part cette étude psychologique n'a été plus curieusement ni plus fortement tracée que dans le roman de Th. Moore : *l'Épicurien*. Il prend l'homme au moment où il se dégoûte de la philosophie païenne , et il le conduit pas à pas jusqu'au martyr chrétien ; mais, je le répète, il faut que l'épicurien éprouve d'abord ou la mélancolie de la satiété ou l'amertume que donne aux voluptés cette éternelle pensée que la mort est prochaine ; il faut qu'il répète avec Moore ces beaux vers :

Oh ! were it not for this sat voice
Healing amid our mirth to say ,
That all, in which we most rejoice,
Ere night may be the earth worin's prey ;

But for this bitter — only this —
 Full as the world is brimm'd with bliss,
 And capable as feels my soul
 Off draining to its depth the whole,
 Y should turn earth to heaven, and be,
 If bliss made gods, a deity (1).

Horace n'a ni dégoût des plaisirs ni frayeur de la mort. Il n'est rassasié de rien, parce qu'il n'abuse de rien; quant à la mort, il ne la craint ni ne la brave : il se moque des fanfaronnades stoïciennes; il ne croit pas qu'on puisse approcher de la mort avec indifférence, et il sait bien que le fond de la constance des philosophes, c'est la sage idée qu'il faut aller de bonne grâce où l'on ne saurait s'empêcher d'aller. Le soleil ni la mort ne sauraient se regarder fixement, dit La Rochefoucauld.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort !

s'écrierait-il volontiers comme la Jeune Captive ; il n'ajoute pas : moi, je pleure et j'espère ; mais : je me résigne et en attendant je jouis ; s'il y a quelque légère tristesse dans la première pensée, elle s'efface dans la seconde : le secret d'Horace est dans ces vers d'une pièce charmante de Ronsard :

Incontinent tu mourras ;
 Lors tu te repentiras
 De m'avoir été farouche.

Voilà le langage qu'Horace tient à la jeunesse, au plaisir, à toutes les belles choses de la vie. Il fait servir au bonheur ce qui pour d'autres le détruit : et de même que dans ses actions, ainsi dans ses pensées, dans ses vœux, dans ses rêves, il s'arrête

(1) Ah ! sans cette triste voix qui se glisse furtivement au milieu de nos plaisirs pour nous dire que tout ce qui nous plaît le plus sera peut-être avant la fin du jour la proie des vers, sans cette pensée amère, sans celle-là seule, le monde est à mes yeux tellement plein de bonheur, je me sens tellement capable d'en épuiser la coupe jusqu'à la dernière goutte, que la terre serait pour moi le ciel, et que je me regarderais, si le bonheur fait les Dieux, comme une divinité.

toujours là où la modération cesse, où la sérénité de l'esprit s'altère, où la tristesse commence. Qu'on lise la sixième satire du second livre : il a son champ, son jardin, son ruisseau d'eau vive et son bouquet de bois ; à quoi songe-t-il ? à remercier les Dieux et à se moquer de son prochain qui ne sait pas comme lui se contenter de peu et dire : *nil amplius oro*. Se sentir et s'avouer heureux, railler doucement ceux qui ne savent pas l'être, voilà le fond des pensées d'Horace quand il rêve dans son jardin. André Chénier lui aussi écrit son *Hoc erat in votis* :

Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi ;
Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi
Dormir et ne rien faire, inutile poète,
Goûter le doux oubli d'une vie inquiète ! . . .
Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit, une source d'eau vive
Qui parle et dans sa fuite et féconde et plaintive
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux. . .

Voilà le *modus agri*, le *paulum silvæ*, le *jugis aquæ fons* : c'est de là qu'il part ; où arrive-t-il ?

Douce mélancolie ! aimable mensongère,
Des antres, des forêts Déesse tutélaire,
Qui vient d'une insensible et charmante langueur
Saisir l'homme des champs et pénétrer son cœur,
Quand, sorti vers le soir des grottes reculées,
Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,
Et voit des derniers feux le ciel se colorer
Et sur les monts lointains un beau jour expirer !
Dans sa volupté sage et pensive et muette,
Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.
Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur
Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,
Se peindre les coteaux, les toits et le feuillage. . .

Qui va s'asseoir ainsi au déclin du jour sur le penchant de la

montagne pour voir le soleil se coucher dans la plaine

Dont le tableau changeant se déroule à ses pieds ?

Qui décrit avec une simplicité si pénétrante le charme du soir ? Qui surprend une ressemblance entre le calme du fleuve et la paix de l'ame ? Qui cherche ainsi les secrètes harmonies de la nature et de l'homme ? Ce n'est pas Horace, c'est plutôt M. de Lamartine. Chénier parti du *hoc erat in votis* aboutit à la première *Méditation*. Voilà la rêverie véritable, voilà la mélancolie.

N'allons donc pas, dans notre prédilection toute moderne pour certains penchants plus secrets et plus poétiques de l'ame, chercher dans un poète ancien ce qui ne s'y trouve pas, ce qui ne saurait s'accorder ni avec son caractère ni avec ses idées. Horace a tâché, comme tous les sages, de simplifier sa vie ; ne la compliquons pas de sentiments empruntés sur-tout aux habitudes de notre temps si ami des rêveurs. Dût-il nous paraître moins poète, laissons-lui sa gaité. S'il a vécu le sourire sur les lèvres, c'est qu'il a évité tout ce qui dérange l'équilibre de l'ame ; c'est qu'il a fui l'absolu et qu'il n'a été excessif ni dans ses idées ni dans ses penchants.

Il nous reste à étudier dans Horace l'écrivain.

Horace doit sans doute à la supériorité de son génie le rang qu'il occupe parmi les poètes lyriques ; mais, quand on analyse le mérite de ses œuvres, il faut tenir compte des avantages qui les lui ont rendues plus faciles. Le premier, le plus important de tous pour un poète, c'est l'instrument même de la pensée, c'est la langue, plus ou moins riche, plus ou moins flexible, dans laquelle il écrit. Qu'il me soit permis de transcrire ici un excellent jugement de M. Walckenaër où sont indiqués avec précision les privilèges lyriques de la poésie latine :

« La poésie est un art qui se propose de satisfaire le plus complètement aux besoins moraux et intellectuels de l'homme. C'est l'art du langage poussé au plus haut degré de perfection ; c'est la parole humaine investie de tout son prestige et armée

de toute sa puissance ; par elle l'imagination féconde la pensée, fait revivre le sentiment, donne des sensations à l'ame et à l'esprit d'ineffables jouissances.

« Le sens de l'ouïe et celui de la vue sont les agents principaux par lesquels le monde extérieur agit sur l'homme. C'est donc par l'harmonie des sons, la beauté et la vivacité des images, que le langage peut prétendre à maîtriser l'intelligence et le cœur. Plus le poète trouve dans sa langue des moyens d'harmonie, plus les temps où il a vécu lui suggèrent d'images fortes, grandes et variées, plus il est placé dans des circonstances favorables au développement du talent poétique.

« Les langues anciennes présentaient des moyens d'harmonie que n'ont pas les langues modernes ; que n'a pas sur-tout la langue française. Dans la langue latine, les mots fortement accentués se composent de syllabes longues et brèves, dont la prosodie, parfaitement distincte dans la manière de les prononcer, ne peut échapper à l'oreille la moins exercée et la moins sensible. Par la réunion ou le mélange de ces syllabes longues et brèves, on forme un rythme ou une cadence marquant comme dans la musique un même intervalle de temps ; l'ordre des rythmes constitue le mètre ou pied, et le nombre de ces pieds ou mètres, les différentes sortes de vers. Horace a, dans ses odes, employé jusqu'à vingt-deux sortes de vers. Qu'on juge d'après cela que de moyens de varier l'harmonie fournissait au poète cette belle langue latine.

« Il n'en est pas de même pour les poètes modernes et particulièrement pour les poètes français. Notre langue n'a point dans ses mots une prosodie assez marquée, pour qu'on puisse établir le mètre ou le pied, élément primitif du vers, d'après l'intervalle du temps produit par le mélange ou la réunion des syllabes brèves ou longues. Les pieds ou mètres se mesurent donc par le nombre des syllabes et non par le temps qu'on met à les prononcer. Aussi notre poésie n'étant point rythmique, mais seulement métrique, n'a d'autre moyen de varier l'harmonie que le mouvement de la phrase ou de la période poétique,

qui ne manquait pas non plus aux anciens. Pour suppléer au rythme des anciens, on a introduit dans les vers modernes la césure et la rime. Sans la césure ou la rime, nous n'aurions que des vers plus ou moins longs, mais toujours une même espèce de vers ; c'est le retour plus ou moins prompt de la césure et de la rime qui, formant à l'oreille des cadences obligées, constitue réellement nos différentes espèces de vers. On voit donc par-là que la rime est aussi essentielle à notre versification moderne qu'elle eût été inutile et même nuisible à la versification des anciens. Mais ce moyen de varier l'harmonie introduit le retour trop fréquent des mêmes sons et fatigue l'oreille ; il ne produit que quatre ou cinq sortes de vers, ce qui est loin du nombre de vingt-deux qu'Horace, ainsi que je l'ai dit, a employé dans sa poésie lyrique. Ajoutez à cela que chez les Latins chacun des mots devait être prononcé avec emphase, et de manière à bien marquer les longues et les brèves et l'ordre des rythmes ou les mètres. La déclamation était donc une espèce de chant, une musique imitative, qui charmaient l'oreille en même temps qu'elle frappait l'imagination.

« De tous les genres de poésie, celui qui exige une plus grande variété de rythmes et de mètres, une harmonie plus complète et plus savante, c'est l'ode, ou plutôt la poésie lyrique ; car les divers emplois et les différents modes de ce genre de poésie ont fait donner aux différentes pièces dont il se compose les noms de psaumes, d'hymnes, de cantates, d'odes, de chansons, compositions que les Latins désignaient toutes par le mot général de *carmen*, c'est-à-dire des vers destinés à être chantés, *carmina ad tyram*. Dans ce seul genre de poésie, le poète a droit de dire avec vérité : Je chante, parce qu'en effet les premiers poètes chantaient et s'accompagnaient de la lyre. On voit donc que dans la différence de la langue on trouve une explication toute naturelle de la supériorité d'Horace sur tous les poètes lyriques des temps modernes. » (II, 456.)

Mais une langue riche, souple, des rythmes, des mètres nombreux ne suffisent pas. Il faut au poète un fond d'idées et

de sentiments sans lesquels cette langue resterait oisive, comme une lyre sans mélodie. Et comme cette langue lyrique est la plus éclatante et la plus harmonieuse de toutes, c'est au service des plus vifs sentiments et des plus brillantes pensées qu'il la faut consacrer. Ce qui nous scandalise dans les lyriques modernes, c'est la mésalliance d'une langue faite pour exprimer les grandes choses avec la vulgarité des idées. Un autre avantage d'Horace, un vrai bonheur littéraire, c'est d'avoir vécu dans des temps malheureux. L'agitation politique, les révolutions, les guerres civiles, les grandes catastrophes, les calamités sociales conviennent à la poésie lyrique, parce qu'elles produisent les sentiments profonds, l'exaltation de l'esprit, les émotions violentes, les grands vices et quelquefois les grandes vertus, enfin parce qu'elles ouvrent à l'âme humaine une veine nouvelle d'énergie pour le mal comme pour le bien, et ne laissent point s'attédir dans une tranquillité plus morale sans doute, mais moins poétique. Ce que Messala, dans le *Dialogue des Orateurs*, dit de l'éloquence, est vrai de la poésie lyrique : elle est comme le feu qui a besoin d'aliments, que le mouvement allume, et qui brille en embrasant. Il est triste sans doute, comme le remarque La Harpe, d'être obligé d'avouer que ce qui favorise le plus la poésie et l'éloquence, c'est ce qui trouble le plus un état; mais enfin c'est une vérité. Telle est la nature des choses humaines. D'ailleurs, l'éloquence et la poésie peuvent servir les passions, mais il faut de la poésie et de l'éloquence pour les combattre : la médecine ne serait pas un art s'il n'y avait pas de maladies. Les siècles troublés produisent les odes héroïques d'Horace, les *Méditations* et les *Feuilles d'Automne* ; les siècles paisibles, l'*Ode sur la prise de Namur*. M. de Chateaubriand a raison : « Les poètes lyriques ne sont pas les compagnons des jours heureux. »

Mais si leur génie se développe dans toute sa puissance, c'est sur-tout quand le caprice des événements leur a fait rapidement traverser des situations contraires, et parcourir toutes les phases désirables d'agitation et de calme, de bonheur et d'adversité,

soit privés, soit publics, qui peuvent composer une étude complète de la vie. La nature humaine se révèle à eux dans toute sa fécondité pour les contradictions : les différences innombrables des caractères, et dans chaque caractère la succession des métamorphoses, la facilité de notre cœur à parcourir tous les degrés des passions, sa vitesse à descendre et à remonter toutes les pentes, ces perpétuels contrastes de vigueur et de défaillance, ces prodigieux efforts et cette incomparable lassitude, ces enthousiasmes qui montent jusqu'au délire, et ces découragements qui tombent jusqu'au désespoir, en un mot, toute cette vie fébrile de l'ame humaine, pendant les temps mêlés d'orage, passe devant le regard du poète, et lui révèle, mieux que l'heureuse monotonie des siècles paisibles, la variété infinie de l'ouvrage de Dieu. « Horace fut le témoin de crimes inouïs, d'actions héroïques, de fanatisme républicain et de fureurs *liberticides*. Sa vie s'est écoulée dans un temps où les principes de la morale la plus sévère contrastaient avec la licence la plus effrénée ; où sa patrie n'avait jamais été aussi avilie ; où jamais elle ne s'était élevée à un plus haut degré de gloire, de puissance et de prospérité. Rome libre et fière, Rome esclave, Rome agitée, Rome tranquille, Rome sévère, Rome voluptueuse, enfin Rome maîtresse du monde, heureuse sous le sceptre d'Auguste, inspire tour à tour la muse du poète latin.... Il résulte des inspirations poétiques si diverses d'un siècle si fécond en événements prodigieux que l'austère moraliste, l'homme passionné pour les plaisirs, le guerrier, l'orateur, le sage ami de la médiocrité, l'ambitieux et l'avare, et celui qui aime les champs et la retraite, et celui qui ne se plaît que dans le tumulte des villes, et l'ame sévère et stoïque, et le cœur tendre et sensible, et la jeunesse qui fleurit, et la vieillesse qui décline, trouvent dans les Odes de notre poète des pensées assorties à leur situation, des sentiments qui répondent aux leurs. Les réflexions que lui ont suggérées les choses, les hommes, les événements, les grandes révolutions de ces temps si calamiteux et si propices, ainsi que les goûts et les passions qui lui étaient

propres, ne peuvent se retrouver dans un autre. » (Walckenaër, II, 460.)

On a reproché souvent à Horace de n'avoir chanté que des lieux communs. Il est certain qu'il ne se pique pas d'être ce qu'on appelle de nos jours un poète individuel. Il exprime à son tour les idées et les sentiments cent fois exprimés avant lui ; il cherche à se faire, non pas une âme artificielle, non pas un cœur original qui n'appartienne qu'à lui, mais une forme exquise et nouvelle pour des idées qui lui sont communes avec le genre humain. Sur deux cents fragments qui nous restent des lyriques grecs, les érudits en comptent plus de cent imités, ou plutôt comme dit Goethe, *repensés* par Horace. J.-B. Rousseau a écrit : « Le fond de la poésie, ce sont les idées de tout le monde, traduites dans le langage de quelques-uns. » Cela est vrai. Je ne conçois guère ce que la poésie gagnerait à passer pour un enclos réservé, pour un parc de grand seigneur, où l'esprit de tout le monde n'aurait pas un libre accès. De notre temps, où l'on a inventé la poésie individuelle, on lui a créé une sorte d'*île escarpée et sans bords*, un domaine imaginaire, composé de sentiments qu'il a fallu exagérer pour les rendre exceptionnels, et d'idées qu'il a fallu fausser pour les rendre originales. Au milieu de ces œuvres bizarres d'une poésie mensongère, nous avons produit, je le sais, des œuvres admirables, mais à quelle condition ? C'est en désertant ce terrain aventureux, c'est en redescendant de ce sol de nuages sur le sol populaire, sur la patrie des idées communes, pour y retrouver, comme Antée touchant la terre, la force maternelle.

Le mot de Rousseau est donc vrai : le fond de la poésie est le même que celui de l'éloquence, l'expression seule diffère. Mais dans les aspects généraux de la nature humaine dont s'inspirent la prose et les vers, et qui sont les lieux communs, pris dans leur sens le plus élevé, il y en a de permanents, il y en a d'accidentels. Les uns ne se modifient pas selon les époques avec les événements, avec l'état politique ou moral de la société. Ce sont des manières d'être si naturelles, si nécessaires, de l'espèce

humaine, que le temps qui change tout ne les change pas, et que les idées qui les représentent sont l'héritage inaltérable des siècles ; ou plutôt, ce sont des grandes routes éternelles par où les générations qui se mettent en marche sont tenues de passer : telles sont les idées sur la grandeur et sur la petitesse de l'homme, sur la brièveté de la vie, sur les vicissitudes de la fortune, sur la fragilité des biens de ce monde, etc. . . Les autres se rattachent à l'état présent de la société ; ils dépendent du degré de civilisation, de la nature des croyances, enfin des divers accidents qui se produisent dans la vie des peuples. La poésie lyrique peut les prendre successivement pour sujets : elle intéresse avec les premiers, parce que rien n'est plus nouveau que ce qui est éternel ; mais elle frappe, elle pénètre sur-tout avec les seconds, parce que les hommes, lors même qu'ils ont les yeux fixés sur l'immobile éternité, ne sauraient pourtant les détacher complètement de sa mobile image, de leur temps, de leur propre vie, d'eux-mêmes. La vie est courte, jonissons : voilà un de ces lieux communs qu'affectionne Horace et qui nous intéressent. Mais combien nous pénètre plus profondément une poésie qui, répondant à des idées moins permanentes, s'approprie à l'état actuel de nos âmes ! On est d'accord sur le caractère de notre poésie lyrique contemporaine, c'est la tristesse. Elle est née d'une société dont elle a reproduit avec une exactitude singulière les secrets tourments ; on y retrouve ce monde inquiet qui, sur les débris du XVIII.^e siècle, attend une foi nouvelle, comme un pâtre couché sur des ruines attend l'aurore qui ne vient pas. Ce regard de tristesse jeté vers le passé, ce regard d'anxiété tourné vers l'avenir, cette malédiction éloquente contre les destructeurs d'autrefois, cette fervente prière aux révélateurs futurs, enfin cet ennui ardent et vague, comme a si bien dit M. Villemain, maladie de l'extrême civilisation, qui a mieux exprimé toutes ces angoisses de notre temps que la poésie lyrique, qu'un philosophe mélancolique, un grand esprit, M. Jouffroy, proclamait la plus vraie des poésies ? Et d'où vient sa beauté, sinon de ce qu'elle s'est faite l'in-

interprète de tout le monde et le lieu commun éloquent d'un siècle malheureux ?

On retrouve dans Horace ces deux sortes de sujets ; il a exprimé tantôt des idées générales éternelles , tantôt des idées générales plus particulières à son temps ; on distingue très bien en lui la partie immobile, pour ainsi dire , et la partie mobile de l'ame humaine, les passions de tous les temps et l'impression des événements sur l'imagination contemporaine ; on peut même diviser ainsi ses odes : celles où sont rajeunis avec une variété inépuisable les lieux communs de la doctrine d'Épicure, et qui offrent une peinture ou plutôt une confession charmante du cœur humain ; et les odes plus élevées où les événements de chaque jour, l'état d'esprit de la société sous Auguste, retracés avec le mouvement et l'éclat de la poésie, forment une étude lyrique intéressante pour l'histoire. On ne saurait dire cependant que les premières soient moins originales que les autres, parce qu'il est impossible que là où l'expression est parfaite il n'y ait pas d'originalité ; mais elles sont peut-être moins intéressantes pour nous. L'exquise beauté de la forme produit une jouissance délicate , ce sont des images qui charment les yeux , c'est une harmonie savante qui ravit l'oreille ; mais les idées elles-mêmes, ces conseils répétés de l'épicurisme, ces franches définitions d'une existence païenne bien entendue ont moins de prix pour nos esprits élevés par une philosophie plus pure. Quant à certaines odes inspirées par des affections volages, elles n'expriment rien d'assez sérieux pour qu'on puisse s'y arrêter. Les lyriques et les élégiaques latins n'offrent aucune image de la passion qui soit comparable au quatrième livre de l'*Énéide* ; ils ne peignent guère que la galanterie et souvent que la débauche. Encore Catulle et Tibulle laissent-ils échapper parfois quelques accents d'affection vraie qu'on chercherait vainement dans Horace. Peut-être la poésie ne vaut-elle pas la prose pour donner une idée précise et complète des mouvements profonds du cœur, et comme l'a finement remarqué M. de Stendhal , quand on peint la passion, on n'émeut que par la clarté.

Les vrais chefs-d'œuvre d'Horace, ce sont ces grandes odes inspirées par les événements de chaque jour : c'est alors que les plus hautes idées prennent la forme la plus éclatante que puisse revêtir la pensée humaine ; le cœur du citoyen échauffe le génie de l'homme ; et Horace remplit ce rôle admirable de la poésie, d'être la voix entière d'un peuple parlant le plus beau des langages. Le Tibre déborde ; le feu du ciel renverse les statues du Panthéon ; Rome effrayée croit que les Dieux ont parlé et réclament la dictature d'Auguste ; le Sénat veut le forcer à l'accepter. Horace, dans des vers sublimes, se fait l'interprète de ces vœux, et supplie Auguste, le jeune Dieu caché sous les traits de Mercure, de sauver Rome du courroux des Dieux et de l'invasion des Parthes :

*Illic ames dici pater atque princeps ,
Neu sinas Medos equitare inultos ,
Te duce, Cæsar.*

Un bruit se répand dans Rome. Auguste part pour l'Orient : on dit qu'il va transporter en Asie, à Troie, le siège de l'empire. L'orgueil de Rome s'alarme, les vieux souvenirs se réveillent : on se rappelle cette antique tradition qui défend, au nom des Dieux, la résurrection de la cité condamnée par Junon. Horace rassure sa patrie et avertit Auguste. Par un élan incomparable de sa pensée, il s'élève jusqu'au ciel dont il ouvre les portes, et fait assister le monde au conseil souverain des Dieux. Ce n'est plus seulement la tradition populaire qui parle, c'est Junon elle-même ; c'est elle qui prononce sur Iliou l'anathème éternel ; il faut que la mer continue ses orages entre Rome florissante et Pergame en poussière ; il faut pour le salut du Capitole que les bêtes fauves insultent le tombeau de Priam et de Pâris. Je pourrais citer d'autres exemples encore. Ainsi le poète prend la parole chaque fois qu'un événement, qu'une nouvelle intéresse la grandeur de son pays : il interroge le sentiment public, il recueille la pensée de Rome, il assiste entémoïn et en juge à l'histoire de chaque jour, les yeux fixés sur le

Capitole étincelant, *Capitolium fulgens*, emblème des destinées de la ville éternelle. Quand Rome veut parler, Horace chante. C'est en son nom qu'il flétrit les soldats de Crassus qui ont livré leurs armes à l'ennemi, et qui vivent honteux époux de femmes étrangères quand l'autel de Vesta est eucore debout; c'est au nom de Rome qu'il attaque Rome elle-même, sa corruption, son impiété, son luxe, sa mollesse, et qu'il rappelle à la jeunesse le courage, la vertu, la religion dans des vers plus beaux que les plus belles pensées stoïciennes, car il prescrit l'obéissance aux Dieux :

Dis te minorem quod geris, imperas.

Quel empire ne devait pas exercer sur les esprits éclairés de Rome un poète qui osait se faire l'écho de la pensée romaine, le défenseur des traditions nationales, le soutien des vieilles mœurs et des vertus guerrières, le conseiller de sa patrie ! Un rare poète qui, modeste malgré la grandeur de sa tâche, ne demandait pour prix de ses chants ni la richesse ni le pouvoir, et qui, après s'être élevé si haut, redescendait en souriant et en s'écriant : *Quo, Musa, tendis ?* ma Muse, où vas-tu ? car les vieux Romains qu'il chantait, après leur dictature, retournaient à leurs sillons.

Ce n'est donc pas la diversité qui manque dans les odes d'Horace : elles sont variées comme la vie même de Rome. Si, après en avoir considéré l'ensemble, on étudie les détails de chacune d'elles, on est frappé d'admiration pour le mélange incomparable de hardiesse et d'habileté, de liberté et de discipline qu'on y rencontre dans la composition. On s'étonne alors de ces idées accréditées autrefois sur la démarche aventureuse, sur les égarements volontaires, sur le *beau désordre* enfin de la poésie lyrique. Il semble en effet qu'à une certaine époque, on se soit accordé à regarder l'ode comme un accès de folie méthodique, avec quelques moments lucides artistement distribués pour que le lecteur pût se reconnaître. Elle devait être un élan à perte de vue vers le ciel, une ascension du poète sur les cimes d'un

Parnasse voilé de nuages, pendant laquelle le fil de ses idées semblait se briser, et où des points d'interrogation ou d'exclamation multipliés marquaient seuls les traces de son itinéraire. On trouve sans doute cette fureur savante, ce sacré délire, ces

Ravissements d'une âme au céleste séjour

dans J.-B. Rousseau et dans ses médiocres imitateurs, mais non pas dans Horace, pas même lorsqu'Horace compose ces odes appelées pindariques, ce qui a long-temps passé pour synonyme de désordonnées. La marche de Pindare lui-même, puisqu'en empruntant son nom on le rend responsable, n'est pas si difficile à suivre. La Harpe, que son excessive bienveillance pour J.-B. Rousseau, « le premier, dit-il, des poètes lyriques », ne rend pas injuste pour les anciens, démontre qu'on ne se perd pas toujours dans les ténèbres de Pindare, ténèbres visibles, comme dit Milton. Lorsque

Aux athlètes dans Pise il ouvre la barrière,

Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,

il ne célèbre d'abord que la gloire d'un homme ; mais comme en Grèce les victoires dans les jeux sont des événements publics, et que la gloire du citoyen se confond avec celle de la cité, il ne fait, en chantant avec le vainqueur la ville qu'illustre son triomphe, que laisser à son sujet sa véritable grandeur. Et alors, dans cette Grèce si féconde en traditions religieuses pleines de poésie, dans cette patrie des Dieux antiques, où chaque ville a sa mythologie originale et charmante, ses origines pleines de fables et de mystères, ses héros devenus sacrés comme des Pénates, quelle richesse d'inspiration infinie ! Pindare, cet entrepreneur de poésie lyrique, à qui l'on commandait une Pythique ou une Néméenne, éprouve des sentiments vrais, malgré la vénalité beaucoup trop accusée de sa Muse ; c'est son imagination seule qui chante, j'y consens, mais son imagination émue, parce qu'il a pour sujet véritable, non

Les chevaux de quelques bourgeois,

comme a dit Voltaire, mais l'histoire poétique de la Grèce tout entière. Dans les agrandissements perpétuels de sa pensée première, les transitions sont souvent supprimées ; mais l'esprit les supplée facilement ; entraîné par la vitesse du poète, il franchit comme lui les distances. C'est le caractère des odes pindariques d'Horace. Dans l'ode citée plus haut par exemple, il part de cet idée : l'homme juste et ferme dans ses desseins est invincible, *justum et tenacem*, etc... Il cite les héros à qui la persévérance a ouvert le chemin du ciel, Hercule, Pollux, Bacchus, et enfin Romulus. Ce nom et cette apothéose lui rappellent l'ancienne tradition de Rome, la haine de Junon contre les descendants de Troie, et il explique à quelle condition Junon a pu oublier sa haine ; c'est que les murs de Pergame ne doivent pas se relever. Horace a atteint son but, il voulait dire à Auguste : Ne transportez pas en Asie le siège de l'empire, que Rome reste dans Rome, intrépide et confiante dans ses destinées. Entre cette idée, but véritable de l'ode que l'on découvre peu à peu, et l'éloge de la persévérance inébranlable, qui est le point de départ, il y a un intervalle sans doute ; mais la grandeur même du cercle où se développe la pensée, fait à la fois la majesté de la poésie et l'indépendance du poète ; de même il existe un rapport d'idée suffisant entre le commencement et la fin, et c'est ce rapport qui fait la méthode du poète, et la logique de la poésie.

Mais il ne faut pas s'exagérer non plus ce bon ordre dans la déduction : là où l'ordre serait trop rigoureux, la liberté serait compromise, et la liberté lyrique n'est pas de celles qu'on sacrifie. Un des commentateurs d'Horace, Thomas Freigius, a découvert au fond de chacune de ses odes un syllogisme en forme. C'est là, selon lui, leur beauté, jusqu'alors mal comprise. Voici son analyse littéraire de l'Ode si touchante à Virgile :

- 1.^o *Qui non horret tempestates, monstra marina, et scopulos infames, is audax est ;*
- 2.^o *Qui navigavit primus, nihil horum horruit ;*
- 3.^o *Fuit igitur audacissimus.*

Sachons éviter tous les excès : on faisait autrefois du poète lyrique une espèce particulière d'aliéné ; n'en faisons pas un géomètre.

Dans l'Ode : *Cælo tonantem credidimus Jovem*, la première strophe ne paraît pas conduire directement au but. Horace veut rappeler aux Romains que la grandeur de Rome est dans ses vertus militaires. Cependant peut-il frapper plus fortement leur pensée qu'en représentant au début, comme le souverain de ce monde, Auguste qui manifeste sa toute-puissance par ses conquêtes, de même que Jupiter signale sa souveraineté céleste par les éclats du tonnerre ? Les conquêtes de Rome, ce sont les coups de foudre qui avertissent l'univers que Rome est reine et que l'univers est sujet. Mais cette toute-puissance des armes, sur laquelle repose la royauté de Rome, sa racine est dans le cœur même du soldat romain, c'est la discipline. Honte aux lâches qui ont jeté leurs épées pour oublier leur patrie entre les bras des femmes barbares ! La transition n'est pas exprimée ; mais à quoi bon les idées intermédiaires quand la pensée principale suffit à la clarté de l'ensemble ? Ce mépris pour des cœurs dégénérés rappelle à Horace, par l'analogie des contraires, les vertus de l'ancienne Rome. Comme il avait emprunté aux croyances religieuses le personnage de Junon, il prend à l'histoire ou du moins à la légende celui de Régulus, et c'est Régulus qui prononce la condamnation de l'infidélité au devoir, c'est lui que dans un tableau héroïque Horace donne à Rome guerrière pour un modèle éternel du dévouement à la patrie.

Ces deux Odes, où le poète exprime sa pensée propre par la bouche de Régulus et de Junon, résolvent peut-être mieux que bien des préfaces contemporaines une question qui a soulevé des orages, celle de l'alliance du lyrisme et du drame : elles sont dramatiques. Je ne veux pas dire qu'Horace fût capable de composer une tragédie : le drame et la tragédie ne portent pas bonheur aux poètes lyriques. Mais je comprends que Diderot, à qui un poète de son temps apportait une tragédie de Ré-

gulus, l'aît effacée vers par vers, et lui en aît improvisé une autre avec l'Ode d'Horace développée, divisée en cinq actes et mise en vers alexandrins; car il y a dans cette Ode une tragédie tout entière (1).

J'ai essayé d'indiquer les points de vue les plus intéressants dans les Œuvres lyriques d'Horace. Le politique, le philosophe, l'écrivain ont tour-à-tour passé devant nos yeux. J'aurais voulu montrer en finissant comment les grandes qualités que je me suis efforcé d'analyser se trouvent reproduites dans la traduction que M. Anquetil offre au public; mais j'ai dû me priver de ce plaisir, et donner, non sans regret, cette marque de déférence à la volonté d'un ancien maître qui m'a rappelé ce mot spirituel et peut-être malicieux de M. Villemain : « Je n'ai point à louer ce que le public va juger. »

(1) Voir le plan de la tragédie tirée de l'ode d'Horace, GARNIER, *Mémoires*, T. IV, p. 367.

Paris, 12 Mai 1850.

ODES D'HORACE.

..... *Me peritus*
Discet Iber Rhodanique potor.
Hon., Odes, II, 20.

Q. HORATII FLACCI

ODARUM

LIBER PRIMUS.

ODE I.

AD MÆCENATEM.

- MÆCENAS, atavis edite regibus,
O et præsidium et dulce decus meum :
Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat, metaque fervidis
- 5 Evitata rotis palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos ;
Hunc, si mobilium turba Quiritium
Certat tergeminis tollere honoribus ;
- 10 Illum, si proprio condidit horreo
Quidquid de Libycis verritur areis.
Gaudentem patrios findere sarculo
Agros Attalicis conditionibus
- 15 Nunquam dimoveas, ut trabe Cypria
Myrtoum pavidus nauta secet mare.
Luctantem Icariis fluctibus Africum
Mercator metuens, otium et oppidi

ODES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

ODE I.

A MÉCÈNE.

GÉNÉREUX sang des rois tes antiques aïeux ,
Mécène , ô mon appui , mon bonheur et ma gloire :
Ees uns lancent , épris d'une illustre victoire ,
Dans la poudreuse Elis un char audacieux ;
Par leur essieu brûlant une borne évitée ,
Sur de nombreux rivaux une palme emportée
Dans leur triomphe altier les rapproche des Dieux.
L'un est fier des honneurs qu'à l'envi lui confère
Le suffrage inconstant des mobiles Romains ;
Un autre quand il voit ses greniers africains
Rompre sous le froment trituré dans son aire.
A qui de ses aïeux laboure en paix les champs
Du riche Attale offrez l'héritage splendide :
Sur la mer de Myrto jamais , nocher timide ,
Il n'osera braver les écueils et les vents.
Le marchand consterné , quand sur la mer d'Icare
Le furieux autan bouleverse les flots ,
De son heureux pays regrette le repos ;

- Laudat rura sui; mox reficit rates
Quassas, indocilis pauperiem pati.
Est qui nec veteris pocula Massici
20 Nec partem solido demere de die
Spernit, nunc viridi membra sub arbuto
Stratus, nunc ad aquæ lene caput sacræ.
Multos castra juvant, et lituo tubæ
Permixtus sonitus, bellaque matribus
25 Detestata. Manet sub Jove frigido
Venator teneræ conjugis immemor,
Seu visa est catulis cerva fidelibus,
Seu rupit teretes Marsus aper plagas.
Me doctarum hederæ præmia frontium
30 Dis miscent superis; me gelidum nemus
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo, si neque tibus
Euterpe cohibet nec Polyhymnia
Lesboum refugit tendere barbiton.
35 Quod si me lyricis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.

ODE II.

AD AUGUSTUM CÆSAREM.

Jam satis terris nivi atque diræ
Grandinis misit pater, et rubente
Dextera sacras jaculatus arces
Terruit Urbem;

Mais l'humble pauvreté pèse à son cœur avare ,
 Et ses mains sans délai radoubent ses vaisseaux.
 Un autre volontiers savoure un vlexu massique
 Et dérobe au travail une part de ses jours ,
 Nonchalamment couché près d'une yeuse antique
 Ou du ruisseau naissant qui murmure en son cours.
 D'autres aiment les camps , le tumulte des guerres ,
 La trompette au clairon mêlant ses durs éclats ,
 Et les combats sanglants que maudissent les mères.
 De sa jeune compagne oubliant les appas
 Le chasseur, assailli par la bise cruelle ,
 Suit le faon dépisté par sa meute fidèle
 Ou le sanglier marse aux toiles échappé.
 Pour moi , d'un autre soin mon cœur est occupé :
 Le lierre d'Apollon , les Faunes du bocage ,
 Les Nymphes avec eux se jouant sous l'ombrage
 Me séparent du peuple et m'égale aux Dieux ,
 Si de sa flûte Euterpe évoque l'harmonie ,
 Si de Lesbos encor l'auguste Polymnie
 Daigne accorder pour moi le luth mélodieux.
 De la lyre en mes vers reconnais le génie ,
 Et ma tête orgueilleuse atteindra jusqu'aux cieux.

ODE II.

A CÉSAR AUGUSTE.

Assez et trop long-temps l'arbitre du tonnerre
 Par la neige et la grêle a désolé la terre ;
 Trop long-temps la tempête effraya les mortels ;
 Cependant que sa main, de feux étincelante ,
 Dans la ville tremblante
 Foudroyait les autels.

- 5 Terruit gentes, grave ne rediret
Sæculum Pyrrhæ nova monstra questæ,
Omne quum Proteus pecus egit altos
Visere montes;

- Piscium et summa genus hæsit ulmo,
10 Nota quæ sedes fuerat columbis;
Et superjecto pavidæ natarunt
Æquore damæ.

- Vidimus flavum Tiberim, retortis
Littore Etrusco violenter undis,
15 Ire dejectum monumenta regis
Templaque Vestæ;

- Ilîæ dum se nimlum querenti
Jactat ultorem, vagus et sinistra
Labitur ripa, Jove non probante, u-
20 xorius amnis.

Audiet cives acuisse ferrum
Quo graves Persæ melius perirent,
Audiet pugnas vitio parentum
Rara juvenus.

L'univers , à l'aspect de ces affreux présages ,
Frémit de voir renaître , après tant de ravages ,
Du siècle de Pyrrha les étranges fléaux :
Lorsque des monts attlers la cime épouvantée
Reçut du vieux Protée
Les monstrueux troupeaux ;

Lorsqu'aux lieux où jadis le ramier solitaire
Bâtissait de son nid l'asile tutélaire ,
Les poissons se heurtaient aux ormes des forêts ;
Quand le chevreuil nageait parmi les dalms timides
Sur les plaines humides
Qui couvraient les guérets.

Nous avons vu le Tibre , en son âpre furie ,
Refoulant loin des mers qui baignent l'Étrurie
De ses flots jaunissants le cours injurieux ,
Renverser de Vesta l'auguste sanctuaire
Et le toit séculaire
D'un monarque pieux.

Tendre époux , des sanglots et des larmes d'Ilie
Le fleuve trop ému , pour la venger , oublie
Du puissant Jupiter les saints commandements :
Détourné de sa route , il écume , et son onde ,
En nos murs vagabonde ,
Détruit nos monuments.

L'avenir le saura : pour égorger nos frères ,
Nos mains ont aiguisé les armes meurtrières
Qui du Mède auraient dû punir les attentats.
Oh ! combien nos enfants déclinés par nos crimes ,
Innocentes victimes ,
Maudiront nos combats !

25 Quem vocet Divum populus ruentis
Imperi rebus? prece qua fatigent
Virgines sanctæ minus audientem
Carmina Vestam?

Cui dabit partes scelus expiandi
30 Jupiter? Tandem venias, precamur,
Nube candentes humeros amictus
Augur Apollo;

Sive tu mavis, Erycina ridens,
Quam Jocus circumvolat et Cupido;
35 Sive neglectum genus et nepotes
Respicis auctor,

Heu! nimis longo satiate ludo,
Quem juvat clamor galeæque leves,
Acer et Mauri peditis cruentum
40 Vultus in hostem;

Sive mutata juvenem figura
Ales in terris imitatis, almæ
Filius Malæ, patiens vocari
Cæsaris ultor :

Peuples infortunés ! oh ! quelle main divine
De l'empire ébranlé préviendra la ruine ?
Vesta n'accueille plus un sacrilège encens.
Vierges saintes, quels vœux, réveillant sa tendresse,
Fléchiront la Déesse
Sourde à nos vains accents ?

O Jupiter, à qui de nos guerres impies
Enjoins-tu d'expier les fureurs assoupies ?
Prophétique Phébus, ah ! nous t'en supplions,
Descends, il en est temps, revêtu de la nue
Qui cache à notre vue
Tes éclatants rayons.

O reine des Amours et des tendres mystères,
Que caressent les Jeux de leurs ailes légères,
Viens, ô Vénus ; ou toi, Dieu des sanglants hasards,
Et prenant en pitié sa gloire humiliée,
Sur ta race oubliée
Abaisse tes regards.

Pour assouvir ta rage assez de funérailles
N'ont-elles point, hélas ! dépeuplé nos murailles,
Dieu qu'enivrent les cris, le glaive étincelant,
Et ce regard affreux que le cavalier maure
Renversé lance encore
Sur l'ennemi sanglant ?

Fils ailé de Maia, c'est toi, divin Mercure,
Qui, d'un jeune héros empruntant la figure,
De notre empire enfin voulus guider le char ;
Et voilant les rayons de ta gloire immortelle,
Tu consens qu'on t'appelle
Le vengeur de César.

- 45 Serus in cœlum redeas diuque
 Lætus intersis populo Quirini,
 Neve te nostris vitilis iniquum
 Oclor aura

- Tollat. Hic magnos potius triumphos,
 50 Hic ames dici pater atque princeps;
 Neu sinas Medos equitare inultos,
 Te duce, Cæsar.

ODE III.

AD NAVEM VEHEMTEM VIRGILIUM ATHENAS.

- Sic te Diva potens Cypri,
 Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
 Ventorumque regat pater,
 Obstrictis aliis præter Iapyga,
 5 Navis, quæ tibi creditum
 Debes Virgilium, finibus Atticis
 Reddas incolumem, precor,
 Et serves animæ dimidium meæ.
- Illi robur et æs triplex
 10 Circa pectus erat, qui fragilem truci
 Commisit pelago ratem
 Primus, nec timuit præcipitem Africum

Volontaire exilé des domaines célestes ,
O César, de nos maux anéantis les restes ;
Des fils de Quirinus relève les grandeurs :
Ne va point , maudissant nos fureurs criminelles,
Des voûtes éternelles
Regagner les splendeurs.

Moissonne ici plutôt d'abondantes victoires ;
Triomphe , et de ton nom remplissant nos histoires ,
Sois le chef de l'Etat , le père des Romains ;
Et si le Mède encore infestait notre empire ,
O César, qu'il expire
Sous tes puissantes mains !

ODE III.

AU VAISSEAU DE VIRGILE.

Qu'ainsi la reine de Cythère
Et les frères d'Hélène, astres brillants des cieux ,
Te dirigent sur l'onde amère !
Par leur père enchaînés , que les vents furieux
Au souffle constant de Zéphyre
Abandonnent ta voile, ô précieux navire !
Dépose aux champs athéniens
Virgile qu'aujourd'hui l'amitié te confie :
Mes jours sont suspendus aux siens ;
Sauve, en les conservant , la moitié de ma vie.
Il fut armé d'un triple airain
Le premier dont la nef, aux tempêtes livrée ,
De l'onde osa fendre le sein ;

- Decertantem Aquilonibus,
Nec tristes Hyadas, nec rabiem Noti,
15 Quo non arbiter Hadriæ
Major, tollere seu ponere vult freta.
Quem mortis timuit gradum,
Qui siccis oculis monstra natantia,
Qui vidit mare turgidum et
20 Infames scopulos Acroceraunia ?
Nequidquam Deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras, si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada.
25 Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
Audax Iapeti genus
Ignem fraude mala gentibus intulit.
Post ignem ætheria domo
30 Subductum, macies et nova febrilium
Terris incubuit cohors,
Semotique prius tarda necessitas
Leti corripuit gradum.
Expertus vacuum Dædalus aera
35 Pennis non homini datis;
Perrupit Acheronta Herculeus labor.
Nil mortalibus arduum est :
Cælum ipsum petimus stultitia, neque
Per nostrum patimur scelus
40 Iracunda Jovem ponere fulmina.

Que n'épouvanta point l'impétueux Borée
Se déchaînant contre l'Auster,
Ou l'orageuse Hyade, ou l'horrible furie
Du Notus qui de l'Illyrie,
Puissant dominateur, enfle ou calme la mer.
Quelles morts eût-il redoutées,
Celui qui sans pleurer vit les monstres des flots
Fendant les vagues irritées,
Et les Cérauniens, effroi des matelots?
En vain la divine sagesse
Par l'Océan voulut diviser l'univers,
Si notre sacrilège adresse
En dépit des destins franchit les vastes mers.
D'un fatal orgueil emportée,
La race humaine osa braver l'ordre des Dieux;
Le téméraire Prométhée
Pour l'offrir aux mortels ravit le feu des cieux.
Mais le monde expia son crime :
Des fléaux inconnus, ministres du trépas,
S'échappèrent du sombre abîme;
Et, tardive autrefois à saisir sa victime,
La mort précipita ses pas.
Du ciel malgré les Dieux sur une aile rapide
Dédale affronta les déserts;
L'Achéron fut forcé par le bras d'un Alcide.
Dans son égarement pervers
L'homme aspire à l'Olympe, et sa folle arrogance
Défend au roi de l'univers
De jamais déposer sa foudre et sa vengeance.

ODE IV.

AD L. SESTIUM.

Solvitur acris hiems grata vice veris et Favoni,
 Trahuntque siccas machinæ carinas;
Ac neque jam stabulis gaudet pecus, aut arator igni,
 Nec prata canis albicant pruinis.

- 5 Jam Cytherea choros ducit Venus imminente Luna;
 Junctæque Nymphis Gratiaë decentes
Alterno terram quatunt pede, dum graves Cyclopum
 Vulcanus ardens urit officinas.

- Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,
10 Aut flore terræ quem ferunt solutæ;
Nunc et in umbrosis Fauno decet immolare lucis,
 Seu poscat agna, sive malit hædo.

Pallida Mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
 Regumque turres. O beate Sesti,

ODE IV.

A L. SESTIUS.

L'hiver est désarmé ; le retour de Zéphyre
Dans les champs attristés ramène le printemps ;
Et les nochers aux flots vont rendre le navire
Abrité contre les autans.

Le troupeau, libre enfin , quitte la bergerie ;
Le pâtre au coin du feu ne trouve plus d'appas ;
Tout renaît à la fois , et la verte prairie
Ne blanchit plus sous les frimas.

Aux clartés de Phébé , sous les bois de Cythère ,
Déjà pendant la nuit Vénus conduit ses chœurs ,
Où la Grâce riante et la Nymphe légère
Viennent s'ébattre avec leurs sœurs.

La terre sous leurs pas retentit en cadence ,
Tandis que du Cyclope animant les travaux ,
Le flamboyant Vulcain dans la fournaise immense
Allume des foudres nouveaux.

Que les fleurs du printemps , le myrte au vert feuillage
S'enlacent à nos fronts en ce jour solennel ;
Que la chèvre ou l'agneau , dans le sacré bocage ,
De Faune ensanglante l'autel.

La Mort au front livide , en sa marche assurée ,
Chaumières ou palais , heurte sans s'émouvoir.
La vie , ô Sestius , par sa courte durée ,
Nous interdit le long espoir.

- 15 Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.
Jam te premet nox fabulæque manes

Et domus exilis Plutonia : quo simul mearis,
Nec regna vini sortiere talis,

- Nec tenerum Lycidan mirabere, quo calet juvenus
20 Nunc omnis, et mox virgines tepebunt.

ODE V.

AD PYRRHAM.

Quis multa gracilis te puer in rosa
Perfusus liquidis urget odoribus
Grato, Pyrrha, sub antro ?
Cui flavam religas comam

- 5 Simplex munditiis ? Heu ! quoties fidem
Mutatosque Deos flebit, et aspera
Nigris æquora ventis
Emirabitur insolens,

- Qui nunc te fruitur credulus aurea;
10 Qui semper vacuum, semper amabilem
Sperat, nescius auræ
Fallacis ! Miseri quibus

- Intentata nites ! Me tabula sacer
Votiva paries indicat uvida
15 Suspendisse potenti
Vestimenta maris Deo.

Bientôt du noir Pluton le palais sombre et vide ,
Les Mânes fabuleux s'en vont peser sur toi :
Morne et lugubre empire où d'un banquet splendide
Le Sort ne t'élira plus roi ;

Où tu ne pourras plus jeter un œil d'envie
Sur le beau Lycidas qui brûle tous nos cœurs ,
Et bientôt dans le sein de la vierge ravie
Excitera d'autres langueurs.

ODE V.

A PYRRHA.

Quel est cet Adonis à la taille élancée ,
Baigné de parfums précieux ,
Qui sur un lit de fleurs te retient embrassée
Dans ce réduit mystérieux ?
Si belle en ta simple parure ;
Pour qui , Pyrrha , crois-tu devoir
Nouer élégamment ta blonde chevelure ?
Oh ! que de fois , déçu dans son crédule espoir ,
L'imprudent maudira les Dieux et ton parjure !
Que de fois , à l'aspect des abîmes profonds
Noircis par la sombre tempête ,
Son cœur s'étonnera de ces retours si prompts ,
Lui qui savoure en paix les fruits de sa conquête ,
Et confiant dans l'avenir ,
Te voit toujours fidèle , à ses vœux toujours prête ,
Et vogue sur la foi de l'inconstant Zéphyr !
Malheureux qui se fie à tes charmes perfides !
Pour moi , près du tableau promis dans mes revers ,
J'ai pu suspendre enfin mes vêtements humides
Dans le temple du Dieu qui règne sur les mers.

ODE VI.

AD M. VIPSANIUM AGRIPPAM.

Scriberis Vario fortis et hostium
Victor, Mæonii carminis aliti,
Quam rem cumque ferox navibus aut equis
Miles te duce gesserit.

- 5 Nos, Agrippa, neque hæc dicere, nec gravem
Pelidæ stomachum cedere nescii,
Nec cursus duplicis per mare Ulissei,
Nec sævam Pelopis domum

- 10 Conamur, tenues grandia : dum pudor,
Imbellisque lyræ Musa potens vetat
Laudes egregii Cæsaris et tuas
Culpa deterere ingeni.

- 15 Quis Martem tunica tectum adamantina
Digne scripserit ? aut pulvere Troico
Nigrum Merionen ? aut ope Palladis
Tydiden Superis parem ?

- Nos convivia, nos prælia virginum
Sectis in juvenes unguibus acrium
Cantamus vacui sive quid urimur,
20 Non præter solitum leves.

ODE VI.

A M. VIPSANIUS AGRIPPA.

Varius redira , sur la lyre d'Homère ,
O vaillant Agrippa , tes immortels lauriers ,
Et les combats livrés sur l'onde et sur la terre
Par tes invincibles guerriers.

Je n'oserais prétendre à chanter tes conquêtes ,
Ni d'Achille outragé les déplaisirs amers ;
La tragique maison d'Atrée , ou les tempêtes
Qu'Ulysse essuya sur les mers.

Ton triomphe réclame un plus digne interprète :
La Muse me défend de monter sur ton char ,
Et de flétrir au gré d'une lyre indiscrete
Ta gloire et celle de César.

Comment peindre de Mars l'impénétrable armure ,
Sous la poudre des camps Mériion glorieux ,
Ou Diomède enfin dont Pallas même assure
Le bras qui va blesser les Dieux ?

Je chante les banquets , les combats où l'amante
Jamais n'égratigna son aimable vainqueur ;
Et j'aime à badiner , soit que Vénus tourmente
Ou laisse reposer mon cœur.

ODE VII.

AD MUNATIUM PLANCUM.

Laudabunt alii claram Rhodon, aut Mitylenem,
Aut Epheson, bimarisve Corinthi
Mœnia, vel Baccho Thebas vel Apolline Delphos
Insignes, aut Thessala Tempe.

- 5 Sunt quibus unum opus est intactæ Palladis urbem
Carmine perpetuo celebrare, et
Undique decerptam fronti præponere olivam.
Plurimus in Junonis honorem

- Aptum dicit equis Argos ditiesque Mycenæ.
10 Me nec tam patiens Lacedæmon
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albunæ resonantis,

- Et præceps Anio, ac Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.
15 Albus ut obscuro deterget nubila cœlo
Sæpe Notus neque parturit imbres

- Perpetuos, sic tu sapiens finire memento
Tristitiam vitæque labores
Molli, Plance, ihero, seu te fulgentia signis
20 Castra tenent, seu densa tenebit

ODE VII.

A MUNATIUS PLANCUS.

Laissons d'autres chanter Ephèse ou Mitylène ,
Chanter Rhode ou Corinthe assise sur deux mers ,
Thèbes chère à Bacchus, Delphe au Dieu d'Hippocrène,
Et d'Olympe et d'Ossa les vallons toujours verts.

Laissons d'autres , au gré d'une verve diffuse ,
De la chaste Pallas exalter les remparts ,
Et couronner leurs fronts des rameaux que leur Muse
A l'olivier sacré ravit de toutes parts.

Qu'en l'honneur de Junon , d'Argos ou de Mycènes
On chante l'opulence ou les nobles coursiers.
Que m'importent Larisse et ses fertiles plaines
Et la rigide Sparte et ses mâles guerriers ?

Je préfère et la grotte où murmure Alburnée ,
Et le bois de Tibur et ses rians coteaux ,
Et sa cascade au fond de l'abîme entraînée ,
Et de ses frais jardins les mobiles ruisseaux.

Comme au ciel obscurci par de sombres nuages
Souvent le Notus même a rendu son azur,
Loin de livrer ta vie à d'éternels orages ,
Dissipe tes chagrins dans les flots d'un vin pur.

Ecoute enfin , Plancus , la voix de la sagesse ,
Et demande à Tibur un paisible repos ;
Sous l'ombre de ses bois écarte la tristesse
Comme au milieu des camps pavoisés de drapeaux.

Tiburis umbra tui. Teucer Salamina patremque
 Quum fugeret, tamen uda Lyæo
 Tempora populea fertur vinxisse corona,
 Sic tristes affatus amicos :

- 25 Quo nos cumque feret melior Fortuna parente,
 Ibimus, o socii comitesque :
 Nil desperandum Teucro dace et auspice Teucro;
 Certus enim promisit Apollo

Ambiguum tellure nova Salamina futuram.

- 30 O fortes pejoraque passi
 Mecum sæpe viri, nunc vino pellite curas ;
 Cras ingens iterabimus æquor.

ODE VIII.

AD LYDIAM.

Lydia, dic, per omnes
 Te Deos oro, Sybarin cur properes amando
 Perdere; cur apricum
 Oderit Campum, patiens pulveris atque solis ?

- 5 Cur neque militaris
 Inter æquales equitat, Gallica nec lupatis
 Temperat ora frenis?
 Cur timet flavum Tiberim tangere? cur olivum

- Sanguine viperino
 10 Cautius vitat neque jam livida gestat armis
 Brachia, sæpe disco,
 Sæpe trans finem jaculo nobilis expedito?

Par son père exilé, Teucer avec courage
D'un sort injurieux défiant la rigueur,
De peuplier, dit-on, couronna sur la plage
Son front que de Bacchus arrosait la liqueur.

- « La fortune aujourd'hui, meilleure que mon père,
« Nous appelle, dit-il à ses tristes amis :
« Teucer conduit vos pas, honte à qui désespère !
« D'autres champs à nos vœux par Phébus sont promis.
« Une autre Salamine attend notre infortune :
« Epreuve avec moi par de si longs revers ,
« Dans l'ivresse noyez la tristesse importune ;
« Demain la rame encor fendra les vastes mers.

ODE VIII.

A LYDIE.

Pourquoi, dis-le nous, je t'en prie,
Au nom de tous les Dieux, veux-tu donc, ô Lydie,
Énerver Sybaris par ton fatal amour?

Pourquoi, fuyant les feux du jour,
Craint-il du Champ de Mars la brûlante poussière?
Parmi ses compagnons pourquoi, mâle guerrier,
Ne vient-il plus dans la carrière
Dompter avec le frein l'indocile coursier?
Du Tibre aux flots dorés d'où vient qu'il fuit la rive
Et le suc de la verte olive
Plus que du noir serpent le venin malfaisant?
De ses armes d'où vient que le fardeau pesant
Ne meurtrit plus son bras livide,
Son bras qui tant de fois, d'un effort vigoureux,
Jusqu'au delà du but a lancé dans nos jeux
Le fer ou le disque rapide?

Quid latet, ut marinæ

Filium dicunt Thetidis sub lacrymosa Trojæ

Funera, ne virilis

Cultus in cædem et Lycias proriperet catervas?

ODE IX.

AD THALIARCHUM.

Vides ut alta stet nive candidum
Soracte, nec jam sustineant onus
 Silvæ laborantes, geluque
 Flumina constiterint acuto.

Dissolve frigus ligna super foco
Large reponens, atque benignius
 Deprome quadrimum Sabina,
 O Thaliarche, merum diota.

Permitte Divis cetera, qui simul
Stravere ventos æquore fervido
 Depræliautes, nec cupressi
 Nec veteres agitantur orni.

Quid sit futurum cras fuge quærere, et
Quem Fors dierum cumque dabit, lucro
 Appone, nec dulces amores
 Sperne, puer, neque tu choreas,

Donec virenti canities abest
Morosa. Nunc et campus et aræ

Pourquoi rester caché comme un autre Éacide ,
Quand Thétis, d'Illion présageant le malheur
Et les lugubres funérailles ,
Tremblait que de son fils au milieu des batailles
Un viril vêtement n'entraînât la valeur ?

ODE IX.

A THALIARQUE.

Du Soracte blanchi vois resplendir la cîme
Parmi ces monts lointains de neige couronnés ;
Vois plier la forêt sous le faix qui l'opprime ;
Vois sous d'épais glaçons les fleuves enchaînés.

Du rigoureux hiver conjurant l'inclémence ,
Entasse des sarments dans ton vaste foyer ;
Épanche , ô Thaliarque , avec plus d'abondance
Ton vin depuis quatre ans mûri dans ton cellier.

Laisse aux Dieux tout le reste : à leur voix, la tempête
Sur les flots irrités s'apaise , et les autans
Dans leurs affreux combats n'ébranlent plus le faite
Des cyprès ni des pins victorieux des ans.

Pourquoi du lendemain pénétrer le mystère ?
Ah ! plutôt du présent jouis sans réfléchir ;
Et consacre à l'amour, à la danse légère ,
Les jours dont le destin voudra bien t'enrichir.

Oui, crois-moi, du printemps de ta verte jeunesse
Jouis, avant que l'âge ait blanchi tes cheveux.

Lenesque sub noctem susurri
20 Composita repetantur hora;

Nunc et latentis proditor intimo
Gratus puellæ risus ab angulo,
Pignusque dereptum lacertis
Aut digito male pertinaci.

ODE X.

AD MERCURIUM.

Mercuri, facunde nepos Atlantis,
Qui feros cultus hominum recentum
Voce formasti catus et decoræ
More palæstræ,

5 Te canam, magni Jovis et Deorum
Nuntium curvæque lyræ parentem,
Callidum, quidquid placuit, jocosum
Condere furto.

Te, boves olim nisi reddidisses
10 Per dolum amotas, puerum minaci
Voce dum terret, viduus pharetra
Risit Apollo.

Quin et Atridas duce te superbos
Ilio dives Priamus relicto
15 Thessalosque ignes et iniqua Trojæ
Castra fefellit.

Le jour au Champ de Mars fais briller ton adresse ,
Le soir tu reviendras aux propos amoureux ;

Tu reviendras auprès de la folle maltresse
Que trahit dans un coin son rire plein d'appas ,
Détacher en jouant un gage de tendresse
D'un bras ou d'une main qui ne le défend pas.

ODE X.

A MERCURE.

Fils de Maïa, Mercure, à la voix éloquente,
Qui, des premiers humains fléchissant la rigueur,
Assouplis dans les jeux d'une lutte élégante
Leur inculte vigueur ;

Sols l'objet de mes chants, inventeur de la lyre,
Messager de l'Olympe et du maître des cieux,
Dont les adroits larcins où la gaité respire
Divertissent les Dieux.

Faible enfant, d'Apollon tu caches les génisses :
« Rends-les mol, criait-il, rends-les, ou crains mes coups. »
Privé de son carquois, il sourit, les malices
Désarment son courroux.

Guidé par toi, Priam, abandonnant sa ville,
Put échapper aux yeux de ses fiers ennemis,
Et jusque dans son camp porter aux pieds d'Achille
La rançon de son fils.

Tu pias lætis animas reponis
 Sedibus, virgaque levem coerces
 Aurea turbam, superis Deorum
 20 Gratus et imis.

ODE XI.

AD LEUCONOEN.

Tu ne quæsieris, scire nefas, quem mihi, quem tibi
 Finem Di dederint, Leuconoe; nec Babylonios
 Tentaris numeros. Ut melius, quidquid erit, pati !
 Seu plures hiemes, seu tribuit Jupiter ultimam,

5 Quæ nunc oppositis debilitat pumicibus mare
 Tyrrhenum, sapias, vina liques, et spatio brevi
 Spem longam reseces. Dum loquimur, fugerit invida
 Ætas : carpe diem, quam minimum credula postero.

ODE XII.

AD CÆSAREM AUGUSTUM.

Quem virum aut heroa lyra vel acri
 Tibia sumes celebrare, Clio ?
 Quem Deum ? cujus recinet jocosa
 Nomen imago,

Aux mânes vertueux que ta verge rassemble ,
Les Champs Élysiens par tes soins sont ouverts ;
Ministre favori, tu charmes tout ensemble
Les cieus et les enfers.

ODE XI.

A LEUCONOÉ.

Que sert de t'enquérir du terme de nos âges ?
Laisse, ô Leuconoé, les Mages curieux
Importuner les cieus :
Se soumettre aux destins, c'est le devoir des sages.

Verrons-nous de nos ans se prolonger le cours ?
Ou Décembre, qui brise aux rochers d'Étrurie
Les vagues en furie,
N'apportera-t-il pas le dernier de nos jours ?

Arme-toi de sagesse et quitte un soin frivole ;
Renonce au long espoir, et la coupe à la main,
Sans croire au lendemain,
Saisis le jour qui fuit plus prompt que la parole.

ODE XII.

A CÉSAR AUGUSTE.

Pour qui va résonner ton hautbois ou ta lyre ?
Quel mortel, ô Clio, quel auguste héros,
Quel Dieu chanté par toi vont aujourd'hui redire
Les folâtres échos ?

5 Aut in umbrosis Hellconis oris,
Aut super Pindo, gelidove in Hæmo?
Unde vocalem temere insecutæ
Orpheæ silvæ

Arte materna rapidos morantem
10 Fluminum lapsus celeresque ventos,
Blandum et auritas fidibus canoris
Ducere quercus.

Quld prius dicam solitis parentis
Laudibus, qui res hominum ac Deorum,
15 Qui mare ac terras varisque mundum
Temperat horis?

Unde nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum :
Proximos illi tamen occupavit
20 Pallas honores.

Præliis audax, neque te silebo,
Liber; et sævis inimica Virgo
Belluis; nec te, metuende certa
Phœbe sagitta.

25 Dicam et Alciden, puerosque Ledæ,
Hunc equis, illum superare pugnis
Nobilem : quorum simul alba nautis
Stella refulsit,

Defluit saxis agitatus humor;
30 Concidunt venti fugiuntque nubes;

Quel nom répéteront du Pinde ou du Parnasse
Ou du sombre Hélicon les vallons toujours frais,
Ou l'Hémus dont jadis le chantre de la Thrace
Entraînait les forêts?

Lui que sa docte mère instruisit à suspendre
Les torrents emportés et la fureur des vents;
Lui dont les pins émus se pressaient pour entendre
Et la lyre et les chants.

Préludons, il le faut, par le Dieu du tonnerre,
Eternel souverain des mortels et des Dieux,
Arbitre des saisons, qui gouverne et la terre
Et la mer et les cieux.

Rien n'est créé par lui de plus grand que lui-même,
Rien qui l'égale, rien qui touche à sa grandeur;
Après lui, mais de loin, Pallas du rang suprême
Reflète la splendeur.

T'oublierai-je, ô Bacchus, fougueux dans la mêlée;
Toi, vierge redoutable aux monstres des déserts;
Toi, Phébus, dont jamais en vain la flèche ailée
Ne siffla dans les airs.

Chantons encore Alcide, et vous, ô Dioscures,
Vous qui ceignez le ceste ou domptez les coursiers,
Fils de Lédà, dont l'astre, au sein des nuits obscures,
Sauve les nautonniers.

Il brille, et des rochers tombe l'eau mugissante,
Le nuage s'enfuit, le ciel est sans éclairs,

Et minax, quod sic voluere, ponto
Unda recumbit.

Romulum post hos prius, an quietum
Pompili regnum memorem, an superbos
35 Tarquini fasces dubito, an Catonis
Nobile letum.

Regulum et Scauros, animæque magnæ
Prodigum Paulum, superante Pæno,
Gratus insigni referam Camena,
40 Fabriciumque.

Hunc et incompitis Curium capillis
Utilem bello tulit et Camillum
Sæva paupertas, et avitus apto
Cum lare fundus.

45 Crescit occulto velut arbor ævo
Fama Marcelli; micat inter omnes
Julium sidus, velut inter ignes
Luna minores.

Gentis humanæ pater atque custos,
50 Orte Saturno, tibi cura magni
Cæsaris fatis data : tu secundo
Cæsare regnes.

Ille, seu Parthos Latio imminentes
Egerit justo donitos triumpho,
55 Sive subjectos Orientis oræ
Seras et Indos,

La tempête se tait, la vague menaçante
S'incline sur les mers.

Redirai-je, ô Numa, ton règne pacifique,
Ou du Dieu des combats l'immortel rejeun ;
Les faisceaux de Tarquin, ou la mort héroïque
Du vertueux Caton ?

Muse, redis Scavrus, Régulus, Paul-Emile
Livrant sa noble vie au fer carthaginois ;
Redis Fabricius, et du vaillant Camille
Célèbre les exploits.

Chante aussi Curius, et ces guerriers austères
Qu'à ses rudes leçons, loin de la volupté,
Sous le chaume, au milieu des champs héréditaires,
Forma la pauvreté.

Ta gloire, ô Marcellus, par le temps assurée,
Chêne immortel, étend ses superbes rameaux ;
César, comme Phébé, de la voûte azurée
Eclipse les flambeaux.

Père du genre humain, Dieu par qui tout respire,
A qui par les destins César fut confié,
Règne, ô fils de Saturne, et de ton vaste empire
Commets-lui la moitié.

Soit que du nom latin sa valeur tutéaire
Sous un joug mérité traîne enfin les Persans,
Ou les Sères lointains que le soleil éclaire
De ses feux renaissants,

Te minor latum reget æquus orbem;
Tu gravi curru quaties Olympum,
Tu parum castis inimica mittes
60 Fulmina lucis.

ODE XIII.

AD LYDIAM.

Cum tu, Lydia, Telephi
Cervicem roseam, cerea Telephi
Laudas brachia, vae! meum
Fervens difficili bile tumet jecur.

5 Tum nec mens mihi nec color
Certa sede manent; humor et in genas
Furtim labitur, arguens
Quam lentis penitus macerer ignibus.

Uror, seu tibi candidos
10 Turparunt humeros immodicæ mero
Rixæ, sive puer furens
Impressit memorem dente labris notam.

Non, si me satis audias,
Speres perpetuum dulcia barbare
15 Lædentem oscula, quæ Venus
Quinta parte sui nectaris imbuit.

Felices ter et amplius,
Quos irrupta tenet copula, nec malis
Divulsus querimoniis
20 Suprema citius solvet amor die!

Sa justice en ton nom gouvernera la terre,
Cependant que ton char fera trembler les cieux,
Et sur les bois souillés éclater le tonnerre
Qui vengera les Dieux.

ODE XIII.

A LYDIE.

O volage Lydie , aussitôt que tu loues
De Téléphus la fatale beauté ,
L'ivoire de ses bras , les roses de ses joues ,
D'un noir dépit je me sens transporté.

D'un vertige soudain ma raison est frappée ;
Mon front se teint d'une vive rougeur ;
Je pâlis , une larme en secret échappée
Trahit les feux qui dévorent mon cœur.

Je frémis quand je vois son ivresse farouche
D'un sein de neige outrager le contour ;
Je frémis quand sa dent laisse empreint sur ta bouche
Le cruel sceau de son fougueux amour.

Ah ! crois-moi , n'attends point une flamme constante
De ce tyran barbare et plein de fiel ,
Dont le baiser meurtrit cette lèvre charmante
Où Vénus même a répandu son miel.

Heureux , trois fois heureux , ô vous que dans vos chaînes
Amour retient pour un long avenir ,
Que n'aigrissent jamais les soupçons ni les haines ,
Et que la mort seule peut désunir !

ODE XIV.

AD REMPUBLICAM.

O navis, referent in mare te novi
Fluctus! O quid agis? fortiter occupa
Portum. Nonne vides ut
Nudum remigio latus,

5 Et malus celeri saucius Africo
Antennæque gemant, ac sine funibus
Vix durare carinæ
Possint imperiosius

Æquor? Non tibi sunt integra lintea,
10 Non Di, quos iterum pressa voces malo.
Quamvis Pontica pinus,
Silvæ filia nobilis,

Jactes et genus et nomen inutile,
Nil plectis timidus navita puppibus
15 Fidit. Tu, nisi ventis
Debes ludibrium, cave.

Nuper sollicitum quæ mihi tædium,
Nunc desiderium curaque non levis,
Interfusa nitentes
20 Vites æquora Cycladas.

ODE XIV.

AU VAISSEAU DE L'ÉTAT.

O malheureux navire ! après tant de naufrages ,
Quoi ! tu voudrais encor défier les autans !
Que fais-tu ? dans le port , à l'abri des orages ,
Goûte enfin le repos et demeure long-temps.

Vois tes bancs dégarnis de nochers et de rames ,
Tes vergues et tes mâts par l'Auster fracassés !
Tes câbles sont rompus , et , battu par les lames ,
Tu céderais bientôt sous les vents courroucés.

Tes voiles en lambeaux t'ont ravi l'espérance ;
De tes Dieux renversés n'invoque plus les noms.
C'est en vain que le Pont te donna la naissance
Dans les nobles forêts qui couronnent ses monts.

Tu vanterais en vain ta noblesse inutile :
Ta splendeur ne saurait rassurer les nochers.
Tremble , si tu ne veux , aux conseils indocile ,
Jouet des vents , briser ta carène aux rochers.

Objet pour moi naguère et d'ennuis et de peines ,
Aujourd'hui de mes soins , de mes vœux les plus chers ,
Ne va plus , au milieu des Cyclades lointaines ,
Affronter les écueils qui brillent sur les mers.

Éd. compl.

A

ODE XV.

NEREI VATICINIUM.

Pastor quum traheret per freta navibus
Idæis Helenen perfidus hospitam,
Ingrato celeres obruit otio
Ventos, ut caneret fera

- 5 Nereus fata : « Mala ducis avi domum
Quam multo repetet Græcia milite,
Conjurata tuas rumpere nuptias
Et regnum Priami vetus.

- 10 Eheu ! quantus equis, quantus adest viris
Sudor ! quanta moves funera Dardanæ
Genti ! Jam galeam Pallas et ægida
Currusque et rabiem parat.

- Nequidquam, Veneris præsidio ferox ,
Pectes cæsariem, grataque feminis
15 Imbelli cithara carmina divides ;
Nequidquam thalamo graves

Hastas, et calami spicula Cnossii
Vitabis, strepitumque et celerem sequi

ODE XV.

PRÉDICTION DE NÉRÉE.

Le pâtre de l'Ida , vers la rive étrangère
Trainant l'impur objet de sa flamme adultère ,
De Neptune fendait les abîmes lointains ,
Lorsqu'enchaînant les vents sur la plaine azurée ,
Soudain le vieux Nérée
Lui prédit ses destins.

« O sinistre présage ! ô jour fatal à Troie !
« Pour rompre ton hymen, pour t'arracher ta proie ,
« La Grèce conjurée arme tous ses enfants :
« Du vieux Priam ils vont briser dans leur colère
« Le trône séculaire
« Sous leurs bras triomphants.

« O des fils d'Ilion lugubres funérailles !
« Que de sang va couler dans ces longues batailles !
« Armes , soldats , coursiers ruissellent de sueur ;
« Déjà Pallas apprête , aux combats intrépide ,
« Son casque et son égide ,
« Son char et sa fureur.

« En vain , fier de l'appui de ta belle Déesse ,
« Tressant tes longs cheveux dans une molle ivresse ,
« Sur un luth énervé tu reds tes amours ;
« En vain , pour divertir les Troyennes timides ,
« Aux combats homicides
« Tu dérobes tes jours ;

« En vain tu prétends fuir dans ta lâche retraite
« Les pesants javelots , les flèches de la Crète ,

Ajacem; tamen, heu ! serus adulteros

20 Crines pulvere collines.

Non Laertiaden, exitium tuæ

Gentis, non Pylum Nestora respicis ?

Urgent impavidi te Salaminus

Teucer et Sthenelus sciens

25 Pugnæ, sive opus est imperitare equis

Non auriga piger. Merlonen quoque

Nosces. Ecce furit te reperire atrox

Tydides, melior patre :

Quem tu, cervus uti vallis in altera

30 Visum parte lupum graminis immemor,

Sublimi fugies mollis anhelitu,

Non hoc pollicitus tuæ.

Iracunda diem proferet Illo

Matronisque Phrygum classis Achillei ;

35 Post certas hiemes uret Achaicus

Ignis Iliacas domos. »

- « Et le rapide Ajax et ses traits importuns :
« De tes cheveux brillants la mort , hélas ! trop lente
 « Dans l'arène sanglante
 « Souillera les parfums.
- « Eh quoi ! ne vois-tu pas le fléau de ta race ,
« Ulysse frémissant qui bondit sur ta trace ?
« Le vieillard de Pylos te défie aux combats ;
« Le fils de Télamon , l'honneur de Salamine ,
 « Teucer pour ta ruine
 « S'élance sur tes pas.
- « Tremble : vois Sthélénus dont le bouillant courage
« Anime ses coursiers ou sème le carnage ;
« Vois Mérion tout prêt à déchirer ton flanc ;
« Vois Diomède enfin , plus vaillant que son père ,
 « Et dont la rage espère
 « S'abreuver de ton sang.
- « Au loin dans un vallon de la biche éperdue
« Qu'un tigre furieux soudain frappe la vue ,
« Oubliant les gazons , elle fuit sans repos :
« Tel , malgré tes serments , tu fuiras hors d'haleine ,
 « Lâche en qui ton Hélène
 « Crut trouver un héros.
- « D'Achille courroucé la retraite obstinée ,
« Reculant d'Ilion la fatale journée ,
« Aux Troyennes rendra l'espérance et la paix ;
« Mais les temps sont comptés , et l'antique Pergame
 « Des Grecs verra la flamme
 « Embrâser ses palais. »

ODE XVI.

PALINODIA.

O matre pulchra filia pulchrior,
Quem crimosus cumque voles modum
Pones iambis, sive flamma
Sive mari libet Hadriano.

5 Non Dindymene, non adytis quatit
Mentem sacerdotum incola Pythius,
Non Liber æque, non acuta
Sic geminant Corybantes æra,

Tristes ut iræ : quas neque Noricus
10 Deterret ensis, nec mare naufragum,
Nec sævus ignis, nec tremendo
Jupiter ipse ruens tumultu.

Fertur Prometheus, addere principi
Limo coactus particulam undique
15 Desectam, et insani leonis
Vim stomacho apposuisse nostro.

Iræ Thyesten exitio gravi
Stravere, et altis urbibus ultimæ
Stetere causæ cur perirent
20 Funditus, imprimeretque muris
Hostile aratrum exercitus insolens.
Compesce mentem : me quoque pectoris

ODE XVI.

PALINODIE.

Fille dont la beauté fait oublier ta mère ,
Abolis à ton gré mes iambes mordants :
 Engloutis-les dans l'onde amère ,
Plonge-les , si tu veux , dans les brasiers ardents.
O fatale colère ! Oui , Phébus et Cybèle
 Troubient moins le prêtre rebelle
Qui contre leurs assauts s'épuise en vains combats ;
Oui , le dieu des raisins trouble moins la Bacchante ,
 Et sous la main du Corybante
L'airain bruyant résonne avec moins de fracas.
Elle brave les mers fécondes en naufrages ,
 Le feu, le glaive étincelant ,
Et Jupiter lui-même au milieu des orages
Fondant sur nous du haut de l'Olympe tremblant.
 A notre limon Prométhée
Mêlant des animaux les divers éléments ,
Du lion dans nos cœurs mit la rage indomptée
 Et les fougueux emportements.
Entr'ouvrant sous ses pas un abîme funeste ,
La colère autrefois précipita Thyeste ,
 Brisa les superbes remparts
Des villes dont le front se perdait dans la nue ,
Et d'un vainqueur altier sur leurs débris épars
 Guida l'insolente charrue.

Tentavit in dulci juvenia
Fervor, et in celeres iambos

- 25 Misit furem ; nunc ego mitibus
Mutare quæro tristia, dum mihi
Fias recantatis amica
Opprobriis, animumque reddas.

ODE XVII.

AD TYNDARIDEM.

Velox amœnum sæpe Lucretilem
Mutat Lycæo Faunus, et igneam
Defendit æstatem capellis
Usque meis pluviosque ventos.

- 5 Impune tutum per nemus arbutos
Quærunt latentes et thyma devæ
Olentis uxores mariti,
Nec virides metuunt colubras

- Nec Martiales hædulæ lupos,
0 Utcumque dulci, Tyndari, fistula

Pour moi, si ma jeunesse a connu la fureur,
Si l'iambe sanglant t'a prodigué l'injure,
Aujourd'hui je hais mon erreur :
D'autres chants expieront un forfait que j'abjure,
Mais toi pardonne aussi, ton amant t'en conjure ;
Daigne enfin lui rendre ton cœur.

ODE XVII.

A TYNDARIS.

Pour le riant Lucrétile ,
Faune , épris de nos climats ,
Fuit souvent d'un pas agile
Le Ménale et ses frimas.
Par ce Dieu , qui me protège ,
Mes troupeaux sont abrités
Contre les vents et la neige
Et les dévorants étés.

Sans péril , à l'aventure
Mes chèvres loin des sentiers
S'en vont chercher la verdure
Du saule ou des arboisiers ;
Et le chevreau téméraire ,
Sans souci des verts serpents ,
De la louve sangulnaire
Ne redoute plus les dents.

Dans mon domaine rustique
Tout fleurit , quand ses pipeaux

Font retentir de l'Ustique
Les vallons et les coteaux.
Le ciel, à mes vœux propice,
Daigne accueillir mon encens,
Et mon pieux sacrifice,
Et ma Muse et ses accents.

Viens dans ce réduit aimable
Où l'Abondance, à pleins bords,
De sa corne intarissable
Te versera les trésors ;
Viens dans ma verte campagne,
A l'abri des feux du jour,
Aux échos de la montagne
Répéter des chants d'amour.

Là tu plaindras sur ta lyre
Et Pénélope et Circé,
Dont le triste cœur soupire
D'un rival amour blessé ;
Là tu pourras sous l'ombrage
De Lesbos sabler les vins,
Sans que le Dieu du carnage
Trouble nos joyeux festins.

Hardi contre ta faiblesse,
Ne crains point qu'un vil jaloux,
O Tyndaris, apparaisse
Dans nos discrets rendez-vous ;
Ne crains point qu'il ensanglante,
En ses brutales fureurs,
Ni ta tunique innocente
Ni ta couronne de fleurs.

ODE XVIII.

AD QUINTILIUM VARUM.

Nullam, Vare, sacra vite prius severis arborem
Circa mite solum Tiburis et mœnia Catili;
Siccis omnia nam dura Deus proposuit, neque
Mordaces aliter diffugiunt sollicitudines.

5 Quis post vina gravem militiam aut pauperiem crepat?
Quis non te potius, Bacche pater, teque, decens Venus?
At ne quis modici transliat munera Liberi
Centaurea monet cum Lapithis rixa super mero

Debellata; monet Sithoniis non levis Evius,
10 Quum fas atque nefas exiguo fine libidinum
Discernunt avidi. Non ego te, candide Bassareu,
Invitum quatiam, nec variis obsita frondibus

Sub divum rapiam. Sæva tene cum Berecynthio
Cornu tympana, quæ subsequitur cæcus Amor sui,
15 Et tollens vacuum plus nimio Gloria verticem,
Arcanique Fides prodiga, pellucidior vitro.

ODE XVIII.

A QUINTILIUS VARUS.

Que la vigne sacrée, au lieu d'arbres stériles,
De Tibur, ô Varus, orne les champs fertiles
Et les coteaux voisins des murs de Catilus.
A qui hait ses présents l'implacable Bacchus
Réserve ses rigueurs, et la joyeuse ivresse
Seule des noirs chagrins dissipe la tristesse.
Quel pauvre, quel soldat maudit dans un festin
Les durs travaux des camps ou les coups du destin ?
C'est toi dont il se plaît à chanter les louanges,
Gracieuse Vénus, et toi Dieu des vendanges.
Mais Bacchus nous défend d'abuser de ses dons :
Au Centaure brutal, au Lapithe laissons
Les farouches combats, fruit de l'intempérance ;
Craignons le châtement qu'une juste vengeance
Dans son ivresse inflige au Thrace furieux
Quand il enfreint les lois des mortels et des Dieux.
Je ne veux point, ouvrant ta corbeille sacrée,
Au grand jour malgré toi traîner, ô Bassarée,
Tes symboles cachés sous un feuillage épais.
Tympanons phrygiens, trompes, dormez en paix,
Bruyants éclats que suit la Jactance effrontée
Dressant avec orgueil une tête éventée,
Et l'Égoïsme aveugle, et les mots indiscrets
Qui laissent comme un verre échapper les secrets.

ODE XIX.

DE GLYCERA.

Mater sæva Cupidinum ,
Thebanæque jubet me Semeles puer,
Et lasciva Licentia ,
Finitis animum reddere amoribus.

5 Urit me Glyceræ nitor
Splendentis Pario marmore purius ;
Urit grata protervitas ,
Et vultus nimium lubricus adspici.

In me tota ruens Venus
10 Cyprum deseruit ; nec patitur Scythas
Et versis animosum equis
Parthum dicere, nec quæ nihil attinent.

Hic vivum mihi cespitem, hic
Verbenas, pueri, ponite turaque
15 Bimi cum patera meri :
Mactata veniet lenior hostia.

ODE XX.

AD MÆCENATEM.

Vile potabis modicis Sabinum
Cantharis, Græca quod ego ipse testa
Conditum levi, datus in theatro
Quum tibi plausus,

ODE XIX.

SUR GLYCÈRE.

O mère des Amours ! ô Déesse cruelle !
O fougueuse Licence ! ô plaisirs délirants !
O fils de Sémélé ! quelle ivresse nouvelle
Réveille en moi les désirs expirants !

De Glycère aujourd'hui mon cœur est idolâtre :
D'un marbre de Paros sa gorge a la splendeur ;
Ses yeux vifs et lutins et son humeur folâtre
De tous mes sens ont rallumé l'ardeur.

Tout entière en mon sein Cypris est descendue ,
Et sitôt que j'aspire à chanter à mon tour
Des Scythes, des Persans l'audace confondue,
Ma voix n'a plus que des hymnes d'amour.

Sur l'autel de gazon enlacé de verveine,
Esclave, avec l'encens pose un vin généreux ;
Immolons la victime ; et, désarmant sa haine,
Cypris viendra plus facile à mes vœux.

ODE XX.

A MÉCÈNE.

Cher Mécène, avec moi tu goûteras demain
Dans une pauvre coupe un vin de pauvre espèce,
Un vin du Sabinum qu'en un vase de Grèce,
O noble chevalier, j'ai scellé de ma main,

5

Care Mæccnas eques, ut paterni
Fluminis ripæ, simul et jocosa
Redderet laudes tibi Vaticani
Montis imago.

10

Cæcubum et prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam; mea nec Falernæ
Temperant vites neque Formiani
Pocula colles.

ODE XXI.

IN DIANAM ET APOLLINEM.

Dianam teneræ dicite virgines;
Intonsum, pueri, dicite Cynthium
Latonamque supremo
Dilectam penitus Jovi.

5

Vos lætam fluviis et nemorum coma,
Quæcumque aut gelido prominet Algidus,
Nigris aut Erymanthi
Silvis aut viridis Cragi;

10

Vos Tempe totidem tollite laudibus,
Natalemque, mares, Delon Apollinis,
Insignemque pharetra
Fraternaque humerum Iyra.

15

Hic bellum lacrimosum, hic miseram famem
Pestemque a populo et principe Cæsare in
Persas atque Britannos
Vestra motus agget precc.

En ce jour où le peuple, ébranlant le théâtre,
Salua ta présence, où le fleuve toscan
Et les joyeux échos du lointain Vatican
Répétèrent les cris d'une foule idolâtre.

De Falerne pour toi les raisins sont foulés,
Le Cécube t'abreuve, au lieu que sur ma table
Un généreux Formie, un Calès délectable
Dans la coupe à mon eau jamais ne sont mêlés.

ODE XXI.

A DIANE ET A APOLLON.

Chantez, chantez Diane, ô vierges d'Hespérie;
Chantez, jeunes Romains, Phébus aux longs cheveux;
Puis à Latone aussi, de Jupiter chérie,
Offrez votre encens et vos vœux.

Des limpides ruisseaux, vierges, chantez l'amante
Que ravissent les bois et leurs ombrages frais,
Le verdoyant Cragus, et le noir Érymanthe,
Et l'Algide aux sombres forêts.

Et vous, jeunes Romains, prenez soin de redire
Délös berceau du Dieu qui fait luire le jour,
Les vallons de Tempé, le carquois et la lyre
Présent d'un fraternel amour.

Loin de Rome et d'Auguste, aux bornes de la terre,
Phébus repoussera, touché de vos accents,
La cruelle famine et la peste et la guerre
Chez les Bretons et les Persans.

ODE XXII.

AD ARISTIUM FUSCUM.

Integer vitæ scelerisque purus
Non eget Mauris jaculis neque arcu
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra,

5 Sive per Syrtes iter æstuosas,
Sive facturus per inhospitalem
Caucasum, vel quæ loca fabulosus
Lambit Hydaspes.

10 Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen et ultra
Terminum curis vagor expeditis,
Fugit inermem :

Quale portentum neque militaris
Daunias latis alit æsculetis,
15 Nec Jubæ tellus generat, leonum
Arida nutrix.

Pone me pigris ubi nulla campis
Arbor æstiva recreatur aura,
Quod latus mundi nebulæ malusque
20 Jupiter urget;

Pone sub curru nimium propinqui
Solis, in terra domibus negata :
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem.

ODE XXII.

A FUSCUS ARISTIUS.

Au mortel vertueux, dont l'innocence ignore
Les frayeurs des méchants au remords condamnés,
Qu'importent l'arc pesant, les javelots du Maure
Et son carquois rempli de traits empoisonnés ?

Sans leur secours, il peut du sauvage Caucase
Franchir impunément les glaciers périlleux,
Et les sables d'Ammon que le soleil embrâse,
Et l'Hydaspe fertile en récits merveilleux.

Dans ma forêt sabine, un jour que sans alarmes,
Célébrant Lalagé qui m'enchaîne à sa loi,
Loin des sentiers battus j'errais seul et sans armes,
Une louve a soudain reculé devant moi.

Quel monstre cependant, valeureuse Apulie,
Dans tes vastes forêts sema plus de terreur ?
Les lions que nourrit l'aride Gétulie
Au voyageur tremblant inspirent moins d'horreur.

Au fond de ces pays dépouillés de verdure
Où Zéphyre jamais n'éveilla le printemps,
Où le stérile hiver assombrit la nature,
Où d'éternels frimas engourdissent les champs ;

Dans ces brûlants déserts que ferme à notre empire
Du soleil trop voisin le char tout brillant d'or,
Partout je veux, Fuscus, aimer le doux sourire,
Aimer de Lalagé la voix plus douce encor.

ODE XXIII.

AD CHLOEN.

Vitas hinnuleo me similis, Chloe,
Quærenti pavidam montibus aviis
Matrem, non sine vano
Aurarum et siluæ metu.

- 5 Nam seu mobilibus veris inhorruit
Adventus foliis, seu virides rubum
Dimovere lacertæ,
Et corde et genibus tremit.

- Atqui non ego te, tigris ut aspera
10 Gætulusve leo, frangere persequor:
Tandem desine matrem
Tempestiva sequi viro.

ODE XXIV.

AD VIRGILIUM.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis? Præcipe lugubres
Cantus, Melpomene, cui liquidam pater
Vocem cum cithara dedit.

- 5 Ergo Quintilium perpetuus sopor
Urget! cui Pudor, et Justitiæ soror
Incorrupta Fides, nudaque Veritas
Quando ullum inveniet parem?

ODE XXIII.

A CHLOË.

O Chloé , tu me fuis par la crainte emportée ,
Pareille au jeune faon qui sur les monts déserts ,
 Cherchant sa mère épouvantée ,
Tressaille au moindre bruit des forêts et des airs.

Au réveil du printemps si les feuilles frémissent ,
Ou si les verts lézards agitent les buissons ,
 Il tremble , ses genoux fléchissent ,
Et la peur dans son sein fait courir ses frissons.

Tel qu'un lion gétule , une affreuse panthère ,
De déchirer tes flancs aurais-je le désir ?

 Cesse enfin de suivre ta mère
Quand déjà tes appas sont mûrs pour le plaisir.

ODE XXIV.

A VIRGILE.

Pleurons , ami , pleurons une tête si chère ;
Pleurons-la sans rougir ni contraindre nos pleurs.
Au luth harmonieux que t'a donné ton père
Marie , ô Melpomène , un hymne funéraire
 Pour interpréter nos douleurs.

Quintilius n'est plus ! ô mort prématurée !
Sur lui pèse à jamais le sommeil infernal !
Jamais l'Honneur , jamais la Vérité sacrée ,
Jamais la Probité , sœur auguste d'Astrée ,
 Ne retrouveront son égal.

- Multis ille bonis flebilis occidit,
 10 Nulli flebilior quam tibi, Virgili;
 Tu frustra plus, heu ! non ita creditum
 Poscis Quintillum Deos.

- Quod si Threicio blandius Orpheo
 Auditam moderere arboribus fidem,
 15 Non vanæ redeat sanguis imagini,
 Quam virga semel horrida,

- Non lenis precibus fata recludere,
 Nigro compulerit Mercurius gregi.
 Durum ! Sed levius fit patientia,
 20 Quidquid corrigere est nefas.

ODE XXV.

AD LYDIAM.

- Parcius junctas quatiunt fenestras
 Ictibus crebris juvenes protervi,
 Nec tibi somnos adimunt; amatque
 Janua limen ,
 5 Quæ prius multum facilis movebat
 Cardines. Audis minus et minus jam :

Combien d'amis sa mort plonge dans la tristesse !
Que de larmes sur-tout vont couler de tes yeux !
Mais quoi ! le ciel a-t-il méconnu sa promesse ?
Non, rien ne fut promis, Virgile, et ta tendresse
En vain le redemande aux Dieux.

Nouvel Orphée, en vain ton luth irrésistible
Ravirait les forêts par ses divins concerts :
Rien ne peut ranimer un fantôme insensible
Que Mercure a poussé de sa verge terrible
Parmi les hôtes des enfers.

Aux Mânes suppliants une heure d'indulgence
De la terre jamais ne rouvrit les chemins.
Inexorable loi ! Mais du moins la constance,
D'un destin rigoureux corrigeant l'inclémence,
Adoucit les maux des humains.

ODE XXV.

A LYDIE.

Tu ne vois plus à toute heure
Nos libertins accourir
Pour assiéger ta demeure
À leur gré lente à s'ouvrir.
Tu peux dormir, ô Lydie :
Leur passion refroidie
Laisse en paix les envlrons ;
Fidèle au seuil immobile,
Ta porte long-temps facile
Ne roule plus sur ses gonds.

« Me tuo longas pereunte noctes,
Lydia, dormis! »

Invicem mœchos anus arrogantes
10 Flebis in solo levis angiportu,
Thracio bacchante magis sub inter-
lunia vento ;

Quum tibi flagrans amor et libido
Quæ solet matres furiare equorum,
15 Sæviet circa jecur ulcerosum,
Non sine questu

Læta quod pubes hedera virente
Gaudeat pulla magis atque myrto,
Aridas frondes Hiemis sodali
20 Dedicet Hebro.

ODE XXVI.

AD MUSAM DE ÆLIO LAMIA.

Musis amicus tristitiam et metus
Tradam protervis in mare Creticum
Portare ventis; quis sub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,

Tu n'entends plus dans les veilles
Le refrain de tes amants :
« Je meurs, et toi tu sommeilles
« Sans pitié de mes tourments. »
Vieille et partout rebutée,
Dans ta ruelle écartée
Bientôt tu fondras en pleurs,
Lorsque Phébé pâissante
De la bise mugissante
Redoublera les fureurs.

Comme une ardente cavale
Que rongent d'affreux désirs,
Je vois ta rage brutale
S'exhaler en vains soupirs;
Mais si l'aimable jeunesse
A cueilli dans son ivresse
Le lierre et les myrtes verts,
La feuille aride est livrée
A l'Hèbre ami de Borée
Et des rigoureux hivers.

ODE XXVI.

A SA MUSE.

Cher aux vierges du Parnasse,
Exempt des soucis amers,
Je les jette aux vents de Thrace
Pour les noyer dans les mers.

Qu'importe quel roi sarmate
Craignent les glaces du Nord ?

- 5 Quid Tiridaten terreat, unice
Securus. O, quæ fontibus integris
Gaudes, apricos necte flores,
Necte meo Lamiae coronam,
- Pimplea dulcis! Nil sine te mei
10 Prosunt honores : hunc fidibus novis,
Hunc Lesbio sacrare plectro
Teque tuasque decet sorores.

ODE XXVII.

AD SODALES.

- Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare, Thracum est : tollite barbarum
Morem, verecundumque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis.
- 5 Vino et lucernis Medus acinaces
Immane quantum discrepat : impium
Lenite clamorem, sodales,
Et cubito remanete presso.
- Vultis severi me quoque sumere
10 Partem Falerni ? dicat Opuntiae
Frater Megillæ quo beatus
Vulnere, qua pereat sagitta.

Les frayeurs de Tiridate
Ne sauraient troubler mon sort.

Douce amante du Permesse
Et des limpides ruisseaux ,
Pour Lamia viens et tresse
La couronne des héros.

Sans toi que peut mon hommage ?
C'est à toi seule, à tes sœurs
De consacrer son courage
Par vos chants et vos honneurs.

ODE XXVII.

A SES CONVIVES.

Quoi ! la coupe, instrument d'une aveugle colère ,
Ne présiderait plus à de joyeux ébats !
Laissez dans ses banquets le Thrace armer son bras.
O mes amis ! Bacchus est jaloux du mystère :
Ne l'effarouchez point par de sanglants combats.

Je verrais des Persans le hideux cimenterre
Étinceler parmi les flambeaux et les vins !
De brutales clameurs troubleraient nos festins !
Arrêtez ; à vos jeux ne mêlez point la guerre ,
Et laissez retomber vos bras sur vos coussins.

Voulez-vous qu'à mon tour dans la coupe écumante
De ce Falerne aussi je verse la liqueur ?
Que ton frère, ô Mégille, ouvre aujourd'hui son cœur.
Heureux amant , dis-nous le nom de ton amante ,
Dis-nous qui dans ton sein plongeait le trait vainqueur.

Cessat voluntas? non alia bibam
 Mercede: quæ te cumque domat Venus,
 15 Non erubescendis adurit
 Ignibus, ingenuoque semper

Amore peccas. Quidquid habes, age,
 Depone tutis auribus... Ah! miser,
 Quanta laborabas Charybdi,
 20 Digne puer meliore flamma!

Quæ saga, quis te solvere Thessalis
 Magus venenis, quis poterit Deus?
 Vix illigatum te triformi
 Pegasus expedit Chimæra.

ODE XXVIII.

ARCHYTAS ET NAUTA.

NAUTA.

Te maris et terræ numeroque carentis arenæ
 Mensorem cohibent, Archyta,
 Pulveris exigui prope littus parva Matinum
 Munera; nec quidquam tibi prodest
 5 Aerias tentasse domos, animoque rotundum
 Percurrisse polum, morituro.

Tu prétends renfermer ton secret dans ton ame !
Dis-le nous : je le veux, et ne bois qu'à ce prix.
Ah ! quel que soit l'objet dont tes yeux sont épris,
Tu n'auras pas sans doute à rougir de ta flamme ,
Et ta faiblesse au moins ne craint pas nos mépris.

Réponds-moi , cher enfant : aimer n'est point un crime.
A ton discret ami parle enfin sans détours. . .
Malheureux ! que d'ennuis vont abreuver tes jours !
Charybde ouvre pour toi son effroyable abîme.
Ta candeur méritait de plus nobles amours.

Oui , pour te délivrer d'une impure vipère ,
De leurs philtres puissants l'art des magiciens
Épuiserait en vain les champs thessaliens ;
Pégase et le vainqueur de la triple Chimère
T'arracheraient à peine à ces honteux liens.

ODE XXVIII.

ARCHYTAS ET LE MATELOT.

LE MATELOT.

De la terre et des mers et des sables sans nombre
Toi qui sondais l'immensité ,
Au pied du mont Matin je vois près de ton ombre
Ton corps nu sans honneur jeté !
En vain, pour dérober les secrets d'Uranie ,
Ta pensée osa parcourir
Les profondeurs des cieux ouverts à ton génie :
Archytas , il fallait mourir !

ARCHYTAS.

Occidit et Pelopis genitor conviva Deorum,
Tithonusque remotus in auras,

Et Jovis arcanis Minos admissus; habentque
10 Tartara Panthoiden iterum Orco
Demissum, quamvis, clypeo Trojana reflexo
Tempora testatus, nihil ultra

Nervos atque cutem morti concesserat atræ,
Judice te non sordidus auctor
15 Naturæ verique. Sed omnes una manet nox,
Et calcanda semel via leti.

Dant alios Furiæ torvo spectacula Marti;
Exitio est avidum mare nautis;
Mixta senum ac juvenum densantur funera: nullum
20 Sæva caput Proserpina fugit.

Me quoque devexi rapidus comes Orionis
Illyricis Notus obruit undis.
At tu, nauta, vagæ ne parce malignus arenæ
Ossibus et capiti inhumato

25 Particulam dare: sic, quodcumque minabitur Eur
Fluctibus Hesperis, Venusinæ
Plectantur silvæ te sospite, multaue merces,
Unde potest, tibi defluat æquo

ARCHYTAS.

Tout périt : de Pélops la mort frappa le père
Admis à la table des Dieux ,
Et des secrets divins Minos dépositaire ,
Et Tithon ravi dans les cieux.
L'inexorable Orcus ne rend point Pythagore
Au tombeau descendu deux fois ;
Et , tu le sais , du monde aucun n'a mieux encore
Aux humains expliqué les lois.
Mais de l'Érèbe en vain son corps seul fut la proie ;
En vain il retrouva , dit-on ,
L'armure qu'il portait dans les plaines de Troie ;
Rien n'échappe au sombre Pluton ,
Et du trépas chacun sans retour suit la voie.
Les uns par l'affreuse Aleuton
Sont à Mars immolés ; dans ses vastes abîmes
L'onde ensevelit les nochers ;
Vieillards et jeunes gens , innombrables victimes ,
Sont confondus sur les bûchers.
Nul aux Dieux infernaux ne dérobe sa tête.
Moi-même, hélas ! j'ai vu l'Auster,
Au déclin d'Orion soulevant la tempête ,
M'engloutir aussi dans la mer.
Ah ! ne refuse point une vile poussière
A mes restes abandonnés :
Loin des mers d'Hespérie ainsi par ma prière
Puissent les autans détournés
Courber, en t'épargnant, les forêts d'Apulie !
Que l'équitable roi des cieux,
Que Neptune, invoqué dans les murs d'OEbalie ,
Récompensent tes soins pleux !...

Ab Jove Neptunoque sacri custode Tarenti.

30 Negligis immeritis nocituram

Postmodo te natis fraudem committere? Fors et

Debita jura vicesque superbæ

Te maneant ipsum : precibus non linquar inultis

Teque piacula nulla resolvent.

35 Quanquam festinas, non est mora longa : licebit

Injecto ter pulvere curras.

ODE XXIX.

AD ICCIUM.

Icci, beatis nunc Arabum invides

Gazis, et acrem militiam paras

Non ante devictis Sabææ

Regibus, horribilique Medo

5 Nectis catenas! Quæ tibi virginum

Sponso necato barbara serviet?

Puer quis ex aula capillis

Ad cyathum statuetur unctis,

Doctus sagittas tendere Sericas

10 Arcu paterno? Quis neget arduis

Pronos relabi posse rivos

Montibus et Tiberim reverti,

Pour des fils innocents préviens, je t'en supplie ,
La peine d'un crime odieux ;
Crains pour eux , crains pour toi de justes représailles ;
Tremble : les châtimens sont prêts ,
Ma voix te va maudire , et des Dieux que tu railles
Rien ne fléchira les arrêts.
Ah ! daigne un seul instant retarder ton voyage ;
Et , lorsque trois fois sur mon corps
Tes mains auront jeté le sable du rivage ,
Libre, tu fuiras sans remords.

ODE XXIX.

A ICCIUS.

 Iccius, quoi ! ton avarice
De l'Arabe vaincu convolte les trésors !
 Quoi ! dans tes belliqueux transports ,
De la riche Saba tu vas , guerrier novice ,
 Dompter les monarques puissans ,
Et courber sous tes fers les farouches Persans !
 Dis-nous quelle aimable princesse
Le trépas d'un amant va ranger sous tes lois ;
 Dis-nous quel noble sang des rois ,
Quel Sère , à bander l'arc instruit dès sa jeunesse ,
 Du vainqueur ornera le char ,
Et les cheveux baignés d'une myrrhe odorante ,
 Pour toi dans la coupe écumante ,
Ganymède nouveau , versera le nectar.
 Le Tibre , en sa course nouvelle ,
Crois-moi , peut remonter jusqu'au sommet des monts ,
 S'il faut qu'à tes vœux infidèle ,
Et de Panétius abjurant les leçons ,

Quum tu coemptos undique nobilis
Libros Panæti Socraticam et domum

Mutare lorice Iberis,
Pollicitus mellora, tendis?

ODE XXX.

AD VENEREM.

O Venus, regina Cnidi Paphique,
Sperne dilectam Cypron, et vocantis
Ture te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem.

Fervidus tecum puer et solutis
Gratiæ zonis properentque Nymphæ,
Et parum comis sine te Juventas
Mercuriusque.

ODE XXXI.

AD APOLLINEM.

Quid dedicatum poscit Apollinem
Vates? quid orat, de patera novum
Fundens liquorem? Non opimas
Sardinia segetes feracis,

Non æstuosæ grata Calabria
Armenta, non aurum aut ebur Indicum,

Pour les cuirasses de l'Ibère
Tu revendes, épris d'un moins bel avenir,
Ces traités d'une école austère
Qu'autrefois à grands frais je t'ai vu réunir.

ODE XXX.

A VÉNUS.

Toi qu'à Paphos, à Cythère,
A Gnlde, en Chypre on révère,
O Vénus, laisse ta cour :
Glycère aujourd'hui t'implore ;
L'encens fume ; ah ! viens encore,
Viens dans son riant séjour.

Avec toi viennent Mercure,
Et les Grâces sans ceinture,
Et l'Amour avec ses traits,
Et la Nymphé du Permesse,
Et la folâtre Jeunesse
Qui sans toi n'a plus d'attraits !

ODE XXXI.

A APOLLON.

Quels vœux doit à Phébus adresser le poète,
Lorsque la coupe, en ce jour solennel,
Épanche un vin nouveau sur son nouvel autel ?
Où sont les trésors qu'il souhaite ?
Ce n'est point la Sardaigne et ses belles moissons,
Ou ces nobles troupeaux qu'à l'abri de ses monts
Nourrit la Calabre brûlante,
Ou l'ivoire de l'Inde et son or précieux,

Non rura quæ Liris quieta
Mordet aqua taciturnus amnis.

10 Premant Calena falce, quibus dedit
Fortuna, vitem; dives et aureis
Mercator exsiccat culullis
Vina Syra reparata merce,

15 Dis carus ipsis, quippe ter et quater
Anno revisens æquor Atlanticum
Impune. Me pascunt olivæ
Me cichorea levesque malvæ.

20 Frui paratis et valido mihi,
Latoe, donec, et, precor, integra
Cum mente nec turpem senectam
Degere nec cithara carentem.

ODE XXXII.

AD LYRAM.

Poscimur. Si quid vacui sub umbra
Lusimus tecum, quod et hunc in annum
Vivat et plures, age, dic latinum,
Barbite, carmen,

Ou cette campagne opulente
Qu'effleure du Liris le cours silencieux.
Taillez vos ceps féconds, vous à qui la fortune
De Calès donna les coteaux ;
Et toi riche marchand , favori de Neptune ,
Dans l'or fals couler à grands flots
Les vins que tu payas des parfums de Syrie ;
Des vents affrontant la furie ,
Sur tes intrépides vaisseaux ,
Trois et quatre fois dans l'année
Revois impunément les abîmes d'Atlas :
Il suffit à mes vœux , quand ma table est ornée
De la mauve légère et du fruit de Pallas.
Fils de Latone , exauce ma prière ;
De ces trésors permets-moi de jouir ;
Laisse-moi ma santé , ma raison tout entière ,
Et qu'au soir de ma vie égayant ma carrière ,
Ma lyre vibre encore à mon dernier soupir.

ODE XXXII.

A SA LYRE.

Si tu daignas , sous l'ombrage ,
M'inspirer dans mon loisir
Des chants qui dans un autre âge
Solent redits avec plaisir,
Lyre , aujourd'hui l'on m'appelle
A de plus nobles destins :
Viens , ô compagne fidèle ,
M'inspirer des chants latins.

5 Lesbio primum modulate civi,
 Qui ferox bello, tamen inter arma,
 Sive jactatam religarat udo
 Littore navim,

10 Liberum et Musas Veneremque et illi
 Semper hærentem puerum canebat,
 Et Lycum nigris oculis nigroque
 Crine decorum.

15 O decus Phœbi et dapibus supremi
 Grata testudo Jovis, o laborum
 Dulce lenimen, mihi cumque salve
 Rite vocanti.

Cher aux vierges d'Hippocrène ,
Un intrépide guerrier
A sa voix dans Mitylène
Te maria le premier :
Il chantait quand son courage
De près affrontait la mort ;
Ou quand , battu par l'orage ,
Son vaisseau rentrait au port.

De la reine de Cythère
Il célébrait les appas ,
Et l'Amour qui de sa mère
Ne quitte jamais les pas ;
Il chantait , sous son armure ,
Et les Muses et Bacchus ,
Et la noire chevelure
Et les yeux noirs de Lycus.

Toi dont la douce harmonie
Charme les banquets divins ,
Toi qui des maux de la vie
Sais consoler les humains ,
Toi qui du Dieu du Parnasse
Fais la gloire et les amours ,
O Lyre , à la voix d'Horace
Daigne répondre toujours.

ODE XXXIII.

AD ALBIUM TIBULLUM.

Albi, ne doleas plus nimio, memor
Immitis Glyceræ; neu miserabiles
Decantes elegos, cur tibi junior
Læsa præniteat fide.

5 Insignem tenui fronte Lycorida
Cyri torret amor, Cyrus in asperam
Declinat Pholoen; sed prius Appulis
Jungentur capreæ lupis,

10 Quam turpi Pholoe peccet adultero.
Sic visum Veneri, cui placet impares
Formas atque animos sub juga ahenea
Sævo mittere cum joco.

Ipsam me melior quam peteret Venus,
Grata detinuit compede Myrtale

ODE XXXIII.

A A. TIBULLE.

O Tibulle, de Glycère
C'est trop pleurer la rigueur :
Calme enfin ta plainte amère
Et ranime ta langueur.

Faut-il soupirer sans cesse
Parce qu'un plus jeune amant
A ta volage maîtresse
Fait enfreindre son serment ?

Quand pour lui Vénus enflamme
La charmante Lycoris,
Cyrus la fuit, et son ame
Ne brûle que pour Chloris ;

Mais avant qu'elle s'unisse
A ce hideux soupîrant ,
Je veux qu'Amour assortisse
La chèvre au loup dévorant.

Une Déesse bizarre
Aime à courber sous ses fers ,
Par un caprice barbare ,
Les esprits les plus divers.

Par une beauté plus tendre
Ainsi moi-même appelé ,
J'ai chéri, sans rien entendre,
Les chaînes de Myrtalé :

- 15 Libertina , fretis acrior Hadriæ
 Curvantis Calabros sinus.

ODE XXXIV.

PALINODIA.

Parcus Deorum cultor et infrequens,
Insanientis dum sapientiæ
 Consultus erro , nunc retrorsum
 Vela dare atque iterare cursus

- 5 Cogor relictos : namque Diespiter ,
 Igni corusco nubila dividens
 Plerumque , per purum tonantes
 Egit equos volucremque currum ,

- 10 Quo bruta tellus et vaga flumina ,
 Quo Styx et invisi horrida Tænari
 Sedes Atlanteusque finis
 Concutitur. Valet ima summis

- 15 Mutare , et insignem attenuat Deus ;
 Obscura promens ; hinc apicem rapax
 Fortuna cum stridore acuto
 Sustulit , hic posuisse gaudet.

Myrtalé dans sa furie
Pareille aux flots mugissants
Qui creusent de l'Illyrie
Les golfes retentissants.

ODE XXXIV.

PALINODIE.

Égaré sur la foi d'une folle sagesse ,
Long-temps j'ai refusé d'encenser les autels ;
Revenu sur mes pas , aujourd'hui je m'empresse
D'abjurer mon erreur aux pieds des immortels.

Car Jupiter, au lieu d'assembler les nuages
Que sillonnent les feux de l'éclair flamboyant ,
Naguère a promené dans un ciel sans orages
Et ses coursiers allés et son char foudroyant.

Sous les bruyants éclats de l'horrible tonnerre
Tout s'ébranle , les champs , les fleuves , les déserts ,
Le Ténare abhorré du ciel et de la terre ,
Et le Styx et l'Atlas qui borne l'univers.

Les Dieux changent, au gré de leur pouvoir suprême,
La bassesse en grandeur et la gloire en affronts ;
La Fortune en son vol arrache un diadème
Dont bientôt son caprice ornera d'autres fronts.

ODE XXXV.

AD FORTUNAM.

O Diva gratum quæ regis Antium ,
Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus , vel superbos
Vertere funeribus triumphos :

5 Te pauper ambit sollicita prece
Ruris colonus , te dominam æquoris ,
Quicumque Bithyna lacessit
Carpathium pelagus carina.

10 Te Dacus asper , te profugi Scythæ ,
Urbesque gentesque et Latium ferox
Regumque matres barbarorum et
Purpurei metuunt tyranni ,

Injurioso ne pede proruas
Stantem columnam , neu populus frequens
15 Ad arma cessantes , ad arma
Concitet Imperiumque frangat.

Te semper antelit sæva Necessitas ,
Clavos trabales et cuneos manu
Gestans ahenâ , nec severus
20 Uncus abest liquidumque plumbum.

ODE XXXV.

A LA FORTUNE.

O toi qui d'Antium protéges les murailles ,
Qui , du rang le plus humble exaltant les humains ,
A ton gré convertis en mornes funérailles
Leurs triomphes hautains ;

Le pauvre villageois de ses vœux t'importune ;
Souveraine des flots , les avars nochers
T'implorent quand ils vont sur les champs de Neptune
Affronter les rochers.

O Déesse, le Dace à nos armes rebelle ,
Le Scythe vagabond s'inclinent devant toi ;
Des peuples , des cités , de la ville éternelle
Ta puissance est l'effroi.

Le tyran fastueux redoute ton caprice ,
Et du monarque altier la mère craint de voir
Sous ton pied dédaigneux s'écrouler l'édifice
De l'absolu pouvoir.

Ils tremblent que soudain le peuple ne s'écrie :
« Aux armes ! trop longtemps c'est suspendre nos coups :
« Au sceptre qui l'opprime arrachons la patrie.
« Aux armes ! vengeons-nous ! »

Qui toujours devant toi marche le front rigide ?
C'est la Nécessité , sombre fille d'Enfer :
Les clous, les durs crampons, les coins, le plomb liquide
Arment sa main de fer.

Te Spes et albo rara Fides colit
Velata panno , nec comitem abnegat
Utrumque mutata potentes
Veste domos inimica linquis.

25 At vulgus infidum et meretrix retro
Perjura cedit ; diffugiunt cadis
Cum fæce siccatis amici
Ferre jugum pariter dolosi.

30 Serves iturum Cæsarem in ultimos
Orbis Britannos , et juvenum recens
Examen Eois timendum
Partibus Oceanoque rubro.

Eheu ! cicatricum et sceleris pudet
Fratrumque. Quid nos dura refugimus
35 Ætas ? quid intactum nefasti
Liquimus ? unde manum juvenus

Metu Deorum continuit ? quibus
Pepercit aris ? O utinam nova
Incude diffingas retusum in
40 Massagetæ Arabasque ferrum !

Couverts de voiles blancs , l'Espoir et la Constance
Ne quittent point tes pas , lorsqu'en habits de deuil
Des palais habités par la fière opulence
Tu désertes le seuil.

Mais sitôt que les vins sont bus jusqu'à la lie ,
Parjure et vil troupeau que disperse la peur,
Maîtresse , amis , tout fuit ; aucun d'eux ne se plie
Au fardeau du malheur.

Contre les fiers Bretons de César qui t'implore
Aux limites du monde accomplis les desseins ;
De nos vaillants guerriers aux lieux où naît l'Aurore
Protège les essaims.

De nos discords enfin nous pleurons les victimes ,
Et nos frères meurtris en d'horribles combats.
Âge de fer, hélas ! parlez , devant quels crimes
Ont reculé vos bras ?

Quel frein put maîtriser votre fureur imple ?
Quels pleurs vous émouvoir ? Et des Dieux immortels
En quels lieux a-t-on vu votre rage assoupie
Épargner les autels ?

Fortune , à tes rigueurs que le calme succède ;
Retrempe , il en est temps , nos glaives émoussés ;
Que par toi dans le sang de l'Arabe et du Mède
Nos maux solent effacés.

ODE XXXVI.

AD PLOTIUM NUMIDAM.

Et ture et fidibus juvat
Placare et vituli sanguine debito
Custodes Numidæ Deos,
Qui nunc, Hesperia sospes ab ultima,

5 Caris multa sodalibus,
Nulli plura tamen dividit oscula
Quam dulci Lamiae, memor
Actæ non alio rege puertiae

 Mutatæque simul togæ.
10 Cressa ne careat pulchra dies nota;
 Neu promptæ modus amphoræ;
 Neu morem in Salium sit requies pedum;

 Neu multi Damalis meri
 Bassum Threlcia vincat amystide;
15 Neu desint epulis rosæ,
 Neu vivax apium, neu breve liliū.

 Omnes in Damalin putres
 Deponent oculos; nec Damalis novo
 Divelletur adultero,
20 Lascivis hederis ambitiosior.

ODE XXXVI.

SUR LE RETOUR DE NUMIDA.

Que les sons de la lyre et l'encens d'Assyrie ,
Que le sang d'un chevreau versé sur les autels
Acquittent notre dette envers les immortels :
Numida nous revient du fond de l'Hespérie.

Que de tendres baisers, doux garants de sa foi ,
A Lamia sur-tout son amitié dispense !
Ensemble ils ont quitté la robe de l'enfance ,
Et dans ses premiers jeux il n'eut point d'autre roi.

Marquons d'un caillou blanc cette belle journée ;
Que les vins enivrants ruissellent à grands flots ;
Et , nouveaux Saliens , livrons-nous sans repos
Aux fougueux tourbillons d'une danse effrénée.

Que Bassus, mieux qu'un Thrace et mieux que Damalis,
D'un trait vide la coupe et soudain la remplisse ;
Que l'ache toujours verte en nos banquets s'unisse
A l'éphémère éclat des roses et des lis.

Sur Damalis en vain d'une foule empressée
L'espoir attachera les regards languoureux ;
A son nouvel amant par de fidèles nœuds
Damalis restera comme un lierre enlacée.

ODE XXXVII.

AD SODALES.

Nunc est bibendum , nunc pede libero
Pulsanda tellus ; nunc Saliaribus
Ornare pulvinar Deorum
Tempus erat dapibus , sodales.

5 Antehac nefas depromere Cæcubum
Cellis avitis , dum Capitolio
Regina dementes ruinas
Fusus et imperio parabat

Contaminato cum grege turpium
10 Morbo virorum , quidlibet impotens
Sperare fortunaque dulci
Ebria. Sed minuit furorem

Vix una sospes navis ab ignibus ;
Mentemque lymphatam Mareotico
15 Redegit in veros timores
Cæsar ab Italia volantem

Remis adurgens , accipiter velut
Molles columbas aut leporem citus
Venator in campis nivalis
20 Hæmoniæ , daret ut catenis

ODE XXXVII.

A SES AMIS.

Buvons, amis, buvons, sans que rien nous arrête ;
Ébranlons à l'envi la terre sous nos pas ;
Pour la table des Dieux il est temps qu'on apprête
De somptueux repas.

Sans crime aurions-nous pu, dans un péril immense ,
Tirer de leurs celliers les vins de nos aïeux ,
Lorsque du Capitole une reine en démençe
Osait braver les Dieux ?

De notre empire éteint rêvant les funérailles ,
Un servile troupeau de ministres flétris
A son espoir sans frein de nos vastes murailles
Promettaient les débris.

Mais le charme est rompu , la fortune se lasse ;
Ses vaisseaux embrasés ont calmé ses fureurs,
Et des vins de Pharos le vertige a fait place
Aux réelles terreurs.

Loin des bords qu'outrageait sa fatale insolence ,
Un héros la poursuit sur l'abîme des mers :
Sur la faible colombe ainsi l'aigle s'élance
Et fond du haut des airs.

Comme à travers les champs de la froide Émonie
Du chevreuil éperdu le chasseur suit les pas ,
César vole et du monstre, effroi de l'Ausonie ,
Veut enchaîner les bras.

Fatale monstrum : quæ generosius
 Perire quærens , nec muliebriter
 Expavit ensem , nec latentes
 Classe cita reparavit oras.

25 Ausa et jacentem visere regiam
 Vultu sereno , fortis et asperas
 Tractare serpentes , ut atrum
 Corpore combiberet venenum :

Deliberata morte ferocior ;
 30 Sævis Liburnis scilicet invidens
 Privata deduci superbo
 Non humilis mulier triumpho.

ODE XXXVIII.

AD PUERUM.

Persicos odi , puer , apparatus ;
 Displicent nexæ philyra coronæ ;
 Mitte sectari rosa quo locorum
 Sera moretur.

5 Simplici myrto nihil allabores
 Sedulus curo : neque te ministrum
 Dedecet myrtus , neque me sub arcta
 Vite bibentem.

Mais un mâle trépas sourit à son courage ;
Le fer brille à ses yeux sans ébranler son cœur ;
Sa voile ne fuit point de rivage en rivage
Son rapide vainqueur.

Elle ose contempler sa grandeur terrassée ,
Et le regard serein presser entre ses mains
Les noirs serpents qui vont dans sa veine glacée
Distiller leurs venins.

Ainsi la mort soutient son âme raffermie ;
Reine encore, elle échappe aux vaisseaux de César,
Et d'un triomphe altier notre fière ennemie
Ne suivra point le char.

ODE XXXVIII.

A SON ESCLAVE.

Épargne-moi , je l'ordonne ,
Le vain luxe des Persans :
Qu'ai-je besoin de rubans
Pour attacher ma couronne ,
Et qu'importe où dans l'automne
Croît la rose du printemps ?

Fi d'une peine pareille !
Mettons-y moins de façon :
Pour égarer sa raison ,
Pour s'enivrer sous la treille ,
Le myrte sied à merveille
Au maître, à son échanson.

Q. HORATII FLACCI

ODARUM

LIBER SECUNDUS.

ODE I.

AD ASINIUM POLLIONEM.

Motum ex Metello consule civicum ,
Bellique causas et vitia et modos ,
Ludumque Fortunæ , gravesque
Principum amicitias, et arma

5 Nondum expiatis uncta cruoribus ,
Periculosæ plenum opus aleæ ,
Tractas, et incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.

10 Paulum severæ Musa tragœdiæ
Desit theatris ; mox, ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno ,

Insigne mœstis præsidium reis
Et consulenti Pollio curiæ ,

ODES D'HORACE.

LIVRE DEUXIÈME.

ODE 1.

A ASINIUS POLLION.

Tu vas donc retracer les discordes civiles
Dont Metellus consul vit commencer le cours,
Les causes, les erreurs, les victoires stériles,
Et du sort Inconstant les funestes retours.

Tu rediras des grands l'amitié désastreuse,
D'un sang non explé nos glaives encor teints;
Périlleuse carrière ! Une cendre trompeuse
Dérobe sous tes pas les brasiers mal éteints.

A la scène arrachant ta sombre Melpomène
Retrace pour un temps l'histoire de nos maux;
Bientôt après, chaussé du cothurne d'Athène,
Libre, tu reviendras à tes nobles travaux.

Courage ! illustre appui des accusés en larmes,
O Pollion, flambeau des conseils du Sénat,

15

Cui laurus æternos honores
Dalmatico peperit triumpho.

Jam nunc minaci murmure cornuum
Perstringis aures, jam litui strepunt,
Jam fulgor armorum fugaces

20

Terret equos equitumque vultus.

Audire magnos jam videor duces
Non indecoro pulvere sordidos,
Et cuncta terrarum subacta
Præter atrocem animum Catonis.

25

Juno et Deorum quisquis amicior
Afris inulta cesserat impotens
Tellure, victorum nepotes
Rettulit inferias Jugurthæ.

30

Quis non Latino sanguine pinguior
Campus sepulcris impia prælia
Testatur, auditumque Medis
Hesperiae sonitum ruinæ?

35

Qui gurgēs aut quæ flumina lugubris
Ignara belli? quod mare Dauniæ
Non decoloravere cædes?
Quæ caret ora cruore nostro?

40

Sed ne relictis, Musa procax, jocis
Cææ retractes munera næniæ:
Mecum Dionæo sub antro
Quære modos leviori plectro.

O toi dont le Dalmate , écrasé par tes armes ,
A couronné le front d'un immortel éclat.

J'entends sonner déjà la trompette éclatante ;
Déjà l'éclair jaillit des glaives menaçants ;
Et les coursiers , frappés d'horreur et d'épouvante ,
Entraînent avec eux les guerriers pâlisants.

J'entends les chefs , souillés d'une noble poussière ,
Animer au combat les enfants des Latins ;
Et , tandis que César soumet la terre entière ,
Caton seul invaincu défier les destins.

Dans les champs qu'autrefois déserta leur faiblesse
Tous les Dieux africains reviennent triomphants ;
Aux mânes des vaincus , de sa main vengeresse ,
Juno va des vainqueurs immoier les enfants.

Ah ! du sang des Latins quelle plaine engraissee
Par de nombreux tombeaux n'atteste nos combats ?
De l'Hespérie , hélas ! sous nos coups renversée ,
Le Mède encore entend retentir le fracas.

Quel fleuve ou quelle mer ou quel pays sauvage
Ignore les forfaits des malheureux Romains ?
Est-il dans l'univers , est-il un seul rivage
Qui ne soit teint du sang répandu par nos mains ?

Mais reviens sur tes pas , ô Muse téméraire ;
Garde-toi d'essayer les hymnes de Céos ;
Et , fidèle à tes jeux , sous les bois de Cythère
Fais vibrer avec moi la lyre de Téos.

ODE II.

AD CRISPUM SALLUSTIUM.

Nullus argento color est avaris
Abdito terris, inimice lamnæ
Crispe Sallusti, nisi temperato
Splendeat usu.

5 Vivet extento Proculeius ævo
Notus in fratres animi paterni;
Illum aget penna metuente solvi
Fama superstes.

Latius regnes avidum domando
10 Spiritum, quam si Libyam remotis
Gadibus jungas, et uterque Pœnus
Serviat uni.

Crescit indulgens sibi dirus hydrops,
Nec sitim pellit, nisi causa morbi
15 Fugerit venis et aquosus albo
Corpore languor.

Redditum Cyri sollo Phraaten
Dissidens plebi numero beatorum
Eximit Virtus, populumque falsis
20 Dedocet uti

Vocibus, regnum et diadema tutum
Deferens uni propriamque laurum,
Quisquis ingentes oculo irretorto
Spectat acervos.

ODE II.

A CR. SALLUSTE.

L'argent que dans ses flancs cache la terre avare ,
O Salluste , jamais n'obtint que ton mépris :
De son discret emploi le métal le plus rare
Emprunte et son lustre et son prix.

Nos neveux connaîtront Proculée , et l'histoire
Pour ses frères dira son amour paternel ;
Sur une aile puissante emporté par la gloire
Son nom doit rester immortel.

De ses désirs heureux qui borne la licence,
Plus roi que s'il eût seul enchaîné sous ses lois
Et Gadès et l'Afrique et cet empire immense
Qu'embrassait le Carthaginois !

Sans pouvoir étancher la soif qui le dévore ,
L'hydropique en buvant irrite sa douleur ,
Si de son corps enflé que le mal ronge encore
Sa lymphe entretient la pâleur.

Au trône de Cyrus crois-tu rendu naguère
Qu'au nombre des heureux Phraate soit compris ?
Non , la vertu combat ce préjugé vulgaire
Qui séduit les faibles esprits ;

Elle enseigne aux humains à n'assurer l'empire ,
Les superbes faisceaux , les lauriers glorieux
Qu'à ce mortel dont l'or que l'avarice admire
Jamais ne fascina les yeux.

ODE III.

AD Q. DELLIIUM.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitia, moriture Dellii,

5 Seu mæstus omni tempore vixeris,
Seu te in remoto gramine per dies
Festos reclinatum bearis
Interiore nota Falerni.

10 Qua pinus ingens albaque populus
Umbra hospitalem consociare amant
Ramis, et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo,

Huc vina et unguenta et nimium breves
Flores amœnæ ferre jube rosæ,
15 Dum res et ætas et Sororum
Fila trium patiuntur atra.

Cedes coemptis saltibus et domo,
Villaque flavus quam Tiberis lavit;
Cedes et exstructis in altum
20 Divitiis potietur hæres.

Divesne prisco natus ab Inacho
Nil interest, an pauper et infima
De gente sub divo moreris,
Victima nil miserantis Orci.

ODE III.

A Q. DELLIVS.

Arme-toi, Dellivs, d'une mâle constance ,
Et contre les revers prends soin de t'aguerrir ;
Mais du bonheur aussi jouis sans insolence ,
Et souviens-toi qu'un jour il te faudra mourir ,

Soit qu'en mornes chagrins tu consumes la vie ,
Soit qu'assis à l'écart sur les gazons nouveaux ,
Durant les jours de fête un vieux vin de Formle
Te verse le bonheur et l'oubli de tes maux.

Viens chercher un abri sous l'ombre hospitalière
Du pâle peuplier, du pin majestueux ,
Aux bords de ce ruisseau qui, hâtant sa carrière ,
Murmure embarrassé dans son lit sinueux.

Que les vins , les parfums et la rose éphémère ,
Apportés par tes soins , charment ton doux loisir ,
Tandis que les fuseaux de la Parque sévère
A ta jeunesse encor permettent le plaisir.

Cet immense domaine et ce palais splendide ,
Ces jardins que le Tibre arrose de ses eaux ,
Il faudra tout quitter ; un héritier cupide
De tes trésors demain ravira les monceaux.

Eh ! qu'importe qu'on vive au sein de l'opulence ?
L'orgueilleux rejeton de l'antique Inachus ,
Ni l'obscur plébéien plongé dans l'indigence
Ne sauraient échapper à l'implacable Orcus.

Omnes eodem cogimur : omnium
 Versatur urna serius ocus
 Sors exitura , et nos in æternum
 Exilium impositura cymbæ.

ODE IV.

AD XANTHIAM PHOCEUM.

Ne sit ancillæ tibi amor pudori ,
 Xanthia Phoceu ! Prius insolentem
 Serva Briseis niveo colore
 Movit Achillem ;

Movit Ajacem Telamone natum
 Forma captivæ dominum Tecmessæ ;
 Arsit Atrides medio in triumpho
 Virgine rapta ,

Barbaræ postquam cecidere turmæ
 Thessalo victore , et ademptus Hector

Tous nous sommes poussés vers la rive infernale ;
Dans l'urne du destin tous les noms sont mêlés ;
Ou plus tôt ou plus tard sur la barque fatale
Il nous faudra monter sans retour exilés.

ODE IV.

A XANTHIAS.

Quoi ! d'aimer une esclave
Xanthias rougirait !
Est-ce un crime assez grave
Pour laisser un regret ?
Mais tu vois dans Homère
Que le fils de Thétis
Désarma sa colère
Aux pieds de Briséis.

La captive Tecmesse
Par ses charmes, dit-on ,
Mérita la tendresse
Du fils de Télamon.
On vit le fils d'Atrée ,
Vainqueur dans les combats ,
D'une esclave éplorée
Adorer les appas ;
Elle excita sa flamme
Quand les Grecs triomphants
De l'antique Pergame
Immolaient les enfants :

Tradidit fessis leviora tolli

Pergama Graiis.

Nescias an te generum beati

Phyllidis flavæ decorent parentes :

15 Regium certe genus et Penates

Mæret iniquos.

Crede non illam tibi de scelesta

Plebe dilectam neque sic fidelem ,

Sic lucro aversam , potuisse nasci

20 Matre pudenda.

Brachia et vultum teretesque suras

Integer laudo : fuge suspicari ,

Cujus octavum trepidavit ætas

Claudere lustrum.

Quand , tombé sous Achille ,
Hector aux Argiens
Eut rendu plus facile
La chute des Troyens.

Sais-tu si de la fille
Qui subjugua ton cœur
L'hymen à ta famille
Ne ferait pas honneur ?
Phyllis, ou je m'abuse ,
Eut des rois pour aïeux ;
Et sa disgrâce accuse
La rigueur de ses Dieux.

Non , la vierge candide
Que choisit ton amour
D'une race sordide
N'a point reçu le jour ;
Celle qu'un vil salaire
Jamais ne fit agir ,
Crois-le bien , de sa mère
N'aurait point à rougir.

Ah ! d'une voix hardie
Je puis chanter ses bras
Et sa jambe arrondie
Et ses traits délicats.
Garde en paix ta conquête ,
Et songe que le temps
A déjà sur ma tête
Amassé quarante ans.

ODE V.

LALAGE.

Nondum subacta ferre jugum valet
Cervice, nondum munia comparis
Æquare, nec tauri ruentis
In Venerem tolerare pondus.

5 Circa virentes est animus tuæ
Campos juvencæ, nunc fluviis gravem
Solantis æstum, nunc in udo
Ludere cum vitulis salicto

Prægestientis. Tolle cupidinem
10 Immitis uvæ : jam tibi lividos
Distinguet Autumnus racemos
Purpureo varius colore.

Jam te sequetur : currit enim ferox

ODE V.

LALAGÉ.

Prends garde, ami ; la génisse
Qu'au joug tu voudrais lier ,
Farouche encore et novice,
N'a point appris à plier.
Crains, en livrant sa faiblesse
A de précoces travaux ,
Que le taureau ne la blesse
Dans ses terribles assauts.

Tout entière à la verdure ,
Aux champs émaillés de fleurs ,
Laisse-la dans l'onde pure
Fuir les brûlantes chaleurs ;
Et sous les saules humides,
Loin des amoureux combats ,
De ses compagnes timides
Partager les doux ébats.

De ton ardeur emportée
Modère un instant l'essor :
De la grappe convoitée
Le fruit n'est pas mûr encor.
De la savoureuse treille
Où tu veux porter les mains ,
Attends ! l'automne vermeille
Viendra dorer les raisins.

Laisse faire aux destinées ,
Le temps vole à ton secours :

Ætas et illi, quos tibi dempserit,

15 Apponet annos; jam proterva

Fronte petet Lalage maritum :

Dilecta quantum non Pholoe fugax,

Non Chloris; albo sic humero nitens,

Ut pura nocturno renidet

20 Luna mari Cnidiasve Gyges,

Quem si puellarum insereres choro,

Mire sagaces falleret hospites

Discrimen obscurum solutis

Crinibus ambiguoque vultu.

ODE VI.

AD SEPTIMIUM.

Septimi, Gades aditure mecum et
Cantabrum indoctum juga ferre nostra et
Barbaras Syrtes, ubi Maura semper
Æstuat unda,

Les jours pris sur tes années
Vont s'ajouter à ses jours.
Tu la verras moins rebelle,
Dans l'ivresse du désir,
Pétulante jouvencelle
Te provoquer au plaisir.

Bientôt dans toutes les ames
Lalagé, chère à Cypris,
Allumera plus de flammes
Que Pholoé ni Chloris;
Chloris dont le front rayonne
Comme les flots argentés
Où la fille de Latone
La nuit répand ses clartés.

Gygès même en ses conquêtes
Sera par elle arrêté,
Lui qui pourrait, dans ces fêtes
Où resplendit la beauté,
Causar plus d'une méprise
Aux yeux les plus clairvoyants
Par sa figure indécise
Et ses cheveux ondoyants.

ODE VI.

A SEPTIME.

Toi qui suivrais mes pas aux colonnes d'Hercule,
Du Cantabre indompté prêt à franchir les monts
Et les sables mouvants qu'aux rives du Gétule
Poussent les Aquilons;

5 Tibur, Argeo positum colono,
 Sit meæ sedes utinam senectæ!
 Sit modus lasso maris et viarum
 Militiæque!

10 Unde si Parcæ prohibent iniquæ,
 Dulce pellitis ovibus Galæsi
 Flumen et regnata petam Laconi
 Rura Phalanto.

15 Ille terrarum mihi præter omnes
 Angulus ridet, ubi non Hymetto
 Mella decedunt, viridique certat
 Bacca Venafro;

20 Ver ubi longum tepidasque præbet
 Jupiter brumas, et amicus Aulon
 Fertili Baccho minimum Falernis
 Invidet uvis.

Ille te mecum locus et beatæ
 Postulant arces; ibi tu calentem
 Debita sparges lacrima favillam
 Vatis amici.

ODE VII.

AD POMPEIUM.

O sæpe mecum tempus in ultimum
 Deducte Bruto militiæ duce,

O Septime , puissé-je après de longs voyages ,
Chez les colons d'Argos abriter mes vieux ans !
Puissé-je dans Tibur oublier mes naufrages
Et les ennuis des camps !

Si la Parque ennemie abuse mon attente ,
Aux rives du Galèse aimé des gras troupeaux
J'irai , dans les vallons où s'arrêta Phalante
Demander le repos.

Rien n'égale pour moi cette aimable retraite :
Là des verts oliviers les tiens seraient jaloux ,
O fertile Vénafre , et le miel de l'Hymette
Est moins pur et moins doux ;

Là règne un long printemps que Bala même envie ;
Là jamais n'ont sévi les hivers rigoureux ;
Là de Falerne Aulon , cher à Bacchus , défie
Les raisins savoureux.

Dans cet heureux séjour qui tous deux nous appelle
Viens jouir de la vie , et payer , si je meurs ,
Aux cendres du poète et de l'ami fidèle
Le tribut de tes pleurs.

ODE VII.

A POMPÉIUS VARUS.

Toi dont l'amitié naguère
Partageait tous mes hasards
Quand de Brutus à la guerre
Nous suivions les étendards,

Quis te redonavit Quiritem
Dis patris Italoque cœlo ;

5 Pompei , meorum prime sodalium ,
Cum quo morantem sæpe diem mero
 Fregi , coronatus nitentes
 Malobathro Syrio capillos ?

 Tecum Philippos et celerem fugam
10 Sensi relictæ non bene parmula ,
 Quum fracta virtus et minaces
 Turpe solum tetigere mento.

 Sed me per hostes Mercurius celer
 Denso paventem sustulit aere ;
15 Te rursus in bellum resorbens
 Unda fretis tulit æstuosis.

Dis-moi quel heureux génie ,
Te ramenant dans ces lieux ,
Citoyen de l'Ausonie
Daigna te rendre à ses Dieux.

Nul en mes jeunes années
Ne fut plus cher à mon cœur :
La coupe en main , des journées
Nous abrégions la longueur ,
Quand les parfums de Syrie
Ruisselaient sur nos cheveux ,
Et que la rose fleurie
Nous couronnait tous les deux.

Dans une fuite trop prompte
Tu m'as vu triste guerrier
A Philippes , non sans honte ,
Désertier mon bouclier ;
Mais la vertu la plus fière
Mais les plus fameux héros
Mordaient au loin la poussière
Sous le fer des javelots.

La peur glaçait mon courage
Quand le prompt courrier des Dieux ,
Mercure au sein d'un nuage
Me dérobe à tous les yeux ;
Mais sur toi la foudre gronde ,
Et près de toucher au port
La tempête éclate et l'onde
Te repousse loin du bord.

Ergo obligatam redde Jovi dapem ,

Longaque fessum militia latus

Depone sub lauru mea , nec

20 Parce cadis tibi destinatis.

Oblivioso levia Massico

Ciboria exple, funde capacibus

Unguenta de conchis. Quis udo

Deproperare apio coronas

25 Curatve myrto ? quem Venus arbitrum

Dicet bibendi ? Non ego sanius

Bacchabor Edonis : recepto

Dulce mihi furere est amico.

ODE VIII.

AD BARINEN.

Ulla si juris tibi pejerati

Pœna , Barine , nocuisset unquam ,

Quand ta vie est échappée
Au glaive , aux vents , à la mer ,
Qu'un sacrifice , ô Pompée ,
T'acquitte envers Jupiter.
Reméts-toi de tes fatigues
A l'ombre de mès lauriers ,
Et dans mes festins prodigues
N'épargne point mes celliers.

Dans la coupe éblouissante
Que mon vin coule à grands flots ;
Dans sa liqueur enivrante
Puisse l'oubli de tes maux ;
Répands , répands sur ta tête
Les parfums les plus exquis ;
Vite , esclaves , qu'on apprête
L'ache et le myrte et les lis.

Qui va donc , ô Cythérée ,
Aux buveurs dicter ses lois ?
De la Bacchante égarée
Je veux outrer les exploits ,
Et dans mon fougueux délire ,
Quand je retrouve un ami ,
A l'ivresse qui m'inspire
Ne point céder à demi.

ODE VIII.

A BARINÉ.

Une fois si le ciel eût puni ton parjure ,
Si l'une de tes dents eût perdu sa blancheur ,

Dente si nigro fieres vel uno
Turpior ungui ,

5 Crederem ; sed tu , simul obligasti
Perfidum votis caput , enitescis
Pulchrior multo , juvenumque prodis
Publica cura.

Expedi matris cineres opertos
10 Fallere , et toto taciturna noctis
Signa cum cœlo , gelidaque Divos
Morte carentes.

Ridet hoc , inquam , Venus ipsa ; rident
Simplices Nymphæ , ferus et Cupido
15 Semper ardentes acuens sagittas
Cote cruenta ,

Adde quod pubes tibi crescit omnis ,
Servitus crescit nova ; nec priores
Impiæ tectum dominæ relinquunt
20 Sæpe minati.

Te suis matres metuunt juvenis ,
Te senes parci , miseræque nuper
Virgines nuptæ , tua ne retardet
Aura maritos.

ODE IX.

AD C. VALGIUM.

Non semper imbres nubibus hispido

Si d'un seul ongle enfin la plus légère injure
Eût gâté la fraîcheur,

Peut-être, ô Bariné, je croirais ta parole ;
Mais non, le sacrilège embellit tes appas,
Ta grâce est plus piquante, et la jeunesse folle
S'empresse sur tes pas.

Il te sied d'outrager les cendres de ta mère,
Et les flambeaux des nuits au cours silencieux,
Et le brillant Olympe et l'éternelle sphère
Où résident les Dieux.

Oui Vénus elle-même et la Nymphé indulgente,
Oui le cruel Amour se rit de tes méfaits,
Sans relâche aiguisant sur sa meule sanglante
Ses redoutables traits.

Pour toi seule grandit toute notre jeunesse
Dont bientôt l'esclavage accroîtra ton orgueil,
Tandis que leurs aînés d'une ingrate maltresse
N'ont pu quitter le seuil.

Des mères, des vieillards tu causes les alarmes,
Et la beauté qu'à peine hymen tient dans ses nœuds
Tremble que son époux, enivré de tes charmes,
Ne trahisse ses feux.

ODE IX.

A VALGIUS.

Non, Valgius, les nuages
Ne versent pas en tout temps

Manant in agros, aut mare Caspium
Vexant inæquales procellæ
Usque, nec Armeniis in oris,

5 Amice Valgi, stat glacies iners
Menses per omnes, aut Aquilonibus
Querceta Gargani laborant
Et foliis viduantur orni.

Tu semper urges flebilibus modis
10 Mysten ademptum, nec tibi Vespero
Surgente decedunt amores
Nec rapidum fugiente solem.

At non ter ævo functus amabilem
Ploravit omnes Antiochum senex

Ces torrents dont les ravages
Flétrissent l'honneur des champs ;
Souvent la mer, aplanie
Par un Zéphyre plus doux ,
Même aux rives d'Hyrkanie
Calme son âpre courroux.

A la nature engourdie
Sous les neiges de l'Eurus
L'été vient rendre la vie
Dans les gorges du Taurus ;
On ne voit pas dans sa rage
Un éternel ouragan
Dépouiller de leur feuillage
Les chênes du mont Gargan.

Et toi, noyé dans les larmes ,
Du beau Mystès chaque jour
Je te vois pleurer les charmes
Ravis à ton fol amour ;
Pleurer quand Vesper se lève
Et ramène le sommeil ;
Pleurer quand son cours s'achève
Devant le char du soleil !

De Pylos le vieux monarque
Ne pleura point tous les ans
L'aimable enfant que la Parque
Lui ravit dès son printemps ;

Annos, nec impubem parentes
Troïlon aut Phrygiæ sorores

Flevere semper. Desine mollium
Tandem querelarum, et potius nova
Cantemus Augusti tropæa
Cæsaris et rigidum Niphaten,

Medumque flumen gentibus additum
Victis minores volvere vortices,
Intraque præscriptum Gelonos
Exiguis equitare campis.

ODE X.

AD LICINIUM.

Rectius vives, Licini, neque altum
Semper urgendo neque, dum procellas
Cautus horrescis, nimium premendo
Littus iniquum.

Troïle à sa triste mère
Ne coûta point tant de pleurs,
Et sa mort fut moins amère
A ses déplorables sœurs.

Comme eux, cède aux destinées;
Ami, laisse enfin tarir
Des larmes efféminées
Qui ne sauraient rien guérir.
D'Auguste qui nous appelle
A célébrer ses travaux
Chantons la gloire immortelle
Et les triomphes nouveaux.

Dans ses glaciers le Niphate
Tremble au bruit de ses exploits;
Le cours fougueux de l'Euphrate
Se ralentit sous nos lois;
Dans une étroite limite
Rome, enfermant les Géions,
Défend aux coursiers du Scythe
De dévaster nos sillons.

ODE X.

A LICINIUS.

Veux-tu, Licinius, échapper au naufrage?
Crains de t'aventurer au loin sur l'Océan,
Crains de briser ta nef aux écueils du rivage
En fuyant l'ouragan.

- 5 Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidenda
Sobrius aula.
- 10 Sæpius ventis agitur ingens
Pinus, et celsæ graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulmina montes.
- 15 Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem bene præparatum
Pectus. Informes hiemes reducit
Jupiter, idem
- 20 Summovet. Non, si male nunc, et olim
Sic erit. Quondam cithara tacentem
Suscitat Musam, neque semper arcum
Tendit Apollo.
- Rebus angustis animosus atque
Fortis appare; sapienter idem
Contrahes vento nimium secundo
Turgida vela.

ODE XI.

AD QUINTIUM HIRPINUM.

Quid bellicosus Cantaber et Scythes,
Hirpine Quinti, cogitet Hadria
Divisus objecto, remittas
Quærere, nec trepides in usum

O médiocrité, doux trésor de la vie !
Loin de moi l'indigence et son triste réduit,
Et ces brillants palais que l'importune envie
De sa haine poursuit !

Plus souvent des grands pins les vents courbent la tête ;
La tour altière croule avec plus de fracas ,
Et les brûlants carreaux des monts frappent le faite
Tremblant sous leurs éclats.

Craindre au sein du bonheur, espérer dans la peine
Sied à l'ame aguerrie aux succès, aux revers ;
C'est Jupiter qui chasse et c'est lui qui ramène
Les lugubres hivers.

Sombre aujourd'hui , demain le ciel nous peut sourire ;
Phébus détend son arc , il s'apaise , et parfois
De la Muse endormie , aux accords de sa lyre ,
Il réveille la voix.

Oppose aux coups du sort une mâle constance ;
Mais quand souffle le vent de la prospérité ,
Songe à serrer la voile , à t'armer de prudence ,
Et crains l'adversité.

ODE XI.

A QUINTIUS HIRPINUS.

Qu'importent les desseins du Scythe ou de l'Ibère ,
Que séparent de nous et les monts et les flots ?
Pour les faibles besoins d'une vie éphémère
Ne va point troubler ton repos.

- 5 Poscentis ævi pauca. Fugit retro
 Levis juventas et decor, arida
 Pellente lascivos amores
 Canitie facilemque somnum.
- 10 Non semper idem floribus est honor
 Vernis, neque uno Luna rubens nitet
 Vultu : quid æternis minorem
 Consiliis animum fatigas ?
- 15 Cur non sub alta vel platano vel hac
 Pinu jacentes sic temere, et rosa
 Canos odorati capillos,
 Dum licet, Assyriaque nardo
- 20 Potamus uncti ? Dissipat Evius
 Curas edaces. Quis puer ocius
 Restinguet ardentis Falerni
 Pocula prætereunte lympa ?
- Quis devium scortum eliciet domo
 Lyden ? eburna, dic age, cum lyra
 Maturet in comptum Lacænæ
 More comas religata nodum.

ODE XII.

AD MÆCENATEM.

Nolis longa feræ bella Numantiæ,
 Nec durum Hannibalem, nec Siculum mare
 Pæno purpureum sanguine mollibus
 Aptari citharæ modis,

C'en est fait ; loin de nous déjà fuit la jeunesse ,
Et la grâce et les ris qui charmaient nos beaux jours ;
Le sommeil est chassé par l'aride vieillesse
Avec les folâtres amours.

L'été flétrit bientôt la rose printanière ;
Phébé décroît, pâlit et s'éteint dans les cieux :
Que sert de fatiguer sa rapide carrière
Par des projets ambitieux ?

Sous l'ombre de ce pin , de ce vaste platane ,
Mollement étendus, tandis qu'il en est temps ,
De la rose mêlée aux parfums d'Ecbatane
Ceignons encor nos cheveux blancs.

O Quintius, buvons : les soucis homicides
Cèdent à la vertu d'un nectar généreux.
Qui de vous à l'instant va dans ces flots limpides
Du Falerne éteindre les feux ?

Arrachons la beauté du fond de sa retraite ;
Prends ta lyre d'ivoire , et , charmant nos regards ,
Viens , ô Lydé , pareille aux vierges du Taygète
Renouant leurs cheveux épars.

ODE XII.

A MÉCÈNE.

Est-ce à moi de chanter sur ma lyre débile
Numance trop long-temps indocile à nos lois ,
Le farouche Annibal , les mers de la Sicile
Rouges du sang carthaginois ,

- 5 Nec sævos Lapithas et nimium mero
Hylæum , domitosque Herculeâ manu
Telluris juvenes , unde periculum
Fulgens contremuit domus

- 10 Saturni veteris ; tuque pedestribus
Dices historiis prælia Cæsaris ,
Mæcenâs , melius ductaque per vias
Regum colla minacium.

- 15 Me dulces dominæ musa Licymniæ
Cantus , me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos et bene mutuis
Fidum pectus amoribus ;

- 20 Quam nec ferre pedem dedecuit choris ,
Nec certare joco , nec dare brachia
Ludentem nitidis virginibus sacro
Dianæ celebris die.

Num tu , quæ tenuit dives Achæmenes ,
Aut pinguis Phrygiæ Mygdonias opes
Permutare velis crine Licymniæ ,
Plenas aut Arabum domos ,

- 25 Dum flagrantia detorquet ad oscula
Cervicem , aut facili sævitia negat ,
Quæ poscente magis gaudeat eripi ,
Interdum rapere occupet ?

Du Centaure enivré la querelle sanglante ,
Les superbes géants par Alcide immolés ,
Quand Saturne assiégé par leur bande insolente
Tremblait dans les cieux ébranlés ?

Entre tes mains , crois-moi , les pinceaux de l'histoire
Retraceraient bien mieux les exploits de César ,
Et ces rois menaçants qu'aujourd'hui la victoire
Nous montre enchaînés à son char.

Ma Muse chantera la voix de Licymnie ,
Et ses yeux plus brillants que le flambeau du jour ,
Et son ame à la tienne étroitement unie
Par les nœuds d'un fidèle amour.

Que sa danse a d'appas ! son esprit de finesse !
Quel charme de la voir , lorsqu'aux jours solennels
Sa main s'enlace aux mains de la belle jeunesse
Qui de Phébé ceint les autels !

Pour les vastes états du puissant Achémène ,
Pour les champs que Mygdon transmet à ses neveux ,
Pour la riche Arabie , ah ! voudrais-tu , Mécène ,
Céder un seul de ses cheveux ,

Quand sa lèvre s'attache à ta lèvre brûlante ,
Quand sa feinte rigueur te contraint de ravir
Des baisers que parfois sa bouche caressante
Dérobe avec un doux plaisir ?

ODE XIII.

IN ARBOREM:

Ille et nefasto te posuit die ,
Quicumque primum , et sacrilega manu
 Produxit , arbos , in nepotum
 Perniciem opprobriumque pagi.

5 Illum et parentis crediderim sul
 Fregisse cervicem , et penetralia
 Sparsisse nocturno cruore
 Hospitis ; ille venena Colcha

Et quidquid usquam concipitur nefas
10 Tractavit , agro qui statuit meo
 Te , triste lignum , te caducum
 In domini caput immerentis.

Quid quisque vitet , nunquam homini satis
Cautum est in horas : navita Bosporum
15 Pœnus perhorrescit , neque ultra
 Cæca timet aliunde fata ;

Miles sagittas et celerem fugam
Parthi , catenas Parthus et Italum
 Robur ; sed improvisa leti
20 Vis rapuit rapietque gentes.

Quam pæne furvæ regna Proserpinæ
Et judicantem vidimus Æacum ,
 Sedesque discretas plorum , et
 Æoliis fidibus querentem

ODE XIII.

IMPRÉCATIONS CONTRE UN ARBRE.

Ah ! dans un jour néfaste une main criminelle
A fait croître chez moi cet arbre ruineux ,
Pour être du hameau l'infamie éternelle
Et le fléau de ses neveux !

Oui le monstre sans doute étrangla son vieux père ,
Et d'un hôte égorgé , sacrilège odieux !
Le sang durant la nuit souilla le sanctuaire
Et les images de ses Dieux ;

Colchos de ses poisons lui prêta la puissance ;
Nul forfait , tronc maudit , au traître ne coûta
Qui pour fondre sur moi , malgré mon innocence ,
Jadis en mon champ te planta.

Qui prévoit les dangers que chaque instant recèle ?
Si l'orageux Bosphore est l'effroi des nochers ,
A leur sécurité plus loin rien ne révèle
Ni les autans ni les rochers.

Le Romain craint les traits et la fuite du Parthe ,
Le Parthe craint le glaive et le fer des Romains ;
Mais le trépas qu'en vain notre prudence écarte
Toujours surprendra les humains.

Combien j'ai failli voir la sombre Proserpine
Et l'heureux Élysée et l'urne de Minos ,
Et Sapho se plaignant sur sa harpe divine
Des jeunes filles de Lesbos ;

- 25 Sappho puellis de popularibus,
 Et te sonantem plenius aureo,
 Alcæ, plectro dura navis,
 Dura fugæ mala, dura belli!
- 30 Utrumque sacro digna silentio
 Mirantur umbræ dicere; sed magis
 Pugnas et exactos tyrannos
 Densum humeris bibit aure vulgus.
- 35 Quid mirum, ubi illis carminibus stupens
 Demittit atras bellua centiceps
 Aures, et intorti capillis
 Eumenidum recreantur angues;
- 40 Quin et Prometheus et Pelopis parens
 Dulci laborum decipitur sono,
 Nec curat Orion leones
 Aut timidos agitare lyncas?

ODE XIV.

AD POSTUMUM.

- Eheu! fugaces, Postume, Postume,
 Labuntur anni, nec pietas moram
 Rugis et instanti senectæ
 Afferet indomitæque Morti;
- 5 Non si trecentis, quotquot eunt dies,
 Amice, places illacrimabilem
 Plutona tauris, qui ter amplum
 Geryonen Tityonque tristi

Et toi dont Mitylène a connu le courage ,
Fougueux Alcée , ô toi qui sur ta lyre d'or
Redis les maux des camps , les horreurs du naufrage
Et l'exil plus affreux encor !

Les Mânes recueillis admirent en silence ;
Mais la foule ravie aime à serrer les rangs ,
Et s'enivre aux récits où ta mâle éloquence
Peint la déroute des tyrans.

Faut-il s'en étonner , quand le triple Cerbère
Baisse l'oreille , ému de ces puissants accords ;
Quand les serpents noués aux cheveux de Mégère
Calment leurs furieux transports ;

Quand par ces doux accents Tantale et Prométhée
Sont distraits de leurs maux ; quand l'agile Orion
S'arrête et ne suit plus , dans sa course emportée ,
Le lynx timide ou le lion ?

ODE XIV.

A POSTUME.

Hélas ! Postume , hélas ! vois le torrent des âges
S'écouler sans jamais revenir sur ses pas !
Qui peut défendre au temps de rider nos visages
Ou de hâter notre trépas ?

Que servirait d'offrir, tous les jours de la vie ,
Une triple hécatombe au tyran des enfers ?
Du triple Géryon , du monstrueux Titye
A-t-il jamais rompu les fers ?

- Compescit unda , scilicet omnibus ,
10 Quicumque terræ munere vescimur,
Enaviganda , sive reges
Sive inopes erimus coloni.
- Frustra cruento Marte carebimus
Fractisque rauci fluctibus Hadriæ ;
15 Frustra per autumnos nocentem
Corporibus metuemus Austrum :
- Visendus ater flumine languido
Cocytus errans , et Danai genus
Infame , damnatusque longi
20 Sisyphus Æolides laboris.
- Linquenda tellus et domus et placens
Uxor ; neque harum , quas colis , arborum
Te , præter invisas cupressus ,
Ulla brevem dominum sequetur.
- 25 Absumet hæres Cæcuba dignior
Servata centum clavibus , et mero
Tinget pavementum superbo ,
Pontificum potiore cœnis.

ODE XV.

IN SUI SECULI LUXURIAM.

Jam pauca aratro jugera regiæ
Moles relinquent , undique latius
Extenta visentur Lucrino
Stagna lacu , platanusque cælebs

Il nous faudra voguer sur les ondes funèbres ;
Nous tous que de ses dons Cérès daigne nourrir :
Villageois, potentats, inconnus ou célèbres ,
Tous ne sont nés que pour mourir.

Vainement nous fuirons la sanglante Bellone
Et les flots rugissants de la profonde mer ;
Vainement nous saurons conjurer dans l'automne
Le souffle empesté de l'Auster :

Il nous faudra descendre à la rive infernale ,
Voir du Cocyte affreux les flots noirs et dormants ,
Voir l'infâme Bélide et Sisyphe et Tantale
Voués à d'éternels tourments.

Adieu palais, adieu terre, épouse adorée !
Des arbres que ta main cultive avec amour,
Le funèbre cyprès dans la tombe abhorrée
Suivra seul un maître d'un jour.

Ton Cécube enfermé sous des clefs innombrables
D'un héritier plus sage égalera les festins ;
Ses marbres se teindront d'un vin que pour leurs tables
Envieraient les prêtres latins.

ODE XV.

CONTRE LE LUXE DU SIÈCLE.

Nos superbes palais bientôt à la charrue
A peine auront laissé quelques maigres arpents ;
Plus grands que le Lucrin , bientôt à notre vue
D'innombrables viviers vont dérober les champs.

- 5 Evincet ulmos. Tum violaria et
Myrtus et omnis copia narium
Spargent olivetis odorem
Fertilibus domino priori ;
- Tum splssa ramis laurea fervidos
10 Excludet ictus. Non ita Romull
Præscriptum et intonsi Catonis
Auspiciis veterumque norma.
- Privatus illis census erat brevis ,
Commune magnum : nulla decempedis
15 Metata privatis opacam
Porticus excipiebat Arcton ;
- Nec fortultum spernere cespitem
Leges sinebant , oppida publico
Sumptu jubentes et Deorum
20 Templâ novo decorare saxo.

ODE XVI.

AD GROSPHUM.

- Otium Divos rogat in patenti
Prensus Ægæo , simul atra nubes
Condedit lunam neque certa fulgent
Sidera nautis.
- 5 Otium bello furiosa Thrace ,
Otium Medi pharetra decori ,
Grosphæ , non gemmis neque purpura ve-
nale neque auro.

Les ormeaux céderont aux platanes stériles ;
Les myrtes odorants, les lis et les rosiers
Sèmeront à l'envi leurs parfums inutiles
Où jadis fleurissaient les féconds oliviers.

Sous des rameaux touffus un laurier tutélaire
Contre les feux du jour défendra les Romains !
Qu'est devenue , hélas ! la discipline austère
Du rigide Caton et de nos vieux Sabins ?

Resté pauvre parmi l'opulence publique
Jadis le citoyen, satisfait de son sort ,
Sous les vastes abris d'un fastueux portique
Ne cherchait point l'ombrage et la fraîcheur du Nord.

On ne méprisait point le chaume héréditaire ,
Et la loi réservait les marbres précieux
Pour empreindre à jamais d'un sacré caractère
Les monuments de Rome et les temples des Dieux.

ODE XVI.

A GROSPHUS.

Le repos ! c'est le vœu que sur la plaine humide
Le nautonnier surpris fait monter vers les Dieux ,
Lorsque tous les flambeaux dont la clarté le guide
Par un nuage épais sont voilés dans les cieux.

Le repos ! c'est le vœu de la Thrace en furie ,
Le vœu du Mède armé de son brillant carquois ;
C'est un bonheur qu'en vain demanderait la vie
A l'or, aux diamants , à la pourpre des rois.

Non enim gazæ neque consularis
10 Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes.

Vivitur parvo bene, cui paternum
Splendet in mensa tenui salinum,
15 Nec leves somnos timor, aut cupido
Sordidus aufert.

Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa? quid terras alio calentes
Sole mutamus? patriæ quis exsul
20 Se quoque fugit?

Scandit æratas vitiosa naves
Cura nec turmas equitum relinquit,
Ocior cervis et agente nimbos
Ocior Euro.

25 Lætus in præsens animus, quod ultra est
Oderit curare, et amara lento
Temperet risu. Nihil est ab omni
Parte beatum.

Abstulit clarum cita mors Achillem;
30 Longa Tithonum minuit senectus;
Et mihi forsân, tibi quod negarit,
Porriget hora.

Te greges centum Siculæque circum
Mugiunt vaccæ, tibi tollit hinnitum
35 Apta quadrigis equa, te bis Afro
Murice tinctæ

Non , Grosphus, les trésors, les faisceaux consulaires
Ne sauraient écarter de nos faibles esprits
Les tourments enfantés par nos vaines chimères,
Ni les soucis errants autour de nos lambris.

Heureux qui voit briller sur sa table frugale
La salière d'argent , luxe de ses aieux !
Jamais, aux vilş soupçons livrant son ame égale,
L'avarice au sommeil ne dérobe ses yeux.

Quand la fleur de nos ans tombe sitôt flétrie ,
Que nous sert de former tant de hardis souhaits ?
En vain pour d'autres cieux nous quittons la patrie :
Quel mortel à soi-même échappera jamais ?

Le chagrin dévorant monte sur la galère ;
Sur les coursiers poudreux des guerriers haletants
Il s'élance , plus prompt que la biche légère
Et l'orage emporté sur l'aile des autans.

Dans la prospérité bien fou qui se consume
A percer les secrets du douteux avenir.
Que les ris de nos maux tempèrent l'amertume :
Au bonheur absolu qui pourrait parvenir ?

Un prompt trépas ravit le glorieux Achille ;
De Tithon par le temps les jours furent usés ;
Et le destin peut-être , à tes vœux indocile ,
Me comblera des dons qu'il t'aura refusés.

Pour toi mille troupeaux, dispersés dans la plaine,
Font retentir l'Etna de leurs mugissements ;
Tes coursiers hennissants triomphent dans l'arène ,
Et la pourpre deux fois teignit tes vêtements.

Vestiunt lanæ ; mihi parva rura et
Spiritus Græfæ tenuem Camenæ
Parca non mendax dedit et malignum
40 Spernere vulgus.

ODE XVII.

AD MÆCENATEM.

Cur me querelis exanimas tuis ?
Nec Dis amicum est nec mihi te prius
Obire , Mæcenas , mearum
Grande decus colamenque rerum.

5 Ah ! te meæ si partem animæ rapit
Maturior vis , quid moror altera
Nec carus æque nec superstes
Integer ? Ille dies utramque

Ducet ruinam. Non ego perfidum
10 Dixi sacramentum : ibimus , ibimus ,

Je dois d'autres faveurs à la Parque immortelle :
Un domaine borné qui suffit à mes goûts ,
Du feu sacré des Grecs une heureuse étincelle ,
Et le mépris des traits du vulgaire jaloux.

ODE XVII.

A MÉCÈNE.

Pourquoi de ta plainte amère
Ainsi déchirer mon cœur ,
O ma gloire la plus chère ,
O mon noble protecteur ?
Le ciel défend , ô Mécène ,
Que tu partes avant moi ,
Et dans le sombre domaine
Je veux descendre avec toi.

De tes jours coupant la trame ,
Si la Parque sans pitié
Devait sitôt de mon ame
Me ravir une moitié ,
Dans mon ennui solitaire ,
Séparé de mon ami ,
Pourquoi languir sur la terre
Et me survivre à demi ?

Brisé par le même orage ,
Je dois tomber avec toi ;
Je l'ai juré , mon courage
Ne trahira point sa foi :

Utrumque præcedes, supremum
Carpere iter comites parati.

Me nec Chimææ spiritus igneæ
Nec si resurgat centimanus Gyges,
15 Divellet unquam: sic potenti
 Justitiæ placitumque Parcis.

Seu Libra seu me Scorpius adspicit
Formidolosus, pars violentior
 Natalis horæ, seu tyrannus
20 Hesperiaë Capricornus undæ,

Utrumque nostrum incredibili modo
Consentit astrum. Te Jovis impio
 Tutela Saturno refulgens
 Eripuit, volucrisque Fati

25 Tardavit alas, quum populus frequens

Jusque dans l'ombre éternelle
J'irai, j'irai sur tes pas ,
Et mon dévouement fidèle
Te suivra jusqu'au trépas.

Non , sur moi dût la Chimère
Vomir ses feux éclatants ,
Dussent les flancs de leur mère
Se rouvrir aux fiers Titans ,
Les cent mains de Briarée
Jamais ne rompront les nœuds
Dont la Parque , sœur d'Astrée ,
Nous tient enchainés tous deux.

Qu'importe qu'à ma naissance
Ait présidé le Lion ,
Ou l'équitable Balance ,
Ou le puissant Scorpion ?
Sous le ciel de l'Hespérie
Qu'importe si dans l'hiver
Le Capricorne en furie
Soulevait la vaste mer ?

Nos étoiles sont unies
Par un merveilleux accord ;
L'astre qui règle nos vies
Suspend le vol de la mort.
Saturne en vain te menace :
Jupiter sauveur a lui ,
L'astre malfaisant s'efface
Et disparaît devant lui.

Tandis qu'une foule immense
Dans le théâtre trois fois ,

Lætum theatris ter crepuit sonum ;

Me truncus illapsus cerebro

Sustulerat , nisi Faunus ictum

Dextra levasset, Mercurialium

30 Custos virorum. Reddere victimas

Ædemque votivam memento ;

Nos humilem feriemus agnam.

[ODE XVIII.

IN AVAROS.

Non ebur neque aureum

Mea renidet in domo lacunar ;

Non trabes Hymettiae

Premunt columnas ultima recisas

5 Africa ; neque Attali

Ignotus hæres regiam occupavi :

Nec Laconicas mihi

Trahunt honestæ purpuras clientæ.

At fides et ingeni

10 Benigna vena est, pauperemque dives

Me petit : nihil supra

Deos lacezzo nec potentem amicum

Pour saluer ta présence ,
Au ciel fait monter sa voix ,
Un arbre fond sur ma tête ;
Mais , volant à mon secours ,
Faune en sa chute l'arrête
Et daigne sauver mes jours.

Ainsi le veut la justice :
Pour t'acquitter de tes vœux ,
Offre un brillant sacrifice ,
Élève un temple pompeux ;
Au Dieu de qui la main sûre
Le préserva du tombeau ,
Le favori de Mercure
N'offrira qu'un humble agneau.

ODE XVIII.

CONTRE LES AVARES.

On ne voit point briller dans ma simple retraite
L'ivoire ou l'or des Indiens ,
Ni les marbres taillés dans les flancs de l'Hymette
Fouler les marbres libyens.

Héritier inconnu , je n'ai point dans Pergame
D'Attale envahi le trésor ,
Et d'un noble client jamais pour moi la femme
N'a filé la pourpre ni l'or.

Mais j'ai reçu du ciel une veine fertile
Avec un luth harmonieux ;
Le riche avec plaisir vient dans mon humble asile :
Que puis-je demander aux Dieux ?

Largiora flagito ,
Satis beatus unicis Sabinis.

15 Truditur dies die ,
Novæque pergunt interire Lunæ :

Tu secunda marmora
Locas sub ipsum funus , et sepulcri
Immemor struis domos ,
20 Marisque Baiis obstrepentis urges

Summovere littora ,
Parum locuples continente ripa.
Quid quod usque proximos
Revellis agri terminos , et ultra

25 Limites clientium
Salis avarus ? Pellitur paternos
In sinu ferens Deos
Et uxor et vir sordidosque natos.

Nulla certior tamen
30 Rapacis Orci fine destinata
Aula divitem manet
Herum. Quid ultra tendis ? Æqua tellus

Pauperi recluditur
Regumque pueris ; nec satelles Orci

Indiscret favori, d'un patron magnifique
Qu'un autre lasse la bonté :
Au fond de ma Sabine un domaine rustique
Suffit à ma félicité.

Le jour succède au jour et la lune nouvelle
Chaque mois éteint son flambeau ;
Et toi, lorsque déjà la pâle mort t'appelle,
Tu peux oublier le tombeau !

Tes marbres de Bala couvrent au loin la plage,
La terre est pour toi sans attrails ;
Et, des mers en courroux reculant le rivage,
Tu bâtis d'orgueilleux palais.

Partout ton avarice arrache la barrière
Qui protégeait les champs voisins,
Et d'un pauvre client, banni de sa chaumière,
Les Termes tombent sous tes mains.

Partout l'époux, partout l'épouse désolée
Loin du foyer de leurs aïeux
Emportent dans leurs bras leur famille exilée
Et les images de leurs Dieux.

Inutiles forfaits ! Dans le sombre Ténare
Le riche descend à son tour :
Rien n'échappe au trépas, et du mortel avare
l'Érèbe est le dernier séjour.

Égale au pauvre, égale aux enfants du monarque
La terre pour tous doit s'ouvrir ;
Le rigide patron de l'inférieure barque
Ne se laisse point attendrir.

Callidum Promethea

Revexit auro captus. Hic superbum

Tantalum atque Tantali

Genus coercet; hic levare functum

Pauperem laboribus

Vocatus atque non vocatus audit.

ODE XIX.

HYMNUS IN BACCHUM.

Bacchum in remotis carmina rupibus

Vidi docentem, credite posteri,

Nymphasque discentes et aures

Capripedum Satyrorum acutas.

Evæ! recenti mens trepidat metu,

Plenoque Bacchi pectore turbidum

Lætatur. Evæ! parce Liber,

Parce, gravi metuende thyrsos!

Fas pervicaces est mihi Thyiadas

Vinique fontem lactis et uberes

Cantare rivos, atque truncis

Lapsa cavis iterare mella;

Fas et beatæ conjugis additum

Stellis honorem, tectaque Penthei

Vainement à ses yeux le sage Prométhée
Fait briller ses riches trésors ;
Tantale et de ses fils la race détestée
Ne franchit plus les sombres bords ;
Tandis que , secourable au pauvre qui le prie
Ou dont il prévient les désirs ,
Charon daigne abrégér les tourments de la vie
Et terminer ses déplaisirs.

ODE XIX.

DITHYRAMBE A BACCHUS.

J'ai vu (siècles futurs , croyez mon témoignage) ,
J'ai vu Bacchus , debout sur un rocher sauvage ,
Éveillant l'écho des déserts :
Ses leçons captivaient la Nymphé moins craintive ,
Le Satyre dressait une oreille attentive
Pour mieux écouter ses concerts.

Evoé ! de terreur mon ame est frémissante ,
Et mon cœur tout rempli de ta divinité.
Dieu qui troubles mon sein de joie et d'épouvante ,
Grâce ! ne lève point ton thyrsé redouté.

Je puis chanter les Ménades fougueuses ,
Chanter le vin qui jaillit à grands flots ,
Chanter le miel épanché des yeuses ,
Chanter le lait qui fuit en longs ruisseaux.

Je puis chanter aussi ta glorieuse amante
Dont la couronne étincelante
Du ciel éclipse tous les feux ;

Disjecta non leni ruina ,
Thracis et exitium Lycurgi.

Tu flectis amnes , tu mare barbarum ;

Tu separatis uvidus in jugis

Nodo coerces viperino

Bistonidum sine fraude crines.

Tu , quum parentis regna per arduum

Cohors Gigantum scanderet impia ,

Rhætum retorsisti leonis

Unguibus horribilique mala :

Quanquam , choreis aptior et jocis

Ludoque dictus , non sat idoneus

Pugnæ ferebaris ; sed idem

Pacis eras mediusque belli.

Te vidit insons Cerberus aureo

Cornu decorum , leniter atterens

Caudam , et recedentis trilingui

Ore pedes tetigitque crura.

Chanter la maison de Penthée
Croulant sous ta main redoutée,
Et le Thrace Lycurgue et son trépas affreux.

Tu commandes : les ondes
S'écartent devant toi ;
L'Inde et ses mers profondes
Se courbent sous ta loi.
A ton appel dociles ,
Les Ménades agiles
S'égarent sur les monts ;
Et sous ta main puissante
La vipère innocente
S'entrelace à leurs fronts.

Tandis que des géants la horde téméraire
Prétend escalader le trône de ton père ,
A leurs yeux interdits tu parais, ô Bacchus ;
Effroyable lion , ta griffe menaçante
Et ta gueule écumante
Font reculer Rhétus.

Bacchus, disait pourtant leur insolent blasphème ,
N'est fait que pour la danse et les joyeux ébats ;
Le fer est trop pesant pour un si faible bras.
Insensés ! ils ont vu que Bacchus est le même
Au milieu de la paix, au milieu des combats.

Devant ton front paré de ses cornes brillantes
Cerbère apaisa son courroux ;
Il remua la queue , et d'un air humble et doux ,
A ton départ , il vint , ses trois gueules béantes ,
Lécher tes pieds et tes genoux.

ODE XX.

AD MÆCENATEM.

Non usitata nec tenui ferar
Penna biformis per liquidum æthera
Vates, neque in terris morabor
Longius, invidiaque major

5 Urbes relinquam. Non ego pauperum
Sanguis parentum, non ego quem vocas,
Dilecte Mæcenas, obibo,
Nec Stygia cohibebor unda.

Jam jam residunt cruribus asperæ
10 Pelles, et album mutor in alitem
Superne, nascunturque leves
Per digitos humerosque plumæ.

Jam Dædaleo ocior Icaro
Visam gementis littora Bospori
15 Syrtesque Gætulas, canorus
Ales, Hyperboreosque campos.

Me Colchus et qui dissimulat metum
Marsæ cohortis Dacus et ultimi
Noscent Geloni; me peritus
20 Discet Iber Rhodanique potor.

Absint inani funere neniæ
Luctusque turpes et querimoniæ:
Compesce clamorem, ac sepulcri
Mitte supervacuos honores.

ODE XX.

A MÉCÈNE.

Emporté par l'essor d'une aile vigoureuse ,
O miracle ! je vais m'élancer vers les cieux ;
J'abandonne la terre , et mon audace heureuse
Va confondre l'envie et monter vers les Dieux.

En vain d'humbles parents m'ont donné la naissance :
Ton illustre amitié doit ennoblir mon nom ;
De la mort , grâce à toi , je trompe la puissance ,
O Mécène , et les flots de l'avare Achéron.

Déjà ma peau durcit , mes jambes s'amincissent ;
Mon cou devient celui d'un cygne éblouissant ;
Déjà mes mains , déjà mes épaules blanchissent
Sous le moelleux duvet d'un plumage naissant.

D'Icare émule heureux , je verrai les contrées
Où gronde le Bosphore et ses flots périlleux ;
Des Syrtes du Gétule aux champs Hyperborées ,
Partout vont résonner mes accents merveilleux.

Colchos et de l'Ister les hordes vagabondes
Qui feignent de braver nos soldats et nos fers ,
Ceux que l'Èbre et le Rhône abreuvent de leurs ondes ,
Jusqu'aux lointains Géions , répèteront mes vers.

Un funèbre appareil outragerait ma gloire ;
Les plaintes , les sanglots , le deuil ne me sied plus.
Point de lugubres chants ! Épargne à ma mémoire
D'un tombeau mensonger les honneurs superflus.

Q. HORATII FLACCI

ODARUM

LIBER TERTIUS.

ODE I.

AD JUVENTUTEM ROMANAM.

Odi profanum vulgus et arceo :
Favete linguis : carmina non prius
Audita Musarum sacerdos
Virginibus puerisque canto.

5 Regum timendorum in proprios greges ,
Reges in ipsos imperium est Jovis ,
Clari giganteo triumpho ,
Cuncta supercilio moventis.

Est ut viro vir latius ordinet
10 Arbusta sulcis , hic generosior
Descendat in Campum petitor ,
Moribus hic meliorque fama

Contentat , illi turba clientium
Sit major : æqua lege Necessitas
15 Sortitur insignes et imos ;
Omne capax movet urna nomen.

ODES D'HORACE.

LIVRE TROISIÈME.

ODE I.

A LA JEUNESSE ROMAINE.

Loin d'ici ! je te hais , ô profane vulgaire.
Silence ! écoutez-moi , vierges , adolescents :
Le prêtre des neuf Sœurs sur un mode sévère
 Prélude à de nouveaux accents.

Aux peuples imprimant une terreur profonde ,
Les rois sont asservis au souverain des Dieux ,
Au vainqueur des Géants qui fait trembler le monde
 Sous son sourcil impérieux.

Orgueilleux possesseurs d'un fertile domaine ,
Dans vos larges sillons rangez vos arbrisseaux ;
Et vous , ambitieux , descendez dans l'arène
 Pour y disputer les faisceaux.

L'un à l'autre opposez vertus , clients , naissance :
Hélas ! qui peut du Sort éviter les affronts ?
Faibles , puissants , il frappe , et dans son urne immense
 Égale et mêle tous les noms.

Destructus ensis cui super impia
Cervice pendet, non Siculae dapes
Dulcem elaborabunt saporem,
20 Non avium citharæque cantus

Somnum reducent. Somnus agrestium
Lenis virorum non humiles domos
Fastidit, umbrosamque ripam,
Non Zephyris agitata Tempe.

25 Desiderantem quod satis est neque
Tumultuosum sollicitat mare,
Nec sævus Arcturi cadentis
Impetus aut orientis Hædi,

Non verberatæ grandine vineæ
30 Fundusve mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas.

Contracta pisces æquora sentiunt
Jactis in altum molibus; huc frequens
35 Cæmenta demittit redemptor
Cum famulis dominusque terræ

Fastidiosus : sed Timor et Mlnæ
Scandunt eodem quo dominus, neque
Decedit ærata triremi et
40 Post equitem sedet atra Cura.

Quod si dolentem nec Phrygius lapis,
Nec purpurarum sidere clarior
Delenit usus, nec Falerna
Vitis Achæmeniumve costum ;

Sur le front du méchant quand le glaive étincelle ,
Des splendides festins qu'importe l'appareil ?
Les accords les plus doux , les chants de Philomèle
Ne lui rendront point le sommeil.

Le sommeil ne fuit point le modeste héritage
Où l'humble villageois sait goûter le plaisir,
Ni les rians vallons , ni l'ombre du rivage
Où murmure le doux zéphyr.

Pour qui règle ses vœux au gré de la nature ,
Qu'importe si les flots sont battus par l'Auster,
Si le Chevreau se lève , ou si l'affreux Arcture
Se précipite dans la mer ?

Qu'importe si la terre a trahi sa promesse ,
Si la grêle a meurtri la vigne et ses raisins ,
Si l'hiver, les torrents , l'ardente sécheresse ,
Ont flétri l'honneur des jardins ?

Neptune , refoulé par nos digues profondes ,
Déjà suffit à peine aux habitants des eaux ;
Des milliers d'artisans jusqu'au milieu des ondes
Vont bâtir des palais nouveaux.

Mais la crainte envahit la superbe galère ,
Les flots n'arrêtent point les chagrins et l'ennui ;
Et du riche blasé l'humeur atrabilaire
Sur son coursier monte avec lui.

Si les marbres taillés au fond de la Libye ,
Si la pourpre de Tyr aux ardentes couleurs ,
Si les vins de Falerne ou l'encens d'Arabie
Ne peuvent charmer nos douleurs ;

- 45 Cur invidendis postibus et novo
Sublime ritu mollar atrium ?
Cur valle permutem Sabina
Divitias operosiores ?

ODE II.

AD JUVENTUTEM ROMANAM.

- Augustam amice pauperiem pati
Robustus acri militia puer
Condiscat , et Parthos feroces
Vexet eques metuendus hasta ,
5 Vitamque sub dīvo et trepidis agat
In rebus. Illum ex mœnibus hosticis
Matrona bellantis tyrannī
Prospiciens et adulta virgo
Suspiret : eheu ! ne rudis agminum
10 Sponsus lacessat regius asperum
Tactu leonem , quem cruenta
Per medias rapit ira cædes.
Dulce et decorum est pro patria mori :
Mors et fugacem persequitur virum ,
15 Nec parcat imbellis juventæ
Poplitibus timidoque tergo.
Virtus , repulsæ nescia sordidæ ,
Intaminatis fulget honoribus ,
Nec sumit aut ponit secures
20 Arbitrio popularis auræ ;
Virtus , recludens immeritis mori

Voudrais-je m'ériger, sous les yeux de l'envie,
De modernes palais, orgueilleux monuments,
Et changer ma Sabine et ma paisible vie
Pour l'opulence et ses tourments?

ODE II.

A LA JEUNESSE ROMAINE.

Romain, sache, aux combats aguerri dès l'enfance,
De l'étroite indigence endurer la rigueur;
Cavalier redouté, vole et brandis ta lance,
Et que le fier Persan cède à ton bras vainqueur.

Sans murmure affrontant les frimas de Borée,
Demeure inébranlable au milieu des hasards;
Du monarque ennemi que l'épouse éplorée
Tremble en voyant tes coups du faite des remparts.

Pour le royal époux que lui promet son père
Que la vierge soupire et dise en sa terreur :
« Guerrier novice, fuis ce lion sanguinaire
« Qu'à travers le carnage entraîne sa fureur. »

La mort est douce et belle à qui sert sa patrie :
Le lâche qui la fuit n'évite point ses traits ;
Et du soldat peureux qui ménage sa vie
Le fer n'épargne point les reins et les jarrets.

Insensible aux rebuts, aux affronts du vulgaire,
La vertu resplendit d'honneurs toujours nouveaux,
Et laisse au gré des vents et du flot populaire
L'ambition saisir ou quitter les faisceaux.

Pour qui sut mériter de vivre dans l'histoire ,

Cælum , negata tentat iter vla ,
 Cœtusque vulgares et udam
 Spernit humum fugiente penna.

- 25 Est et fideli tuta silentio
 Merces : vetabo , qui Cereris sacrum
 Vulgarit arcanæ , sub isdem
 Sit trabibus fragilemve mecum
- Solvat phaselum. Sæpe Diespiter
- 30 Neglectus incesto addidit integrum ;
 Raro antecedentem scelestum
 Deseruit pede Pœna claudo.

ODE III.

ROMULUS DIIS ADSCRIPTUS.

Justum ac tenacem propositi virum
 Non civium ardor prava jubentium ,
 Non vultus instantis tyranni
 Mente quatit solida , neque Auster

- 5 Dux inquieti turbidus Hadriæ ,
 Nec fulminantis magna Jovis manus :
 Si fractus illabatur orbis ,
 Impavidum ferient ruinæ.
- Hac arte Pollux et vagus Hercules
- 10 Enisus arces attigit igneas ;
 Quos inter Augustus recumbens
 Purpureo bibit ore nectar.

La vertu , se frayant de périlleux chemins ,
Ouvre le vaste Olympe , et plane dans sa gloire
Loin de la fange impure où rampent les humains.

Un prix sûr est acquis au silence fidèle.
O Cérès , loin de moi qui trahit tes secrets !
Non , non , jamais mon toit ni ma frêle nacelle
Ne deviendront l'abri des mortels indiscrets.

Par l'impie outragé , jusque sur l'innocence
Jupiter fait souvent éclater son courroux ;
L'homme a beau devancer la boîteuse Vengeance ,
Le crime rarement se dérobe à ses coups.

ODE III.

APOTHÉOSE DE ROMULUS.

Rien ne saurait du juste ébranler la constance :
Des tyrans orgueilleux les regards menaçants ,
Et les commandements que d'un peuple en démence

 Dicte la violence ,

A fléchir sa vertu demeurent impuissants.

De l'Illyrie en vain gonflant la mer profonde ,
L'impétueux Autan mugit avec fracas ;
Aux mains de Jupiter en vain la foudre gronde :

 Sous les débris du monde

Il périt écrasé , mais il ne tremble pas.

Ainsi par sa vertu l'infatigable Alcide ,
Ainsi Pollux , ainsi le valeureux César ,
Vers l'Olympe emportés par un essor rapide ,

 Dans un banquet splendide

Assis parmi les Dieux , savourent le nectar.

Hac te merentem , Bacche pater , tuæ
Vexere tigres , indocili jugum

15 Collo trahentes ; hac Quirinus
 Martis equis Acheronta fugit ,

Gratum elocuta consilientibus

Junone Divis : « Ilion , Ilion

Fatalis incestusque iudex

20 Et mulier peregrina vertit

In pulverem , ex quo destituit Deos

Mercede pacta Laomedon , mihi

Castæque damnatum Minervæ

Cum populo et duce fraudulento.

25 Jam nec Lacænæ splendet adulteræ

Famosus hospes , nec Priami domus

Perjura pugnaces Achivos

Hectoreis opibus refringit ,

Nostrisque ductum seditionibus

30 Bellum resedit. Protinus et graves

Iras et invisum nepotem ,

Troica quem peperit sacerdos ,

Marti redonabo ; illum ego lucidas

Inire sedes , ducere nectaris

35 Succos et adscribi quietis

Ordinibus patiar Deorum.

Divin Bacchus , ainsi ta vertu sans rivale
 Mérita d'enchaîner les tigres de l'Indus ,
 Et de courber leurs fronts sous ta main triomphale ;

A la rive infernale

Ainsi le char de Mars déroba Quirinus.

A son aspect , Junon , désarmant sa colère ,
 Dans le conseil des Dieux prononça ce discours :

« Ilion ! Ilion ! une femme étrangère

« Et d'un juge adultère

« L'iniquité fatale a renversé tes tours.

« Mais de Laomédon quand la fourbe insensée

« De leur salaire osa frustrer les immortels ,

« Je résolut ta chute , et Minerve offensée

« Jura dans sa pensée

« D'exterminer ton roi , ton peuple et tes autels.

« Suborneur impudent d'une reine coupable ,

« Paris n'étale plus sa superbe splendeur ;

« Hector ne soutient plus sa famille exécration ,

« Et son bras redoutable

« De mes Grecs belliqueux n'arrête plus l'ardeur.

« Nos discords ont cessé , la farouche Bellone

« A suspendu le cours de ces combats sanglants.

« Mon ame à la pitié désormais s'abandonne ,

« Et mon courroux pardonne

« Au fils qu'une Troyenne a porté dans ses flancs.

« Son père a triomphé de ma haine mortelle ,

« Le fils de la Vestale entrera dans les cieux :

« Dans nos paisibles rangs , divinité nouvelle ,

« Je consens qu'on l'appelle ,

« Et qu'il boive à longs traits dans la coupe des Dieux.

Dum longus inter sævlat Ilion
Romamque pontus, qualibet exsules
In parte regnanto beati;
40 Dum Priami Paridisque busto

Insultet armentum et catulos feræ
Celent inultæ, stet Capitolium
Fulgens, triumphatisque possit
Roma ferox dare jura Medis.

45 Horrenda late nomen in ultimas
Extendat horas, qua medius liquor
Secernit Europen ab Afro,
Qua tumidus rigat arva Nilus;

Aurum irrepertum, et sic melius situm
50 Quum terra celat, spernere fortior
Quam cogere humanos in usus
Omne sacrum rapiente dextra.

Quicumque mundo terminus obstitit,
Hunc tangat armis, visere gestiens
55 Qua parte debacchentur ignes,
Qua nebulæ pluviique rores.

Sed bellicosus fata Quiritibus
Hac lege dico ne, nimium pii
Rebusque fidentes, avitæ
60 Tecta velint reparare Trojæ.

- « Oui , pourvu qu'entre Rome et son aïeule impure
« Mugisse un vaste abîme , et que les vils troupeaux
« Puissent impunément d'une race parjure
 « Fouler la sépulture
« Et cacher leurs petits au fond de leurs tombeaux :
« Qu'ainsi du monde entier l'empire vous console !
« O fortunés bannis , à jamais soyez rois !
« Sur le roc affermis ton brillant Capitole ,
 « Rome , et qu'à ta parole
« Le Mède obéissant se courbe sous tes lois !
« Que ton nom vénéré jusqu'aux bornes du monde
« Imprime la terreur à cent peuples divers ;
« Règne aux lieux où le Nil épand son eau féconde ,
 « Règne où la mer profonde
« Sépare de Calpé l'Afrique et ses déserts.
« Règne sans envahir pour un coupable usage
« L'or qui devait rester inconnu des humains :
« Tes mépris feront mieux éclater ton courage
 « Que cette aveugle rage
« Qui le ravit partout de ses profanes mains.
« Laisse voler au loin tes aigles intrépides ;
« Le sceptre de la terre est promis à tes vœux ,
« Du nord enseveli sous des brouillards humides
 « Jusqu'aux sables arides
« Qu'un soleil inclément dévore de ses feux.
« Mais sachez à quel prix je veux que la victoire ,
« O fils de Quirinus , suive vos étendards :
« N'allez point , de Priam honorant la mémoire ,
 « Ivres de votre gloire ,
« De vos aïeux maudits relever les remparts.

Trojæ renascens alite lugubri
 Fortuna tristi clade iterabitur,
 Ducente victrices catervas
 Conjuge me Jovis et sorore.

65 Ter si resurgat murus aeneus
 Auctore Phœbo, ter pereat meis
 Excisus Argivis, ter uxor
 Capta virum puerosque ploret.

70 Non hæc jocosæ conveniunt lyræ :
 Quo, Musa, tendis? Desine pervicax
 Referre sermones Deorum et
 Magna modis tenuare parvis.

ODE IV.

AD CALLIOPEN.

Descende cœlo et dic age tibia
 Regina longum, Calliope, melos,
 Seu voce nunc mavis acuta,
 Seu fidibus citharaque Phœbi.

5 Auditis, an me ludit amabilis
 Insania? Audire et videor pios
 Errare per lucos, amœnæ
 Quos et aquæ subeunt et auræ.

« Pergame , renaissant sous un triste présage ,
« Verrait Junon contre elle armer son bras vengeur ;
« Et les enfants d'Argos , pour laver mon outrage ,
 « Au milieu du carnage
« Suivraient de Jupiter et l'épouse et la sœur.

« Trois fois des murs fumants de sa ville adoptive
« Phébus voudrait en vain restaurer les débris ;
« Trois fois ils crouleraient , et d'une voix plaintive
 « La Troyenne captive
« Appellerait en vain son époux et ses fils. »

Mais un sujet si grand convient-il à ma lyre ?
Muse profane , arrête un vol ambitieux ;
Connais mieux ta faiblesse , et , calmant ton délire ,
 Garde-toi de redire
Sur un luth impuissant les mystères des Dieux.

ODE IV.

A CALLIOPE.

Descends du haut des cieux , et que ta voix brillante ,
O reine des neuf Sœurs , seconde mes transports ;
Que la harpe et la lyre et la flûte éclatante ,
Calliope , à ton gré vibrent en longs accords.

L'entendez-vous ? rêvé-je , épris d'un doux délire ?
Je l'entends , je m'égare aux bords des frais ruisseaux ,
Sous de sacrés bosquets où la brise soupire ,
Et mêle son murmure au murmure des eaux.

- Me fabulosæ Vulture in Appulo ,
10 Altricis extra limen Apuliæ ,
Ludo fatigatumque somno
Fronde nova puerum palumbes .
- Texere : mirum quod foret omnibus ,
Quicumque celsæ nidum Acherontiae
15 Saltusque Bantinos et arvum
Plague tenent humilis Forenti ,
- Ut tuto ab atris corpore viperis
Dormirem et ursis, ut premerer sacra
Lauroque collataque myrto ,
20 Non sine Dis animosus infans.
- Vester, Camenæ, vester in arduos
Tollor Sabinos, seu mihi frigidum
Præneste, seu Tibur supinum ,
Seu liquidæ placuere Baiaë.
- 25 Vestris amicum fontibus et choris
Non me Philippis versa acies retro ,
Devota non exstinxit arbor
Nec Sicula Palinurus unda.
- Utrumque mecum vos eritis, libens
30 Insanientem navita Bosporum
Tentabo , et arentes arenas
Littoris Assyrii viator ;
- Visam Britannos hospitibus feros
Et lætum equino sanguine Concanum ,
35 Visam pharetratos Gelonos
Et Scythicum inviolatus amnem.

Enfant , sur le Vultur, où finit l'Apulie ,
Je m'étais endormi , fatigué de mes jeux :
Sous un feuillage épais les oiseaux d'Idalie
S'empresent d'abriter mon sommeil hasardeux.

De l'aire où sont posés les remparts d'Acérence
Jusqu'aux sombres forêts qu'habitent les Bantins ,
De Vénuse aux vallons de la riche Forence ,
Tous présageaient pour moi de merveilleux destins.

Du myrte et du laurier les rameaux tutélaires
M'enveloppaient ainsi d'un magique appareil ;
Et, sans craindre les ours ni les noires vipères ,
Enhardi par les Dieux, je goûtais le sommeil.

C'est vous, Muses, c'est vous qui veillez sur ma vie
Quand je gravis Tibur ou les monts des Sabins ,
Soit qu'en ses frais vallons Préneste me convie ,
Soit qu'enfin de Baïa je préfère les bains.

Vous avez au poète , épris de vos fontaines ,
Contre un arbre maudit prêté votre secours ;
De Philippe il a pu fuir les sanglantes plaines ,
Et l'affreux Palinure a respecté ses jours.

Volontiers avec vous du Bosphore en furie ,
Intrépide nocher , j'affronterais les mers ;
Volontiers avec vous de l'aride Assyrie
Mes pas aventureux franchiraient les déserts ;

Je verrais sans péril et les Bretons sauvages ,
Et les Gélons chargés de leurs traits meurtriers ,
Et l'affreux Tanais , et ces lointains rivages
Où le Concanien boit le sang des coursiers.

Vos Cæsarem altum , militia simul
Fessas cohortes abdidit oppidis,
Finire quærentem labores
40 Pierio recreatis antro ;

Vos Iene consilium et datis et dato
Gaudetis , almæ. Scimus ut implos
Titanas immanemque turmam
Fulmine sustulerit caduco ,

45 Qui terram inertem , qui mare temperat
Ventosum et urbes regnaque tristia
Divosque mortalesque turbas
Imperio regit unus æquo.

Magnum illa terrorem intulerat Jovi
50 Fidens juvenus horrida brachiis ,
Fratresque tendentes opaco
Pelion imposuisse Olympo.

Sed quid Typhoeus et validus Mimas ,
Aut quid minaci Porphyriion statu ,
55 Quid Rhætus evulsisque truncis
Enceladus jaculator audax

Contra sonantem Palladis ægida
Possent ruentes ? Ilinc avidus stetit
Vulcanus, hinc matrona Juno et
60 Nunquam humeris positurus arcum,

Qui rore puro Castaliæ lavit
Crines solutos, qui Lyciæ tenet
Dumeta natalemque silvam ,
Delius et Patareus Apollo.

Lorsque César vainqueur abrite au sein des villes
Nos bataillons lassés de suivre ses drapeaux ,
C'est près de vous qu'il vient, dans vos grottes tranquilles,
Oublier ses labeurs et goûter le repos;

C'est vous qui vous plaisez à verser dans son ame
Les conseils généreux de clémence et de paix.
Le monde sait comment sous les traits de sa flamme
Jupiter des Titans a vengé les forfaits ;

Lui dont l'équité plie à ses lois éternelles
Et la terre immobile et les vents et les mers ,
Et ies vastes cités et les races mortelles ,
Et les Dieux de l'Olympe et les sombres enfers.

Jupiter cependant trembla pour son empire ;
Contre une horde impie il chercha des soutiens ,
Quand il vit ces géants dont l'orgueilleux délire
L'un sur l'autre entassait les monts thessaliens.

Porphyrion dressait sa taille menaçante ;
Typhon , le fort Mimas dans les cieux étonnés
S'élançaient à la fois , et de sa main puissante
Encelade jetait des troncs déracinés.

Mais quoi ! contre Pallas et sa bruyante égide
Que peuvent les assauts de l'insolent Rhétus ?
Près du maître des Dieux Vulcain reste intrépide ,
Et l'auguste Junon combat avec Phébus ;

Lui, ce terrible archer, dont la chaste Hippocrène
Baigne en son pur cristal les cheveux ondoyants ,
Qui soumet la Lycie à sa loi souveraine ,
Et Patare et Délos et leurs monts verdoyants.

- 65 Vis consili expers mole ruit sua :
 Vim temperatam Di quoque provehunt
 In majus ; idem odere vires
 Omne nefas animo moventes.
- Testis mearum centimanus Gyges
 70 Sententiarum, notus et integræ
 Tentator Orion Dianæ,
 Virginea domitus sagitta.
- Injecta monstris Terra dolet suis,
 Mæretque partus fulmine luridum
 75 Missos ad Orcum ; nec peredit
 Impositam celer ignis Ætnam ,
- Incontinentis nec Tityi jecur
 Relinquit ales , nequitiæ additus
 Custos ; amatorem trecentæ
 80 Pirithoum cohibent catenæ.

ODE V.

REGULUS.

- Cælo tonantem credidimus Jovem
 Regnare ; præsens divus habebitur
 Augustus , adjectis Britannis
 Imperio gravibusque Persis.
- 5 Milesne Crassi conjuge barbara
 Turpis maritus vixit ? et hostium ,
 Proh Curia inversique mores !
 Consenuit socerorum in arvis

Sous son poids croule ainsi la force sans prudence :
Soumise à la raison, le ciel l'accroît encor ,
Cependant qu'il confond la brutale insolence
Dont nul frein ne retient le sacrilège essor.

Des saintes vérités dont ma bouche est l'organe
Vous êtes les témoins , toi Gygès aux cent bras ,
Toi fameux Orion , dont la chaste Diane
Expia sous ses traits les impurs attentats.

Par la foudre plongés dans l'inferral abîme
La Terre pleure en vain ses monstrueux enfants ;
Sans consumer l'Etna dont la masse l'opprime
Le géant de leurs feux épuiserait ses flancs.

Le vautour n'a jamais, acharné sur la proie
Que livre à sa fureur le maître des enfers ,
Du lubrique Titye abandonné le foie ,
Jamais Pirithoüs n'a pu rompre ses fers.

ODE V.

RÉGULUS.

Si la foudre en grondant au sein de la tempête
Montre que Jupiter règne et commande aux cieux ,
Des Bretons et du Parthe au joug courbant la tête ,
César par sa conquête
Comme un Dieu sur la terre apparaît à nos yeux.

Eh quoi ! servile époux d'une femme étrangère ,
O Romains dégradés ! ô honteuses amours !
Dans les champs d'un vainqueur, qu'il a nommé son père ,
Par un lâche adultère
Le soldat de Crassus a prolongé ses jours !

Sub rege Medo Marsus et Appulus,
10 Ancilliorum et nominis et togæ

Oblitus æternæque Vestæ,
Incolumi Jove et urbe Roma?

Hoc caverat mens provida Reguli,
Dissentientis conditionibus

15 Fœdis et exemplo trahenti
Perniciem veniens in ævum,

Si non periret immiserabilis
Captiva pubes. « Signa ego Punicis
Affixa delubris et arma
20 Militibus sine cæde, dixit,

Derepta vidi; vidi ego civium
Retorta tergo brachia libero,
Portasque non clausas, et arva
Marte coli populata nostro.

25 Auro repensus scilicet acrior
Miles redibit! Flagitio additis
Damnum: neque amissos colores
Lana refert medicata fucō;

Nec vera virtus, quum semel excidit,
30 Curat reponi deterioribus.
Si pugnat extricata densis
Cerva plagis, erit ille fortis

Des Marse, des Sabins ont oublié leur gloire,
 Et la toge romaine, et les saints boucliers !
 L'éternelle Vesta s'éteint dans leur mémoire,

Tandis que la Victoire
 Au Capitole encor voit briller ses lauriers !

Ah ! Régulus voulait conjurer cet outrage,
 Lorsqu'il répudiait un traité désastreux ;
 Quand, pour servir d'exemple aux Romains d'un autre âge,

Son austère courage
 Immolait sans merci des captifs malheureux.

- « J'ai vu, s'écriait-il en sa douleur amère,
- « Aux temples de Byrsa nos drapeaux suspendus !
- « Par des enfants de Rome, indignes de leur mère,
- « Mes yeux ont vu naguère
- « Sans combat, sans trépas des boucliers rendus !
- « O liberté ! J'ai vu dans leur effroi servile,
- « J'ai vu des citoyens se courber sous les fers !
- « L'ennemi rouvre en paix les portes de sa ville,
- « Et l'Africain tranquille
- « Moissonne impunément ses champs long-temps déserts.
- « Croyez-vous qu'à prix d'or une fois rachetée,
- « La jeunesse aux combats signale sa valeur ?
- « La ruine est par vous à la honte ajoutée,
- « Et de fard humectée
- « La toison pour jamais en garde la couleur.
- « Des toiles du chasseur non sans peine sauvée
- « La biche défiera ses épieux et ses traits,
- « Avant que dans le sein d'une ame dépravée
- « Par la crainte énervée
- « La solide vertu daigne habiter jamais.

Qui perfidis se credidit hostibus ;
Et Marte Pœnos proteret altero ,

35 Qui lora restrictis lacertis
Sensit iners timuitque mortem.

Hic , unde vitam sumeret , Inscius
Pacem duello miscuit. O pudor !

 O magna Carthago , probrosis
40 Altior Italiæ ruinis ! »

Fertur pudicæ conjugis osculum
Parvosque natos , ut capitis minor ,
Ab se removisse , et virilem
Torvus humi posuisse vultum ,

45 Donec labantes consilio patres
Firmaret auctor nunquam alias dato ,
Interque mœrentes amicos
Egregius properaret exsul.

Atqui sciebat quæ sibi barbarus
50 Tortor pararet ; non aliter tamen
Dimovit obstantes propinquos
Et populum reditus morantem ,

Quam si clientum longa negotia
Dijudicata lite relinqueret ,
55 Tendens Venafranos in agros
Aut Lacedæmonium Tarentum.

- « Saura-t-il exercer d'illustres représailles,
« Ce vaincu dont les fers auront meurtri les bras ?
« Ce lâche que Byrsa , du haut de ses murailles ,
 « A vu dans les batailles
« Implorer le vainqueur et craindre le trépas ?
« Fatal aveuglement ! Du rachat de sa vie
« Un Romain sans combattre a stipulé le prix !
« Ah ! c'en est fait ! Carthage opprimant l'Ausonie
 « De notre ignominie
« Triomphe, et va régner sur nos honteux débris.

On dit qu'il refusa de presser sur sa bouche
Et sa chaste compagne et ses jeunes enfants ;
A ses yeux dégradé , son affront seul le touche ;
 Et son regard farouche
Au milieu du Sénat reste baissé long-temps.

Mais son noble héroïsme et sa mâle éloquence
Ont enfin raffermi les conseils incertains :
Vainement l'amitié gémit de sa constance ,
 Il rayonne et s'élance ,
Glorieux exilé, vers les bords africains.

Le héros a prévu quel supplice terrible
Un bourreau lui prépare au fond des noirs cachots ;
Mais aux larmes des siens son ame est insensible ,
 Et, d'un bras invincible ,
Du peuple qui l'entoure il écarte les flots.

Après l'arrêt qui vide un procès difficile ,
Un patron , s'arrachant à d'importuns clients ,
Dans les champs de Vénafre ainsi loin de la ville
 Va chercher un asile ,
Ou parmi les colons lacédémoniens.

ODE VI.

AD ROMANOS.

Delicta majorum immeritus lues,
Romane, donec templa refeceris
Ædesque labentes Deorum et
Fæda nigro simulacra fumo.

5 Dis te minorem quod geris, imperas :
Hinc omne principium, huc refer exitum.
Di multa neglecti dederunt
Hesperiae mala luctuosæ.

Jam bis Monæses et Pacori manus
10 Non auspicatos contudit impetus
Nostros, et adjecisse prædam
Torquibus exiguis renidet.

Pœne occupatam seditionibus
Delevit Urbem Dacus et Æthiops :
15 Hic classe formidatus, ille
Missilibus melior sagittis.

ODE VI.

AUX ROMAINS.

Romains, du ciel vengeur les jugements sévères
Puniront dans les fils les crimes de leurs pères
Jusqu'au jour où vos mains ,
De leur cendre exhument les images divines
Et des temples souillés restaurant les ruines ,
Expieront leurs dédains.

Rome , à ta piété si tu dois ta puissance ,
Fais remonter aux Dieux dont tu tiens la naissance
L'honneur de tes travaux.
Les Dieux , prompts à frapper l'ingrat qui les oublie ,
N'ont-ils pas déchaîné sur la triste Italie
D'innombrables fléaux ?

Oui deux fois Pacorus et ses hordes sauvages
Ont repoussé l'effort qu'en dépit des présages
Tentèrent nos guerriers ;
Deux fois Monèse a vu fuir nos algles timides ,
Et le Parthe ajouter nos dépouilles splendides
A ses étroits colliers.

Les peuples de l'Ister et de l'Éthiopie
Ont failli , secondés par notre rage imple ,
Renverser nos remparts :
L'un qui de ses vaisseaux couvrait l'onde azurée ,
L'autre habile à lancer d'une main assurée
Ses redoutables dards.

Fecunda culpæ sæcula nuptias
Primum inquinavere et genus et domos :
Hoc fonte derivata clades
20 In patriam populumque fluxit.

Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo, et fingitur artibus ;
Jam nunc et incestos amores
De tenero meditatur ungui :

25 Mox juniores quærit adulteros
Inter mariti vlna, neque eligit
Cui donet impermissa raptim
Gaudia luminibus remotis ;

Sed jussa coram non sine conscio
30 Surgit marito, seu vocat institor,
Seu navis Hispanæ magister,
Dedecorum pretiosus emptor.

Non his juvenus orta parentibus
Infecit æquor sanguine Punico ,
35 Pyrrhumque et ingentem cecidit
Antiochum Hannibalemque dirum ;

D'un siècle corrompu la licence effrénée
Commença par souiller le lit de l'hyménée
Et l'honneur des maisons ;
La luxure dès lors, en désastres féconde ,
Dans le sein de l'État comme une source immonde ,
Répandit ses poisons.

Nubile à peine , on voit la vierge d'Ausonie
Aux arts voluptueux, aux danses d'Ionie
S'instruire tous les jours ;
Elle maudit les ans qui la font trop attendre ,
Et rêve effrontément dès l'âge le plus tendre
D'impudiques amours.

Blentôt, dans ces festins où son époux s'enivre ,
A de jeunes amants l'adultère se livre
Au gré de ses désirs :
Plus de baisers dans l'ombre ou cueillis à la hâte ,
Plus d'obstacle qui gêne ou de frayeur qui gâte
Ses faciles plaisirs ;

Mais, sous l'œil d'un mari complice de sa honte ,
Elle se lève et court gagner l'or que lui compte
Un marchand suborneur,
Ou cet Ibérien qui d'un brillant salaire ,
Prodiguant les trésors de sa riche galère ,
Paiera son déshonneur.

Non, non, de tels hymens n'auraient point mis au monde
La race qui teignit les abîmes de l'onde
Du sang carthaginois ,
Humilla Pyrrhus et le roi de Syrie ,
Et du fier Annibal arrêtant la furie
Le courba sous nos lois.

Se] rusticorum mascula militum
Proles, Sabellis docta ligonibus

40 Versare glebas, et severæ
Matris ad arbitrium recisos

Portare fustes, sol ubi montium
Mutaret umbras et juga demeret
 Bobus fatigatis, amicum
 Tempus agens abeunte curru.

45 Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum, peior avis, tulit
 Nos nequiores, mox daturos
 Progeniem vitiosiore.

ODE VII.

AD ASTERIEN.

Quid fles, Asterie, quem tibi candidi
Primo restituent vere Favonii
 Thyna merce beatum,
 Constanti juvenem fide,

C'étaient les fiers enfants des ces Sabins austères
Instruits à déchirer les champs héréditaires
Avec de lourds hoyaux ;
Qui, soumis à leur mère et rompus à la peine ,
Couraient , la hache en main , de l'yeuse et du chêne
Abattre les rameaux ;
Qui , plant sous leur falx , revenaient des montagnes
Quand l'ombre s'allongeait sur les vastes campagnes
Au déclin du soleil ,
Et qu'aux bœufs délivrés du joug de la charrue
De son char enflammé la clarté disparue
Rendait le doux sommeil.
Est-il rien que du temps épargnent les outrages ?
Nos pères n'avaient plus ces vertus des vieux âges ,
Orgueil du siècle d'or ;
Et blentôt leurs enfants , race plus criminelle ,
Lègueront à la terre une race nouvelle
Plus sacrilège encor.

ODE VII.

A ASTÉRIE.

Pourquoi pleurer , belle Astérie ,
L'amant qu'au gré de tes désirs
Le doux printemps et les Zéphyrs
Ramèneront dans sa patrie ?
Oui , tu le reverras , crois-moi ,
Chargé des trésors de Syrie ,
Inébranlable dans sa foi.

5 Gygen ? Ille , Notis actus ad Oricum
Post insana Capræ sidera , frigidas
Noctes non sine multis
Insomnis lacrymis agit.

Atqui sollicitæ nuntius hospitæ ,
10 Suspirare Chloen et miseram tuis
Dicens ignibus uri ,
Tentat mille vafer modis.

Ut Prætum mulier perfida credulum
Falsis impulerit criminibus nimis
15 Casto Bellerophonti
Maturare necem refert;

Narrat pœne datum Pelea Tartaro
Magnessam Hippolyten dum fugit abstinens ;
Et peccare docentes
20 Fallax historias movet.

Mais contre lui l'autan conspire :
L'orageux coucher du Chevreau
De Gygès poussa le vaisseau
Sur les rivages de l'Épire.
En proie à de mortels ennuis ,
Il pleure , il gémit , il soupire
Dans la solitude des nuits.

Cependant Chloé son hôtesse
Pour lui s'éprend de jour en jour ;
Un confident de son amour
Le sollicite avec adresse ;
Et pour désarmer ses rigueurs ,
Lui peint de sa belle maîtresse
Les feux et les tendres langueurs.

Il lui rappelle comme Antée ,
Par une insigne trahison ,
Sur le chaste Bellérophon
Vengea sa flamme rebutée ,
Lorsque du crédule Prétus
La fureur jalouse excitée
Voulut le plonger dans l'Orcus ;

Il dit comment par Hippolyte
Pélée en vain sollicité
Manqua d'être précipité
Dans les abîmes du Cocyte.
Mais par ses récits à faillir
Vainement le traître l'invite ,
Gygès ne veut rien accueillir.

Frustra : nam scopulis surdior Icari
Voces audit adhuc integer. At tibi
Ne vicinus Enipeus
Plus justo placeat, cave ;

25 Quamvis non alius flectere equum sciens
Æque conspicitur gramine Martio ,
Nec quisquam citus æque
Tusco denatat alveo.

30 Prima nocte domum claude, neque in vias
Sub cantu querulæ despice tibiæ ,
Et te sæpe vocanti
Duram difficilis mane.

ODE VIII.

AD MÆCENATEM.

Martiis cælebs quid agam Calendis ,
Quid velint flores et acerra turis
Plena , miraris, positusque carbo in
Cespite vivo ,

Semblable à la roche escarpée
 Que battent les flots mugissants ,
 Son ame , sourde à ces accents ,
 Reste de toi seule occupée ;
 Mais toi veille aussi sur ton cœur ,
 Et dans ton voisin Énipée
 Tremble de trouver un vainqueur.

Tremble : aucun n'a plus de courage ;
 Dans l'arène aucun ne sait mieux
 Régler d'un bras impérieux
 Les élans d'un coursier sauvage ;
 Entre ses agiles rivaux
 Aucun ne sait mieux à la nage
 Du Tibre traverser les eaux.

Ferme ta porte inexorable
 Quand s'éteint le flambeau des cieux ;
 Sur lui n'abaisse point les yeux
 Aux sons de sa voix lamentable ;
 Et, tandis que son désespoir
 Maudit ta rigueur intraitable ,
 Reste fidèle à ton devoir.

ODE VIII.

A MÉCÈNE.

Aux Calendes de Mars que servent ces guirlandes
 Dont un célibataire a rempli sa maison ,
 Ce vase plein d'encens , ce brasier , ces offrandes
 Sur un autel de vert gazon ?

Éd. compl.

16

- 5 Docte sermones utriusque linguæ.
Voveram dulces epulas et album
Libero caprum , prope funeratus
Arboris ictu.
- 10 Hic dies anno redeunte festus
Corticem adstrictum pice demovebit
Amphoræ fumum bibere institutæ
Consule Tullo.
- 15 Sume , Mæcenas , ciathos amici
Sospitis centum , et vigiles lucernas
Perfer in lucem : procul omnis esto
Clamor et ira.
- 20 Mitte civiles super Urbe curas :
Occidit Daci Cotisonis agmen ;
Medus infestis sibi luctuosus
Dissidet armis ;
- Servit Hispanæ vetus hostis oræ
Cantaber , sera domitus catena ;
Jam Scythæ laxo meditantur arcu
Cedere campis.
- 25 Negligens , ne qua populus laboret
Parce privatus nimium cavere ;
Dona præsentis cape lætus horæ et
Linque severa.

N'al-Je pas à Bacchus , cher et docte Mécène ,
Promis un doux festin , promis un blanc chevreau ,
Quand d'un arbre maudit la ruine soudaine
Faillit me plonger au tombeau ?

Du liége et de la polx qui la tient enfermée
Ma main va délivrer la liqueur que Bacchus
Pour cet anniversaire abreuvait de fumée
Dès le consulat de Tullus.

Remplis cent fois ta coupe en ce jour d'allégresse ;
Permits que les flambeaux veillent jusqu'au matin ;
Ne crains point que les cris d'une brutale ivresse
Troublent ce paisible festin.

Sur les destins de Rome , amⁱ , sois sans alarmes :
Cotison est tombé sous nos bras triomphants ;
Et , tournant contre soi sa colère et ses armes ,
Le Mède immole ses enfants.

Rome asservit enfin l'indomptable Ibérie ;
Le farouche Cantabre a plié sous nos fers ;
Et désarmant son arc , apaisant sa furie ,
Le Gélon rentre en ses déserts.

Des périls de l'État ne te mets plus en peine ;
Laisse nos magistrats pourvoir à nos besoins ;
Et , pour goûter les dons que le présent t'amène ,
Renonce à d'inutiles soins.

ODE IX.

CARMEN AMŒBÆUM.

HORATIUS.

Donec gratus eram tibi
Nec quisquam potior brachia candidæ
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior.

LYDIA.

5 Donec non alia magis
Arsisti neque erat Lydia post Chloen,
 Multi Lydia nominis
Romana vigui clarior Ilia.

HORATIUS.

 Me nunc Thressa Chloe regit,
10 Dulces docta modos et citharæ sciens,
 Pro qua non metuum mori,
Si parcent animæ fata superstiti.

LYDIA.

 Me torret face mutua
Thurini Calais filius Ornythi,
15 Pro quo bis patiar mori,
Si parcent puero fata superstiti.

HORATIUS.

 Quid, si prisca redit Venus
Diductosque jugo cogit aheneo;
 Si flava excutitur Chloe,
20 Rejectæque patet janua Lydiæ?

ODE IX.

DIALOGUE ENTRE HORACE ET LYDIE.

HORACE.

A ton amour lorsque je pouvais croire ,
Quand seul de mes rivaux je pouvais dans mes bras
Presser ton cou , tes épaules d'ivoire ,
Le bonheur du Grand Roi du mien n'approchait pas.

LYDIE.

Lorsque de toi seule j'étais aimée ,
Quand Chloé n'avait point allumé ton ardeur ,
En ce beau temps j'al vu ma renommée
De la romaine Ile éclipser la splendeur.

HORACE.

Chloé m'enchanté , et mon ame est ravie
Quand son luth à sa voix mêle ses doux accords ;
Et ; pour payer la rançon de sa vie ,
Horace volontiers descendrait chez les morts.

LYDIE.

Brûlant pour moi d'un feu que je partage ,
Le jeune Calais fait mes seules amours ;
Et , s'il le faut , jusqu'au sombre rivage
Je descendrai deux fois pour racheter ses jours.

HORACE.

Si , réveillant ma flamme refroidie ,
De la blonde Chloé je fuyais les attraits ;
Si je rouvrais ma demeure à Lydle ;
Si Vénus sous le joug nous courbait à jamais... ?

LYDIA.

Quamquam sidere pulchrior
Ille est, tu levior cortice et improbo
Iracundior Hadria,
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

ODE X.

AD LYCEN.

Extremum Tanai si biberes, Lyce,
Sævo nupta viro, me tamen asperas
Porrectum ante fores obicere incolis
Plorares Aquilonibus.

5 Audis quo strepitu janua, quo nemus
Inter pulchra satum tecta remugiat
Ventis, et positas ut glaciēt nives
Puro numine Jupiter?

Ingratam Veneri pone superbiam,
10 Ne currente rota funis eat retro.

LYDIE.

Du beau Vesper Calais est l'Image ,
Cependant que les flots sont plus sûrs que ta fol,
L'autan moins prompt, la feuille moins volage ;
N'importe , je veux vivre et mourir avec toi.

ODE X.

A LYCÉ.

Quand du fleuve de Scythie
Tu boirais les flots lointains ,
Par l'hymen assujettie
Au plus jaloux des humains ,
Sur ton seuil inexorable
Tu gémirais , ô Lycé ,
De laisser un misérable
Par les Aquilons glacé.

Écoute : les vents mugissent
Et font trembler ton palais ;
Leurs sifflements retentissent
Au travers de tes bosquets.
Vols : sous la voûte azurée
La nuit suspend ses flambeaux ,
Et des neiges de Borée
Glace et durcit les monceaux.

Quitte un orgueil implacable
Et par Vénus condamné :
Par le faix souvent le câble
Roule en arrière entraîné.

Non te Penelopen difficilem procis
Tyrrenus genuit parens.

O quamvis neque te munera nec preces,
Nec tinctus viola pallor amantium ,
15 Nec vir Pieria pellice saucius
Curvat, supplicibus tuis

Parcas, nec rigida mollior æsculo
Nec Mauris animum mitior anguibus.
Non hoc semper erit liminis aut aquæ
20 Cœlestis patiens latus.

ODE XI.

AD MERCURIUM.

Mercuri, nam te docilis magistro
Movit Amphion lapides canendo ,
Tuque, testudo, resonare septem
Callida nervis ,

Intraitable misanthrope ,
D'un Toscan tu tiens le jour ;
Et nouvelle Pénélope ,
Tu rebutes notre amour !

Eh quoi ! ton humeur altière
Rejette ainsi les présents !
Tu repousses la prière
De tes humbles courtisans !
Tu vois la pâleur mortelle
Qu'Amour empreint sur leurs fronts ;
Et d'un époux infidèle
Tu dévores les affronts !

Grâce , ô beauté moins flexible
Que les chênes et les pins !
Grâce , ô cœur plus insensible
Que les serpents africains !
Ne crois pas que ma constance ,
A ton seuil fixant mes pas ,
Brave toujours l'inclémence
De la pluie et des frimas.

ODE XI.

A MERCURE.

Mercure , ô toi qui vis à tes leçons docile
Amphion remuer les pierres par ses chants ;
Lyre aux sept cordes , toi qui sous l'archet mobile
Produis les sons les plus touchants ;

- 5 Nec loquax olim neque grata, nunc et
Divitum mensis et amica templis,
Dic modos Lyde quibus obstinatas
 Applicet aures ;

- Quæ, velut latis equa trima campis
10 Ludit exsultim metuitque tangi ,
Nuptiarum expers et adhuc protervo
 Cruda marito.

- Tu potes tigres comitesque silvas
Ducere, et rivos celeres morari ;
15 Cessit immanis tibi blandienti
 Janitor aulæ ,

- Cerberus, quamvis furiale centum
Muniant angues caput ejus, atque
Spiritus teter saniesque manet
20 Ore trilingui.

 Quin et Ixion Tityosque vultu
Risit invito ; stetit urna paulum
Sicca, dum grato Danai puellas
 Carminè mulces.

- 25 Audiat Lyde scelus atque notas
Virginum pœnas, et inane lymphæ
Dolum fundo pereuntis imo ,
 Seraque fata

- Quæ manent culpas etiam sub Orco.
30 Impiæ (nam quid potuere majus ?) ,
Impiæ sponsos potuere duro
 Perdere ferro.

Lyre autrefois muette, aujourd'hui la merveille
Et des banquets du riche et des temples des Dieux ,
Résonne et de Lydé captive enfin l'oreille
Par tes accents mélodieux.

Telle qu'en son printemps la cavale craintive ,
Bondissant dans les prés , du coursier fuit l'abord ,
De mon amour ainsi, vierge encore et rétive ,
Lydé craint le fougueux transport.

Les tigres, les forêts se pressent pour l'entendre ;
Tu ralentis le cours des rapides torrents ;
Le gardien des enfers est contraint de se rendre ,
Vaincu par tes sons enivrants.

Cependant sur sa tête, horrible chevelure ,
D'innombrables serpents entrelacent leurs nœuds ;
Sa triple gueule exhale une vapeur impure ,
Et distille un sang venimeux.

Le front de Tityus malgré lui se déride ;
Par tes accords divins distrait de son tourment ,
Ixion te sourit, et de la Danaïde
L'urne reste vide un moment.

O Lydé, vois le crime et connais le supplice :
Vois ce vase dont l'eau jamais n'atteint les bords ;
Vois les forfaits punis par la lente justice
Jusque dans l'empire des morts.

Aux flancs de leurs époux, femmes dénaturées
(Ciel, rien de plus hideux n'a souillé tes regards),
N'ont-elles point plongé les pointes acérées
De leurs sacrilèges poignards ?

- Una de multis, face nuptiali
 Digna, perjurum fuit in parentem
 30 Splendide mendax, et in omne virgo
 Nobilis ævum :
- « Surge, quæ dixit juveni marito ,
 Surge, ne longus tibi soranus, unde
 Non times, detur : socerum et scelestas
 40 Falle sorores ,
- Quæ velut nactæ vitulos lænæ
 Singulos, eheu ! lacerant : ego illis
 Mollior nec te feriam neque intra
 Clastra tenebo.
- 45 Me pater sævis oneret catenis ,
 Quod viro clemens misero peperci ;
 Me vel extremos Numidarum in agros
 Classe releget.
- 50 I, pedes quo te rapiunt et auræ ,
 Dum favet nox et Venus ; i secundo
 Omine, et nostri memorem sepulcro
 Scalpe querelam. »

ODE XII.

AD NEOBULEN.

Miserarum est neque Amori dare ludum, neque dulci
 Mala vino lavere, aut exanimari metuentes
 Patruæ verbera linguæ.

Une seule , à sa foi noblement infidèle ,
Mérita d'allumer le flambeau de l'hymen ,
Et couronna son nom d'une gloire immortelle
En trompant un père inhumain.

« Lève-toi , cria-t-elle ; et fuis de ce repaire
« Où peut la trahison t'endormir à jamais ;
« Trop confiant époux, fuis mes sœurs, fuis mon père ;
« Échappe à leurs affreux projets.

« Faibles agneaux livrés à des louves cruelles ,
« Mes sœurs dans ce palais égorgent leurs époux.
« Ah ! je n'ai point leur cœur pour te frapper comme elles,
« Ni pour te livrer à leurs coups.

« Eh ! qu'importe pour moi , si j'épargne ta vie ,
« Qu'un père sans pitié me courbe sous les fers ?
« Qu'importe qu'un vaisseau , voguant pour la Libye ,
« M'exile aux plus lointains déserts ?

« Fuis , et sans t'arrêter vole au prochain rivage ;
« Fuis , Vénus te protège et l'ombre et le Zéphyr ;
« Fuis , et sur mon tombeau grave le témoignage
« De ton fidèle souvenir. »

ODE XII.

A NÉOBULÉ.

Malheur à la beauté dont l'aveugle faiblesse
Tarde à s'initier aux plaisirs amoureux ,
A noyer ses soucis dans une douce ivresse ,
A braver le courroux d'un gardien rigoureux !

- Tibi qualum Cythereæ puer ales, tibi telas ,
5 Operosæque Minervæ studium aufert, Neobule ,
Liparæi nitor Hebri ,

Simul unctos Tiberinis humeros lavit in undis ,
Eques ipso melior Bellerophonte, neque pugno
Neque segni pede victus ;

- 10 Catus idem per apertum fugientes agitato
Grege cervos jaculari , et celer alto latitantem
Fruticeto excipere aprum.

ODE XIII.

AD FONTEM BANDUSIÆ.

- O Fons Bandusiæ, splendidior vitro ,
Dulci digne mero non sine floribus ,
Cras donaberis hædo ,
Cui frons turgida cornibus
- 5 Primis et Venerem et prælla destinat :
Frustra, nam gelidos inficiet tibi
Rubro sanguine rivos
Lascivi soboles gregis.
- Te flagrantis atrox hora Caniculæ
10 Nescit tangere , tu frigus amabile
Fessis vomere tauris
Præbes et pecori vago.

Mais toi, Néobulé, par le Dieu de Cythère
Tu te laisses ravir et corbeille et fuseaux ;
Le jeune et bel Hébrus à ton cœur a su plaire ,
Et tu quittes pour lui Minerve et ses travaux.

Qu'il est beau, quand du Tibre il fend l'onde écumante,
Quand de la course agile il brigue les lauriers ,
Quand il brandit le ceste, ou d'une main puissante,
Nouveau Bellérophon , maîtrise ses coursiers !

Le chevreuil éperdu qui bondit dans la plaine
D'un trait toujours certain par lui tombe frappé ;
Le sanglier, tapi dans sa bauge lointaine ,
A son mortel épieu n'a jamais échappé.

ODE XIII.

A LA FONTAINE DE BANDUSIE.

Demain je veux mêler , aimable Bandusie ,
Un vin délicieux au cristal de tes eaux ;
J'y veux semer des fleurs, et, victime choisie ,
T'immoler un de mes chevreaux.

En vain, le front gonflé par ses cornes naissantes ,
Il prélude en jouant à l'amour, aux combats ;
Demain son sang teindra tes eaux rafraîchissantes ,
Demain finiront ses ébats.

Du brûlant Sirius tu ne crains point la rage ;
Ton aimable fraîcheur en tes réduits profonds
Repose les taureaux lassés du labourage
Avec les troupeaux vagabonds.

- Fies nobilium tu quoque fontium,
 Me dicente cavis impositam illicem
 15 Saxis, unde loquaces
 Lymphæ desiliunt tuæ.

ODE XIV.

AD POPULUM ROMANUM.

- Herculis ritu modo dictus, o plebs,
 Morte venalem petiisse laurum,
 Cæsar Hispana repetit Penates
 Victor ab ora.
- 5 Unico gaudens mulier marito
 Prodeat justis operata Divis,
 Et soror clari ducis, et decoræ
 Supplice vitta
- 10 Virginum matres juvenumque nuper
 Sospitum. Vos, o pueri et puellæ
 Jam virum expertæ, male ominatis
 Parcite verbis.
- 15 Hic dies vere mihi festus atras
 Eximet curas : ego nec tumultum
 Nec mori per vim metuam, tenente
 Cæsare terras.
- 20 I, pete unguentum, puer, et coronas
 Et cadum Marsi memorem duelli,
 Spartacum si qua potuit vagantem
 Fallere testa.

Mes chants vont à jamais illustrer ta Nalade ,
O fontaine , et l'yeuse aux rameaux verdoyants
Qui couronne la grotte où toujours ta cascade
Précipite ses flots bruyants.

ODE XIV.

AU PEUPLE ROMAIN.

Sur les traces d'Hercule , aux dépens de sa vie ,
César qu'on nous disoit acheter ses lauriers ,
O Romains , comme lui , vainqueur de l'Ibérie ,
Revient dans ses foyers.

Fidèle à ton époux , viens , ô chaste Livie ,
Le front ceint du bandeau , remercier les Dieux ;
A nos hymnes sacrés viens , ô tendre Octavie ,
Mêler tes chants pieux.

O mères des guerriers que nous rend son courage ,
Femmes qu'Hymen naguère enchainait à ses lois ,
Enfants , n'outragez point par un triste présage
Ses glorieux exploits.

Les noirs soucis fuiront dans ce jour d'allégresse.
Qu'ai-je à craindre , ô César , le fer des assassins ,
Qu'al-je à craindre la guerre , alors que ta sagesse
Préside à nos destins ?

Esclave , apporte-moi des parfums , des guirlandes ,
Et du vin qui du Marse ait gardé souvenir ,
Si dans quelque cellier Spartacus et ses bandes
En laissèrent mûrir.

Dic et argutæ properet Nearæ
Myrrheum nodo cohibere crinem ;
Si per invisum mora janitorem
Fiet , abito.

25 Lenit albescens animos capillus
Litium et rixæ cupidos protervæ :
Non ego hoc ferrem calidus juvena
Consule Planco.

ODE XV.

IN CHLORIN.

Uxor pauperis Ibyci.,
Tandem nequitiae fige modum tuæ
Famosisque laboribus :
Maturo propior desine funeri

5 Inter ludere virgines ,
Et stellis nebulam spargere candidis.
Non si quid Pholoen satis
Et te , Chlори , decet : filia rectius

Expugnat juvenum domos ,
10 Pulso Thyias uti concita tympano.

Va dire à Nééra qu'elle vienne sur l'heure ,
Nouant ses beaux cheveux , partager mes ébats ;
Si le portier maudit te ferme sa demeure ,
Retourne sur tes pas.

Ma pétulante humeur fait place à la sagesse ,
Mon sang s'est appauvri , l'hiver blanchit mon front ;
Mais au temps de Plancus ma bouillante jeunesse
Eût vengé cet affront.

ODE XV.

A CHLORIS.

Enfin modère ta licence ,
O femme du pauvre Ibycus ;
Mets un terme à ton impudence ,
Renonce aux travaux de Vénus.

Des jeunes filles , à ton âge ,
Voudrais-tu partager les jeux ,
Et sous un ténébreux nuage
De l'azur éteindre les feux ?

Pholoé touche à son aurore ,
Le plaisir sied à ses appas ;
Mals la volupté déshonore ,
Chloris , quand on touche au trépas.

Ta fille peut , dans son ivresse ,
Forcer le seuil de ses amants :
De Bacchus ainsi la prêtresse
S'élance au bruit des instruments.

Illam cogit amor Nothi
Lascivæ similem ludere capreæ;

Te lanæ prope nobilem
Tonsæ Luceriam, non citharæ, decent,
15 Nec flos purpureus rosæ,
Nec poti vetulam sæce tenus cadi.

ODE XVI.

AD MÆCENATEM.

Inclusam Danaen turris ahenea
Robustæque fores et vigiliū canum
Tristes excubiæ munierant satis
Nocturnis ab adulteris,
5 Si non Acrisium, virginis abditæ
Custodem pavidum, Jupiter et Venus
Risissent : fore enim tutum iter et patens
Converso in pretium Deo.
Aurum per medios ire satellites
10 Et perrumpere amat saxa potentius
Ictu fulmineo : concidit auguris
Argivi domus ob lucrum
Demersa exitio ; diffidit urbium
Portas vir Macedo, et subruit æmulos
15 Reges muneribus ; munera navium
Sævos illaqueant duces.

Laisse-la, de Nothus éprise ,
Folâtrer comme les chevreaux ;
Et qu'à ta vieillesse il suffise
De tourner tes nobles fuseaux.

Va dire adieu dans Lucérie
Au luth, à la rose, aux festins ;
N'épuise plus jusqu'à la lie
La coupe du Dieu des raisins.

ODE XVI.

A MÉCÈNE.

Dans une tour d'airain, sous des portes solides
Danaé de son père assurait le repos ;
Et des chiens vigilants, sentinelles rigides ,
Des nocturnes amants déjouaient les complots.

Mais que lui sert de fuir les périls qu'il redoute ?
Jupiter et Vénus confondent ses desseins :
Le Dieu se change en or, assuré que la route
S'ouvrira vaste et libre au maître des humains.

L'or, malgré leurs soldats, des rois force l'asile ;
Mieux que la foudre, il fend les rocs les plus épais ;
L'or creusa sous les pas de l'époux d'Ériphyle
L'abîme où sa maison s'engloutit pour jamais.

Semé dans leurs cités l'or, bien mieux que la force,
Du Macédonien supplanta les rivaux ;
L'or abat les remparts, et sa trompeuse amorce
Sur leurs flottes séduit les plus fiers amiraux.

Crescentem sequitur cura pecuniam
Majorumque fames. Jure perhorruī
Late conspicuum tollere verticem ,
20 Mæcenās, equitum decus.

Quanto quisque sibi plura negaverit ,
Ab Dis plura feret. Nil cupientium
Nudus castra peto, et transfuga divitum
 Partes linquere gestio ,

25 Contemptæ dominus splendidior rei
Quam si quidquid arat impiger Appulus
Occultare meis dicerer horreis ,
 Magnas inter opes inops.

 Puræ rivus aquæ silvaque jugerum
30 Paucorum et segetis certa fides meæ
Fulgentem imperio fertilis Africæ
 Fallit sorte beatior.

 Quanquam nec Calabræ mella ferunt apes ,
Nec Læstrigonia Bacchus in amphora
35 Languescit mihi , nec plingula Gallicis
 Crescunt vellera pascuis ,

 Importuna tamen pauperies abest ,
Nec , si plura velim , tu dare deneges.
Contracto melius parva cupidine
40 Vectigalia porrigam ,

 Quam si Mygdoniis regnum Alyattei
Campis continuem. Multa petentibus
Desunt multa : bene est , cui Deus obtulit.
 Parca , quod satis est , manu.

La fureur d'amasser croît avec la richesse.
Oh ! qu'à bon droit, Mécène, ô noble chevalier,
Jamais je n'ai voulu, démentant ma sagesse,
Pour attirer les yeux, lever un front altier !

Pour qui sait maltriser sa folle intempérance,
Le ciel même se plaît à doubler les plaisirs :
Joyeux et nu, je fuis du camp de l'opulence
Au camp du pauvre exempt d'ambitieux désirs.

Dans mon humble réduit mon sort est plus splendide
Que si dans mes greniers, pauvre au sein des trésors,
J'entassais les épis qu'aux rives de l'Aufide
L'Apulien recueillie au prix de longs efforts.

Un bois de peu d'arpents, une claire fontaine,
Un champ toujours docile aux vœux du moissonneur,
Voilà mes biens ! Jamais dans son riche domaine
Le superbe Africain n'a connu mon bonheur.

Si ce n'est point pour moi que la Gaule fertile
De leurs molles toisons revêt ses gras troupeaux,
Que mûrit le Cécube enfermé dans l'argile,
Que du Matin l'abeille explore les coteaux,

Du moins je ne crains point l'indigence importune,
Tes dons, pour me combler, n'attendent que mes vœux ;
Mais j'agrandirai mieux mon étroite fortune
En modérant l'essor d'un vol aventureux.

Aux états de Crésus pourquoi joindre le Xanthe ?
Qui désire toujours ne possède jamais.
Heureux à qui les Dieux, d'une main complaisante
Au gré de ses besoins, mesurent leurs bienfaits !

ODE XVII.

AD ÆLIUM LAMIAM.

- Æli, vetusto nobilis ab Lamo,
(Quando et priores hinc Lamias ferunt
Denominatos, et nepotum
Per memores genus omne fastos
5 Auctore ab illo ducit originem
Qui Formiarum mœnia dicitur
Princeps, et innantem Maricæ
Littoribus tenuisse Lirim
Late tyrannus) cras follis nemus
10 Multis et alga littus inutili
Demissa tempestas ab Euro
Sternet, aquæ nisi fallit augur
Annosa cornix. Dum potis, aridum
Compone lignum; cras Genium mero
15 Curabis et porco bimestri
Cum famulis operum solutis.

ODE XVIII.

AD FAUNUM.

- Faune, Nympharum fugientum amator,
Per meos fines et aprica rura
Lenis incedas abeasque parvis
Æquus alumnis,

ODE XVII.

A ÆLIUS LAMIA.

De l'antique Lamus illustre rejeton ,
Ælius (aussi bien est-ce à lui que l'histoire ,
Déroulant à nos yeux les fastes de mémoire ,
Des premiers Lamia fait remonter le nom),

Fils du vainqueur puissant qui sut par son courage
De la noble Formie asseoir les fondements ,
Et dompter le Liris qui de ses flots dormants
Baigne de Marica le paisible rivage :

De leurs feuilles demain l'impétueux autan
Dépouillera les bois ; sur les grèves stériles
Les flots repousseront les algues inutiles ,
Ou la corneille en vain prédirait l'ouragan.

Pour abriter ton bois n'attends pas la tempête :
Demain offre au Génie un pourceau de deux mois ;
Et quittant ses travaux que l'esclave à ta voix
S'enivre d'un vin pur et partage la fête.

ODE XVIII.

A FAUNE.

Faune , dont l'amour suit les Nymphes fugitives ,
De mon domaine viens féconder les coteaux ;
Veille, en te retirant, sur mes brebis craintives ,
Veille sur mes tendres agneaux.

- 5 Si tener pleno cadit hædus anno ,
 Larga nec desunt Veneris sodali
 Vina crateræ, vetus ara multo
 Fumat odore.
- 10 Ludit herboso pecus omne campo ,
 Quum tibi Nonæ redeunt Decembres;
 Festus in pratis vacat otioso
 Cum bove pagus;
- 15 Inter audaces lupus errat agnos;
 Spargit agrestes tibi silva frondes;
 Gaudet invisam pepulisse fossor
 Ter pede terram.

ODE XIX.

AD TELEPHUM.

- Quantum distet ab Inacho
 Codrus pro patria non timidus mori
 Narras, et genus Æaci,
 Et pugnata sacro bella sub Ilio :
- 5 Quo Chium pretio cadum
 Mercemur, quis aquam temperet ignibus,
 Quo præbente domum et quota
 Pelignis caream frigoribus, taces.
- 10 Da Lunæ propere novæ,
 Da noctis mediæ, da, puer, auguris
 Murenæ : tribus aut novem
 Miscentur cyathis pocula commodis.

Sur ton antique autel un chevreau chaque année
Parmi des flots d'encens tombe , et , chère à Vénus ,
Ma coupe généreuse et de fleurs couronnée
Verse les trésors de Bacchus.

Quand décembre nous rend ta fête solennelle ,
Partout sur les gazons s'ébattent les troupeaux ,
Partout le laboureur se repose et dételle
Les compagnons de ses travaux.

Le feuillage des bois s'agite en ta présence ;
Le loup vient se mêler aux agneaux enhardis ;
Le vigneron joyeux trois fois frappe en cadence
Les sillons qu'il avait maudits.

ODE XIX.

A TÉLÈPHE.

O Télèphe, tu sals calculer les années
Qui de l'époque d'Inachus
Séparent le trépas du généreux Codrus ;
Tu peins les sanglantes journées
Où Pergame expira sous les fils d'Éacus ;
Mais à quel prix le vin s'achète ,
Qui fait chauffer les bains, et contre les frimas
A quelle heure , en quelle retraite
Trouverai-je un abri, tu ne l'enseignes pas...
Versez pour la lune nouvelle ,
Versez pour honorer l'augure Muréna ,
Et qu'en cette nuit solennelle
Ou trois fois ou neuf fois dans la coupe ruisselle
La liqueur qu'un Dieu nous donna.

- Qui Musas amat impares ,
 Ternos ter cyathos attonitus petet
 15 Vates : tres prohibet supra
 Rixarum metuens tangere Gratia ,
 Nudis juncta sororibus.
 Insanire juvat : cur Berecynthiæ
 Cessant flamina tibiæ ?
 20 Cur pendet tacita fistula cum lyra ?
 Parcentes ego dexteras
 Odi : sparge rosas ; audiat invidus
 Dementem strepitum Lycus
 Et vicina seni non habilis Lyco.
 25 Spissa te nitidum coma ,
 Puro te similem , Telephe , Vespero ,
 Tempestiva petit Rhode ;
 Me lentus Glyceræ torret amor meæ.

ODE XX.

AD PYRRHUM.

- Non vides quanto moveas periclo ,
 Pyrrhe , Gætulæ catulos lænæ ?
 Dura post paulo fugies inaudax
 Prælia raptor ,
 5 Quum per obstantes juvenum catervas
 Ibit insignem repetens Nearchum :
 Grande certamen , tibi præda cedat
 Major an illi.
 Interim , dum tu celeres sagittas
 10 Promis , hæc dentes acuit timendos ,

Si l'amant des neuf Sœurs, oubliant la sagesse ,
Au cratère pulse neuf fois ,
Les Grâces, redoutant les combats et l'ivresse ,
Nous disent : Bornez-vous à trois.....
Mais quoi ! pour seconder un aimable délire ,
Les flûtes ne résonnent pas !
Le hautbois suspendu se tait comme la lyre !
Quel charme a donc glacé vos bras ?
Vite effeuillez la rose , et que notre folle
Réveille l'envieux Lycus
Et la jeune beauté qu'en dépit d'Idalie
Hymen enchaîne au vieil Argus.
Brillant comme Vesper quand son flambeau s'allume ,
Ton front pur et tes beaux cheveux
De la fraîche Rhodé fixent l'œil amoureux ,
Et ma Glycère me consume.

ODE XX.

A PYRRHUS.

Quoi ! Pyrrhus, tu prétends à leur mère numide
Ravir impunément ses tendres lionceaux ?
A l'aspect du danger devenu plus timide ,
Tu fuiras avant peu ses furieux assauts.

Au travers des chasseurs elle accourt acharnée
Arracher de tes bras Néarque ses amours ;
A qui d'elle ou de toi va dans cette journée
Échoir le noble prix d'un tragique concours ?

Tu prépares ton arc et ta flèche terrible ,
Elle aigulise ses dents et rugit de courroux ;

Arbiter pugnæ posuisse nudo
Sub pede palmam

Fertur et leni recreare vento
Sparsum odoratis humerum capillis,
15 Qualis aut Nireus fuit aut aquosa
Raptus ab Ida.

ODE XXI.

AD AMPHORAM.

O nata mecum consule Manlio,
Seu tu querelas sive geris jocos
Seu rixam et insanos amores
Seu facilem, pia testa, somnum;

5 Quocumque lectum nomine Massicum
Servas, moveri digna bono die,
Descende Corvino jubente
Promere languidiora vina.

Non ille, quanquam Socraticis madet

Lui, de votre combat spectateur impassible ,
Foule aux pieds la couronne et se rit de vos coups.

Du Zéphyr amoureux la brise complaisante
Fait flotter sur son cou ses cheveux parfumés :
Tel Nirée ou l'enfant que des sources du Xanthe
Jupiter enleva dans les cieux enflammés.

ODE XXI.

A SON AMPHORE.

Contemporaine chérie ,
Sainte Amphore à qui Bacchus
Autrefois donna la vie
Sous le consul Manlius :
Soit qu'en tes flancs tu recèles
Les jeux , le chagrin cuisant ,
Le fol amour , les querelles ,
Ou le sommeil bienfaisant ;

Dans ce beau jour sur ma table
Viens , quels que soient tes effets ;
De ton calès délectable
Viens humecter nos palais ;
Descends , Corvinus l'ordonne ,
Des celliers où tu languis ;
Et de l'amant d'Érigone
Verse-nous les dons exquis.

De son austère doctrine
Socrate a nourri son cœur ;

10

Sermonibus, te negliget horridus :

Narratur et prisci Catonis

Sæpe mero caluisse virtus.

15

Tu lene tormentum ingenio admoves

Plerumque duro ; tu sapientium

Curas et arcanum jocosum

Consilium retegis Lyæo ;

20

Tu spem reducis mentibus anxiis ,

Viresque et addis cornua pauperi

Post te neque iratos trementi

Regum apices neque militum arma.

Te Liber et, si læta aderit, Venus

Segnesque nodum solvere Gratia

Vivæque producent lucernæ ,

Dum rediens fugat astra Phœbus.

Mais de son humeur chagrine
Ton nectar sera vainqueur :
Chez nos aïeux ta largesse
Plus d'une fois, nous dit-on,
Sut réchauffer la sagesse
Et la vertu de Caton.

Par toi maint esprit stérile
Doucement sollicité
S'échauffe et devient fertile,
Grâce à ta fécondité.
Tu soumetts à ton empire
Les sages les plus discrets,
Et dans leur joyeux délire
Tu divulgues leurs secrets.

Tu ramènes l'espérance
Dans le sein des affligés
Tu redonnes l'assurance
Aux pauvres découragés ;
Par toi leur front se relève,
Et des tyrans en fureur
Le diadème et le glaive
Pour eux n'ont plus de terreur.

Viens, ô reine de Cythère,
Égayer notre festin ;
Viens aussi, Grâce légère,
À tes sœurs donnant la main ;
Coulez, vins, coulez encore
À la clarté des flambeaux,
Jusqu'au moment où l'Aurore
Sortira du sein des eaux.

ODE XXII.

AD DIANAM.

Montium custos nemorumque , Virgo ,
Quæ laborantes utero puellas
Ter vocata audis adimisque leto ,
Diva triformis ,

- 5 Imminens villæ tua pinus esto ,
Quam per exactos ego lætus annos
Verris obliquum meditantis ictum
Sanguine donem.

ODE XXIII.

AD PHIDYLEN.

Cœlo suplnas si tuleris manus
Nascente Luna , rustica Phidyle ,
Si ture placaris et horna
Fruge Lares avidaque porca ,

- 5 Nec pestilentem sentiet Africum
Fecunda vitis , nec sterilem seges

ODE XXII.

A DIANE.

Des monts et des forêts ô vierge tutélaire ,
Déesse au triple nom, par qui l'épouse en pleurs
En t'invokant trois fois au moment d'être mère ,
Sent ranimer sa vie et finir ses douleurs :

Je viens t'offrir ce pin qui, sur mon toit rustique
Étend ses verts rameaux, et verra tous les ans
Immoler un pourceau qui de sa hure oblique ,
Déjà prêt à frapper, aiguisse en vain les dents.

ODE XXIII.

A PHIDYLE.

Lorsque Phébé renaissante
Apparaîtra dans les cieux ,
Lève une main suppliante
Afin d'implorer tes Dieux :
Sur l'autel où l'encens fume ,
Avec les épis des champs
Offre selon la coutume
Un porc engraisé de glands.

De l'Auster ainsi ta vigne
Ne craindra plus les poisons ;
Ainsi la rouille maligne
Épargnera tes moissons.

Rubiginem , aut dulces alumni
Pomifero grave tempus anno.

Nam quæ nivall pascitur Algidò
10 Devota quercus inter et ilices ,
Aut crescit Albanis in herbis ,
Victima pontificum secures

Cervice tinget : te nihil attinet
Tentare multa cæde bidentium
15 Parvos coronantem marino
Rore Deos fragillique myrto.

Immunis aram si tetigit manus ,
Non sumptuosa blandior hostia
Mollivit aversos Penates
20 Farre pio et saliente mica.

En vain l'Automne ennemie
Sévira sur les troupeaux :
La fatale épidémie
N'atteindra point tes chevreaux.

Parmi ces gras pâturages ,
Où les chênes et les pins
Couvrent de leurs frais ombrages
L'Algide et les monts Albains ,
Laisse grandir la génisse
Qui du Flamine opulent
Dans un pompeux sacrifice
Teindra le couteau sanglant.

Ah ! crois-moi : pour te défendre
Et conjurer les fléaux ,
Qu'est-il besoin de répandre
Le sang de nombreux agneaux ?
Non, non ; le myrte fragile
Et le romarin sied mieux
Pour couronner, ô Phidyle ,
Le front de tes humbles Dieux.

Dès qu'une main chaste et pure
A touché les saints autels,
L'innocence est toujours sûre
D'attendrir les immortels.
Reste simple pour leur plaire :
L'orge et le sel pétillant
Fléchiront mieux leur colère
Qu'un sacrifice brillant.

ODE XXIV.

IN AVAROS.

Intactis opulentior
Thesauris Arabum et divitis Indiæ ,
Cæmentis licet occupes
Tyrrhenum omne tuis et mare Apulicum ,

5 Si figit adamantinos
Summis verticibus dira Necessitas
Clavos , non animum metu ,
Non mortis laqueis expedit caput.

10 Campestris melius Scythæ ,
Quorum plaustra vagas rite trahunt domos ,
Vivunt et rigidi Getæ ,
Immetata quibus jugera liberas

15 Fruges et Cererem ferunt ,
Nec cultura placet longior annua ,
Defunctumque laboribus
Æquali recreat sorte vicarius.

20 Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens ;
Nec dotata regit virum
Conjux , nec nitido fudit adultero.

Dos est magna parentum
Virtus et metuens alterius viri
Certo fœdere castitas ,
Et peccare nefas aut pretium est mori.

ODE XXIV.

CONTRE LES AVARES.

De l'Arabe vaincu ta superbe opulence
Surpasserait en vain les fabuleux trésors ;
De l'une et l'autre mer soumise à ta puissance
Vainement tes palais envahiraient les bords :

Si , prête à t'enlacer dans sa mortelle étreinte ,
La Parque au faîte altier fixe le clou fatal ,
Tu ne peux dérober ni ton ame à la crainte ,
Ni ta tête orgueilleuse au pouvoir infernal.

Ah ! dans leur vie errante, oui, plus heureux les Scythe
Trainant sur des chariots leurs mobiles maisons ,
Et les Gètes parmi des guérets sans limites
Où Cérès fait mûrir de communes moissons !

Heureux pays où l'homme , au terme de l'année ,
Quitte un sol épuisé pour des sillons nouveaux ,
Où , quand du laboureur la tâche est terminée ,
Un autre pour un an succède à ses travaux !

Là jamais on ne vit la marâtre emportée
Sur le faible orphelin lever un bras jaloux ;
Jamais dans son orgueil une femme dotée
N'osa de son amant menacer un époux.

La vertu des parents , l'horreur de l'adultère ,
Voilà le seul trésor dont l'époux est épris ;
Et faillir au devoir est chez ce peuple austère
Un monstrueux forfait dont la mort est le prix.

25

O quisquis volet impias
Cædes et rabiem tollere civicam,
Si quæret « Pater Urbium »
Subscribi statuis, indomitam audeat

30

Refrenare licentiam,
Clarus postgenitis, quatenus, heu nefas !
Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus invidi.

35

Quid tristes querimonîæ,
Si non supplicio culpa reciditur ?
Quid leges sine moribus
Vanæ proficiunt, si neque fervidis

40

Pars inclusa caloribus
Mundi, nec Boreæ finitimum latus
Duratæque solo nives
Mercatorem abigunt; horrida callidi

45

Vincunt æquora navitæ;
Magnum pauperies opprobrium jubet
Quidvis et facere et pati,
Virtutisque viam deserit arduæ?

50

Vel nos in Capitolium,
Quo clamor vocat et turba faventium,
Vel nos in mare proximum
Gemmas et lapides aurum et inutile,

Summi materiem mali,
Mittamus, scelerum si bene pœnitet.
Eradenda cupidinis
Pravi sunt elementa, et teneræ nimis

Des sanglantes fureurs de nos guerres civiles
Veux-tu, qui que tu sois, effacer les forfaits,
Et que ce noble titre : « Au Père de nos villes »,
Sur nos marbres gravé, consacre tes bienfaits ?

Ose enfin réfréner la licence indomptée,
Ose ; ainsi ta vertu vivra dans l'avenir :
Car présente on la hait ; mais, au ciel remontée,
Nos regrets lui voueront un pieux souvenir.

Mais que sert de pousser des plaintes douloureuses
Si par le châtiment le mal n'est extirpé ?
Où les mœurs ont failli, par des lois rigoureuses
Que sert que désormais le crime soit frappé ;

S'il faut que du marchand l'avarice insensée
De la zone torride affronte les climats,
Et ces champs engourdis sous la neige glacée
Dont l'Aquilon durcit les éternels amas ;

Si d'habiles nochers surmontent la tempête ;
Si l'indigence, en butte au mépris des humains,
Pour le fuir, à tout faire, à tout subir est prête,
Et de l'âpre vertu déserte les chemins ?

La foule nous attend : courons au Capitole ;
Portons, pour mériter ses applaudissements,
Ou dans les flots voisins plongeons cet or frivole,
Ces perles, ces rubis et ces vains diamants.

Ils ont fait nos malheurs : qu'un juste sacrifice
Des Romains convertis prouve les repentirs.
Hâtons-nous, il est temps ; d'une lâche avarice
Extirpons à jamais les funestes désirs.

- 55 Mentes asperioribus
 Formandæ studiis. Nescit equo rudis
 Hærerere ingenuus puer
 Venarique timet, ludere doctior,

 Seu Græco jubeas trocho,
 Seu malis velita legibus alea,
 Quum perjura patris fides
 60 Consortem socium fallat et hospitem,

 Indignoque pecuniam
 Hæredi properet. Scilicet improbæ
 Crescunt divitiæ; tamen
 Curtæ nescio quid semper abest rei.

ODE XXV.

AD BACCHUM.

- Quo me, Bacche, rapis tui
 Plenum? Quæ nemora aut quos agor in specus,
 Velox mente nova? Quibus
 Antris egregii Cæsaris audiar

 5 Æternum meditans decus
 Stellis inserere et concilio Jovis?
 Dicam insigne, recens, adhuc
 Indictum ore alio. Non secus in jugis

Par de mâles travaux qu'une trempe nouvelle
Raffermissse les cœurs dans le luxe avilis.
Quoi ! le jeune Romain sur un coursier chancelle !
La chasse briserait ses membres amollis !

Quoi ! les dés interdits par une loi sévère ,
Quoi ! le cerceau du Grec a pour lui des attrails ,
Cependant que la ruse et la fourbe d'un père
D'un hôte ou d'un client trahit les intérêts !

Mais tandis qu'il accroit sa coupable opulence
Que brûle d'engloutir un Indigne héritier,
Inutiles efforts ! au sein de l'abondance
Il désire , et jamais son bonheur n'est entier.

ODE XXV.

A BACCHUS.

Bacchus, où veux-tu donc entraîner le poète
Rempli de ta divinité ?
Dans quels bois , dans quelle retralte
Par un esprit nouveau va-t-il être emporté ?

Dans quels antres lointains m'en irai-je redire
De César le nom glorieux ?
Quels rochers entendront ma lyre
L'introduire aux conseils du monarque des cieux ?

Je cède au Dieu qui m'appelle ;
Écoutez des chants sacrés
Que jamais bouche mortelle
Avant moi n'a proférés.

Exsomnia stupet Evias,

10 Hebrum prospiciens et nive candidam

Thracen ac pede barbaro

Lustratam Rhodopen, ut mihi devio

Ripas et vacuum nemus

Mirari libet. O Naladum potens

15 Baccharumque valentium

Proceras manibus vertere fraxinos,

Nil parvum aut humili modo,

Nil mortale loquar. Dulce periculum est,

O Lenæ! sequi Deum

20 Cingentem viridi tempora pampino.

ODE XXVI.

AD VENEREM.

Vixi puellis nuper idoneus,

Et militavi non sine gloria;

Nunc arma defunctumque bello

Barbiton hic paries habebit,

Ainsi qu'une Bacchante en sa veille s'étonne
Quand l'Hèbre à ses regards parait au pied des monts,
Et la Thrace, et l'Hémos que la neige couronne,
Et ton peuple barbare et tes chœurs vagabonds :

Tel au fond d'un bois solitaire ,
Aux bords des ruisseaux murmurants ,
Épris de l'ombre et du mystère ,
J'aime à porter mes pas errants.

Toi qui règnes sur les Ménades
Dont le bras vigoureux déracine les pins ,
Désormais, ô roi des Naiades.
Je n'aurai que des chants immortels et divins.

Rien n'arrêtera mon audace :
Le péril même est attrayant
Quand on s'élance sur la trace
Du Dieu qui ceint son front du pampre verdoyant.

ODE XXVI.

A VÉNUS.

De nos jeunes beautés naguères
Je partageais les doux ébats ;
Souvent tu m'as vu dans tes guerres
Livrer de glorieux combats.
Aujourd'hui, privé de mes charmes ,
Vaincu du temps je rends les armes ,
Mon luth a besoin de repos :

- 5 Lævum marinæ qui Veneris latus
Custodit. Hic, hlc ponite lucida
Funalia et vectes et arcus
Oppositis foribus minaces.

- O quæ beatam, Diva, tenes Cyprum et
10 Memphin carentem Sithonia nive,
Regina, sublimi flagello
Tange Chloen semel arrogantem.

ODE XXVII.

AD GALATEA M.

- Impios parræ recinentis omen
Ducat, et præguans canis, aut ab agro
Rava decurrens lupa Lanuvino
Fetaque vulpes;
5 Rumpat et serpens iter institutum,
Si per obliquum similis sagittæ
Terruit mannos: ego cul timebo,
Providus auspex,
Antequam stantes repetat paludes
10 Imbrium divina avis imminetum,
Oscinem corvum prece suscitabo
Solis ab ortu.

Je le suspends , pieux hommage ,
A la gauche de ton image ,
O Vénus , ô fille des flots.

Portez les torches enflammées ,
Portez les arcs et les leviers
Terribles aux portes fermées
Par d'inexorables géôliers.
O reine dans Chypre adorée
Et dans Memphis où de Borée
Jamais ne sévit la rigueur ,
Viens et , levant ton fouet terrible ,
Frappe , et qu'à mes vœux insensible
Chloé reconnaisse un vainqueur.

ODE XXVII.

A GALATÉE.

Qu'une louve fondant des monts de Lanuvie ,
Du nocturne hibou que les lugubres chants ,
Que de jeunes renards une mère suivie
Soient les présages des méchants ;

Pleine encor devant eux qu'une lice s'avance ;
Qu'au travers du chemin déroulant ses anneaux ,
Soudain comme une flèche un noir serpent s'élance
Pour épouvanter leurs chevaux !

Mais un fidèle ami , quand je crains pour sa tête ,
D'un corbeau vers l'aurore entendra les accents ,
Avant que la corneille , annonçant la tempête ,
Retourne aux marais croupissants.

Sis licet felix, ubicumque mavis,
Et memor nostri, Galatea, vivas;
15 Teque nec lævus vetet ire picus
Nec vaga cornix.

Sed vides quanto trepidet tumultu
Pronus Orion : ego quid sit ater
Hadriæ novi sinus, et quid albus
20 Peccet lapyx.

Hostium uxores puerique cæcos
Sentiant motus orientis Austri et
Æquoris nigri fremitum et trementes
Verbere ripas.

Sic et Europe niveum doloso
25 Credidit tauro latus, et scatentem
Belluis pontum mediasque fraudes
Palluit audax.

Nuper in pratis studiosa florum et
30 Debitæ Nymphis opifex coronæ,
Nocte sublustri nihil astra præter
Vidit et undas.

Quæ simul centum tetigit potentem
Oppidis Creten : « Pater ! o relictum
35 Fillæ nomen pietasque, dixit,
Victa furore !

Unde ? quo veni ? Levis una mors est
Virginum culpæ. Vigilansne ploro
Turpe commissum ? an vitiis carentem
40 Ludit imago

Pars, ô ma Galatée, à mon amour constante ;
Que le bonheur partout sourie à tes appas ;
Que le fatal pivert et la corneille errante
Ne retardent jamais tes pas.

Mais quoi ! l'Adriatique est féconde en naufrages ;
Le déclin d'Orion va soulever les flots ;
Souvent j'ai vu Zéphyre, enfantant les orages ,
Tromper l'espoir des matelots.

De nos seuls ennemis que les fils et les femmes
Éprouvent les assauts du terrible ouragan ,
Et les mugissements et le fracas des lames
Qu'aux écueils va briser l'autan.

Par un taureau perfide autrefois entraînée ,
La blanche Europe ainsi maudit sa folle erreur ;
De monstres , de périls partout environnée
L'imprudente pâlit d'horreur.

La vierge qui tantôt des fleurs de la prairie
Aux Nymphes préparait un hommage pieux ,
Ne volt plus dans la nuit que la mer en furie
Et les sombres flambeaux des cieux.

« Mon père ! » cria-t-elle en touchant au rivage
Où brillent des Crétois les puissantes cités ;
« Nom sacré que ta fille abandonne à l'outrage !
« Saints devoirs que j'ai désertés !

« D'où viens-je ? où suis-je ? hélas ! ô fille criminelle ,
« C'est trop peu d'une mort pour payer ta rançon !
« Veillé-je ainsi pleurante ? ou la folie a-t-elle
« Égaré ma faible raison ?

Vana, quæ porta fugiens eburna
Somnium ducit? Meliusne fluctus
Ire per longos fuit, an recentes
Carpere flores?

45 Si quis infamem mihi nunc juvenum
Dedat iratæ, lacerare ferro et
Frangere enitar modo multum amati
Cornua monstri!

Impudens liqui patrios Penates;
50 Impudens Orcum moror! ô Deorum
Si quis hæc audis, utinam inter errem
Nuda leones!

Antequam turpis macies decentes
Occupet malas teneræque succus
55 Defluat prædæ, speciosa quæro
Pascere tigres.

« Vilis Europe, pater urget absens,
« Quid mori cessas? » Potes hac ab orno
Pendulum zona bene te secuta
60 Lædere collum.

Sive te rupes et acuta leto
Saxa delectant, age, te procellæ
Crede veloci; nisi herile mavis
Carpere pensum,

65 Regius sanguis, dominæque tradi
Barbaræ pellex. » Aderat querenti

- « Un vain songe , alarmant ma pudeur innocente ,
« Par la porte d'ivoire a-t-il fui de l'enfer ?
« Ne valait-il pas mieux cueillir la fleur naissante
« Que d'errer sur la vaste mer ?
- « Si le ciel désormais livrait à ma colère
« Ce monstrueux taureau qui causa mes malheurs ,
« Le fer mutilerait ses cornes que naguère
« Mon foi amour ceignait de fleurs.
- « Du foyer paternel j'ai fui sans retenue ,
« Misérable ! et je tarde à descendre aux enfers !
« Dieux , si vous m'entendez , livrez , errante et nue ,
« Europe aux monstres des déserts.
- « Avant que le chagrin me sèche et me dévore
« Et de mon front brillant fasse un objet d'horreur ,
« Des tigres affamés puissé-je , belle encore ,
« Assouvir bientôt la fureur !
- « Entends la voix d'un père , et vengeant la nature
« Hâte-toi de mourir ; attache à ces rameaux ,
« Serre autour de ton cou ta fidèle ceinture
« Et finis ta honte et tes maux !
- « Vois ces âpres rochers qui bordent le rivage ;
« La mort sur les écueils s'offre encore à ton choix :
« Lance-toi dans l'abîme , ou va dans l'esclavage
« Déshonorer le sang des rois.
- « Va tourner les fuseaux , va , d'un maître barbare
« Concubine avilie , endurer tous les jours
« Les affronts mérités qu'une épouse prépare
« A tes adultères amours. »

Perfidum ridens Venus , et remisso
Filius arcu ;

Mox , ubi lusit satis : « Abstineto ,
70 Dixit , irarum calidæque rixæ ,
Quum tibi invisus laceranda reddet
Cornua taurus.

Uxor invicti Jovis esse nescis ?
Mitte singultus , bene ferre magnam
75 Disce fortunam : tua sectus orbis
Nomina ducet. »

ODE XXVIII.

AD LYDEN.

Festo quid potius die
Neptuni faciam ? Prome reconditum ,
Lyde strenua , Cæcubum ,
Munitæque adhibe vim sapientiæ.

5 Inclinare meridiem
Sentis ; ac , veluti stet volucris dies ,
Parcis deripere horreo
Cessantem Bibuli consulis amphoram.

Nos cantabimus invicem
10 Neptunum et virides Nereïdum comas ;
Tu curva recines lyra
Latonam et celeris spicula Cynthiæ ;

Europe ainsi gémit : la reine de Cythère
 Avec un ris malin contemple ses douleurs ;
 Sur son arc détendu penché près de sa mère ,
 Amour se repait de ses pleurs.

- « Suspends, lui dit Vénus, ces fureurs inutiles :
 « Calme-toi, ce taureau qui cause tes chagrins
 « Va bientôt reparaitre , et ses cornes fragiles
 « Vont se briser entre tes mains.
- « Du puissant Jupiter épouse préférée ,
 « Apaise tes sanglots et sois digne des cieux :
 « De la terre bientôt la plus noble contrée
 « Portera ton nom glorieux. »

ODE XXVIII.

A LYDÉ.

Que ferai-je aujourd'hui pour honorer Neptune ?
 D'un vieux Cécube ici par tes soins apporté
 Je veux boire à longs traits : ta sagesse importune
 Trop long-temps à mes vœux a déjà résisté.

Le jour baisse : crois-tu prolonger sa carrière,
 Et suspendre le vol des coursiers de Phébus ?
 Pourquoi dans le cellier retenir prisonnière
 L'amphore que scella le consul Bibulus ?

Je veux chanter Neptune en mon joyeux délire ,
 Chanter la Néréide aux cheveux azurés ;
 Puis après moi , Lydé, tu diras sur la lyre
 Et Latone et Diane et ses traits assurés.

- Summo carmine, quæ Cnidon
 Fulgentesque tenet Cycladas, et Paphon
 15 Junctis visit oloribus :
 Dicetur merita Nox quoque nænla.

ODE XXIX.

AD MÆCENATEM.

- Tyrrhena regum progenies, tibi
 Non ante verso lene merum cado
 Cum flore, Mæcenas, rosarum et
 Pressa tuls balanus capillis
- 5 Jamdudum apud me est. Eripe te moræ :
 Ne semper udum Tibur et Æsulæ
 Declive contempleris aruum et
 Telegoni juga parricidæ.
- Fastidiosam desere copiam et
 10 Molem propinquam nubibus arduis ;
 Omitte mirari beatæ
 Fumum et opes strepitumque Romæ.
- Plerumque gratæ divitibus vices,
 Mundæque parvo sub lare pauperum
 15 Cœnæ, sine aulæis et ostro ,
 Sollicitam explicuere frontem.

O reine de Paphos , de Gnide et de Cythère ,
Que des cygnes brillants emportent dans les cieux ;
O Nuit , qui des amours protéges le mystère ,
Vous recevrez aussi nos hommages pieux.

ODE XXIX.

A MÉCÈNE.

Noble postérité des rois de l'Étrurie ,
Depuis long-temps , Mécène , ici mes soins pieux
Ont réservé pour toi les parfums de Syrie

Et la rose fleurie

Et l'amphore où vieillit un vin délicieux.

Point de retards , ami : pourquoi d'un œil avide
Contempler tous les jours Ésule et ses coteaux ,
Et les remparts fondés par un fils parricide ,

Et la vallée humide

Que du riant Tibur fécondent les ruisseaux.

Quitte enfin les soucis d'une pompe stérile
Et ce vaste palais qui se perd dans les cieux ;
Cesse enfin d'admirer le fracas de la ville

Et ce luxe inutile

Dont la vaine fumée importune les yeux.

Changer distrait le riche au sein de l'abondance ;
Et de simples repas , sous de pauvres réduits ,
Sans lits , sans dais de pourpre et sans magnificence ,

De la triste opulence

Dériderent souvent le front chargé d'ennuis.

Jam clarus occultum Andromedæ pater
Ostendit ignem ; jam Procyon furit

Et stella vesani Leonis ,
20 Sole dies referente siccus.

Jam pastor umbras cum grege languido
Rivumque fessus quærit et horridi
Dumeta Silvani , caretque
Ripa vagis taciturna ventis.

25 Tu civitatem quis deceat status
Curas, et Urbi sollicitus times
Quid Seres et regnata Cyro
Bactra parent Tanaisque discors.

Prudens futuri temporis exitum
30 Caliginosa nocte premit Deus ,
Ridetque si mortalis ultra
Fas trepidat. Quod adest memento

Componere æquus : cætera fluminis
Ritu fontantur, nunc medio alveo
35 Cum pace delabentis Etruscum
In mare, nunc lapides adesos

Stirpesque raptas et pecus et domos
Volventis una, non sine montium
Clamore vicinæque silvæ,
40 Quum fera diluvies quietos

De son astre éclipsé , durant la nuit sereine ,
Le père d'Andromède étale les splendeurs ,
Tout s'embrâse des feux que Procyon déchaîne ,
Et le Lion ramène

Des soleils de l'été les mortelles ardeurs.

Le pâtre fatigué , la brebis languissante
De l'inculte Sylvain cherchent les bois aimés
Et le ruisseau limpide et son eau murmurante ,
Mais par la brise errante
Ses bords silencieux ne sont plus ranimés.

A restaurer l'État tu consumes ta vie ;
De l'Indus impuissant tu soupçonnes les flots ;
Et du Scythe , épuisé par sa propre furie ,
Pour ta chère patrie
Ton dévouement s'obstine à craindre les complots.

Aux regards indiscrets un voile salulaire ,
Étendu par les Dieux , déroba l'avenir.
Le ciel rit des tourments du mortel téméraire
Qui , sondant ce mystère ,
S'alarme pour des maux qu'il ne peut prévenir.

Aux soins du seul présent bornons notre existence.
L'avenir est un fleuve au cours capricieux :
Resserré dans son lit , calme et pur il s'avance ,
Et dans la mer immense
Va confondre aujourd'hui ses flots silencieux ;

Mais bientôt les torrents gonflent son cours paisible ;
Les troncs déracinés , les troupeaux , les maisons ,
Les rochers sont roulés dans son onde invincible ,
Et son fracas horrible
Fait mugir les échos des forêts et des monts.

Irritat amnes. Ille potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse « Vixi : cras vel atra
Nube polum Pater occupato

45 Vel sole puro ; non tamen irritum
Quodcumque retro est efficiet , neque
Diffinget infectumque reddet
Quod fugiens semel hora vexit. »

Fortuna sævo læta negotio , et
50 Ludum insolentem ludere pertinax ,
Transmutat incertos honores ,
Nunc mihi , nunc alii benigna.

Laudo manentem ; si celeres quatit
Pennas , resigno quæ dedit , et mea
55 Virtute me involvo , probamque
Pauperiem sine dote quæro.

Non est meum , si mugiat Africis
Malus procellis , ad miseras preces
Decurrere , et votis pacisci
60 Ne Cypriæ Tyriæque merces

Addant avaro divitias mari.
Tunc me , biremis præsidio scaphæ
Tutum , per Ægæos tumultus
Aura feret geminusque Pollux.

Vraiment maître de soi, vraiment libre, le sage
Tous les jours se dira : « J'ai vécu ! Que des Dieux
« Le monarque absolu, faisant gronder l'orage,
« Sous un sombre nuage
« Nous dérobe demain l'astre brillant des cieux,
« Qu'il sème dans l'azur une clarté splendide,
« A ses lois le passé n'est plus assujéti :
« Le temps l'a dévoré dans sa fuite rapide,
« Et dans son gouffre avide
« Immuable il demeure à jamais englouti. »

La fortune insolente, en son humeur bizarre,
Se complait dans le mal et rompt tous nos desseins :
Généreuse pour moi, pour les autres avare,
Tour à tour elle égare
Sur le front des mortels ses honneurs incertains.

Mon cœur avec plaisir accueillit sa présence,
Mais son brusque départ ne m'a point abattu ;
Et d'un manteau stoïque abritant ma constance,
J'épouse l'indigence
Qui m'apporte pour dot une austère vertu.

Qu'un pâle nautonnier, quand la sombre tempête
Ébranle son vaisseau par ses mugissements,
A l'aspect du danger tremble et, courbant la tête,
Dans son effroi s'apprête
A conjurer Neptune et ses flots écumants ;
De Chypre et de Sidon que son pieux hommage
A l'avare Océan dérobe les trésors :
Moi, sur un frêle esquif, à l'abri du naufrage,
J'atteindrai le rivage
Dont Castor et son frère ouvrent pour moi les ports.

ODE XXX.

AD MELPOMENEN.

Exegi monumentum ære perennius
Regalique situ pyramidum altius,
Quod non imber edax, non Aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis

5 Annorum series et fuga temporum.
Non omnis moriar, multaque pars mei
Vitabit Libitinam; usque ego postera
Crescam laude recens, dum Capitolium

Scandet cum tacita Virgine pontifex.

10 Dicar, qua violens obstreplit Aufidus,
Et qua pauper aquæ Daunus agrestium
Regnavit populorum, ex humili potens

Princeps Æolium carmen ad Italos
Deduxisse modos. Sume superbiam

15 Quæsitam meritis, et mihi Delphica
Lauro cinge volens, Melpomene, comam.

ODE XXX.

ÉPILOGUE. — A MELPOMÈNE.

J'achève un monument à jamais glorieux ;
 Le bronze même est moins solide ,
 Et la royale pyramide
 S'élance moins haut vers les cieux.
 Rien n'en peut renverser le faite ,
 Rien , ni les pluvieux autans ,
 Ni les efforts de la tempête ,
 Ni les siècles sans nombre et la fuite du temps.
 Le poète au sombre domaine
 Tout entier ne descendra pas ;
 Du favori de Melpomène
 La plus noble moitié doit survivre au trépas.
 Ma gloire avec les ans croîtra toujours nouvelle ,
 Tandis que la Vestale et le prêtre des Dieux ,
 Dans un recueillement pieux ,
 Graviront la roche éternelle.
 Horace , dira-t-on , le premier dans ces lieux
 Où l'Aufide en grondant roule son flot rapide ,
 Et dans cette contrée aride
 Où sur d'agrestes fils des champs
 Daunus étendit sa puissance ,
 Illustrant son humble naissance ,
 Au rythme éolien sut marier nos chants.
 Tu le peux , désormais sois fière
 De mon renom chez les Romains ;
 Triomphe , ô Muse , et que tes mains
 Du laurier d'Apollon ceignent ma tête altière.

Q. HORATII FLACCI

ODARUM

LIBER QUARTUS.

ODE I.

AD VENEREM.

Intermissa, Venus, diu
Rursus bella moves. Parce, precor, precor!
Non sum qualis eram bonæ
Sub regno Cinaræ. Desine, dulcium

5 Mater sæva Cupidinum,
Circa lustra decem flectere mollibus
 Jam durum imperiis; abi,
Quo blandæ juvenum te revocant preces.

10 Tempestivius in domum
Pauli, purpureis ales oloribus,
 Comissabere Maximi,
Si torrere jecur quæris idoneum.

Namque et nobilis et decens,
Et pro sollicitis non tacitus reis,

ODES D'HORACE.

LIVRE QUATRIÈME.

ODE I.

A VÉNUS.

A de nouveaux combats pourquoi livrer ma vie ?
Grâce , grâce , ô Vénus ! épargne mon repos :
Je ne suis plus au temps où , vaillant et dispos ,
L'aimable Cinara tint mon ame asservie.

O mère des plaisirs et des folles amours ,
En vain ta voix si douce aujourd'hui me rappelle :
Mon cœur à ton empire est devenu rebelle ,
Et dix lustres complets l'ont glacé pour toujours.

Va combler les désirs de l'ardente jeunesse ;
Et , si tu veux un cœur qui s'embrâse à tes feux ,
Sur tes cygnes brillants vole et porte les jeux
Chez Maxime où jamais n'aborda la tristesse.

Régnant par le génie entre tous ses rivaux
Qu'il efface en beauté , qu'il efface en naissance ,

Et centum puer artium,
Late signa feret militiæ tuæ;

Et, quandoque potentior
Largis muneribus riserit æmuli,
Albanos prope te lacus
Ponet marmoream sub trabe citrea.

Illic plurima naribus
Duces tura, lyræque et Berecynthiæ
Delectabere tibiæ
Mixtis carminibus non sine fistula;

Illic bis pueri die,
Numen cum teneris virginibus tuum
Laudantes, pede candido
In morem Salium ter quatfent humum.

Me nec fœmina nec puer
Jam, nec spes animi credula mutui,
Nec certare juvat mero,
Nec vincere novis tempora floribus.

Sed cur, heu! Ligurine, cur
Manat rara meas iacryma per genas?
Cur facunda parum decoro
Inter verba cadit lingua silentio?

Nocturnis ego somniis
Jam captum teneo, jam volucrem sequor
Te per gramina Martii
Campi, te per aquas, dure, volubiles.

Appui des accusés par sa mâle éloquence ,
Il doit porter au loin l'honneur de tes drapeaux ;

Et puis , quand le vaincu de ses dons magnifiques
N'aura rien recueilli que d'orgueilleux dédains ,
D'un temple somptueux , près du lac des Albalns ,
Ton marbre embellira les odorants portiques.

Là , brûleront pour toi les parfums précieux ,
Tandis que , pour charmer ton oreille et la sienne ,
La lyre , le hautbois , la flûte phrygienne
Uniront à l'envi leurs sons mélodieux ;

Là , deux fois tous les jours un folâtre cortège ,
Vierges , adolescents chanteront ton pouvoir ;
Et ton brillant parvis , le matin et le soir ,
Tremblera sous leurs pieds aussi blancs que la neige.

Amant , mattresse , adieu , plaisirs d'un meilleur temps !
Puis-je encore espérer un retour de tendresse ,
Ou disputer le prix de la joyeuse ivresse ,
Ou couronner mon front des roses du printemps ?

Mais d'où vient qu'à mon âge une larme furtive ,
Jeune Ligurinus , m'échappe quelquefois ,
Et qu'un honteux silence , entrecoupant ma voix ,
Dans ma bouche retient la parole captive ?

La nuit , lorsqu'un vain songe égare tous mes sens ,
Je t'étreins dans mes bras , ou cruel ! hors d'haleine ,
Je te suis quand d'un bond tu mesures la plaine ,
Ou quand ton bras soumet les flots obéissants.

ODE II.

AD JULIUM ANTONIUM.

Pindarum quisquis studet æmulari,
Jule, ceratis ope Dædalea
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

5 Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas,
Fervet immensusque ruit profundo
Pindarus ore :

Laurea donandus Apollinari,
10 Seu per audaces nova dithyrambos
Verba devolvit numerisque fertur
Lege solutis ;

Seu Deos regesve canit, Deorum
Sanguinem, per quos cecidere justa
15 Morte Centauri, cecidit tremendæ
Flamma Chimæaræ ;

Sive quos Elea domum reducit
Palma cœlestes pugilemve equumve
Dicit, et centum potiore signis
20 Munere donat ;

Flebill sponsæ juvenemve raptum
Florat, et vires animumque moresque
Aureos educit in astra nigroque
Invidet Orco.

ODE II.

A JULES ANTOINE.

Insensé qui prétend lutter contre Pindare !
Sur des ailes de cire emporté dans les airs ,
Il retombe , et son nom, comme celui d'Icare ,
 Ennoblira les mers.

De la cime des monts comme un torrent s'élance
Quand l'orage a gonflé son cours impétueux ,
Ainsi Pindare épand sa bouillante éloquence
 En flots tumultueux.

Du laurier d'Apollon sa tête se couronne ,
Soit qu'au fier dithyrambe il emprunte sa voix ,
Et que sa libre audace en créant s'abandonne
 A des nombres sans lois ;

Soit qu'il chante les Dieux dont les fils magnanimes
De l'horrible Chimère éteignent les feux ,
Et ces vaillants héros qui punirent les crimes
 Des Centaures affreux ;

Soit qu'aux vainqueurs altiers que des bords de l'Alphée
Il ramène entourés d'un éclat souverain ,
A l'athlète , aux coursiers il érige un trophée
 Plus stable que l'airain ;

Soit qu'il pleure un époux jeune et plein de courage
Enlevé par la Parque à son épouse en deuil ,
Et qu'immortalisant ses vertus d'un autre âge ,
 Il l'arrache au cercueil.

25 Multa Dircaëum levat aura cyncum ,
Tendit , Antoni , quoties in altos
Nubium tractus ; ego , apis Matinæ
More modoque

30 Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum , circa nemus uvidique
Tiburis ripas operosa parvus
Carmina fingo.

35 Concines majore poeta plectro
Cæsarem , quandoque trahet feroces
Per sacrum clivum , merita decorus
Fronde , Sicambros :

40 Quo nihil majus meliusve terris
Fata donavere bonique Divi
Nec dabunt , quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.

Concines lætosque dies et Urbis
Publicum ludum super impetrato
Fortis Augusti reditu , forumque
Litibus orbum.

45 Tum meæ (si quid loquar audiendum)
Vocis accedet bona pars ; et « O sol
Pulcher ! o laudande ! » canam recepto
Cæsare felix.

50 Teque , dum procedis : « Io triumphe ! »
Non semel dicemus , « Io triumphe ! »
Civitas omnis , dabimusque Divis
Tura benignis.

Le cygne de Dircé, par un élan rapide ,
Disparaît dans la nue et plane dans les cleux ,
Cependant que ma muse essaye humble et timide
Ses vers laborieux.

Sous les bois de Tibur, industrieuse abeille ,
Sans quitter les ruisseaux ni monter vers le ciel ,
Je ravls, non sans peine, à la rose vermeille
Quelques gouttes de miel.

C'est à toi de chanter sur un luth moins frivole
César, quand il voudra, le front ceint de lauriers ,
Du Sicambre vaincu trainer au Capitole
Les farouches guerriers.

Non, jamais aux mortels le maître du tonnerre
Ne saurait départir un plus riche trésor ,
Le Destin voulût-il ramener sur la terre
L'antique siècle d'or.

Tu peindras des Romains les jeux et l'allégresse
Quand le retour d'Auguste, après de longs combats ,
Du Forum orageux, dans la publique ivresse ,
Suspendra les débats.

Et, si ma voix débile osait se faire entendre,
Antoine, je viendrais m'écrier à mon tour :
« O jour trois fois heureux ! ô jour qui viens de rendre
« César à notre amour ! »

Puls, quand s'avancerait la pompe triomphale ,
A la voix des Romains unissant mes accents :
« Victoire ! m'écrierais-je, et que l'autel exhale
« Les parfums de l'encens ! »

Te decem tauri totidemque vaccæ
 Me tener solvet vitulus, relictæ
 55 Matre qui largis juvenescit herbis
 In mea vota ,

Fronte curvatos imitatus ignes
 Tertium lunæ referentis ortum ,
 Qua notam duxit niveus videri ,
 Cætera fulvus.

ODE III.

AD MELPOMENEN.

Quem tu , Melpomene , semel
 Nascentem placido lumine videris ,
 Illum non labor Isthmius
 Clarabit pugilem , non equus impiger

5 Curru ducet Achaïco
 Victorem, neque res bellica Delliis
 Ornatum foliis ducem ,
 Quod regum tumidas contuderit minas ,

Ostendet Capitolio ;
 10 Sed quæ Tibur aquæ fertile præfluunt ,
 Et spissæ nemorum comæ
 Fingent Æolio carmine nobilem.

Romæ principis urbium

De vingt taureaux aux Dieux tu dois le sacrifice;
Pauvre, je leur destine un présent moins pompeux,
Et sèvre dans mes prés une tendre génisse
Pour acquitter mes vœux.

Dans son troisième jour de la lune nouvelle
Les cornes de son front imitent le croissant,
Et sur son poil ardent comme un astre étincelle
Un signe éblouissant.

ODE III.

A MELPOMÈNE.

L'heureux mortel sur qui tu daignas, Melpomène,
Au jour de sa naissance abaisser tes regards,
Du rude pugilat dans une illustre arène
N'ira point courir les hasards;

Triomphateur épris d'une vaine fumée,
Sur un char emporté par d'agiles coursiers,
Il ne reviendra point de l'Isthme ou de Némée
Se reposer dans ses foyers;

Le front ceint de lauriers, victorieux symbole,
Fier d'avoir confondu les menaces des rois,
Il ne gravira point le sacré Capitole,
Chargé du prix de ses exploits.

Il aimera Tibur et ses touffus bocages,
Ses limpides ruisseaux, ses gazons toujours verts;
Et ses chants inspirés sous de riants ombrages
Retentiront dans l'univers.

La reine des cités, de mes accents ravie,

15 Dignatur soboles inter amabiles
 Vatum ponere me choros,
 Et jam dente minus mordeor invido.

O testudinis aureæ
 Dulcem quæ strepitum, Pieri, temperas;
 O mutis quoque piscibus
 20 Donatura cycni, si libeat, sonum :

Totum muneris hoc tui est
 Quod monstror digito prætereuntium
 Romanæ fidicen lyræ;
 Quod spiro et placeo, si placeo, tuum est.

ODE IV.

DRUSI LAUDES.

Qualem ministrum fulminis alitem,
 Cui rex Deorum regnum in aves vagas
 Permisit, expertus fidelem
 Jupiter in Ganymede flavo,
 5 Olim juvenas et patrius vigor
 Nido laborum propulit inscium,
 Vernique, jam nimbis remotis,
 Insolitos docuere nisus
 Venti paventem, mox in ovilia
 10 Demisit hostem vividus impetus,
 Nunc in reluctantes dracones
 Egit amor dapis atque pugnæ;

Rome à l'aimable chœur des enfants d'Apollon
Daigne enfin m'ajouter, et la cruelle envie
Renonce à déchirer mon nom.

Auguste Melpomène, ô vierge d'Aonie,
Qui du luth frémissant règles les doux concerts,
Qui du cygne à ton gré peux donner l'harmonie
Aux muets habitants des mers :

Si Rome voit en moi le maître de sa lyre,
Si la foule s'arrête à contempler mes traits,
S'il est vrai que parfois le feu sacré m'inspire,
Je ne le dois qu'à tes bienfaits.

ODE IV.

VICTOIRE DE DRUSUS.

Tel ce roi des oiseaux, ministre du tonnerre,
A qui l'air fut soumis par le maître des Dieux,
Quand docile à sa voix, il fondit sur la terre,
Et dans sa forte serre
Enleva Ganymède et monta vers les cieux :

La jeunesse et du sang la fougue héréditaire,
Ignorant du péril, l'entraînent faible encor ;
Au réveil du printemps il fuit loin de son aire,
Et la brise légère
Sous un ciel sans nuage enhardit son essor ;

Bientôt, impatient d'essayer son courage,
Il fond sur les troupeaux d'un vol impétueux ;
Puis altéré de sang, enivré de carnage,
Pour assouvir sa rage,
Il déchire, il meurtrit les dragons monstrueux :

Qualemve lætis caprea pascuis

Intenta fulvæ matris ab ubere

- 15 Jam lacte depulsum leonem,
 Dente novo peritura, vidit :

Videre Rhætis bella sub Alpibus

Drusum gerentem Vindelici : quibus

Mos unde deductus per omne

- 20 Tempus Amazonia securi

Dextras obarmet quærere distuli,

Nec scire fas est omnia ; sed diu

Lateque victrices catervæ

Consiliis juvenis revictæ

- 25 Sensere quid mens rite, quid indoles

Nutrita faustis sub penetralibus

Posset, quid Augusti paternus

Iu pueros animus Neronēs.

Fortes creantur fortibus et bonis :

- 30 Est in juvenis, est in equis patrum

Virtus ; neque imbellem feroces

Progenerant aquilæ columbam.

Doctrina sed vim promovet insitam,

Rectique cultus pectora roborant :

- 35 Utrumque defecere mores,

Dedecorant bene nata culpæ.

Tel ce lion qu'hler sa mère frémissante
A sevré de son lait et chassé de ses flancs ,
Surprend sur les gazons la chèvre bondissante ,
Et de sa dent naissante
L'immole et se repaît de ses membres sanglants :

Tel Drusus , franchissant les Alpes étonnées ,
Fit trembler la Rhétie au bruit de ses exploits ;
Des Vindéliciens les bandes forcenées ,
Par le fer moissonnées ,
Ont connu sa valeur et fléchi sous nos lois.

D'où vient que de tout temps le fer de l'Amazone
Arma de leurs guerriers les redoutables mains ?
Inutile secret que la nuit environne ,
Ma muse t'abandonne :
Qu'un autre plus heureux te révèle aux Romains.

Oui le Rhète a senti ce que peut la naissance ;
Ce que peut sur des cœurs si hardis et si prompts
D'un auguste foyer la céleste influence ,
Et cette providence
Dont César comme un père entoura les Nérons.

Le héros à ses fils empreint son caractère ;
Le taureau vigoureux , le rapide coursier
Ne ment point à sa race , et jamais dans son aire ,
Par un vil adultère ,
L'aigle fier n'engendra le timide ramier.

Mais les fortes leçons d'une morale pure
Impriment aux esprits une mâle vigueur :
L'enfance en vain reçut les dons de la nature ;
Où manque la culture ,
Le sang vient à faillir et le vice est vainqueur.

Quid debeas, o Roma, Neronibus,
Testis Metaurum flumen et Hasdrubal

Devictus et pulcher fugatis
40 Ille dies Latio tenebris,

Qui primus alma risit adorea,
Dirus per urbes Afer ut Italas
Ceus flamma per tædas vel Eurus
Per Siculas equitavit undas.

45 Post hoc secundis usque laboribus
Romana pubes crevit, et implo
Vastata Pœnorum tumultu
Fana Deos habuere rectos;

Dixitque tandem perfidus Hannibal :
50 « Cervi, luporum præda rapaculum,
Sectamur ultro quos opimus
Fallere et effugere est triumphus.

Gens quæ cremato fortis ab Illo
Jactata Tuscis æquoribus sacra
55 Natosque maturosque patres
Pertulit Ausonias ad urbes,

Duris ut illex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
60 Ducit opes animumque ferro.

Rome, aux vaillants Nérons combien doit ton histoire !
 Du Métaure sanglant j'en atteste les eaux ,
 Et l'Africain déçu dans ses rêves de gloire ,

Le jour où la victoire ,
 Après tant de revers , sourit à nos drapeaux.

O jour qui dissipas la nuit de l'Hespérie ,
 Quand le Numide affreux dévastait nos guérets ,
 Comme on voit les autans sur les mers d'Étrurie

Déchaîner leur furie ,
 Ou la flamme rapide embraser les forêts !

O Rome, désormais tout cède à ton courage ;
 Rien ne peut enchaîner tes destins immortels ;
 Et, de nos temples saints que profana Carthage

Vengeant enfin l'outrage ,
 Tes fils vont de tes Dieux restaurer les autels.

« Où nous emporte, hélas ! un espoir téméraire ?

« Faibles agneaux ! » cria le perfide Annibal ;

« Échapper en fuyant à ce loup sanguinaire

« Et tromper sa colère ,

« C'est triompher assez d'un ennemi fatal.

« De Pergame embrasée aux champs de Lavinie ,

« Misérable jouet des autans furieux ,

« Ce peuple d'exilés, féconde colonie ,

« Jusque dans l'Ausonie

« Transporta ses enfants, ses vieillards et ses Dieux.

« Tel, sur le sombre Algide un vieux chêne immobile

« De la hache et des vents surmonte les assauts :

« Rien ne peut l'ébranier ; et de son tronc fertile

« Le fer qui le mutile ,

« Sans l'épuiser jamais, rajeunit les rameaux.

Non Hydra secto corpore firmior .
Vinci dolentem crevit in Herculem ,
Monstrumve summisere Colchi
Majus Echloniæve Thebæ.

65 Merses profundo , pulchrior evenit ;
Luctere , multa proruet integrum
Cum laude victorem , geretque
Prælia conjugibus loquenda.

Carthagini jam non ego nuntios
70 Mittam superbos : occidit , occidit
Spes omnis et fortuna nostri
Nominis , Hasdrubale interempto. »

Nil Claudiæ non perficient manus ,
Quas et benigno numine Jupiter
75 Defendit , et curæ sagaces
Expediunt per acuta belli.

ODE V.

AD AUGUSTUM.

Divis orte bonis , optime Romulæ
Custos gentis , abes jam nimium diu :
Maturum reditum pollicitus Patrum
Sancto concilio , redi.

- « Moins vivace autrefois, sous la main d'un Alcide
 « L'Hydre multipliait ses têtes et ses nœuds ;
 « Jamais Thèbes , jamais l'Argonaute intrépide
 « Ne vit dans la Colchide
 « Les sillons enfanter un monstre plus affreux.
- « Plongez-le dans les flots , et du sein de l'abîme
 « Il sort plus radieux ; terrassé mille fois ,
 « Soudain il se relève athlète magnanime ,
 « Sa chute le ranime ,
 « Et les mères long-temps redisent ses exploits.
- « De superbes courriers dans Carthage abaissée
 « N'iront plus annoncer les hauts faits d'Annibal !
 « Plus d'espoir ! la fortune à la fin s'est lassée ;
 « Ma gloire est effacée
 « Et son prestige éteint dans le sang d'Asdrubal. »

Qui pourrait des Nérons arrêter la vaillance ,
 Quand Jupiter sur eux daigne étendre son bras ?
 Dans les rangs ennemis leur courage s'élance ,
 Et par leur vigilance
 Leur vie est dérobée aux périls des combats.

ODE V.

A AUGUSTE.

Bienfait du ciel , à qui la divine sagesse
 Des fils de Romulus a commis les destins ,
 C'est trop tarder, reviens accomplir ta promesse ;
 Le Sénat te réclame et les peuples latins.

5 Lucem redde tuæ, dux bone, patriæ :
Instar veris enim vultus ubi tuus
Affulsit populo, gratior it dies
Et soles melius nitent.

10 Ut mater juvenem, quem Notus invido
Flatu Carpathii trans maris æquora
Cunctantem spatio longius annuo
Dulci detinet a domo,

15 Votis ominibusque et precibus vocat,
Curvo nec faciem littore dimovet :
Sic desideriiis icta fidelibus
Quærit patria Cæsarem.

20 Tutus bos etenim rura perambulat,
Nutrit rura Ceres almaque Faustitas,
Pacatum volitant per mare navitæ,
Culpari metuit Fides,

Nullis polluitur casta domus stupris,
Mos et lex maculosum edomuit nefas,
Laudantur simili prole puerperæ,
Culpam pœna premit comes.

25 Quis Parthum paveat? quis gelidum Scythen?
Quis Germania quos horrida parturit
Fœtus, Incolumi Cæsare? quis feræ
Bellum curet Iberiæ?

30 Condit quisque diem collibus in suis,
Et vitem viduas ducit ad arbores;
Hinc ad vina redit lætus et alteris
Te mensis adhibet Deum;

Reviens d'un jour plus pur éclairer la patrie :
Ton retour est pour nous le retour du printemps ;
Ta présence embellit le ciel de l'Hespérie ,
Et les feux du soleil brillent plus éclatants.

Ainsi que sur la plage une mère affligée
Attend le fils chéri que depuis plus d'un an
Au-delà de la mer qui vit périr Égée ,
Loin du foyer natal a retenu l'Autan ;

Vœux , présages , soupirs , prières , tout l'appelle ;
Du rivage et des flots rien ne distrait ses yeux :
De la patrie ainsi la tendresse fidèle ,
O César, tous les jours te redemande aux Dieux.

Sans danger le taureau dans nos champs se promène ;
La féconde Cérès y mûrit les moissons ;
Le nocher vole en paix sur son humide plaine ,
Et l'honneur délicat s'alarme des soupçons.

Nos foyers ne sont plus souillés par l'adultère ;
Par les mœurs et la loi le vice est extirpé ;
On lit au front du fils la vertu de sa mère ,
Et le crime à l'instant par la peine est frappé.

Du Parthe et du Gélon qui craindrait les ravages
Quand César nous défend contre leurs attentats ?
Qui craindrait le Sicambre et ses hordes sauvages ,
Ou de l'Ébre insurgé les farouches soldats ?

Chacun sur ses coteaux coule en paix la journée
En mariant la vigne à l'orme, au peuplier ;
Puis le soir il revient , son œuvre terminée ,
Te bénir en buvant les vins de son cellier.

- Te multa prece , te prosequitur mero
 Defuso pateris ; et Laribus tuum
 35 Miscet numen , uti Græcia Castoris
 Et magni memor Herculis.
- « Longas o utinam , dux bone , ferias
 Præstes Hesperiaë ! » dicimus integro
 Sicci mane die , dicimus uvidi
 40 Cum sol Oceano subest.

ODE VI.

AD APOLLINEM.

- Dive , quem proles Niobeâ magnæ
 Vindicem linguæ Tityosque raptor
 Sensit et Trojæ prope victor altæ
 Phthius Achilles ,
- 5 Cæteris major , tibi miles impar ,
 Filius quanquam Thetidis marinæ
 Dardanas turres quateret tremenda
 Cuspide pugnax !
- Ille , mordaci velut icta ferro
 10 Pinus aut impulsa cupressus Euro ,
 Procidit late posuitque collum in
 Pulvere Teucro.
- Ille non inclusus equo Minervæ
 Sacra mentito male feriatos
 15 Troas et lætam Priami choreis
 Falleret aulam ;

Dans ces heureux festins où la gaité préside
La coupe en ton honneur verse un pieux nectar ;
Et si la Grèce invoque un Castor, un Alcide,
Rome au nom de ses Dieux joint celui de César.

De la paix, ô César, prolonge l'allégresse :
C'est le vœu que chacun forme dès son réveil ,
Le vœu qu'en ses banquets chacun de nous t'adresse
Lorsque dans l'Océan se plonge le soleil.

ODE VI.

A APOLLON.

Salut, ô Dieu puissant dont la flèche autrefois
Vengea de Niobé l'orgueilleuse jactance ,
Dieu qui de Tityus confondis l'insolence ,
Et d'Achille vainqueur arrêtas les exploits !

Fils de Thétis , en vain sa lance redoutable
De Pergame ébranlait les tours et les remparts ;
Tandis que ses rivaux cédaient de toutes parts ,
Devant toi fléchissait son audace indomptable.

Comme un cyprès altier que la hache a blessé ,
Comme un pin qu'a vaincu l'effort de la tempête ,
Sous la main de Phébus il incline sa tête ,
Et dans la vaste arène il tombe renversé.

Dans les flancs d'un cheval enfermant sa vaillance ,
Il n'eût point de Minerve emprunté le secours ;
Il n'eût point abusé par de lâches détours
Les Phrygiens plongés dans l'ivresse et la danse :

Sed palam captis gravis, heu nefas! heu!
Nescios fari pueros Achivis
Ureret flammis etiam latentes

20 Matris in alvo,

Ni, tuis victus Venerisque gratæ
Vocibus, Divum Pater annuisset
Rebus Æneæ potiore ductos
Alite muros.

25 Doctor Argivæ fidicen Thaliæ,
Phœbe, qui Xantho lavis amne crines,
Dauniæ defende decus Camenæ,
Levis Agyeu.

30 Spiritus Phœbus mihi, Phœbus artem
Carminis nomenque dedit poetæ.
Virginum primæ puerique claris
Patribus orti,

35 Dellæ tutela Deæ fugaces
Lyncas et cervos cohibentis arcu,
Lesblum servate pedem mei que
Pollicis ictum,

40 Rite Latonæ puerum canentes,
Rite crescentem face Noctilucam,
Prosperam frugum celeremque pronos
Volvere menses.

Nupta jam dices: « Ego Dis amicum,
Sæculo festas referente luces,
Reddidi carmen, docilis modorum
Vatis Horati. »

A la clarté du jour on l'eût vu triomphant
Porter dans leurs palais la torche incendiaire ;
Rien n'eût fléchi sa rage , et sa main meurtrière
Dans le sein maternel eût égorgé l'enfant.

Mais Vénus avec toi vient supplier son père ,
Sa voix a désarmé le monarque des Dieux ;
Aux murs que doit fonder un souverain pieux
Sa clémence promet un destin plus prospère.

O Dieu de qui la Grèce avec tant de bonheur
Apprit à manier la lyre de Mercure ,
Dont le Xanthe souvent baigne la chevelure ,
De la muse latine en moi soutiens l'honneur.

Apollon m'a donné le souffle du génie
Et le nom de poète et le secret des vers :
Accourez , et prêtant l'oreille à mes concerts ,
Du rythme de Lesbos observez l'harmonie ;

Jeune postérité des plus nobles Romains ,
Venez , enfants , venez ; et vous , vierges timides ,
Vous que chérit Phébé dont les flèches rapides
Percent au fond des bois les chevreuils et les daims ;

Venez chanter en chœur suivant l'antique usage
Et le fils de Latone et la reine des nuits ,
Dont l'inégal flambeau pour nous mûrit les fruits ,
Et mesure des mois le rapide passage.

Épouse , tu diras : « Quand le cercle des ans
« Ramenait de nos jeux la pompe solennelle ,
« On m'élut , et d'Horace interprète fidèle ,
« Pour honorer les Dieux , je redisais les chants. »

ODE VII.

AD TORQUATUM.

Diffugere nives , redeunt jam gramina campis
Arboribusque comæ ;
Mutat terra vices et decrescentia ripas
Flumina prætereunt ;

- 5 Gratia cum Nymphis geminisque sororibus audet
Ducere nuda choros :
Immortalia ne speres monet annus et alium
Quæ rapit hora diem.

- 10 Frigora mitescunt Zephyris ; ver proterit æstas
Interitura , simul
Pomifer autumnus fruges effuderit , et mox
Bruma recurrit iners.

- Damna tamen celeres reparant cœlestia lunæ :
Nos, ubi decidimus
15 Quo plus Æneas , quo dives Tullus et Ancus ,
Pulvis et umbra sumus.

- Quis scit an adjiciant hodiernæ crastina summæ
Tempora Di superi ?
Cuncta manus avidas fugient hæredis , amico
20 Quæ dederis animo.

Quum semel occideris et de te splendida Minos
Fecerit arbitria ,
Non , Torquate , genus , non te facundia , non te
Restituet pietas ;

ODE VII.

A TORQUATUS.

La neige a fui , déjà dans les vertes campagnes
Cybèle rajeunie étale ses trésors ;
Un feuillage éclatant décore les montagnes ,
Et le fleuve orageux ne franchit plus ses bords ;

La Grâce demi-nue et de fleurs couronnée ,
La Nymphé osent déjà recommencer leurs jeux :
Le temps vole entraînant l'heure , le jour , l'année ,
Et l'immortalité se dérobe à nos vœux.

Zéphyr nait , l'Aquilon cède à sa tiède haleine ;
L'été vient à son tour et flétrit le printemps ;
L'automne épand ses dons , et sa fuite ramène
L'engourdisant hiver et les tristes autans.

Phébé meurt , puis d'éclat renait environnée ,
Tandis que les humains , aux bords de l'Achéron
Descendus près d'Ancus , de Tullus et d'Énée ,
Ne sont qu'une poussière , un fantôme , un vain nom.

Qui sait si de nos jours le nombre doit encore
Être accru par les Dieux d'un nouveau lendemain ?
Donne au plaisir : la part que le plaisir dévore
D'un avide héritier du moins trompe la main.

Sitôt que sur ton ombre , aux Mânes réunie ,
Mînos aura porté ses solennels arrêts ,
Rien ne pourra , ni rang , ni vertu , ni génie ,
Te rendre , ô Torquatus , à nos pieux regrets.

- 25 Infernis neque enim tenebris Diana pudicum
 Liberat Hippolytum ,
Nec Lethæa valet Theseus abrumpere caro
 Vincula Pirithoo.

ODE VIII.

AD CENSORINUM.

- Donarem pateras grataque commodus,
Censorine , meis æra sodalibus ;
Donarem tripodas , præmia fortium
Graiorum ; neque tu pessima munerum
5 Ferres , divite me scilicet artium
Quas aut Parrhasius protulit aut Scopas ,
Hic saxo , liquidis ille coloribus
Solers nunc hominem ponere , nunc Deum.
Sed non hæc mihi vis , nec tibi talium
10 Res est aut animus deliciarum egens.
Gaudes carminibus ; carmina possumus
Donare et pretium dicere muneri.
Non incisa notis marmora publicis ,
Per quæ spiritus et vita redit bonis
15 Post mortem ducibus , non celeres fugæ
Rejectæque retrorsum Hannibalis minæ ,
Non incendia Carthaginis implæ ,
Ejus , qui domita nomen ab Africa
Lucratus rediit , clarius indicant
20 Laudes quam Calabræ Pierides ; neque ,

Diane pleure en vain son fidèle Hippolyte
Qu'elle ne peut ravir à la nuit des enfers ;
Et de Pirithoüs aux rives du Cocyte
Un héroïque ami ne peut briser les fers.

ODE VIII.

A CENSORINUS.

Entre tous mes amis partageant ma richesse ,
J'aimerais à donner les bronzes précieux ,
Les coupes , les trépieds qui dans l'ancienne Grèce
Payalent de ses enfants les travaux glorieux.
Et toi , Censorinus , certes à ma largesse
 Tu n'aurais pas la moindre part ,
Si le ciel m'eût donné ces merveilles de l'art ,
 Ces marbres que d'un Praxitèle
 Anima l'immortel ciseau ,
Ces héros ou ces Dieux qu'à son gré d'un Apelle
 Faisait éclore le pinceau.
 Mais je n'ai point cet avantage ,
 Et content de ton héritage
De ces frivolités ton cœur n'est point épris.
Tu goûtes mieux les vers : les vers sont mon partage ,
Je pourrai t'en offrir et t'en dire le prix.
Oui , les marbres pompeux , les titres magnifiques
 Qui font dans la postérité
Revivre et respirer les guerriers héroïques ;
Du sein de l'Italie Annibal rejeté ,
Sa menace impuissante à sa honte tournée ,
La parjure Carthage aux flammes condamnée ,
Du premier Africain relèvent moins le nom
Que les chants d'Ennius inspiré d'Apollon.

- Si chartæ sileant quod bene feceris,
Mercedem tuleris. Quid foret Illæ
Mavortisque puer, si taciturnitas
Obstaret meritis invida Romuli?
25 Ereptum Stygiis fluctibus Æacum
Virtus et favor et lingua potentium
Vatum divitibus consecrat insulis.
Dignum laude virum Musa vetat mori;
Cælo Musa beat. Sic Jovis interest
30 Optatis epulis impiger Hercules;
Clarum Tyndaridæ sidus ad infimis
Quassas eripiunt æquoribus rates;
Ornatus viridi tempora pampino
Liber vota bonos ducit ad exitus.

ODE IX.

AD LOLLIVM.

- Ne forte credas interitura, quæ
Longe sonantem natus ad Aufidum
Non ante vulgatas per artes
Verba loquor socianda chordis:
5 Non, si priores Mæonius tenet
Sedes Homerus, Pindaricæ latent
Cæque et Alcæi minaces
Stesichorique graves Camenæ;
Nec, si quid olim lusit Anacreon,
10 Delevit ætas; spirat adhuc amor
Vivuntque commissi calores
Æollæ fidibus puellæ

Dans le silence de l'histoire
 Le mérite s'éteint sans honneur et sans gloire.
 Que serait d'Ilia l'auguste rejeton ,
 Si le jaloux oubli pesait sur sa mémoire ?
 Qui , déroband Éaque au sombre Phlégéthon ,
 A ses mânes ouvrit les Iles fortunées ?
 Le poète et les chants de son luth Immortel .
 Oui , la vertu par eux , forçant les destinées ,
 Triomphe de la mort et mérite un autel.

Ainsi l'infatigable Alcide
 Put s'asseoir aux banquets du souverain des Dieux ;
 Aux nochers qu'engloutit l'abîme furieux
 Les Gémeaux font briller leur étoile splendide ;
 Et , le front ceint de pampres verts ,
 Bacchus daigne sourire aux vœux de l'univers.

ODE IX.

A LOLLIVS.

Ne crois pas que le temps abolisse les vers
 Que par un nouvel art à sa lyre marie
 Le poétique enfant des vallons d'Hespérie
 Où l'Aufide mugit grossi par les hivers.

Au premier rang sans doute Homère brille encore ,
 Mais a-t-il de Pindare étouffé les lauriers ?
 Non , non ; j'entends Alcée et ses hymnes guerriers ,
 Et les mâles accents du fougueux Stésichore ;

D'Anacréon le temps a respecté les jeux ;
 Du chantre de Céos la muse est immortelle ;
 Sapho respire encore , et sa lyre fidèle
 De son ardent amour éternise les feux.

Non sola comptos arsit adulteri
Crines, et aurum vestibus illitum

15 Mirata regalesque cultus
 Et comites Helene Lacæna ;

Primusve Teucer tela Cydonio
Direxit arcu ; non semel Illos
 Vexata ; non pugnavit ingens

20 Idomeneus Sthenelusve solus

Dicenda Musis prælia ; non ferox
Hector vel acer Deiphobus graves
 Exceptit ictus pro pudicis
 Conjugibus puerisque primus.

25 Vixere fortes ante Agamemnona
 Multi ; sed omnes illacrymabiles
 Urgentur ignotique longa
 Nocte , carent quia vate sacro.

Paulum sepultæ distat inertiae
30 Celata virtus. Non ego te meis
 Chartis inornatum silebo ,
 Tolve tuos patiar labores

Impune, Lolli, carpere lividas
Obliviones. Est animus tibi
35 Rerumque prudens et secundis
 Temporibus dubisque rectus ;

Vindex avaræ fraudis et abstinens
Ducentis ad se cuncta pecuniæ ;

Long-temps avant Pâris on vit plus d'une Héliène
Brûler pour des cheveux arrangés avec art ;
D'un séducteur paré d'un éclatant brocart
Le cortège pompeux charma plus d'une reine.

D'autres avant Teucer bandaient l'arc du Crétois ;
Plus d'un roi mérita la gloire destinée
Au vallant Sthénélius , au grand Idoménée ,
Et Pergame avant eux trembla plus d'une fois.

Avant qu'Hector , avant qu'aux Troyennes campagnes
Le bouillant Déiphobe eût trouvé le trépas ,
Combien avalent rendu de glorieux combats
Pour des enfants chéris , pour de chastes compagnes !

Plus d'un héros vécut avant Agamemnon ,
Mais la Muse oublia d'honorer leur mémoire :
Dans la nuit éternelle , inconnus de l'histoire ,
Ils demeurent plongés sans regrets et sans nom.

L'héroïsme est voisin de l'inerte indolence ,
Quand l'oubli les confond dans un même tombeau.
Puis-je de tes vertus souffrir que le flambeau
S'éteigne impunément dans un obscur silence ?

Non ; je veux, Lollius , à tes travaux divers
A tes talents bâtir un monument durable ,
Pour immortaliser ton ame inaltérable
Dans la prospérité comme au sein des revers.

Inflexible ennemi de la fraude cupide ,
L'or qui séduit les cœurs n'a point séduit le tien ;

- Consulque non unius anni,
40 Sed quoties bonus atque fidus
Judex honestum prætulit utili,
Rejecit alto dona nocentium
Vultu, per obstantes catervas
Explicuit sua victor arma.
45 Non possidentem multa vocaveris
Recte beatum : rectius occupat
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus sapienter uti
Duramque callet pauperiem pati,
50 Pejusque leto flagitium timet,
Non ille pro caris amicis
Aut patria timidus perire.

ODE X.

AD LIGURINUM,

O crudelis adhuc et Veneris muneribus potens,
Inspersata tuæ quum veniet pluma superbiæ
Et, quæ nunc humeris involitant, deciderint comæ,
Nunc et qui color est puniceæ flore prior rosæ,

De l'austère justice ô fidèle soutien ,
Le temps n'emporte point ton consulat rapide .

N'es-tu pas investi d'un pouvoir éternel
Quand ta seule équité préside à tes sentences ,
Et , d'une brigue impie écartant les instances ,
Repousse avec dédain les dons du criminel ?

Que sert , pour être heureux , d'entasser la richesse ?
La fortune jamais ne donna le bonheur .
De ce titre les Dieux ont réservé l'honneur
A qui sait de leurs dons user avec sagesse ,

Qui soutient l'indigence et les rigueurs du sort ,
Qui craint plus de faillir que de perdre la vie ,
Mais qui pour l'amitié , pour sa chère patrie ,
Ne craint point d'affronter les dangers et la mort .

ODE X.

A LIGURINUS.

Toi que Vénus complaisante
De ses faveurs a doté ,
Cruel , contre ton attente ,
Bientôt ta barbe naissante
Humiliera ta fierté .
Tu verras , triste aventure !
Ta flottante chevelure
Tomber sous la faux du temps ;
Et , par un affreux outrage ,
Les roses de ton visage
Se faner avec les ans .

5 Mutatus Ligurinum in faciem verterit hispidam

Dices, heu ! quoties te in speculo videris alterum :

« Quæ mens est hodie, cur eadem non puero fuit ?

« Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ ? »

ODE XI.

AD PHYLLIDEM.

Est mihi nonum superantis annum
Plenus Albani cadus; est in horto,
Phylli, nectendis apium coronis;
Est hederæ vis

5 Multa, qua crines religata fulges;
Ridet argento domus; ara castis
Vineta verbenis avet immolato
Spargier agno;

Cuncta festinat manus, huc et illuc
10 Cursitant mixtæ pueris puellæ;
Sordidum flammæ trepidant rotantes
Vertice fumum.

Ut tamen noris quibus advoceris
Gaudiis, Idus tibi sunt agendæ,
15 Qui dies mensem Veneris marinæ
Findit Aprilem,

Ah! souvent lorsqu'en la place
 D'un enfant cher à Vénus,
 Tu ne verras dans la glace
 Que la vieille et triste face
 D'un autre Ligurinus,
 Tu diras : « En ma jeunesse
 « Si j'avais eu la sagesse ,
 « Comme aux portes du tombeau !
 « Si, désormais moins sauvage ,
 « Je voyais de mon bel âge
 « Se rallumer le flambeau ! »

ODE XI.

A PHYLLIS.

D'un vin d'Albe qui touche à son dixième automne
 Pour toi je garde un plein tonneau ;
 L'ache en mon verger croît pour tresser ta couronne,
 Et le lierre chéri de l'amant d'Érigone
 Ornera tes cheveux d'un éclatant bandeau.
 De ses vases d'argent la table est décorée ,
 Tandis que l'autel , ceint de verveine sacrée ,
 N'attend que le sang de l'agneau.
 Vois, chacun s'agite et s'empresse ;
 Partout filles, garçons, courent obéissants ,
 Et de noirs tourbillons d'une fumée épaisse
 Sortent des brasiers frémissants.
 Veux-tu savoir à quelle fête
 T'invite aujourd'hui mon amour ?
 O Phyllis, Horace s'apprête
 A célébrer cet heureux jour
 Qui divise le mois où la plaine azurée

Jure solemnīs mihi sanctiorque
Pæne natali proprio, quod ex hac
Luce Mæcenas meus affluentes
20 Ordinat annos.

Telephum, quem tu petis, occupavit
Non tuæ sortis juvenem puella
Dives et lasciva, tenetque grata
 Compede vinctum.

25 Terret ambustus Phaeton avaras
Spes, et exemplum grave præbet ales
Pegasus terrenum equitem gravatus
 Bellerophontem,

30 Semper ut te digna sequare et; ultra
Quam licet sperare nefas putando,
Disparem vites. Age, jam meorum
 Finis amorum,

(Non enim posthac alia calebo
Femina) condisce modos, amanda
35 Voce quos reddas: minuentur atræ
 Carminē curæ.

ODE XII.

AD VIRGILIUM.

Jam veris comites, quæ mare temperant,
Impellunt animæ lintea Thraciæ;

Au réveil du printemps enfanta Cythérée.
Le jour de ma naissance est moins cher à mon cœur ;
Car de ce jour sacré mon noble protecteur,
Mécène commença de compter les années
Qu'amasse sur son front l'ordre des destinées.
Pour Télèphe en secret tu pousses des soupirs ,
Mais le prix est trop haut , folle présomptueuse :
 Jeune et riche et voluptueuse ,
 Une autre allume ses désirs ,
Et le retient captif en sa chaîne amoureuse.
Phaëthon foudroyé sur le char paternel
Doit amortir pourtant cette ardeur qui t'embrase ;
Songe à Bellérophon renversé par Pégase
Indigné d'obéir aux rênes d'un mortel.
 Garde-toi d'outrer l'espérance
 De tes rêves ambitieux ,
 Et de lever ainsi les yeux
 Trop au-dessus de ta naissance.
Viens , ô mes dernières amours ;
(Par quelle autre après toi , sur le soir de mes jours ,
Mon ame désormais serait-elle enflammée ?)
 Viens apprendre de gais refrains
 Que redira ta voix aimée
 Pour dissiper mes noirs chagrins.

ODE XII.

A VIRGILE.

Sous les brises de la Thrace ,
Doux cortège du printemps ,
La mer voit à sa surface
Glisser les vaisseaux flottants ;

Jam nec prata rigent, nec fluvii strepunt
Hiberna nive turgidi.

- 5 Nidum ponit, Ityn flebiliter gemens,
Infelix avis et Cecropiæ domus
Æternum opprobrium, quod male barbaras
Regum est ulta libidines.

- Dicunt in tenero gramine pingulum
10 Custodes ovium carmina fistula,
Delectantque Deum cui pecus et nigri
Colles Arcadiæ placent.

- Adduxere sitim tempora, Virgili;
Sed pressum Calibus ducere Liberum
15 Si gestis, juvenum nobilium cliens,
Nardo vina merebere.

Nardi parvus onyx elliciet cadum,

De frimas dans les vallées
Les prés ne sont plus couverts ,
Ni les rivières gonflées
Par les neiges des hivers.

Déjà la triste hirondelle
Vient s'abriter sous nos toits ,
Progné , la honte éternelle
De l'Attique et de ses rois ,
Qul , de vengeance altérée ,
Meurtrière de son fils ,
A l'incestueux Térée
Servit les membres d'Itys.

Couchés sur l'herbe fleurie ,
Au milieu des gras troupeaux ,
Les pâtres de la prairie
Font résonner leurs pipeaux ,
Et leur mélodie enchante
L'agreste Dieu des pasteurs ,
Le Dieu qul de l'Érymanthe
Chérit les sombres hauteurs.

La chaleur à boire invite ;
Aml , viens sabler mes vins ,
Toi que protège l'éllte
Des plus illustres Romains ;
Mais d'un Calès sans mélange
Si tu prétends t'humecter ,
Souviens-toi par quel échange
Tu devras le mériter.

De nard porte une fiole ,
Et pour payer ton cadeau

Qui nunc Sulpiciis accubat horreis,
Spes donare novas largus amaraque
20 Curarum eluere efficax.

Ad quæ si properas gaudia, cum tua
Velox merce veni : non ego te meis
Immunem meditor tingere poculis,
Plena dives ut in domo.

25 Verum pone moras et studium lucri ;
Nigrorumque memor, dum licet, ignium ,
Misce stultitiam consiliis brevem :
Dulce est desipere in loco.

ODE XIII.

AD LYCEN.

Audivere, Lyce, Di mea vota, Di
Audivere, Lyce : sis anus, et tamen

Soudain chez Galba je vole
Demander un plein tonneau.
Par sa bénigne influence
Tous les maux sont adoucis,
Et la féconde espérance
Bannit les amers soucis.

Si ce plaisir, ô Virgile,
Pour toi n'est pas sans attraits,
Viens chez moi d'un pas agile,
Viens, mais partage les frais.
Donner sied dans l'abondance,
Mais le pauvre ne doit pas
Sans retour à l'opulence
Verser des vins délicats.

L'avarice déshonore,
Vite il faut t'en détacher ;
Songe, il en est temps encore,
Aux flammes du noir bûcher.
Sagesse, heureux qui t'oublie !
Heureux qui dans la saison
Mêle un instant de folie
Aux conseils de la raison !

ODE XIII.

A LYCÉ.

Lycé, les Dieux que j'implore,
Les Dieux combtent mes souhaits :
Le temps flétrit tes attraits,
Et tu veux briller encore !

- Vis formosa videri ,
Ludisque et bibis impudens ,
- 5 Et cantu tremulo pota Cupidinem
Lentum sollicitas. Ille virentis et
Doctæ psallere Chlæ
Pulchris excubat in genis.
- 10 Importunus enim transvolat aridas
Quercus et refugit te , quia luridi
Dentes te , quia rugæ
Turpant et capitis nives.
- Nec Coæ referunt jam tibi purpuræ
Nec clari lapides tempora , quæ semel
- 15 Notis condita fastis
Inclussit volucris dies.
- Quo fugit Venus ? heu ! quove color ? decens
Quo motus ? quid habes illius , illius ,
Quæ spirabat amores
- 20 Quæ me surpuerat mihi ,
- Felix post Cinaram notaque et artium
Gratarum facies ? Sed Cinaræ breves

Tu ris, tu bois sans pudeur ;
Ta voix tremble, et dans l'ivresse
De l'Amour qui te délaisse
Tu veux ranimer l'ardeur !

Mais l'Amour n'est plus docile
Qu'à la lyre de Chloris ;
Du bel enfant de Cypris
Sa joue est le seul asile.

Sanglant et mortel affront !
Il fuit les chênes arides ,
Tes dents jaunes et tes rides
Et les neiges de ton front.

Non , la pourpre de Ténare ,
Non , l'éclat des diamants
Ne te rendront point les ans
Qu'emporta le temps avare.

Désormais ensevelis
Dans les fastes de l'histoire ,
Où sont tes titres de gloire ?
Où tes roses et tes lis ?

Toi qui charmais ma jeunesse ,
Toi qui respirais l'amour ,
Que reste-t-il en ce jour
De ta grâce enchanteresse ?

Tu m'offris , quand le trépas
Me sépara de Cinare ,
L'assemblage le plus rare
Des talents et des appas ;

Annos fata dederunt,

Servatura diu parem

25 Cornicis vetulæ temporibus Lycen ,

Possent ut juvenes visere fervidi ,

Multo non sine risu ,

Dilapsam in cineres facem.

ODE XIV.

AD AUGUSTUM.

Quæ cura Patrum quæve Quiritium ,

Plenis honorum muneribus tuas ,

Auguste, virtutes in ævum

Per titulos memoresque fastos

5 Æternæ , o ! qua sol habitabiles

Illustrat oras , maxime principum ?

Quem legis expertes Latinæ

Vindelici didicere nuper ,

Quid Marte posses. Milite nam tuo

10 Drusus Genaunos , implacidum genus ,

Breunosque veloces et arces

Alpibus impositas tremendis

Mais si dans l'âge de plaire
J'ai vu ses jours s'envoler ,
Tu vivras pour égaler
La corneille séculaire.

Flambeau qui brûlait nos cœurs ,
Aujourd'hui réduit en cendre ,
Lycé vivra pour entendre
Nos ris bruyants et moqueurs.

ODE XIV.

A AUGUSTE.

Du Peuple et du Sénat quel magnifique hommage ,
Quels pompeux monuments aux siècles à venir
Pourront de tes bienfaits transmettre d'âge en âge
L'éternel souvenir ?

Est-il à tes vertus un titre qui réponde ,
Auguste , ô le plus grand de tous les souverains
Que le char du soleil éclaire dans le monde
Habité des humains ?

Des Vindéliens la turbulente race
Naguère encore osait résister à ta voix :
Tes soldats sous Drusus ont contraint leur audace
À fléchir sous tes lois.

Du Génaune indompté les hordes belliqueuses ,
Le Breune impétueux partout sont terrassés ,
Et leurs forts menaçants sur les Alpes neigeuses
S'écroulent renversés.

Dejecit acer plus vice simplici.

Major Neronum mox grave prælium

15 Commisit immanesque Rhætos
 Auspiciis pepulit secundis ;

Spectandus in certamine Martio ,

Devota morti pectora liberae

 Quantis fatigaret ruinis ,

20 Indomitas prope qualis undas

Exercet Auster, Pleiadam choro

Scindente nubes, impiger hostium

 Vexare turmas, et frementem

 Mittere equum medios per ignes.

25 Sic tauriformis volvitur Aufidus ,

Qui regna Dauni præfluit Appuli ,

 Quum sævit horrendamque cultis

 Diluvium meditatur agris ,

Ut barbarorum Claudius agmina

30 Ferrata vasto diruit impetu ,

 Primosque et extremos metendo

 Stravit humum , sine clade victor,

Te copias , te consilium et tuos

Præbente Divos. Nam tibi quo die

D'un défi téméraire illustres représailles !
Mais l'ainé des Nérons vole à d'autres lauriers ,
Et du Rhète acharné sur les champs de batailles
Écrase les guerriers.

A travers les débris de leur masse ébranlée ,
Intrépide et sanglant le voyez-vous courir ?
Libres ils ont vécu , dans l'ardente mêlée
Libres ils vont mourir.

Ainsi , lorsque le chœur des humides Piéiades
Perce la nue et brille aux yeux des matelots ,
L'indomptable ouragan se lève et des Cyclades
Bouleverse les flots.

Le voyez-vous bondir et d'une main hardie
Immoler sans merci le barbare impuissant ,
Et lancer au milieu des feux de l'incendie
Son coursier frémissant ?

Aux champs apuliens tel en sa violence
L'Aufide mugissant roule ses tourbillons ,
Lorsqu'il franchit ses bords et d'un désastre immense
Menace nos sillons :

Tel du fougueux Néron le choc irrésistible
Atteint, renverse , abat les Rhètes expirants ;
Leur mur de fer se brise , et son glaive invincible
Moissonne tous les rangs.

Le sang romain n'a point acheté la victoire :
Faut-il s'en étonner ? Un prince aimé des cieux ,
Auguste lui prêtait ses drapeaux et sa gloire ,
Son conseil et ses Dieux.

Portus Alexandria supplex
Et vacuum patefecit aulam ,

Fortuna lustris prospera tertio
Belli secundos reddidit exitus ,
Laudemque et optatum peractis
40 Imperiis decus arrogavit.

Te Cantaber non ante domabilis
Medusque et Indus , te profugus Scythes

Miratur, o tutela præsens
Italiae dominæque Romæ ;

Te fontium qui celat origines
Nilusque et Ister, te rapidus Tigris ,
Te belluosus qui remotis
Obstrepat Oceanus Britannis ;

Te non paventis funera Galliae
Duræque tellus audit Iberiae ;
Te cæde gaudentes Sicambri
Compositis venerantur armis.

ODE XIV.

AUGUSTI LAUDES.

Phæbus volentem prælia me loqui
Victas et urbes increpuit lyra,
Ne parva Tyrrenum per æquor
Vela darem. Tua , Cæsar, ætas

Quinze ans depuis le jour qu'implorant ta clémence
Pharos t'ouvrait ses ports et son palais désert ,
Un triomphe nouveau , César , à ta vaillance
Par le ciel est offert.

Ta volonté prélude et la fortune achève ;
Tous nos vœux sont comblés, la guerre est sans hasards ;
La victoire partout nous sourit et relève
La gloire des Césars.

Le Cantabre jadis à nos armes rebelle ,
Le Scythe vagabond , le Mède , l'Indien ,
Chacun vénère en toi de la ville éternelle
Le visible soutien.

Le Nil qui cache encor les sources de son onde ,
Le Tigre impétueux , l'Ister tremble à ton nom ,
Et les monstres lointains de l'Océan qui gronde
Aux rives du Breton.

Le Gaulois impassible au milieu des alarmes ,
L'Ibère qui long-temps brava notre courroux ,
Le Sicambre inhumain dépose enfin les armes
Et tombe à tes genoux.

ODE XIV.

A AUGUSTE.

O César , je voulais célébrer tes conquêtes ;
Mals Phébus me défend de chanter les combats ,
Et sa lyre me dit en vibrant : « Ne va pas
« Sur un fragile esquif affronter les tempêtes. »

- 5 Fruges et agris rettulit uberes ,
Et signa nostro restituit Jovi
 Derepta Parthorum superbis
 Postibus , et vacuum duellis
- 10 Janum Quirini clausit , et ordinem
Rectum evaganti frena licentiæ
 Injecit , emovitque culpas ,
 Et veteres revocavit artes ,
- 15 Per quas Latinum nomen et Italæ
Crevere vires , famaue et Imperi
 Porrecta majestas ad ortum
 Solis ab Hesperio cubill.
- 20 Custode rerum Cæsare , non furor
Civilis aut vis exigit otium ,
 Non ira , quæ procudit enses
 Et miseras inimicat urbes.
- Non , qui profundum Danubium bibunt ,
Edicta rumpent Julia , non Getæ ,
 Non Seres infidive Persæ ,
 Non Tanais prope flumen orti.
- 25 Nosque et profestis lucibus et sacris ,
Inter jocos munera Liberi ,
 Cum prole matronisque nostris ,
 Rite Deos prius apprecati ,
- 30 Virtute functos more patrum duces
Lydis remixto carmine tibiis ,
 Trojamque et Anchisen et aimæ
 Progeniem Veneris canemus.

Tu rends à Jupiter les aigles de Crassus
Que du Parthe à ses Dieux consacra l'insolence ;
Ton règne a dans les champs ramené l'abondance ,
Et la paix a fermé le temple de Janus.

Tes lois ont réfréné la licence indocile ;
Déjà l'ordre à ta voix renaît de toutes parts ;
Les vices sont bannis , et nos heureux remparts
Des antiques vertus redeviennent l'asile :

Ces vertus qui de Rome ont fondé la grandeur ,
Et dont le nom latin chez les peuples s'honore ;
Ces vertus qui partout , du couchant à l'aurore ,
De l'Empire ont porté la gloire et la splendeur.

César veille : exilé par nos guerres civiles ,
Le calme renaîtra dans le monde épuisé ;
Et le glaive , long-temps par la haine aiguisé ,
N'ensanglantera plus nos malheureuses villes.

Non, vous n'enfreindrez point ses décrets tout-puissant
Peuples qui de l'Ister buvez les eaux profondes,
Vous que du Tanais ont vus naître les ondes,
Ni vous Sères lointains, ni vous traitres Persans.

Dans les jours de travail comme aux jours de férie ,
Quand Bacchus versera l'allégresse en nos cœurs,
Nos femmes , nos enfants , se mêlant à nos chœurs ,
Supplieront avec nous les Dieux de l'Hespérie ;

Et comme nos aïeux , enfants de Quirinus ,
Mariant notre voix aux flûtes de Lydie ,
Des illustres héros nous redirons la vie ,
Et Pergame , et le sang d'Achise et de Vénus.

Q. HORATII FLACCI

EPODON LIBER.

EPODE I.

AD MÆCENATEM.

- Ibis Liburnis inter alta navium ,
Amice , propugnacula ,
Paratus omne Cæsaris periculum
Subire, Mæcenas , tuo.
- 5 Quid nos , quibus te vita sit superstitute
Jucunda ; si contra , gravis ?
Utrumne jussi persequemur otium
Non dulce , ni tecum simul ?
An hunc laborem mente laturo , decet
- 10 Qua ferre non molles viros ?
Feremus et te vel per Alplum juga ,
Inhospitalem et Caucasum ,
Vel occidentis usque ad ultimum sinum ,
Forti sequemur pectore.

ODES D'HORACE.

ÉPODES.

ÉPODE I.

A MÉCÈNE.

Sur nos Liburnes, quoi ! tu vas de la Libye ,
O Mécène , affronter les monstrueux vaisseaux ,
Et du vaillant César au péril de ta vie
Partager la fortune et suivre les drapeaux !

Que deviendrais-je alors , moi pour qui ta présence
Seule embellit la vie et la remplit d'appas ;
Qui , loin de mon ami , maudirais l'existence ,
Et dont la mort suivrait promptement ton trépas ?

Le loisir ! mais sans toi peut-il avoir des charmes ?
En vain tu me prescris de goûter le repos :
Je veux désobéir , je veux prendre les armes
Avec la fermeté qui sied aux vrais héros.

Rien ne m'arrêtera : mon fidèle courage
Des Alpes franchirait les horribles déserts ,
Les glaciers du Caucase et ce lointain rivage
Où les feux du soleil s'éteignent dans les mers.

- 15 Roges tuum labore quid juvem meo ,
 Imbellis ac firmus parum ?
 Comes minore sum futurus in metu ,
 Qui major absentes habet :
 Ut assidens implumibus pullis avis
 20 Serpentium allapsus timet
 Magis relictis , non , ut adsit , auxili
 Latura plus præsentiis.
 Libenter hoc et omne militabitur
 Bellum in tuæ spem gratiæ ,
 25 Non ut juvencis illigata pluribus
 Aratra nitantur meis,
 Pecusve Calabris ante sidus fervidum
 Lucana mutet pascua ,
 Nec ut superni villa candens Tusculi
 30 Circæa tangat mœnia.
 Satis superque me benignitas tua
 Ditavit : haud paravero,
 Quod aut , avarus ut Chremes , terra premam ,
 Discinctus aut perdam nepos.

EPODE II.

ALFIUS.

- « Beatus ille , qui procul negotiis ,
 Ut prisca gens mortalium ,
 Paterna rura bobus exercet suis
 Solutus omni sœnore ,

Tu me vas demander en quoi peut ma faiblesse
Prêter à ta valeur un utile concours.
L'absence, tu le sais, alarme la tendresse ;
Horace à tes côtés craindra moins pour tes jours.

Pour sa couvée ainsi la tendre Philomèle
Redoute en s'éloignant les reptiles affreux ;
Présente, elle craint moins leur approche mortelle ,
Et faible cependant que peut-elle contre eux ?

Mais si mon dévouement, jaloux de te complaire ,
Aspire à partager tes belliqueux travaux ,
Crois-tu qu'à ma charrue, épris d'un vil salaire ,
Je désire atteler de plus nombreux taureaux ;

Voir mes troupeaux passer avant la Canicule
Des monts de la Calabre aux monts Lucaniens ;
Ou mon brillant palais près des murs de Tusculé
Étaler fièrement des marbres phrygiens ?

Non : tes bienfaits déjà passent mes espérances.
Je n'entasserai point l'or d'un Achéménès,
Ou pour le dissiper en de folles dépenses,
Ou pour l'ensevelir comme un nouveau Chrémès.

ÉPODE II.

ALFIUS.

- « Heureux qui loin du bruit, sans soucis, sans affaires ,
- « Ainsi qu'au premier âge ont vécu les humains ,
- « Laboure avec ses bœufs les champs héréditaires ,
- « Et de la triste usure ignore les chagrins ;

- 5 Neque excitatur classico miles truci ,
 Neque horret iratum mare ,
 Forumque vitat et superba civium
 Potentiorum limina !
 Ergo aut adulta vitium propagine
10 Altas maritat populos ,
 Inutilesque falce ramos amputans ,
 Feliciores inserit ;
 Aut in reducta valle mugientium
 Prospectat errantes greges ;
15 Aut pressa puris mella condit amphoris ,
 Aut tondet infirmas oves.
 Vel , quum decorum mltibus pomis caput
 Autumnus arvis extulit ,
 Ut gaudet insitiva decerpens pyra
20 Certantem et uvam purpuræ ,
 Qua muneretur te , Priape , et te , pater
 Silvane , tutor finium !
- Libet jacere modo sub antiqua ilice ,
 Modo in tenaci gramine.
25 Labuntur altis interim ripis aquæ ,
 Queruntur in silvis aves ,
 Fontesque lymphis obstrepunt manantibus ,
 Somnos quod invitet leves.
- At quum tonantis annus hibernus Jovis
30 Imbres nivesque comparat ,
 Aut trudit acres hinc et hinc multa cane
 Apros in obstantes plagas ,

- « Que jamais n'éveilla la trompette guerrière ,
« Qui jamais ne frémit sur les flots irrités ,
« Qui toujours du Forum évita la carrière ,
« Et les palais des grands par l'orgueil habités !
- « Voyez-le donc tantôt, quand la saison l'invite ,
« Aux nubiles provins marier les ormeaux ,
« Ou d'un arbre émonder le luxe parasite
« Pour enter en son lieu de fertiles rameaux ;
- « Tantôt suivre des yeux dans un vallon tranquille
« Ses troupeaux mugissants épars sur le gazon ,
« Ou déposer le miel dans une pure argile ,
« Ou dépouiller l'agneau de sa blanche toison ;
- « Puis, au milieu des champs quand l'Automne se dresse
« Le front paré des fruits qu'a mûris le soleil ,
« Pour prix de ses travaux , cueillir avec ivresse
« La poire savoureuse et le raisin vermeil !
- « A Priape , à Sylvain , tuteur de son domaine ,
« Jamais sa piété ne refuse leur don.
« Sur les gazons moelleux, sous l'ombre d'un vieux chêne,
« Il aime à reposer dans un mol abandon.
- « Là , dans un lit profond coule un ruisseau rapide ;
« Sous la verte forêt gazouillent les oiseaux ;
« Et du rocher voisin la fontaine limpide
« Le convie à dormir au murmure des eaux.
- « Puis quand l'hiver , docile au maître du tonnerre ,
« A ramené la pluie et l'Aquilon glacé ,
« Il assemble sa meute et déclare la guerre
« Au sanglier fougueux dans ses toiles poussé.

« O Varus , oh ! combien tu verseras de larmes !
 « Des breuvages nouveaux te rendront à mes vœux.
 « Pour guérir ta raison , pour éteindre tes feux ,
 « En vain le Marse épuiserait ses charmes :
 « D'un philtre plus puissant , distillé par mes mains ,
 « La vertu punira tes insolents dédains.

« La terre montera vers la céleste voûte ;
 « Détourné de sa route,
 « Le ciel s'abaissera sous les flots écumants ;
 « Ou je t'embraserai comme le noir bitume
 « Que la flamme consume
 « Sur les brasiers fumants. »

Aux sinistres accents de cet hymne funeste ,
 L'infortuné suspend ses supplications ;
 Dans son égarement , comme un autre Thyeste ,
 Il éclate et vomit ces imprécations :

« De l'impérissable justice
 « Le plus horrible maléfice
 « N'anéantira point les lois :
 « Je vous maudis ; nulle victime
 « Ne peut explorer votre crime
 « Ni prévaloir contre mes droits.

« En vain vous m'arrachez la vie ;
 « Mon spectre , nocturne furie ,
 « Saura s'échapper de l'enfer ;
 « C'est le privilège des Mânes ,
 « Je viendral sur vos fronts profanes
 « Imprimer des ongles de fer.

Et inquietis assidens præcordiis ,

Pavore somnos auferam.

Vos turba vicitim hinc et hinc saxis petens

Contundet obscœnas anus.

Post insepulta membra different lupi

Et Esquilinæ alites ;

Neque hoc parentes , heu ! mihi superstites

Effugerit spectaculum. »

EPODE VI.

IN INIMICUM.

Quid immerentes hospites vexas , canis

Ignavus adversum lupos ?

Quin huc inanes , si potes , vertis minas ,

Et me remorsurum petis ?

Nam , qualis aut Molossus aut fulvus Lacon ,

Amica vis pastoribus ,

Agam per altas aure sublata nives

Quæcumque præcedet fera ;

Tu , quum timenda voce complesti nemus ,

Proiecium odoraris cibum.

Cave , cave ; namque in malos asperrimus

Parata tollo cornua ,

- « Ainsi, présent à vos pensées ,
 « De vos poitrines oppressées
 « L'effroi bannira le repos ;
 « Et les passants à coups de pierres ,
 « Vieilles et lubriques sorcières ,
 « Sans pitié vous broieront les os.
- « Abandonnés sans sépulture ,
 « Vos corps deviendront la pâture
 « Des vautours , des loups dévorants ;
 « Et de la rançon qui m'est due
 « Les Dieux n'envieront point la vue
 « Au désespoir de mes parents. »

ÉPODE VI.

CONTRE UN DÉTRACTEUR.

Chien hargneux au passant paisible et sans défense,
 Lâche devant les loups, tourne enfin contre moi
 De tes vains aboiements la chétive insolence :
 Je mords ; ose attaquer un moins poltron que toi.
 Vois ce fidèle appui des pâtres du Lycée ,
 Ce chien de Laconie intrépide aux combats :
 Tel je poursuis sans peur, et l'oreille dressée ,
 La bête carnassière à travers les frimas.
 Mais toi, quand les éclats de ta voix formidable
 Ont troublé les échos des monts et des forêts ,
 Soudain tu viens flairer un appât misérable.
 Tremble, pour les méchants ma haine est implacable ;
 Tremble, à les déchirer mes crocs sont toujours prêts.
 Avant moi tels, armés de l' homicide iambe ,

Qualis Lycambæ spretus infido gener
Aut acer hostis Bupalò.

15 An, si quis atro dente me petiverit,
Inultus ut flebo puer?

EPODE VII.

AD POPULUM ROMANUM.

Quo, quo scelesti ruitis? aut cur dexteris
Aptantur enses conditi?
Parumne campis atque Neptuno super
Fusum est Latini sanguinis?

5 Non ut superbas invidæ Carthaginis
Romanus arces ureret,
Intactus aut Britannus ut descenderet
Sacra catenatus via;

Sed ut, secundum vota Parthorum, sua
10 Urbs hæc periret dextera.
Neque hic lupis mos nec fuit leonibus
Nunquam nisi in dispar feris.

Furorne cæcus an rapit vis acrior?
An culpa? Responsum date. . .
15 Tacent et albus ora pallor inficit,
Mentesque perculsæ stupent.

Sic est: acerba fata Romanos agunt
Scelusque fraternæ necis,
Ut immerentis fluxit in terram Remi
20 Sacer nepotibus cruor.

Sur l'insolent Bupale et le traître Lycambe
 Archiloque, Hipponax ont vengé leurs douleurs.
 Crois-tu que , si jamais une bête hargneuse
 Osait me déchirer de sa dent venimeuse ,
 J'irais , débile enfant , me borner à des pleurs ?

ÉPODE VII.

AUX ROMAINS.

Où courez-vous , maudits ? faut-il que pour la guerre ,
 A peine déposé , le glaive arme vos bras ?
 Quoi ! le sang des Latins sur l'onde et sur la terre
 N'a-t-il pas trop long-temps coulé dans vos combats ?

Verrons-nous , ô Byrsa , ton orgueilleuse enceinte
 Et tes remparts altiers dans les flammes tombés ?
 Ou descendre du haut de la montagne sainte
 Les farouches Bretons sous nos chaînes courbés ?

Non , Rome , de ses mains renversant ses murailles ,
 Du Parthe qui la brave accomplira les vœux !
 Ah ! jamais , des lions déchirant les entrailles ,
 Les lions africains ne s'égorgent entre eux.

Qui donc éveille en vous ces fureurs homicides ?
 Répondez. Quel forfait ? quel délire ? Insensés !
 Ils se taisent ; l'horreur pâlit leurs fronts livides ,
 Et d'un stupide effroi leurs esprits sont glacés.

Ah ! le Destin sans doute en sa juste colère ,
 Pousse à s'exterminer les fils de Romulus ,
 Depuis le jour fatal où , versé par un frère ,
 La terre a bu le sang de l'innocent Rémus.

EPODE VIII.

AD MÆCENATEM,

- Quando repostum Cæcubum ad festas dapes,
Victore lætus Cæsare,
Tecum sub alta, sic Jovi gratum, domo,
Beate Mæcenas, bibam,
5 Sonante mixtum tibiis carmen lyra,
Hac Dorium, illis barbarum?
Ut nuper, actus quum freto Neptunius
Dux fugit ustis navibus,
Minatus Urbi vincla, quæ detraxerat
10 Servis amicus perfidis.
Romanus, eheu! posterî negabitis,
Emancipatus feminae,
Fert vallum et arma miles et spadonibus
Servire rugosis potest,
15 Interque signa turpe militaria
Sol adspicit conopeum!
Ad hoc frementes verterunt bis mille equos
Galli, canentes Cæsarem,

ÉPODE VIII.

A MÉCÈNE.

D'un Cécube gardé pour les joyeuses fêtes
Quand viendrai-je , ô Mécène, en ton brillant palais
M'abreuver en chantant César et ses conquêtes
Et du grand Jupiter les éclatants bienfaits ?

Que la flûte phrygienne ,
Pour seconder nos transports ,
A la lyre doriennne
Mêle ses fougueux accords.

Ainsi nous chantions naguères ,
O Neptune , quand ton fils
De ses fumantes galères
Abandonnait les débris :

Lui qui de traîtres esclaves
Se plut à briser les fers
Pour charger de leurs entraves
Les maîtres de l'univers.

Siècles, le crolrez-vous ? Dans sa bassesse infame
Un Romain dégradé , pour servir une femme ,
Sous leurs pesants fardeaux courba nos bataillons ;
Des eunuques ridés ont régné sur un homme ,
Et le soleil a vu près des aigles de Rome
L'étrangère dresser ses hideux pavillons !

Mais deux mille Gaulois de leur honte s'irritent,
Leurs escadrons soudain vers nous se précipitent
César est salué par des soldats nouveaux ,

Hostillumque navium portu latent

20

Puppes sinistrorsum citæ.

Io Triumphe ! tu moraris aureos

Currus et intactas boves ;

Io Triumphe ! nec Jugurthino parem

Bello reportasti ducem ,

25

Neque Africanum , cui super Carthaginem

Virtus sepulcrum condidit.

Terra marique victus hostis Punico

Lugubre mutavit sagum.

Aut ille centum nobilem Cretam urbibus ,

30

Ventis iturus non suis ,

Exercitatas aut petit Syrtes Noto ,

Aut fertur incerto mari.

Capaciores affer huc , puer , scyphos ,

Et Chia vina aut Lesbia

35

Vel , quod fluentem nauseam coerceat ,

Metire nobis Cæcubum.

Curam metumque Cæsaris rerum juvat

Dulci Lyæo solvere.

Cependant que du Nil les timides vaisseaux
Cinglent vers l'Orient et dans le port s'abritent.

Divin Triomphe, viens, monte sur ton char d'or ;
La brillante génisse
Attend le sacrifice :
Divin Triomphe, viens ! pourquoi tarder encor ?

Viens de ta pompe splendide
Viens environner César :
Moins grand parut sur ton char
Le vainqueur du roi numide ;

Moins grand parut ce héros
A qui son bouillant courage
Fit des cendres de Carthage
Le plus noble des tombeaux.

Notre ennemi vaincu sur la terre et sur l'onde
Change la pourpre altière en vêtements de deuil :
Peut-être aura-t-il fui vers cette Ile féconde
Dont les cent villes font l'orgueil ;
Peut-être sa nef malheureuse
Aura-t-elle vogué vers les sables mouvants
De la Syrte orageuse ;
Peut-être il s'abandonne à la merci des vents.

Esclave, en des coupes plus grandes
De Chio, de Lesbos verse-nous la liqueur,
Et pour nous raffermir le cœur
Mesure le Cécube au gré de nos demandes :
Trop long-temps alarmés pour les jours de César
Noyons tous nos ennuis dans ce joyeux nectar.

EPODE IX.

IN MÆVIUM POETAM.

Mala soluta navis exit alite
Ferens olentem Mævium.
Ut horridis utrumque verberes latus,
Auster, memento fluctibus.

5 Niger rudentes Eurus inverso mari
Fractosque remos differat;
Insurgat Aquilo, quantus altis montibus
Frangit trementes ilices;

10 Nec sidus atra nocte amicum appareat,
Qua tristis Orion cadit;
Quietiore nec feratur æquore,
Quam Graia victorum manus,

Quum Pallas usto vertit iram ab Illo
In impliam Ajacis ratem.
15 O quantus instat navitis sudor tuis,
Tibique pallor luteus,

Et illa non virilis ejulatio,
Preces et aversum ad Jovem,
Ionius udo quum remugiens sinus
20 Noto carinam ruperit!

ÉPODE IX.

CONTRE LE POÈTE MÆVIUS.

L'ancre est levée , il part sous de tristes auspices
Le navire chargé du hideux Mævius !
Contre ses flancs impurs soufflez , sombres Eurus ,
Et soulevez les flots à ma haine propices !

Des rames et des mâts dispersant les tronçons ,
Fiers Aquillons , autans , bouleversez l'abîme ,
Terribles comme aux jours où vous brisez la cime
Des chênes orgueilleux qui tremblent sur les monts !

Que pas un astre ami durant les nuits profondes
N'apparaisse au déclin du funeste Orion ;
Qu'il soit , comme les Grecs au retour d'Ilion ,
Jouet des ouragans déchainés sur les ondes ,

Quand la chaste Pallas , en sa juste rigueur ,
De Pergame fumante abandonnant la cendre ,
Vengeait , la foudre en main , l'outrage de Cassandre
Sur l'odieux vaisseau d'un profane vainqueur !

Oui , je crois voir déjà la sueur qui ruisselle
Sur le front des rameurs éperdus , consternés ,
Ton effroi qui s'exhale en cris efféminés ,
Et ton visage empreint d'une pâleur mortelle.

Mais Jupiter se rit de tes vœux impuissants ;
Sa haine se repaît de ta lente agonie ;
Ta carène se brise , et la mer d'Ionie
Ouvre pour t'engloutir ses gouffres mugissants.

Opima quod si praeda curvo littore
Porrecta mergos juveris,
Libidinosus immolabitur caper
Et agna Tempestatibus.

EPODE X.

AD PETTIUM.

Petti, nihil me sicut antea juvat
Scribere versiculos
Amore percussum gravi,

Amore, qui me præter omnes expetit
5 Mollibus in pueris
Aut in puellis urere.

Hic tertius december, ex quo destiti
Inachia furere,
Silvis honorem decutit.

10 Heu! me per Urbem, nam pudet tanti mali,
Fabula quanta fui!
Conviviorum et pœnitet,

In quis amantem et languor et silentium
Arguit et latere
15 Petitus imo spiritus.

- Sur un glissant appui d'autres fois il préfère
- « Pour la grive gourmande élever ses filets ;
- « Et le lièvre timide ou la grue étrangère ,
- 1 « Délicieux butin , se prend à ses collets.

- « Comment n'oublier pas dans l'heureuse campagne
- « Les chagrins dont l'amour abreuve les esprits ,
- « Si , partageant mes soins , une chaste compagne
- « Veille sur ma maison , sur mes enfants chéris ;

- « Si , comme la Sabine ou la robuste femme
- « Qu'aux champs apuliens brunit l'astre du jour ,
- « Elle entasse au foyer les sarments dont la flamme
- « De l'époux fatigué saluera le retour ;

- « Si dans le parc d'osier la brebis ramenée
- « De sa pleine mamelle épanche un lait exquis ;
- « Si , tiré du tonneau , le doux vin de l'année
- « Relève encor des mets que l'or n'a point acquis ?

- « En quoi dès-lors pourraient tenter ma fantaisie
- « Les huitres du Lucrin , les mulets , les turbots ,
- « Les sargets que parfois des rives de l'Asie
- « Rejettent sur nos bords et les vents et les flots ?

- « Les poules de l'Atlas , les falsans d'Ionie
- « Pour flatter mon palais me semblent moins frlands
- « Que ces fruits savoureux qu'au sein de l'Ausonie
- « Pallas daigna mûrir sur nos coteaux rians ,

- « Ou l'oseille qui croît dans l'humide vallée ,
- « Ou la mauve salubre au suc rafraîchissant ,
- « Ou la brebis à Terme en sa fête immolée ,
- « Ou le chevreau lâché par le loup ravissant.

- Has inter epulas ut juvat pastas oves
 Videre properantes domum,
 Videre fessos vomerem inversum boves
 Collo trahentes languido,
 65 Positosque vernas, ditis examen domus,
 Circum renidentes Lares! »
 Hæc ubi locutus fœnerator Alfius,
 Jamjam futurus rusticus,
 Omnem redegit Idibus pecuniam,
 70 Quærit Calendis ponere.

EPODE III.

AD MÆCENATEM.

- Parentis olim si quis impia manu
 Senile guttur fregerit,
 Edit cicutis allium nocentius!
 O dura messorum illa!
 5 Quid hoc veneni sævit in præcordiis?
 Num viperinus his cruor
 Incoctus herbis me fefellit? an malas
 Canidia tractavit dapes?
 Ut Argonautas præter omnes candidum
 10 Medea mirata est ducem,
 Ignota tauris illigaturum juga
 Perunxit hoc Iasonem;

« Puls, durant le festin qui finit la journée ,
 « J'aime à voir des moutons le retour empressé ,
 « Et les taureaux qui , las et la tête inclinée ,
 « Ramènent la charrue et le soc renversé ;
 « Trésor de la maison qui jadis l'a vu naître ,
 « J'aime à voir cet essaim de serviteurs joyeux
 « Qui, pêle-mêle assis à côté de leur maître ,
 « Entourent le foyer où rayonnent ses Dieux. »

Ainsi dit Alfius : à ses travaux sordides
 L'usurier pour les champs est prêt à renoncer ;
 Mais l'or que dans sa caisse il fait rentrer aux Ides ,
 Aux Calendes bientôt il cherche à le placer.

ÉPODE III.

A MÉCÈNE.

Si quelque jour un fils étrangle son vieux père ,
 Que l'ail , pour expier le plus noir des forfaits ,
 Remplace la ciguë , à mon gré moins amère !
 Que n'ai-je , ô moissonneurs, vos robustes palais ?
 Quel poison dans mon sein fermente et me torture ?

Le sang d'une vipère impure
 Fut-il à mon insu distillé dans ces mets ?

Ou l'exécrable Canidie

D'un repas fatal à ma vie

A-t-elle ordonné les apprêts ?

Entre tous les héros descendus sur la plage ,
 Quand Médée eut choisi le jeune et beau Jason ,
 Pour enchaîner au joug des taureaux pleins de rage ,
 Sa main dut le frotter de cet affreux poison ;
 L'ail avait imprégné les présents homicides

- Hoc delibutis ulta donis pellicem ,
 Serpente fugit alite.
 15 Nec tantus unquam siderum insedit vapor
 Siticulosæ Apuliæ ,
 Nec munus humeris efficacis Herculis
 Inarsit æstuosius.
 At, si quid unquam tale concupiveris ,
 20 Jocose Mæcenæ , precor
 Manum puella savio opponat tuo ,
 Extrema et in sponda cubet.

EPODE IV.

IN VEDIUM RUFUM.

- Lupis et agnis quanta sortito obtigit ,
 Tecum mihi discordia est ,
 Ibericis peruste funibus latus
 Et crura dura compede.
 5 Licet superbus ambules pecunia ,
 Fortuna non mutat genus.
 Videsne, Sacram metiente te viam
 Cum bis trium ulnarum toga ,
 Ut ora vertat huc et huc euntium
 10 Liberrima indignatio?
 « Sectus flagellis hic triumviralibus
 Præconis ad fastidium
 Arat Falerni mille fundi jugera ,
 Et Appiam mannīs terit ,
 15 Sedilibusque magnus in primis eques ,
 Othone contempto, sedet !

Qui de son lâche époux vengeaient la trahison
Tandis qu'elle fuyait sur ses dragons rapides.
Phébus embrase moins les plaines de Daunus

Lorsque sévit la Canicule ;

Jamais par de tels feux la robe de Nessus
N'a consumé les flancs du valeureux Hercule.
Tu me railles, Mécène ; eh bien ! pour te punir,
Si jamais ce poison souille encore ta bouche ,

Que ta maltresse à l'avenir ,

Contre un baiser fétide armant sa main farouche ,
Fuie à l'autre bout de sa couche
L'amant qui la veut retenir !

ÉPODE IV.

CONTRE VÉDIUS RUFUS.

Oui , j'ai conçu pour toi toute l'antipathie
Que jamais pour les loups les agneaux ont sentie ,
Toi qui portes empreints à tes plets , à tes flancs ,
De la verge et des fers les stigmates brûlants.
Va , promène partout ta superbe opulence :
La fortune jamais ne changea la naissance.
D'un pas majestueux mesurant les chemins ,
Quand ta robe trainante insulte aux vrais Romains ,
Vois le peuple indigné qui détourne la tête ,
Vois de l'horreur publique éclater la tempête :
« Le voilà donc celui que le fouet des bourreaux
« Naguère déchirait à lasser les hérauts !
« Mille arpents à Caiès sont devenus sa prole ;
« D'Appius par son train il fatigue la voie ;
« Puis , au mépris d'Othon , orgueilleux chevalier ,
« Entre tous au théâtre il siège le premier !

Quid attinet tot ora navium gravi
 Rostrata duci pondere
 Contra latrones atque servilem manum,
 20 Hoc, hoc tribuno militum? »

EPODE. V.

IN CANIDIAM VENEFICAM.

« At, o Deorum quidquid in cœlo regit
 Terras et humanum genus!
 Quid iste fert tumultus? aut quid omnium
 Vultus in unum me truces?
 5 Per liberos te, si vocata partibus
 Lucina veris affuit,
 Per hoc inane purpuræ decus precor,
 Per improbaturum hæc Jovem,
 Quid ut noverca me intueris aut uti
 10 Petita ferro bellua? »
 Ut hæc tremante questus ore constitit
 Insignibus raptis puer,
 Impube corpus, quale posset impia
 Mollire Thracum pectora;
 15 Canidia, brevibus implicata viperis
 Crines et incomptum caput,
 Jubet sepulcris caprificos erutas,
 Jubet cupressus funebres,
 Et uncta turpis ova ranæ sanguine,
 20 Plumamque nocturnæ strigis,
 Herbasque, quas Iolcos atque Iberia

- « Ah! contre des brigands et des bandes serviles
 « N'armons plus désormais des flottes inutiles :
 « Que sert de déployer l'appareil des combats ,
 « Quand cet homme, oui cet homme est tribun des soldats? »

ÉPODE V.

CONTRE LA MAGICIENNE CANIDIE.

- « Arbitres des humains, qui des voûtes célestes
 « Sur la terre daignez abaisser vos regards,
 « Dieux! D'où vient qu'au milieu de ces apprêts funestes
 « Ces mégères sur moi fixent des yeux hagards?
 « Et toi, par tes enfants, si vraiment tu fus mère,
 « Si Lucine t'aida dans tes enfantements,
 « Par ces brillants tissus, par ces vains ornements,
 « Par Jupiter enfin, si tu crains sa colère ,
 « Ne m'envisage plus de cet œil courroucé,
 « Ainsi qu'une marâtre impie
 « Ou le tigre d'Éthiopie
 « Que le fer mortel a blessé. »

C'est ainsi qu'un enfant, d'une voix lamentable,
 Tout tremblant vers le ciel exhalait sa douleur;
 Devant ses membres nus un Thrace inexorable,
 Attendri par sa grâce, eût pleuré son malheur.
 Vains efforts! Sur le front de l'horrible sorcière
 Sifflent de courts serpents noués à sa crinière :
 Les sauvages figuiers arrachés des tombeaux,
 Les noirs rameaux des ifs et des cyprès funèbres,
 Les plumes et les œufs des oiseaux de ténèbres
 Pétris avec le sang des immondes crapauds,
 Les herbes qu'à foison la nature a semées

- Mittit venenorum ferax ,
Et ossa ab ore rapta jejunæ canis ,
Flammis aduri Colchicis.
25 At expedita Sagana , per totam domum
Spargens Avernales aquas ,
Horret capillis ut marinus asperis
Echinus aut currens aper.
Abacta nulla Veia conscientia
30 Ilgonibus duris humum
Exhauriebat , ingemens laboribus ,
Quo posset infossus puer
Longo die bis terque mutatæ dapis
Inemori spectaculo ,
35 Quum promineret ore quantum exstant aqua
Suspense mento corpora ,
Exsucta uti medulla et aridum jecur
Amoris esset poculum ,
Interminato quum semel fixæ cibo
40 Intabuissent populæ.
Non defuisse masculæ libidinis
Ariminensem Follam
Et otiosa credidit Neapolis
Et omne vicinum oppidum ,
45 Quæ sidera excantata voce Thessala
Lunamque cælo deripit.
Hic irresectum sæva dente livido
Canidia rodens pollicem

Dans les champs d'Ibérie et dans ceux d'Iolcos,
Les os ravis aux crocs de chiennes affamées
Sont jetés par son ordre aux brasiers de Colchos.

Cependant Sagana, la robe retroussée,
Dressant d'un poil hideux sa tête hérissée,
Répand dans la maison l'eau du lac de l'enfer :
Tel court un sanglier quand la meute est lancée,
Tel présente ses dards un hérisson de mer.

Véia, que nul remords ne détourne du crime,
Véia, la bêche en main, gémissant sous l'effort,
Creuse la fosse humide où, promis à la mort
Et long-temps enfoui comme au sein de l'abîme
Le nageur dont la tête apparaît sur les eaux,
Deux et trois fois le jour, innocente victime,
A jeun l'enfant verra fumer des mets nouveaux.
Sur ces mets interdits sans relâche attachée,
Quand sa prunelle enfin s'éteindra sans retour,
La poudre de son foie et sa moelle séchée
Serviront à former un breuvage d'amour.

Folia vint tremper dans cette orgie impure
(De Parthénopé ainsi le peuple curieux
Le dit à ses voisins, le publie en tous lieux),
Fléau de Rimini, vrai monstre de luxure,
Dont les enchantements, renversant la nature,
Font descendre la lune et les flambeaux des cieux.

Redirai-je en quels mots, sous sa dent jaune et creuse
De son pouce crochu rongé la corne affreuse
Et du sombre appareil envisageant l'horreur,
Canidie exhala sa lubrique fureur ?

Quid dixit aut quid tacuit? « O rebus meis

50

Non infideles arbitrae,

Nox et Diana, quæ silentium regis,

Arcana quum fiunt sacra,

Nunc, nunc adeste; nunc in hostiles domos

Iram atque numen vertite.

55

Formidolosæ dum latent silvis feræ

Dulci sopore languidæ,

Senem, quod omnes rideant, adulterum

Latrent Suburranae canes,

Nardo perunctum, quale non perfectius

60

Meæ laborarint manus....

Quid accidit? cur dira barbaræ minus

Venena Medæ valent,

Quibus superbam fugit ulta pellicem

Magni Creontis filiam,

65

Quum palla, tabo munus imbutum, novam

Incendio nuptam abstulit?

Atqui nec herba nec latens in asperis

Radix fefellit me locis.

Indormit unctis omnium cubilibus

70

Oblivione pellicum.

Ah! ah! solutus ambulat veneficæ

Scientioris carmine!

« Fidèles dépositaires
« De mes terribles secrets,
« Qui de ces sacrés mystères
« Sous des voiles tutélaires
« Enveloppez les apprêts ;
« O Nuit, reine du silence,
« O Phébé, du haut des cieux
« Prêtez-moi votre assistance,
« Et secondez ma vengeance
« Contre un vieillard odieux.

« Aux sarcasmes livrez sa grotesque luxure ;
« Amentez après lui les chiennes de Suburre :
« Tapis au fond des bois tandis qu'un doux sommeil
 « Engourdit les monstres sauvages,
 « Mes mains, pour prix de ses outrages,
« L'ont couvert tout entier d'un philtre sans pareil. . . .

« Mais quoi ! le succès trompe, ô barbare Médée,
« Mon espérance en vain sur tes charmes fondée !
« Au jour de ton exil, n'est-ce pas ce poison
« Dont la rage imprégna la tunique fatale
 « Qui, dans le palais de Créon ,
« Mortel présent, brûla ta superbe rivale ?

« Herbes, simples cachés dans les âpres déserts,
« Ne m'ont-ils pas fourni leurs sucs les plus amers ?
« Et, sur un lit charmé, de ses autres maîtresses
« N'a-t-il pas, même en songe, oublié les caresses ?
« Ah ! des enchantements plus puissants que les miens
« Ont vaincu ma science et rompu ses liens !

Si ton cadavre alors , étendu sur la plage ,
Offre aux olseaux de mer un succulent repas ,
Les Dieux de la tempête , auteurs de ton trépas ,
D'un bouc et d'un agneau mériteront l'hommage.

ÉPODE X.

A PETTIUS.

La Muse a cessé de me plaire ,
O Pettius , depuis le jour
Où je me suis laissé distraire
Par les blessures de l'Amour ;

Lui qui s'acharne à ma jeunesse ,
Et m'embrase d'un feu nouveau ,
Aujourd'hui pour une maltresse ,
Demain pour un blond jouvenceau.

Trois fois l'hiver de leur feuillage
Dans les bois sema les débris ,
Depuis que ton aml plus sage
D'Inachia n'est plus épris.

Je fus la fable de la ville ,
Et le douloureux souvenir
D'une extravagance imbécille
Même aujourd'hui me fait rougir.

Oui , je rougis lorsque je pense
A ces festins où mes soupirs ,
Et ma langueur et mon silence
Révélaient mes brûlants désirs.

« Contrane lucrum nil valere candidum
Pauperis ingenium ? »
Querebar applorans tibi ,

20 Simul calentis inverecundus Deus
Fervidiore mero
Arcana promorat loco.

« Quod si meis inæstuet præcordiis
Libera bilis , ut hæc
Ingrata ventis dividat

25 Fomenta vulnus nil malum levantia ,
Desinet imparibus
Certare summotus pudor. »

30 Ubi hæc severus te palam laudaveram ,
Jussus abire domum ,
Ferebar incerto pede

Ad non amicos , heu ! mihi postes et heu !
Limina dura , quibus
Lumbos et infregi latus.

35 Nunc glorientis quamlibet mulierculam
Vincere mollitie
Amor Lycisci me tenet ;

Que de fois, irritant ma flamme,
Bacchus étouffa ma pudeur !
Que de fois j'ai laissé mon ame
Trahir son trouble et son ardeur !

« Quoi ! son avarice préfère , »
Disais-je en pleurant sur ton sein ,
« A l'amour pauvre mais sincère
« L'appât d'un misérable gain !

« C'est trop endurer l'esclavage ,
« Affranchissons-nous sans retour ;
« Ma raison triomphe , et l'outrage
« Fait évanouir mon amour.

« Cessons une plainte inutile
« Qui ne saurait guérir nos maux ;
« Laissons un triomphe facile
« A de trop indignes rivaux. »

Mais c'est en vain qu'en ta présence
Éclatait mon ressentiment ;
Bientôt j'oubliais mon offense
Et ma sagesse d'un moment.

Toujours un penchant invincible ,
Ramenant mes pas incertains ,
M'attachait au seuil insensible
Qui brisait mes flancs et mes reins.

Plus voluptueux qu'une femme ,
Plus fier de sa mollesse , hélas !
Lyciscus aujourd'hui m'enflamme
Par son abandon plein d'appas.

Unde expedire non amicorum queant

Libera consilia

Nec contumeliæ graves,

40 Sed allus ardor aut puellæ candidæ

Aut teretis pueri

Longam renodantis comam.

EPODE XI.

AD AMICOS.

Horrida tempestas cælum contraxit et imbres

Nivesque deducunt Jovem;

Nunc mare, nunc silvæ

Threicio Aquilone sonant : rapimus, amici,

5 Occasionem de die;

Dumque virent genua

Et decet, obducta solvatur fronte senectus.

Tu vina Torquato move

Consule pressa meo.

10 Cetera mitte loqui : Deus hæc fortasse benigna

Reducet in sedem vice.

Nunc et Achæmenio

Perfundi nardo juvat, et fide Cyllenea

Levare diris pectora

15 Sollicitudinibus :

De mon ame par lui conquise
 Ainsi tes sarcasmes amers,
 Ni les conseils de la franchise
 Ne sauraient plus rompre les fers ;

A moins que d'une ardeur nouvelle
 Un bel enfant aux longs cheveux
 Ou quelque blonde jouvencelle
 Dans mon sein n'allume les feux.

ÉPODE XI.

A SES AMIS.

Le ciel est retrécl par les sombres tempêtes ;
 La pluie et les frimas escortent Jupiter ;
 Et l'Affreux Aquillon , déchaîné sur nos têtes ,
 Fait mugir tour-à-tour les forêts et la mer.

• Amis , le plaisir sied à la verte jeunesse ,
 Saisissons le moment qui peut fuir loin de nous ;
 De nos fronts attristés écartons la vieillesse :
 Le temps n'a point encor fait trembler nos genoux.

D'un tonneau qu'avec moi Torquatus a vu naltre
 Qu'on nous verse aujourd'hui l'enivrante liqueur :
 Ne parlons plus du reste ; un jour viendra peut-être
 Où le ciel daignera désarmer sa rigueur.

Faisons couler sur nous les parfums d'Assyrie ;
 Marions notre lyre aux joyeuses chansons ;
 Dissipons les chagrins dont notre ame est flétrie ,
 Et du noble Centaure écoutons les leçons :

Nobilis ut grandi cecinit Centaurus alumno :

« Invicte , mortalis Dea

Nate puer Thetide ,

Te manet Assaraci tellus , quam frigida parvi

20

Findunt Scamandri flumina

Lubricus et Simois ;

Unde tibi reditum certo subtemine Parcæ

Rupere , nec mater domum

Cærulea te revehet.

25

Illic omne malum vino cantuque levato ,

Deformis ægrimonîæ

Dulcibus alloquiis. »

EPODE XII.

AD MÆCENATEM.

Mollis inertia cur tantam diffuderit imis

Oblivionem sensibus ,

Pocula Lethæos ut si ducentia somnos

Arete fauce traxerim ,

5

Candide Mæcenas , occidis sæpe rogando.

Deus , Deus nam me vetat

Inceptos , olim promissum carmen , iambos

Ad umbilicum adducere.

10

Non aliter Samio dicunt arsisse Bathyllo

Anacreonta Telum ,

Qui persæpe cava testudine flevit amorem ,

Non elaboratum ad pedem.

- « O mortel rejeton d'une mère immortelle , »
 Criait-il au héros enfanté par Thétis,
 « Aux champs d'Assaracus va , le destin t'appelle ;
 « Va triompher aux bords où fuit le Simois.
- « Ta gloire ennoblira les rives du Scamandre ;
 « Mais tes jours sont comptés , tu ne reviendras pas :
 « Les Parques l'ont voulu , la mère la plus tendre
 « Ne ramènera point son fils dans ses États.
- « Qu'importe , ô mon ami , sous les remparts de Troie
 « Que la lyre et le vin rendent tes jours sereins ,
 « Au lieu d'abandonner ta vie entière en proie
 « A la morne tristesse , aux dévorants chagrins. »

ÉPODE XII.

A MÉCÈNE.

Tu veux savoir d'où vient l'oublieuse mollesse
 Qui paralyse ainsi mes esprits languissants.
 Pour étancher ma soif ai-je avec trop d'ivresse
 Aspiré du Léthé les flots assoupissants ?

Ton importunité m'obsède et m'assassine.
 O bon Mécène , un Dieu règne en mon cœur soumis,
 Un Dieu qui ne veut pas que ma Muse termine
 Les vers que dès long-temps l'amitié t'a promis.

Les mêmes feux , dit-on , pour le jeune Bathylle
 Du chantre de Téos ont consumé les jours ,
 Ce vieillard dont souvent sur un mode facile
 Le luth harmonieux soupira les amours.

- Ureris ipse miser : quod si non pulchrior ignis
Accendit obsessam Ilion ,
15 Gaude sorte tua ; me libertina , neque uno
Contenta , Phryne macerat.

EPODE XIII.

AD NEÆRAM.

- Nox erat et cœlo fulgebat Luna sereno
Inter minora sidera ,
Quum tu, magnorum numen læsura Deorum ,
In verba jurabas mea ,
5 Arctius atque hedera procera adstringitur ilex ,
Lentis adhærens brachiis ,
Dum pecori lupo et nautis infestus Orion
Turbaret hibernum mare ,
Intonsosque agitare Apollinis aura capillos ,
10 Fore hunc amorem mutuum.
O dolitura mea multum virtute Neæra !
Nam si quid in Flacco viri est ,
Non feret assiduas potiori te dare noctes ,
Et quæret iratus parem ;
15 Nec semel offensæ cedit constantia formæ ,
Si certus intrarit dolor.

Tu brûles, mais du moins tu peux bénir ta flamme,
Car Ilion brûla pour de moindres appas.
Fille d'un affranchi, Phryné brûle mon ame,
Phryné qui d'un amant ne se contente pas.

ÉPODE XIII.

A NÉÈRE.

Il était nuit; Phébé sous la voûte azurée
Éclipsait les flambeaux des cieux;
Prête à trahir la foi jurée,
Tu m'engageais ton cœur à la face des Dieux;
Une étreinte délicieuse
Dans tes bras me tenait pressé,
Et le lierre au tronc de l'yeuse
Est moins fortement enlacé.
« Cher amant, disais-tu, d'une voix attendrie,
« Tant que l'agneau fuira la lionne en furie,
« Tant que des mers de l'Étrurie,
« Effroi des pâles matelots,
« Le funeste Orion soulèvera les flots,
« Tant que le blond Phébus à la brise embaumée
« Abandonnera ses cheveux,
« Ne crains point que ta bien-aimée
« Soit jamais rebelle à tes vœux. »
O Néère, oh! combien tu verseras de larmes
Sur ma virile fermeté!
A ton nouvel amant sur un lit effronté
Prodigue, si tu veux, et tes nuits et tes charmes :
Une autre accueillera mon amour rebuté;
Et lorsqu'une fois ma vengeance.
Aura juré ton abandon ,



At tu, quicumque es felicior atque meo nunc
Superbus Incedis malo,
Sis pecore et multa dives tellure licebit,
20 Tibique Pactolus fluat,

Nec te Pythagoræ fallant arcana renati,
Formaque vincas Nirea,
Eheu! translatos alio mœrebis amores;
Ast ego vicissim risero.

EPODE XIV.

AD POPULUM ROMANUM.

Altera jam teritur bellis civilibus ætas,
Suis et ipsa Roma viribus ruit :
Quam neque finitimi valuerunt perdere Marsi,
Minacis aut Etrusca Porsenæ manus,
5 Æmula nec virtus Capuæ, nec Spartacus acer,
Novisque rebus infidelis Allobrox,
Nec fera cærulea domuit Germania pube,
Parentibusque abominatus Hannibal,
Impia perdemus devoti sanguinis ætas,
10 Ferisque rursus occupabitur solum.
Barbarus, heu! cineres insistet victor, et urbem
Eques sonante verberabit ungula;
Quæque carent ventis et solibus, ossa Quirini,
Nefas videre! dissipabit insolens.
15 Forte quid expediat communiter, aut melior pars,
Malis carere quæritis laboribus.

Ta beauté même à ma constance

N'arrachera point ton pardon.

Pour toi , rival heureux d'Horace ,
Dont l'orgueil maintenant insulte à ma disgrâce ,
Quand tes champs nourriraient d'innombrables troupeaux ,
Du Pactole pour toi quand couleraient les eaux ,
Quand tu joindrais encore aux charmes de Nirée
Du vieillard de Samos la sagesse admirée ,

Un jour aussi dans ta douleur
Tu plaindras ton amour délaissé pour un autre ,
Ton deuil allégera le nôtre ,
Et je rirai de ton malheur.

ÉPODE XIV.

AUX ROMAINS.

Un nouvel âge s'ouvre à nos sanglants discords ;
Rome va s'écrouler sous ses propres efforts ,
Rome que ne dompta ni le Marse en furie ,
Ni le camp menaçant du tyran d'Étrurie ,
Ni la fière Capoue ou l'ardent Spartacus ,
Ni les traîtres Gaulois vendus à Lentulus ,
Ni du cruel Germain les hordes sanguinaires ,
Ni l'affreux Annibal abhorré par les mères ,
Sang maudit , nous saurons la détruire , et ses murs
Redeviendront l'abri des reptiles impurs.
Un vainqueur étranger va fouler ses ruines ,
Sous de lourds escadrons ébranler ses collines ,
Et , d'une main profane ouvrant ses monuments ,
De Quirinus au vent jeter les ossements !

Peut-être tous ensemble, ou du moins les plus sages ,
Cherchez-vous les moyens d'éviter ces outrages ;

- Nulla sit hac patior sententia : Phocæorum
Velut profugit exsecrata civitas
Agros atque Lares proprios , habitandaque fana
20 Apris reliquit et rapacibus lupis ,
Ire pedes quocumque ferent, quocumque per undas
Notus vocabit aut protervus Africus.
Sic placet ? an melius quis habet suadere ? *Secunda*
Ratem occupare quid moramur alite ?
25 Sed juremus in hæc : simul imis saxa renarint
Vadis levata , ne redire sit nefas ;
Neu conversa domum pigeat dare lintea , quando
Padus Matina laverit cacumina ,
In mare seu celsus procurrerit Apenninus ,
30 Novaque monstra junxerit libidine
Mirus amor , juvet ut tigres subsidere cervis ,
Adulteretur et columba miluo ,
Credula nec rivos timeant armenta leones ,
Ametque salsa lævis hircus æquora.
35 Hæc , et quæ poterunt reditus abscindere dulces ,
Eamus omnis exsecrata civitas ,
Aut pars indocili melior grege ; mollis et expes
Inominata perprimat cubilia.
Vos , quibus est virtus , muliebrem tollite luctum ,
40 Etrusca præter et volate littora.
Nos manet Oceanus circumvagus : arva , beata
Petamus arva , divites et Insulas ,
Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis ,
Et imputata floret usque vinea ;
45 Germinat et nunquam fallentis termes olivæ ,
Suamque pulla ficus ornat arborem ;
Mella cava manant ex ilice , montibus altis
Levis crepante lympa desilit pede.

**Eh bien ! écoutez-moi : maudissant leurs foyers ,
On vit les Phocéens aux loups, aux sangliers
Abandonner leurs champs et leurs Dieux et leurs temples :
De ces peuples suivons les généreux exemples ;
Précipitons nos pas ; intrépides nochers ,
Affrontons le Notus, les autans, les rochers.**

**Le voulez-vous ? qui donne un conseil préférable ? ...
Que tardons-nous ? voguons, l'augure est favorable ;
Mais qu'un serment nous lie et fixe nos destins.
Avant que nos vaisseaux rentrent aux ports latins ,
Les écueils soulevés nageront sur l'abîme ;
L'Éridan du Matin viendra laver la cime ;
L'Apennin de son front menacera les eaux ,
Vénus, donnant le jour à des monstres nouveaux ,
Unira par les nœuds d'un étrange adultère
La colombe au milan, le cerf à la panthère ;
L'agneau ne craindra plus le lion des déserts ,
Et le bouc écaillé se jouera dans les mers.**

**Partons, et, s'il le faut, qu'un serment plus horrible
Rende à de vains regrets le retour impossible ;
Fuyons tous, ou laissons les cœurs abâtardis
S'attacher sans espoir à des foyers maudits.
Mais vous, mâles héros, dont l'ame est aguerrie ,
Volez, volez delà les mers de l'Étrurie :
L'Océan nous appelle, et ces fertiles champs
Que Cérès sans culture enrichit tous les ans :
Iles des bienheureux, demeure fortunée ,
Où la vigne fleurit sans être ébourgeonnée ,
Où jamais l'olivier n'abuse un vain espoir ,
Ni le figuier toujours paré de son fruit noir ;
Où le miel sort du chêne, où du haut des montagnes
Le ruisseau murmurant bondit dans les campagnes !**

- Illic Injussæ veniunt ad mulcra capellæ ,
 50 Refertque tenta grex amicus ubera ;
 Nec vespertinus circumgemit ursus ovile ;
 Neque intumescit alta viperis humus.
 Pluraque felices mirabimur : ut neque largis
 Aquosus Eurus arva radat imbribus ,
 55 Pinguia nec siccis uratur semina glebis ,
 Utrumque rege temperante Cœlitum.
 Non huc Argoo contendit remige pinus ,
 Neque impudica Colchis intulit pedem ;
 Non huc Sidonii torserunt cornua nautæ ,
 60 Laboriosa nec cohors Ulyssæi.
 Nulla nocent pecori contagia ; nullius astri
 Gregem æstiosa torret impotentia.
 Jupiter illa placere secrevit littora genti ,
 Ut inquinavit ære tempus aureum ;
 65 Ære , dehinc ferro duravit sæcula : quorum
 Piis secunda vate me datur fuga.

EPODE XV.

HORATIUS, CANIDIA.

HORATIUS.

- Jam jam efficaci do manus scientiæ ,
 Supplex et oro regna per Proserpinæ ,
 Per et Dianæ non movenda numina ,
 Per atque libros carminum valentium
 5 Refixa cœlo devocare sidera ,

La chèvre, la génisse y livrent à souhait
Leur pendante mamelle à la main qui la trait ;
Point d'ours grondant le soir autour des bergeries ,
Ni de serpents cachés sous les herbes fleuries.
O climat tempéré par le maître des Dieux !
Heureux champs, où jamais par l'autan pluvieux
Le laboureur ne vit la plaine désolée ,
Ni sous la glèbe en feu le semence brûlée !
Là, jamais n'ont paru les nochers d'Iolcos ,
Ni l'impure Médée, opprobre de Colchos ;
Jamais les nautonniers de Tyr ou de Carthage ,
Ni ceux d'Ulysse errant de rivage en rivage.
De la peste jamais parmi les gras troupeaux
Le brûlant Sirius n'épandit les fléaux.
Pour les mortels pieux, au cœur pur et docile ,
Jupiter dès long-temps réserva cet asile
Quand le siècle d'alrain souilla le siècle d'or.
A l'airain succéda le fer plus dur encor.
Ah ! croyez mon oracle, et sous d'heureux auspices
Cherchez pour la vertu des climats plus propices.

ÉPODE XV.

HORACE ET CANIDIE.

HORACE.

Où , c'en est fait , je me prosterne
Devant ton magique savoir :
Au nom d'Hécate , au nom de son sacré pouvoir ,
Au nom de Proserpine et des Dieux de l'Averne ,
Par ces recueils mystérieux
Qui détachent la lune et les flambeaux des cieux ,

- Canidia, parce vocibus tandem sacris,
Citumque retro solve, solve turbinem.
Movit nepotem Telephus Nereum,
In quem superbus ordinarat agmina
10 Mysorum et in quem tela acuta torserat;
Unxere matres Iliæ addictum feris
Alitibus atque canibus homicidam Hectorem,
Postquam relictis mœnibus rex procidit,
Heu! pervicacis ad pedes Achillei;
15 Setosa duris exuere pellibus
Laboriosi remiges Ulyssei,
Volente Circe, membra, tunc mens et sonus
Relapsus atque notus in vultus honor.
Dedi satis superque pœnarum tibi,
20 Amata nautis multum et institoribus.
Fugit juvenas, et verecundus color
Reliquit ossa pelle amicta lurida;
Tuis capillus albus est odoribus;
Nullum a labore me reclinat otium:
25 Urget diem nox et dies noctem, neque est
Levare tenta spiritu prœcordia.
Ergo negatum vincor ut credam miser
Sabella pectus increpare carmina,
Caputque Marsa dissilire nœnia.
30 Quid amplius vis? O mare et terra! ardeo,
Quantum neque atro delibutus Hercules
Nessi cruore, nec Sicana fervida

Daigne enfin , daigne , ô Canidie ,
Suspendre ton charme puissant ;
Ramène en tes mains , je t'en prie ,
Le ruban qui s'enroule au rhombe menaçant.
Téléphe désarma par ses humbles prières
Le héros , effroi des Troyens ,
Contre qui son orgueil arma les Mysiens
Et décocha des flèches meurtrières ;
Et ce vaillant Hector qu'un vainqueur en courroux
Aux vautours dévorants , aux chiens laissait en proie ,
Hécube l'embauma quand son royal époux ,
Franchissant les remparts de Troie ,
De l'intraitable Achille embrassa les genoux.
A la voix de Circé , les compagnons d'Ulysse ,
Éprouvé par de longs malheurs ,
Recouvrent , dépouillés du poil qui les hérisse ,
La raison , la parole et leurs nobles couleurs.
J'al trop bien ressenti ta vengeance rigide ,
Idole des marchands et des durs matelots :
Ma jeunesse , mon teint sont flétris , et mes os
Ne sont plus recouverts que d'une peau livide.
Tes philtres avant l'âge ont blanchi mes cheveux ;
Nul répit n'interrompt mes tourments douloureux ;
La nuit succède au jour , et le soleil se lève
Sans que ma poitrine soulève
De mes tristes ennuis le fardeau rigoureux.
C'en est fait , je me rends , vaincu par la souffrance ;
J'en crois ces prodiges nouveaux :
Du Marse et du Sabin la magique puissance
Fait palpiter les cœurs et brise les cerveaux.
Que veux-tu davantage ? ô terre ! ô mer ! je brûle :
La robe du Centaure embrasa moins Hercule ,

- Virens in *Ætna* flamma. Tu, donec cinis
 Injuriolis aridus ventis ferar,
 35 Cales venenis officina Colchicis.
 Quæ finis? aut quod me manet stipendium?
 Effare : jussas cum fide pœnas luam,
 Paratus explare, seu poposceris
 Centum juvencos, sive mendaci lyra
 Voles sonari, tu pudica, tu proba
 40 Perambulabis astra sidus aureum.
 Infamis Helenæ Castor offensus vicem,
 Fraterque magni Castoris, victi prece,
 Adempta vati reddidere lumina.
 Et tu, potes nam, solve me dementia,
 45 O nec paternis obsoleta sordibus,
 Nec in sepulcris pauperum prudens anus
 Novendiales dissipare pulveres.
 Tibi hospitale pectus et puræ manus,
 Tausque venter Pactumelus, et tuo
 50 Cruore rubros obstetrix pannos lavit,
 Utcumque fortis exsilis puerpera.

CANIDIA.

- Quid obseratis auribus fundis preces?
 Non saxa nudis surdiora navitis
 Neptunus alto tundit hibernus salo.
 55 Inultus ut tu riseris Cotyttia

Du sulfureux Etna les feux sont moins ardents :
N'importe, je verrai les poisons de Colchide
Bouillir dans tes fourneaux tant que ma cendre aride
Ne sera point livrée aux injures des vents.
Quand finiront mes maux ? Pour expier mes crimes
Que veux-tu ? Je suis prêt à payer ma rançon :
Parle, j'immolerai d'innombrables victimes,
Et ma lyre menteuse exaltera ton nom.

Je chanterai ton air modeste,
Ton incorruptible pudeur ;
Flambeau de la voûte céleste,
Rien n'égallera ta splendeur.

Du calomniateur d'Hélène

Quand Pollux et Castor obscurcissent les yeux,
Le poète frappé les implore et sans peine

Recouvre la clarté des cieux.

Et toi, pardonne aussi, fais cesser ma démence,
Toi qui d'un sang illustre as reçu la naissance ;
Toi qu'on ne vit jamais, profanant les tombeaux,
Sorcière décrépète, au sein des nuits obscures,
Du pauvre après neuf jours disperser les lambeaux ;
Toi dont le cœur est tendre et dont les mains sont pures !
Où vraiment Pactumée en tes flancs fut porté ;
Et hors du lit sanglant, robuste et valeureuse,
Quand tu bondis, ta digne et loyale accoucheuse
Va laver les témoins de ta fécondité.

CANIDIE.

Pourquoi me fatiguer de ta plainte importune ?

Battus par l'orageux Neptune,
Aux cris des naufragés les écueils sont moins sourds.
Crois-tu, de Cotytto divulguant le mystère,

- Vulgata, sacrum liberi Cupidinis ;
Et Esquilini Pontifex venefici
Impune ut Urbem nomine impleris meo ?
Quid proderat ditasse Pelignas anus ,
60 Velociusve miscuisse toxicum ?
Sed tardiora fata te votis manent :
Ingrata misero vita ducenda est, in hoc
Novis ut usque suppetas doloribus.
Optat quietem Pelopis infidus pater,
65 Egens benignæ Tantalus semper daplis ;
Optat Prometheus obligatus aliti ;
Optat supremo collocare Sisyphus
In monte saxum ; sed vetant leges Jovis.
Voles modo altis desilire turribus ,
70 Modo ense pectus Norico recludere ;
Frustraque vincla gutturi nectes tuo ,
Fastidiosa tristis ægrimonla.
Vectabor humeris tunc ego inimicis eques ,
Meæque terra cedit insolentiæ.
75 An, quæ movere cereas imagines ,
Ut ipse nosti curiosus, et polo
Deripere Lunam vocibus possim meis ,
Possim crematos excitare mortuos
Desiderique temperare pocula,
80 Plorem artis in te nil agentis, exitum ?

Railler impunément la reine des Amours ,
Du Pontife usurper le sacré ministère ,
Jeter sur l'Esquilin un regard téméraire ,
Et de mon nom flétri remplir les carrefours ?

A de vieilles enchanteresses
Aurais-je donc sans fruit prodigué mes largesses ,
Et d'un poison rapide apprêté les ferments ?
Non : la mort viendra , lente au gré de ton envie ;
Tu vivras malgré toi , tu vivras et la vie
Renouvellera tes tourments.

Consumé par la faim , le perfide Tantale
Aspire au terme de ses maux ;
Sisyphé au haut du mont , pour goûter le repos ,
Veut asseoir la roche infernale ;

Prométhée échapper aux serres du vautour ;
Mais le crime à la peine est lié sans retour.
Dans ton morne chagrin , hâtant tes funérailles ,
Tantôt du nœud fatal tu voudras t'enlacer ;
Tantôt du haut des tours tu voudras t'élancer ,
Tantôt avec le fer arracher tes entrailles.

Indocile coursier , tu connaîtras le frein ;
Je bondirai sur toi , superbe , triomphante ,

Tandis que la terre tremblante
S'humiliera devant mon pouvoir souverain.
Eh quoi ! j'animerais des images de cire ;
(Il n'est point de secret pour ton œil curieux)

Phébé , soumise à mon empire ,
A ma voix descendrait des cieux ;
Des morts j'évoquerais la cendre ;
L'amour obéirait à mes philtres vainqueurs ;
Et toi , seul contre moi , tu pourrais te défendre ,
Et sur mon art vaincu je verserais des pleurs !

CARMEN SÆCULARE.

Phœbe silvarumque potens Diana,
Lucidum cœli decus, o colendi
Semper et culti, date quæ precamur
Tempore sacro,

5 Quo Sibyllini monuere versus
Virgines lectas puerosque castos
Dis, quibus septem placuere colles,
Dicere carmen.

Alme Sol, curru nitido diem qui
10 Promis et celas allusque et idem
Nasceris, possis nihil urbe Roma
Visere majus.

Rite maturos aperire partus
Lenis Ilithyia, tuere matres;
15 Sive tu Lucina probas vocari
Seu Genitalls.

CHANT SÉCULAIRE.

Divin Phébus , et toi souveraine des bois ,
Radieux ornements de la voûte azurée ,
Dont la gloire adorable est toujours adorée ,
Dans ce jour solennel exaucez notre voix.

La Sibylle a voulu qu'en ces jeux séculaires
De vierges et d'enfants un Chœur chaste et pieux
Célèbre les bienfaits des Dieux
Qui protègent nos monts de leurs bras tutélaires.

Soleil , dont la féconde ardeur
Dispense et ravit la lumière ,
Toujours nouveau , toujours égal en ta splendeur ,
Puisses-tu durant ta carrière
Ne rien voir qui de Rome éclipse la grandeur !

O bienfaisante Ilithye ,
Dont la secourable main
A l'enfant mûr pour la vie
De sa mère ouvre le sein ,
Quelques noms , vierge divine ,
Que daigne agréer ton choix ,
Ou Génitale ou Lucine ,
De l'épouse entends la voix.

Diva, producas sobolem Patrumque
Prosperes decreta super jugandis
Feminis prolisque novæ feraci

20 Lege marita,

Certus undenos decies per annos
Orbis ut cantus referatque ludos,
Ter die claro totiesque grata
 Nocte frequentes.

25 Vosque veraces cecinisse, Parcæ,
 Quod semel dictum est stabilisque rerum
 Terminus servat, bona jam peractis
 Jungite fata.

Fertilis frugum pecorisque Tellus
30 Spicea donet Cererem corona;
 Nutriant fœtus et aquæ salubres
 Et Jovis auræ.

Condito mitis placidusque telo
Supplices audi pueros, Apollo;
35 Siderum regina bicornis, audi,
 Luna, puellas.

Donne , ô Déesse féconde ,
Des défenseurs à l'État ;
Que ta volonté seconde
Les saintes lois du Sénat ;
Que les citoyens dociles ,
De l'hymen serrant les nœuds ,
Fassent bientôt dans nos villes
Renaitre un peuple nombreux.

Qu'ainsi puissent nos fils de ces fêtes si belles
Renouveler la pompe , et qu'après cent dix ans
Ainsi durant trois jours et trois nuits solennelles
Rome entière se presse à ces jeux , à ces chants !

Arbitres des destins, Déesses prophétiques ,
Dont la parole est stable et ne trompe jamais ,
Par de nouveaux présents , ô Parques véridiques ,
Daignez mettre le comble à vos premiers bienfaits.

De moissons que la terre ornée ,
Couverte d'abondants troupeaux ,
A Cérès offre chaque année
Sa couronne d'épis nouveaux ;
Que les tièdes zéphyrs et la douce rosée
Fécondent la semence en nos champs déposée.

De tes jeunes Romains, ô Phébus, désormais
Exauçant les souhaits,
Laisse dans le carquois tes flèches meurtrières ;
Et toi , reine des nuits , qui fais briller aux cieux
Ton croissant radieux ,
De la vierge romaine exauce les prières.

Roma si vestrum est opus Iliæque
Littus Etruscum tenere turmæ,
Jussa pars mutare Lares et urbem

40

Sospite cursu ,

Cui per ardentem sine fraude Trojam
Castus Æneas patriæ superstes
Liberum munivit iter, daturus
Plura relictis :

45

Di, probos mores docili juventæ ,
Di, senectuti placidæ quietem ,
Romulæ genti date remque prolemque
Et decus omne.

50

Quæque vos bobus veneratur albis ,
Clarus Anchisæ Venerisque sanguis
Impetret, bellante prior, jacentem
Lenis in hostem.

55

Jam mari terraque manus potentes
Medus Albanasque timet secures ;
Jam Scythæ responsa petunt superbi
Nuper et Indi.

60

Jam Fides et Pax et Honor Pudorque
Priscus et neglecta redire Virtus
Audet, apparetque beata pleno
Copia cornu.

Dieux, s'il est vrai que Rome est l'œuvre de vos mains,
Aux Phrygiens forcés de quitter leur patrie

Si des rivages d'Étrurie
Vous avez montré les chemins ,

Tandis que le pieux Énée ,
Des remparts de leur ville aux flammes condamnée
Arrachant les Troyens proscrits ,
Pour une illustre destinée

De ces heureux vaincus conservait les débris :

A la docile jeunesse ,
O Dieux , donnez un cœur pur ;
Dieux , donnez un abri sûr
A la paisible vieillesse ;
Dieux , aux Romains triomphants
Donnez toujours la victoire
Et l'opulence et la gloire
Et d'innombrables enfants.

Du noble rejeton de Vénus et d'Anchise ,
Dont la blanche hécatombe arrose votre autel ,

Exaucez le vœu solennel :

Au superbe ennemi que sa force maîtrise
Qu'un pardon généreux le montre paternel.

Déjà le Mède altier, sur la terre et sur l'onde ,
Craint son bras tout-puissant et les faisceaux latins ;
Le Scythe et l'Indien , aux limites du monde ,
Sous lui courbent leurs fronts naguère si hautains.

La Loyauté , la Paix , la Vertu , l'Innocence ,
Le vieil Honneur, long-temps exilé de nos bords ,
Ose enfin reparaitre , et l'heureuse Abondance
De sa corne féconde épanche les trésors.

Augur et fulgente decorus arcu
Phœbus acceptusque novem Camenis ,
Qui salutari levat arte fessos
Corporis artus ,

65 Si Palatinas videt æquus arces ,
Remque Romanam Latiumque felix
Alterum in lustrum meliusque semper
Proroget ævum.

70 Quæque Aventinum tenet Algidumque ,
Quindecim Diana preces virorum
Curet, et votis puerorum amicas
Applicet aures.

75 Hæc Jovem sentire Deosque cunctos
Spem bonam certamque domum reporto ,
Doctus et Phœbi chorus et Dianæ
Dicere laudes.

Dieu des oracles , cher aux vierges du Parnasse ,
Paré de l'arc éblouissant ,
Et dont la science efficace
Ranime le corps languissant ;

Si du mont Palatin tu vois d'un œil propice
Le majestueux édifice ,
Sur nous fais luire encore un siècle de bonheur ;
Accrois notre puissance , et que rien ne flétrisse
Des Romains l'immortel honneur !

A nos hymnes pieux , Déesse vénérable
Qui règnes sur l'Algide et le sombre Aventin ,
Prête une oreille favorable ,
Et couronne les vœux du pontife latin.

Jupiter et les Dieux agréeront ma prière :
C'est l'espoir qu'aujourd'hui se plait à remporter
Le Chœur instruit à vous chanter ,
Chaste Diane et toi qui répands la lumière.

NOTES.

LIVRE I.

ODE I.

Quelques commentateurs pensent que ce prologue fut écrit en l'an de Rome 735, année où Horace publia les deux premiers livres de ses Odes; d'autres le placent en 736, année où Horace publia le troisième.

2 — V. Od. II, 17, 4.—J.-B. Rousseau dit au comte du Luc :

J'irais , j'irais pour vous , ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir.

3 — Parmi des torrents de poussière ,
Son char, dévorant la carrière ,
Paraît s'égarer dans leurs flots;
Mais toujours sa roue enflammée,
Rasant la borne accoutumée,
Ravit la palme à ses rivaux. (LEBRUN, II, 1.)

5 — *Olympionicen esse est apud Græcos prope majus et gloriosius quam Romæ triumphasse.* (CIC. pro Flacco, 13.) — Od. IV, 2, 17; et 3, 3.

20 — *Hodiernus dies solidus est, nemo ex illo mihi quidquam eripiet.* (SEN. Ep. 41.) — Od. II, 7, 6.

29 — *Pastores, hedera crescentem ornate poetam.*
(VIRG. Ecl. VII, 28.)

35 — Voltaire, critiquant ces vers, dit : « Je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami Mécène que, s'il est mis par lui au rang des poètes lyriques, il frappera les astres de son front sublime. » Chaque langue a ses hyperboles : celle qu'emploie Horace est justifiée par de nombreux exemples et préparée par les mots : *Dis miscent superis*.

ODE II.

Cette Ode fut composée à l'occasion des désastres qui désolèrent Rome à la fin de 731 et au commencement de 732. Dion (L. 54) les raconte, et ajoute que la foudre renversa plusieurs statues dans le Panthéon, et que la lance placée dans la main de la statue d'Auguste fut brisée. Ces désastres sont présentés comme un châtiment du ciel, et César seul peut les expier.

3 — *Jupiter igne suo lucos jaculatur et arces.*

(Ov. Am. III, 3, 15.)

9 —*Hic summa piscem deprendit in ulmo*, etc.

(Ov. Mét. I, 296.)

Tous ces détails, dans le goût des Alexandrins, nous semblent bien plus déplacés dans Horace que dans le poème peu sérieux d'Ovide.

15 — Le temple de Vesta et le palais de Numa étaient contigus.

Hic locus exiguus, qui sustinet atria Vestæ,

Tunc erat intonsi regia magna Jovis. (Ov. F. VI, 263.)

26 — *Fatigatus Campanorum precibus*, etc. (Liv. XXIII, 36). — *Gatba fatigabat atieni jam imperii Deos.* (TAC. Hist. I, 29.)

31 — νεφέλη ειλυμένος ὤμους. (H. V. 186.)

35 — Il s'agit d'un Maure renversé de son cheval.

48 — *Hunc saltem everso juvenem succurrere mundo*

Ne prohibete. (VIRG. Géorg. I, 500.)

50 — Octave fut appelé *Prince* en 726, *Auguste* en 727, *Père* en 742.

Cette Ode a été traduite tout entière par Lebrun, IV, 13.

Assez et trop long-temps des orages sinistres,
De ton courroux, grand Dieu ! redoutables ministres,
Ont épouvanté les mortels !
Assez et trop long-temps tes mains étincelantes
Ont lancé la tempête et les foudres brûlantes
Sur nos remparts et nos autels,

Roi des Dieux ! souviens-toi que Rome te fut chère !
Laisse aux pleurs des humains attendre ta colère ;
Daigne enfin calmer nos terreurs.
Déjà les nations craignaient que ta puissance,
Du siècle de Pyrrha, dans ces jours de vengeance,
Ne ressuscitât les horreurs.

Siècle horrible en effet, où les pâles Dryades
Virent avec effroi les tremblantes Naïades
Nager sur les vertes forêts ;
Et les lions cruels, entre les daims timides,
Flotter au gré des vents sur des plaines liquides
Où s'engloutirent nos guérets.

Nos yeux ont vu le Tibre, écumant de furie,
Ramener tout-à-coup des bords de l'Étrurie
Ses flots et son humide char.
De son Ilie en pleurs trop esclave peut-être,
Aux yeux de Rome entière il fait assez connaître
Qu'il venge l'ombre de César.

Quel frein peut retenir ses Nymphes vagabondes ?
Aux fureurs d'une épouse il a prêté ses ondes ;

Il franchit ses bords désolés ;
Et le cours orageux de ses ondes fatales
Du palais de Numa, du temple des Vestales ,
Entraîne les murs écroulés.

Et vous, jeunes Romains ! ô lamentable reste !
Vous, à peine échappés au délire funeste
De vos parricides aïeux ,
Vous saurez que nos mains, aux forfaits obstinées ,
Plongeaient dans notre sang des armes destinées
Au sein du Parthe injurieux.

O désastre ! ô fureurs ! oh ! quelle main divine ,
De l'empire déjà penché vers sa ruine
Daignera soutenir le poids ?
Quel sacrifice heureux, quelle pieuse adresse
Peut enfin de Vesta réveiller la tendresse
Toujours insensible à nos voix ?

Dieu suprême ! quel Dieu de nos guerres impies
Doit enfin expier les fureurs assoupies ?
César, hélas ! est trop vengé.
Viens, puissant Apollon ! qu'un nuage environne
Ces rayons immortels dont l'éclat te couronne ;
Que ton char en soit ombragé.

Ou toi, que les Amours caressent de leurs ailes ,
Toi, que suivent les Jeux et les Grâces fidèles ,
Descends, mère des doux plaisirs !
Ou toi, Mars, Dieu de sang, vengeur de nos murailles,
Viens : tant d'affreux combats, d'horribles funérailles
Ont trop assouvi tes désirs.

Vois nos champs ravagés ; vois ta Rome expirante !
De ta race plaintive entends la voix mourante ;
Calme nos destins orageux.
Mais le choc et l'éclat des casques et des armes ,

Le carnage effréné, les sanglantes alarmes,
Le fer, la mort. . . . Voilà tes jeux !

Toi seul, divin Mercure, as daigné nous entendre ;
Sous les traits d'un héros mes yeux t'ont vu descendre
Vers les remparts de Romulus.
O vengeur de César ! dans le sein de nos villes
Étouffe ces flambeaux des discordes civiles
Encor teints du sang de Rémus.

Sois le Dieu des Romains ! Rome en toi seul espère ;
Daigne sourire aux noms et de chef et de père ;
Reçois nos vœux et nos autels ;
L'Olympe, qui t'est dû, t'envie à nos collines,
Ah ! laisse le nectar, dans les coupes divines,
T'attendre chez les Immortels.

Avant qu'au sein des Dieux ta grande ame s'envole ,
Le triomphe t'appelle aux murs du Capitole ;
Ses lauriers implorent tes mains :
Protège nos remparts ; que tes mains fortunées
Écartent loin de nous les courses effrénées
Du Parthe fatal aux Romains !

ODE III.

Cette ode fut composée en 735, lorsque Virgile déjà malade partait pour l'Orient où il devait rester trois ans. On sait qu'il revint la même année, et mourut en débarquant à Brindes.

8 — V. le début de la 17.^e ode du L. II.

9 — « Les Phéniciens furent les premiers qui osèrent se mettre sur un frêle vaisseau à la merci des vents et des tempêtes. »
(TÉLÉMAQUE,)

Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
 Armé de diamant, qui tenta cette route
 Et le premier osa l'abîme défier. (LA F. F. VIII, 12.)

Ah ! que n'a-t-il des mers expiré la victime ,
 L'insensé qui tenta leurs gouffres menaçants,
 Et put voir, sans pâlir, de l'orageux abîme

Bondir les monstres mugissants ! (LEBRUN. V, 10.)

17 — ... *quantoque gradu Mors sæva cucurrit* (L. II, 99.)

18 — ξηροῖς ἀκλαύστοις ὄμμασι (ESCH. S. dev. Th. 698.)

27 — V. *les Œuvres et les Jours* d'HÉSIODE, 50 et suiv.

34 — ἐρήμας δι' αἰθέρος (PIND. ol. I, 6.) que Boileau,
 relevant une critique de Perrault, traduit heureusement
 par *les déserts du ciel*. — J. B. ROUSSEAU, III, 4 :

... comme on voit les nuages

Dans le vague des airs fuir devant l'ouragan.

40 — PINDARE (Ném. 6, 90.) ἔγχοις ῥάκοτον.

Beaucoup de critiques ont blâmé les 32 derniers vers
 de cette ode comme une déclamation choquante et peu
 en harmonie avec la sensibilité du début. Peut-être ont-ils
 oublié le privilège de l'ode dont la marche ne doit
 point être didactique, et où il suffit qu'une idée naisse
 de l'autre sans que le plan soit plus marqué.

ODE IV. (AN DE R. 732. ?)

1 — *Quum se purpureo vere remittit hiems.* (TIB.
 III, 5, 4.) *Rura getu claudit hiems.* (VIRG. G. II,
 347.) V. le début des odes 7 et 12, IV.

5 — *It Ver et Venus et Veneris prænuntius ante
 Pennatus graditur Zephyrus vestigia propter.*

(LUCR. V, 736.)

- 8 — Vulcain forge au printemps les foudres de l'été.
 Et son époux, couvert de feux étincelants,
 Animait en ces mots les Cyclopes brûlants.

(J. B. ROUSSEAU. Cant. X.)

Dacier a traduit ainsi tout ce passage : « Vénus re-
 « commence à danser au clair de la lune avec les Nym-
 « phes et les Grâces, pendant que Vulcain est empressé
 « à faire travailler ses Cyclopes. » Il ajoute dans ses
 Remarques qu'Horace « fait une allégorie fort galante ;
 car par Vénus il entend les femmes, par les Nymphes il
 entend les filles, et par Vulcain les sots qui se tuent du
 soin de leurs affaires pendant que leurs femmes se diver-
 tissent. » Voltaire a raison de dire : « Etes-vous bien sûr
 qu'Horace ait entendu tout cela? »

13 — Tout le monde connaît les imitations de Racan
 et de Malherbe : la première est peu élégante, la seconde
 est loin d'avoir la concision et l'énergie du latin.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
 Est sujet à ses lois,
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
 N'en défend point nos rois.

- 15 — Quittez le long espoir et les vastes pensées.

(LA F. F. XI, 8.)

Lamotte a imité cette ode, mais son imitation nous
 semble bien pâle.

Nos bois reprennent leurs feuillages,
 Après les noirs frimas, le printemps a son tour ;
 Et le soleil plus pur, dissipant les nuages,
 Sans obstacle répand le jour.

Déjà dans la plaine fleurie
 Le berger laisse errer ses troupeaux bondissants ,

Et du son de sa flûte Écho même attendrie
En imite les doux accents.

Cythérée avec ses compagnes ,
Le soir, d'un pas léger, danse au bord des ruisseaux ,
Tandis que son époux ébranle les montagnes
Du bruit fréquent de ses marteaux.

Couronnons-nous de fleurs nouvelles ,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir ;
Profitions du printemps qui passera comme elles :
L'âge nous presse d'en jouir.

Hâtons-nous, tout nous y convie ;
Saisissons le présent sans soins de l'avenir ;
Craignons de perdre un jour, un instant d'une vie
Que la mort doit sitôt finir.

Sa rigueur n'épargne personne ,
Tout l'effort des humains n'interrompt point ses lois :
Et de la même faux la cruelle moissonne
Les jours des bergers et des rois.

Sitôt que, froids et vains fantômes ,
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords ,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres royaumes :
Il n'est point d'amour chez les morts.

On n'y sait plus chanter ni rire ;
Ils n'ont plus ce nectar qui comble ici nos vœux ;
Ces festins où des rois contrefaisant l'empire
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file
Consacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus ;
Eh ! que faire sans eux d'une vie inutile ?
Il vaudrait autant n'être plus.

Rousseau a fait de nombreux emprunts à cette pièce ainsi qu'au début des odes 7 et 12 du L. IV, dans les strophes suivantes (III, 6.) dont le 4.^e vers a été si souvent le texte des plaisanteries de Voltaire.

L'hiver qui si long-temps a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;
Et les jeunes Zéphyrs de leurs tièdes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques ;
Le laboureur commence à lever ses guérets ;
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.

Déjà la terre s'ouvre, et nous voyons éclore
Les prémices *heureux* de ses dons bienfaisants :
Cérès vient à pas lents, à la suite de Flore ,
Contempler ses nouveaux présents.

De leurs douces chansons, instruits par la nature ,
Mille tendres oiseaux font résonner les airs ;
Et les Nymphes des bois, déponillant leur ceinture ,
Dansent au bruit de leurs concerts.

ODE V. (AN DE R. 720-725.)

Il est peu d'odes aussi gracieuses dans aucune langue ; le sens propre et l'allégorie s'y trouvent fondus avec un rare bonheur. *Aurea, vacuam, intentata nites* et surtout *simplex munditiis* sont de ces expressions qu'on ne traduit pas.

12 — Voltaire s'est à bon droit raillé de la traduction de Dacier : « Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace sans vous connaître ! »

J. B. Rousseau a réuni cette ode avec la 8.^e du livre I. (V. celle-ci.) Bertin en a imité la fin.

Mon vaisseau battu par l'orage
A fui sous les flots écumants ;
Par le péril rendu plus sage ,
J'abjure mes égarements.
Je gagne le port à la nage ,
Et sur le sable du rivage
Je dépose mes vêtements ,
Pour instruire de mon naufrage
Le peuple insensé des amants.

L'ode entière a été traduite par Lafare et par Laharpe.

Dis-moi, Pyrrha, quel est cet amant fortuné ,
Tout parfumé d'odeurs, et de fleurs couronné ,
Pour qui, sans aucun soin de te rendre plus belle ,
Ta simplicité naturelle

Laisse flotter tes blonds cheveux ,
Et qui dans une grotte où ton amour l'appelle ,
Croit de tous les mortels être le plus heureux.
Là, sur un lit semé de jasmins et de roses ,

Où tranquillement tu reposes ,
S'abandonnant à ses désirs ,

Il aime à se noyer dans les plus doux plaisirs.
Mais sitôt qu'il verra son vaisseau trop fragile ,
Agité par les vents, prêt à se renverser ,

On le verra bientôt pousser
Vers le ciel sa plainte inutile ;

Lui qui, par sa crédulité ,

Sur la foi de ton cœur voguait en sûreté.

Malheur, beauté trop inconstante ,
Malheur à qui tu parais si charmante !

Pour moi, dans le port arrivé ,
Je suis à l'abri de l'orage ,

Et j'offre de bon cœur aux Dieux qui m'ont sauvé
 Tout le débris de mon naufrage. (LAFARE.)

Pyrrha, quel est l'amant enivré de tendresse,
 Qui, sur un lit de rose étendu près de toi,
 T'admire, te sourit, te parle, te caresse
 Et jure qu'à jamais il vivra sous ta loi ?
 Quelle grotte fraîche et tranquille
 Est le voluptueux asile
 Où ce jeune imprudent, comblé de tes faveurs,
 Te couvre de parfums, de baisers et de fleurs ?
 C'est pour lui qu'à présent Pyrrha veut être belle,
 Que ton goût délicat relève élégamment
 Ta simplicité naturelle,
 Et fait naître une grâce à chaque mouvement.
 Pour lui ta main légère assemble à l'aventure
 Une flottante chevelure
 Qu'elle attache négligemment.
 Hélas ! s'il prévoyait les pleurs qu'il doit répandre !
 Crédule, il s'abandonne à l'amour, au bonheur ;
 Dans ce calme perfide, il est loin de s'attendre
 A l'orage affreux du malheur.
 L'orage n'est pas loin ; il va bientôt apprendre
 Que l'aimable Pyrrha qu'il possède aujourd'hui,
 Que Pyrrha si belle et si tendre
 N'était pas pour long-temps à lui.
 Qu'alors il pleurera son fatal esclavage !
 Insensé qui se fie à ton premier accueil !
 Pour moi, le temps m'a rendu sage ;
 J'ai regagné le port et j'observe de l'œil
 Ceux qui vont comme moi se livrer à l'écueil
 Que j'ai connu par mon naufrage. (LAHARPE.)

Enfin Lebrun (I, 22.) a imité l'allégorie de cette ode,
 en y mêlant quelques traits de l'épode à Néère.

Malheur, ô Lycoris ! malheur, beauté perfide !
 A qui s'enivre, hélas ! de ta feinte pudeur,
 Et de cet air doux et timide
 Qui médite un parjure en feignant la candeur.

Et toi, rival heureux dont mes pleurs font la joie,
 Ne crois pas sans danger recueillir mes débris.
 Orgueilleux de ta douce proie,
 Ne crois pas échapper aux flots qui m'ont surpris.

Ta voile s'abandonne au souffle du Zéphyre ;
 Nul Aquilon jaloux n'ose troubler les airs ;
 Tu vois l'Olympe te sourire ;
 Tu cours, en triomphant, les amoureuses mers.

Frémis : tout va changer : l'air siffle, le flot gronde,
 La plus affreuse nuit succède aux plus beaux jours ;
 Et ton vaisseau battu par l'onde,
 Cherche en vain quelque port dans l'île des amours.

Tu le verras bientôt, vain jouet de l'orage,
 Couvrir de ses débris les écueils de Paphos ;
 Et moi, séché de mon naufrage,
 Je rirai de ta chute et du courroux des flots.

ODE VI.

Cette ode est de 727. Elle présente un rapport marqué avec le début de la 12.^e ode du II.^e Livre, et avec la fin de la 1.^{re} ode du L. II et de la 3.^e du L. III.

La 2.^e et la 4.^e strophe sont des allusions aux poèmes d'Homère, et peut-être aussi au *Thyeste* de Varius.

Voltaire, citant la traduction grotesque de Dacier :
 « Les combats des jeunes filles qui se font les ongles
 « pour mieux égratigner leurs amants », observe avec

raison que « mieux on coupe ses ongles, moins on
« égratigne. »

ODE VII.

Horace se propose de consoler Munatius Plancus et de le détourner du projet de quitter l'Italie. C'est faute d'en avoir bien compris l'objet, que certains éditeurs ont partagé cette ode en deux.

30 — *O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.* (Æn. I, 199.)

Τέτλαθι δὴ, κραδίη* καὶ κύντερον ἄλλο ποτ' ἔτλης. (HOM.)

Cicéron (Tusc. V, 37) attribue à Teucer ce mot : *Patria est ubicumque est bene.*

La fin a été imitée par J.-B. Rousseau, Ode au comte de Bonneval. L'imitation n'est pas heureuse.

Par elle (la liqueur de Bacchus) bravant la puissance
De son implacable démon
Le vaillant fils de Télamon,
Banni des lieux de sa naissance,
Au fort de ses calamités
Rendit le calme et l'espérance
A ses compagnons rebutés.

« Amis, la volage fortune
« N'a, dit-il, nuls droits sur mon cœur;
« Je prétends, malgré sa rigueur,
« Fixer votre course importune.
« Passons ce jour dans les festins;
« Demain les Zéphirs et Neptune
« Ordonneront de nos destins. »

C'est sur cet illustre modèle
Qu'à toi-même toujours égal
Tu sus, loin de ton lieu natal,

Triompher d'un astre infidèle ;
Et sous un ciel moins rigoureux ,
D'une Salamine nouvelle
Jeter les fondements heureux.

ODE VIII. (AN DE R. 727. ?)

2. — Sybaris est un pseudonyme sans doute aussi bien que Lydie.

De cette pièce combinée avec l'ode à Pyrrha, Rousseau a composé la suivante qui n'est pas une de ses meilleures.

Quel charme , beauté dangereuse ,
Assoupit ton nouveau Pâris ?
Dans quelle oisiveté honteuse
De tes yeux la douceur flatteuse
A-t-elle plongé ses esprits ?

Pourquoi ce guerrier inutile
Cherche-t-il l'ombre et le repos ?
D'où vient que, déjà vieil Achille ,
Il suit le modèle stérile
De l'enfance de ce héros ?

En proie au plaisir qui l'enchanté ,
Il laisse endormir sa raison ;
Et de la coupe séduisante
Que le fol Amour lui présente
Il boit à longs traits le poison.

Ton accueil qui le sollicite
Le nourrit dans ce doux état.
Oh ! qu'il est beau de voir écrite
La mollesse d'un Sybarite
Sur le front brûlé d'un soldat !

De ses langueurs efféminées
Il recevra bientôt le prix,
Et déjà ses mains basanées,
Aux palmes de Mars destinées,
Cueillent les myrtes de Cypris.

Mais qu'il connaît peu quel orage
Suivra ce calme suborneur !
Qu'il va regretter le rivage !
Que je plains le triste naufrage
Que lui prépare son bonheur ,

Quand les vents, maintenant paisibles,
Enfleront la mer en courroux ;
Quand pour lui les Dieux inflexibles
Changeront en des nuits horribles
Des jours qu'il a trouvés si doux !

Insensé, qui sur tes promesses
Croit pouvoir fonder son appui,
Sans songer que mêmes tendresses,
Mêmes serments, mêmes caresses
Trompèrent un autre avant lui !

L'Amour a marqué son supplice :
Je vois cet amant irrité ,
Des Dieux accusant l'injustice ,
Détestant son lâche caprice ,
Déplorer sa fidélité ;

Tandis qu'au mépris de ses larmes ,
Oubliant qu'il sait se venger,
Tu mets tes attraits sous les armes ,
Pour profiter des nouveaux charmes
De quelque autre amant passager .

ODE IX. (AN DE R. 724-727. ?)

Thaliarque est sans doute un pseudonyme.

Le début de cette ode est imité d'Alcée (ATH. X, 8), et l'imitation ne se bornait peut-être pas là. « Jupiter
« verse la pluie, la tempête éclate dans le ciel, les sour-
« ces des fleuves sont gelées... Triomphe de l'hiver, en
« amoncelant du bois dans ton foyer. Verse en abon-
« dance un vin pur dans tes coupes. »

9 — Corneille a dit (HORACE, II, 8.) :

Faites votre devoir, et laissez faire aux Dieux.

13. — Horace recommande souvent de borner ses soins au présent. V. Od. III, 29, 30 ; Épod. 11, 4.

La dernière strophe rappelle la fin de l'ode 6, I, et la fin de l'ode 12, II.

ODE X. (718-729 ?)

Cette Ode, sorte de fantaisie littéraire, n'est suivant un scoliaste qu'une imitation d'Alcée. « Dacier, dit Voltaire, croit que c'est un hymne dans lequel Horace adore Mercure; moi je soupçonne qu'il s'en moque. » L'hymne n'a nullement le ton de la raillerie, bien qu'il y soit question des *joyeux tarcins* du fils de Mafa. La troisième strophe pourrait fournir le sujet d'un ou plutôt de deux jolis tableaux; car un peintre ne saurait réunir sur la même toile le *voce minaci* et le *risit*.

ODE XI. (724-728 ?)

1 — L'astrologie, originaire de la Chaldée, était fort en vogue à Rome. Juvénal dit à un père : *Nota mathematicis genesis tua.*

6 — Les vins de la Campanie , fort épais , avaient besoin d'être clarifiés.

7 — Ce vers est la répétition du 15.^e de l'Ode 4, I.

7 — Perse a dit de même : *hoc quod loquor, inde est* ; et Boileau :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Horace a reproduit la même idée , IV, 7; et Racine, dans ces beaux vers d'Athalie :

Sur l'avenir insensé qui se fie !
De nos ans passagers le nombre est incertain :
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui sait si nous serons demain ?

ODE XII.

Cette Ode , écrite probablement en 731, lorsque Auguste songeait à soumettre l'Orient , est , comme la seconde , une apothéose préparée avec beaucoup d'art.

1 — Ce début est emprunté de Pindare , OL. II, 1 :
*Ἀναξίφορμιγγες ὕμνοι, τίνα θεόν, τίν' ἥρωα, τίνα δ' ἄνδρα
κελαδῆσομεν;*

9 — « Quand Termosiris prenait en main sa lyre d'or, les lions et les ours venaient le flatter et lécher ses pieds;..... les arbres mêmes paraissaient émus, et vous auriez cru que les rochers attendris allaient descendre du haut des montagnes au charme de ses doux accents. »
(TÉLÉM. II.) — V. Od. III, 11.

13 — *Ab Jove principium, Musæ : Jovis omnia plena;*
Ille colit terras, etc. (VIRG. Éclog. III, 60.)

25 — *Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem*
Pugnis..... (HOR. SAT. II, 1, 26.)

21 — Nous rapportons *audax* à Bacchus : le sens et la symétrie nous semblent l'exiger également.

34 — On croit généralement qu'il s'agit ici de Tarquin-l'Ancien, que Florus appelle *pace et bello promptissimus*. On ne peut nier toutefois que *superbos*, rapproché de Tarquin, se prenne difficilement pour un éloge. Ne pourrait-on pas suppléer *fractos a Bruto* et traduire : *le fier Tarquin détruit*, comme Racine a dit : *l'impie Achab détruit*? Le lecteur appréciera.

41 — Lebrun (V, 10) fait ainsi parler la Nature :

C'était, c'était jadis dans le sein des bocages
Que la main des héros m'éleva des autels;
Mon culte généreux forma ces grands courages
Qu'on met au rang des immortels.

46 — Marcellus, cinq fois consul, vainqueur de Syracuse, aïeul du jeune Marcellus, chanté par Virgile : *Tu Marcellus eris**, etc.

ODE XIII. (AN DE R. 728?)

La deuxième strophe rappelle les vers de Sapho, si bien traduits par Catulle et par Boileau : seulement il s'agit dans Horace de peindre la jalousie.

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois ;
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurais trouver de force ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue ;
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

5 — Lebrun a dit dans le même sens (IV, 5) :

Aux accents de ta voix mon ame est éperdue ;
 Mes regards inquiets brillent d'humides feux ;
 Je rougis, je pâlis, un voile est sur ma vue ;
 Tous mes sens sont en proie au délire amoureux.

9 — Ces habitudes brutales auraient droit de nous étonner si elles n'étaient attestées par tous les poètes élégiaques :

Aptius impressis erat os livere labellis
Et collo blandi dentis habere notam. (Ov. Am. I, 7, 41.)

Horace ne blâme point Télèphe, il en est jaloux.

14 — La prédiction s'accomplit. V. Od. III, 19, 27.

16 — Cette expression de *quintessence*, qu'on ne retrouve peut-être pas ailleurs en latin, doit être le *πέμπτον* ὄν des Pythagoriciens.

20 — Que dis-je? la Parque même,
 S'armant pour nous désunir,
 Jamais dans ce cœur qui t'aime
 N'éteindra ton souvenir. (LEBR. VI, 5.)

ODE XIV.

Quintilien, VIII, 6, 44, nous apprend que cette Ode est une allégorie; et, s'il en était autrement, elle n'aurait guère de sens. Elle a dû être écrite, soit en 716, quand Sext. Pompée recommença la guerre contre les Triumvirs, soit en 723, lorsque Antoine rompit avec Octave.

La description du vaisseau fracassé par l'orage est empruntée d'Alcée : « Les flots roulent et se brisent....
 « les câbles sont rompus par la tempête, le mât est

« descendu dans la sentine, les voiles sont déchirées en lambeaux, les ancres sont impuissantes, etc. »

10 — *Jacet ipse in littore et una
Ingentes in puppe Dii.* (PERS. VI, 30.)

Chaque vaisseau avait un autel à la poupe.

11 — Comp. au début de la pièce de Catulle : *Pha-setus ille*, etc.

16 — C'est la traduction du grec, ὀφλισκαίνειν γίλωτα.

17 — Revenu à Rome, *decisis pennis*, Horace avait pris en aversion la politique ; devenu favori d'Octave, il s'intéresse à son patron.

ODE XV.

Cette Ode, l'une des plus belles par le mouvement lyrique, paraît être de 723. Sans être précisément une allégorie, elle offre une allusion naturelle aux amours d'Antoine et de Cléopâtre.

1 — Quand du berger troyen le navire adultère
Enleva la beauté qui trahit Ménélas. (LEBR. I, 22.)

La 4.^e str. rappelle les vers de l'Iliade, III : « Ta lyre, ta chevelure, ta beauté, toutes les faveurs de Vénus te seraient inutiles si tu entraîs en lice avec Ménélas. » Le 16.^e vers rappelle le passage où Vénus, ayant enlevé Pâris dans un nuage, le dépose ἐν Θαλαμῶν εὐώδεϊ, κηῶεντι.

32 — Hélène dit à Pâris, III, 430 : « Et pourtant tu te vantais de l'emporter sur le vaillant Ménélas en force, en adresse, en courage ! »

33 — Racine fait dire à Agamemnon : « Assez d'autres trouveront d'Ilion la fatale journée. Nous lui avons emprunté cette expression.

ODE XVI (726 ou 727 ?)

Quelques interprètes , sur la foi des Scoliaſtes, ſuppoſent que cette ode eſt adreſſée comme la ſuivante à Tyndaris. M. Walckenaer penſe que les iambes que le poète déſavoue ſont les épodes contre Canidie , amie , ſuivant lui, de la mère de Tyndaris. Il eſt plus naturel d'admettre qu'Horace a détruit des vers que le dépit lui avoit inſpirés contre ſa maîtreſſe.

1 — Voltaire , critiquant la traduction de Dacier : *Belle Tyndaris, qui pouvez ſeule remporter le prix de la beauté ſur votre charmante mère*, ajoute : « Horace dit ſeulement : *Votre mère eſt belle et vous êtes plus belle encore*. Cela me paraît plus court et mieux, mais je puis me tromper. »

5 — Le commentaire de cette ſtrophe eſt dans l'ÉN. VI, 47 et ſq :

.... *ſubito non vultus, non color unus*
Non comptæ manſere comæ; ſed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale ſonans, afflata eſt numine quando, etc.

13 — Voltaire ſe moque de Dacier qui voit dans ce paſſage une imitation d'un morceau de Simonide de Mélos, *Εἰς γυναῖκα*, qui n'a qu'un rapport fort éloigné avec le mythe de Prométhée.

20 — *Mænia quum Graio Neptunia preſſit aratro*
Victor Palladiæ ligneus artis equus.

(PROP. III, 9, 41.)

Lebrun, II, 15, a imité plusieurs passages de cette ode.

Pardonne, ô de mon cœur la moitié la plus chère,
 Pardonne, j'ai brisé la plume téméraire
 Qui servit mes ressentiments. . .
 Ma colère a tracé ces lignes criminelles;
 J'ai condamné ses yeux à des larmes cruelles
 Par des reproches indiscrets.
 Que ne peut le courroux quand il aveugle une âme ?
 L'airain tonnant, le fer, la flamme
 S'opposeraient en vain à ce monstre indompté;
 Il braverait la foudre et la vague écumante. . .
 L'insensé qui pétrit l'argile à son image,
 Sans doute a du lion sauvage
 Mis la férocité dans le cœur des mortels. . .

ODE XVII. (AN DE R. 727.)

Cette pièce est l'une des plus gracieuses de notre poète, et il en est peu de mieux composées.

7 — ὦ τράγε, τᾶν λευκᾶν αἰγᾶν ἄνερ (TH. VIII, 49); *Vir gregis ipse caper* (VING. Éclog. VII, 7).

9 — Le loup était consacré à Mars : *Martius lupus*. (ÉN. IX, 566).

15 — *Apparetque beato Copia cornu* (Carm. sec. 59).
 Comp. la dernière str. avec la 3.^e de la 13.^e, I.

ODE XVIII. (726?)

Le premier vers est littéralement traduit d'Alcée, texte et rythme : l'imitation ne s'arrêtait pas là sans doute. Il est important de la comparer avec les odes 27, I, 21, III, et les notes correspondantes. La fin rappelle les Orgies, qui, de religieuses dans l'origine étaient devenues, comme

les Mystères de la Bonne Déesse, une occasion de débauches.

- 16 — Suivons Bacchus ! il rend le cœur
Aussi transparent que le verre. (LEBR. I, 17.)

ODE XIX. (730-734 ?)

8 — *Lubricus aspicì* est une de ces expressions qui font le désespoir des traducteurs.

11 — *Versis equis* rappelle la manière dont les Parthes combattaient *en fuyant*.

La 3.^e strophe nous semble une réminiscence de l'ode d'Anacréon : « Je veux chanter les Atrides, etc. »

Voltaire, après avoir rappelé la traduction de Dacier : « Vénus a quitté entièrement Chypre pour venir loger dans mon cœur » ajoute : « N'aimez-vous pas mieux les vers de Racine :

- « Ce n'est plus une flamme en mes veines cachée ;
« C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. »

Voltaire n'est pas difficile : la traduction de Racine nous fait rougir de la nôtre. Qu'avons-nous fait de *ruens* ?

ODE XX.

Suivant les Scoliastes, Mécène rétabli d'une longue maladie, en 735, devait faire un voyage en Apulie. Le domaine d'Horace se trouvant presque sur son chemin, Mécène le prévint qu'il l'irait voir. Horace lui répondit par ce billet, qui montre leur grande intimité.

2 — Le petit vin de la Sabine devait s'améliorer dans des amphores qui avaient contenu du Chio ou du Lesbos. *Ipse levi* lui donne un nouveau prix ; mais ce qui le re-

lève, c'est le souvenir d'une date précieuse pour Mécène.
V. Od. II, 17, 25.

11 — *Temperant* signifie, suivant les uns, le mélange de vins médiocres avec des vins plus généreux ; selon les autres, il ne s'agit que du mélange de l'eau et du vin.

M. Montalant-Bougleux, dans des *Études sur les relations des Poètes avec les cours*, a intercalé une traduction de cette ode ; la voici :

Le vin qu'ici vous allez boire
Dans une coupe sans valeur,
N'a ni vieillesse ni saveur.

Vainement, ô Mécène, on peut dire à sa gloire
Qu'il dort, grâce à mes soins, au fond d'un vase grec
Où moussait un nectar dès long-temps mis à sec.

Il est là depuis la journée
Où votre fleuve paternel,
Du théâtre écho solennel,
Répéta la louange à vos vertus donnée,
Et sur ses bords joyeux, témoins de notre élan,
Fit répondre le Tibre aux cris du Vatican.

Vous, Mécène, pour votre table
Cécube épuise son terroir,
Calès fait gémir son pressoir ;
Moi, pour calmer l'aigreur de mon vin détestable,
Et Falerne et Formie à mes tristes caveaux
N'ont envoyé jamais les dons de leurs coteaux.

ODE XXI.

Cette pièce, tout officielle, a dû être composée à l'occasion de la famine et de la peste de Rome, 731 et 732. La dernière strophe qui rappelle le vers de Virgile (GÉORG. III, 513) :

Di meliora piis, erroremque hostibus illum !

fait allusion aux projets d'Auguste contre l'Orient. C'est à tort que des éditeurs y ont vu le prologue du Chant Séculaire.

ODE XXII. (724 ?)

5 — *Syrtes* désigne ici, non pas comme dans l'ode 6, II, les golfes de ce nom décrits par Salluste, JUG. 80. mais les déserts sablonneux de la Libye.

8 — L'Inde était fort peu connue : c'était le pays du merveilleux, une sorte d'Eldorado. Arrien rapporte que l'Hydaspe passait pour rouler de l'or, des pierreries, et surtout à l'époque des Dionysiaques.

23 — Voltaire, qui dit dans son épître à Horace :

J'entends ta Lalagé, je vois son doux sourire ,

à propos de la traduction de Dacier : « J'aimerais Lalagé qui parle et rit avec tant de grâce. » lui demande s'il n'aimerait pas encore mieux la traduction de Sapho par Boileau :

Heureux qui près de toi pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !

Voltaire a raison : les poètes ne doivent être traduits qu'en vers. Bertin, III, 2, a imité les deux dernières strophes :

Transportez-moi sous le pôle du monde
Dans ces déserts glacés où tout couvert de peaux
Seul, errant tristement dans une nuit profonde ,
Le Lapon, emporté sur de légers traîneaux ,
Promène incessamment sa hutte vagabonde ;

Transportez-moi sous l'ardent équateur ,
 Dans les sables brûlants de l'inculte Libye :
 Oui, j'aimerais toujours les yeux de Catilie,
 Oui, j'aimerais toujours son sourire enchanteur.

ODE XXIII. (729 ?)

Le début est imité d'Anacréon , FR. 49 : « comme un jeune faon non sevré, et qui est transi de peur quand sa mère l'a délaissé dans la forêt. »

5 — Des commentateurs (de quoi ne s'avisent-ils pas ?) ont proposé de lire *Vepris inhorruit ad ventum*. C'est gâter à plaisir un vers des plus gracieux et des plus pittoresques.

12 — *Tempestivus* répond au grec *ώρατος*.

Jam matura viro, plenis jam nubilis annis.

(ÉN. VII, 53.)

Cette ode a été heureusement traduite par Lebrun :

Tu fuis, bergère timide !
 Tu fuis, hélas ! plus rapide
 Qu'un faon dans l'ombre égaré,
 Qui cherche, au bois solitaire,
 Les pas errants de sa mère
 Dont la nuit l'a séparé.

Que l'air agite un feuillage,
 Qu'un ramier sur son passage
 Ébranle un peu les buissons,
 Plein d'une frayeur mortelle,
 Il bondit, tremble, chancelle,
 Et se perd dans les vallons.

Ainsi la frayeur t'égare ;
 Mais suis-je un tigre barbare ?

Suis-Je un lion en courroux?
 Et toi, farouche bergère,
 N'as-tu point l'âge où ta mère
 Subit le joug d'un époux?

ODE XXIV. (730).

Cette ode est pleine de délicatesse et de sensibilité; le poète console en pleurant : c'est le seul moyen, mais il vient du cœur et non de l'art.

1. — *Sit tandem modus et pudor rapinis.* (MART. VIII, 64.)

« Vous traduisez, dit Voltaire à Dacier : « Quelle honte peut-il y avoir à pleurer un homme qui nous « était si cher ? » Le mot de honte ne rend pas ici celui de *pudor* ; *que peut-il y avoir* n'est pas le style d'Horace. J'aurais peut-être mis à la place : « Peut-on « rougir de regretter une tête si chère ? Peut-on sécher « ses larmes. »

6 — *Illi dura quies oculos et ferreus urget
 Somnus...* (ÉN. X, 645.)

16 — *Hac (virga) animas ille evocat Orco
 Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit.*
 (ÉN. IV, 242.)

17 — Et des Ombres déjà le pasteur et le guide
 Me pousse dans le noir troupeau. (LEBR. II, 20.)

18 — On ne voit point deux fois le rivage des morts...
 Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie. (PHÈDRE.)

19 — Ἀλγείνᾳ, Πρόκνη, δῆλον· ἀλλ' ὁμῶς χρεῶν
 Τὰ θεῖα θνητοῦς ὄντας εὐπετῶς φέρειν.
 (SOPH. FR. 521.)

ODE XXV. (723 ou 725?)

Le début de cette ode a son commentaire dans la 2.^e strophe de l'ode à Vénus, III, 26.

5 — Tibulle, I, 2, 7, a dit : *Janua difficilis dominæ* et Juvénal, IV, 63 : *Facili patuerunt cardine valvæ*.

9 — *Nunc et in triviis et angiportis (Lesbia)*

Glubit magnanimos Remi nepotes. (CAT. 58.)

11. — *Intertuniorum dies tempestatibus pleni.*
(VÉG., V. 10.)

14 — *Ante omnes furor est insignis equarum.*

(G. III, 266.)

15 — *Ulcerosum, etc.* Il règne dans toute cette strophe une énergie brutale fort difficile à traduire.

20 — On a proposé de lire *Euro*, correction fort inutile.

ODE. XXVI. (731)

3 — *Nunc Eurisque Notisque*

Jactat odoratos vota per Armenios (TIB. I, 4, 34.)

Quæ cuncta aerii discerpunt omnia venti.

(CAT. LXIII. 142.)

8 — *Corona*, comme *στέφανος*, signifie hommage poétique. Pindare a dit : *πλέκειν ποικίλον ὕμνον* : OL. VI, 147.

ODE XXVII. (725?).

Cette ode a tout le mouvement et toute la verve d'une improvisation; mais le scoliaste Porphyryon nous apprend qu'elle est imitée d'Anacréon, et le fragment suivant, cité par Athénée, justifie cette assertion.

« Esclave , apporte-moi une coupe (κίλεθρον) afin que je boive à longs traits (ἄμυστιν); verse-s-y dix mesures (κυνάθους) d'eau et cinq de vin , afin que je puisse impunément fêter Bacchus.... Point de fracas ni de cris de guerre ; ne servons point le dieu du vin à la façon des Scythes, mais chantons en buvant des hymnes gracieux. »

Rousseau en a imité le début ainsi qu'un passage de l'Ode à Varus (I , 18 , 7) dans sa Cantate X.

. . . Parmi les transports d'un aimable délire
Éloignons *loin* d'ici ces bruits séditeux
Qu'une aveugle fureur attire :
Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage ;
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les Satyres , Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.
Malheur aux mortels sanguinaires
Qui par de tragiques forfaits
Ensanglantent les doux mystères
D'un Dieu qui préside à la paix !

1 — Voltaire dit à Dacier : « Vous traduisez : « C'est aux Thraces de se battre avec les verres qui ont été « faits pour la joie. » On ne buvait point dans des verres alors, et les Thraces encore moins que les Romains. N'aurait-il pas mieux valu dire : « C'est une barbarie des « Thraces d'ensanglanter des repas destinés à la joie. »

10 — Toi , jeune amant , dont la prudence
Veut taire de galants exploits ,
Fais à Bacchus ta confidence. (LEBR. I , 17.)

14 — Le poète demande-t-il à son ami le nom de son amante pour régler le nombre de mesures de vin qu'on devra verser dans la coupe, comme le dit Martial?

*Nævia sex cyathis, septem Justina bibatur,
Quinque Lycas, Lyde quatuor, Ida tribus.*

Nous penchons à croire qu'il veut seulement changer le sujet de la conversation pour calmer les esprits.

ODE XXVIII.

On conjecture que cette pièce, sans doute imitée du grec, fut écrite en 717, année où Horace fit son premier voyage à Tarente. On y voit généralement un dialogue entre un matelot et l'ombre d'Archytas naufragé, demandant les honneurs de la sépulture et confessant le néant de la doctrine de Pythagore sur la métempsycose. Selon d'autres, parmi lesquels nous regrettons de compter Orelli, l'ode entière est mise dans la bouche d'un matelot qui, jeté par la tempête près du modeste tombeau d'Archytas, se console de son malheur par la mort de ce grand philosophe et de tant d'autres. Autant l'interprétation vulgaire est naturelle, autant l'autre nous a paru forcée.

3 — Avec *munera* on sous-entend *negata*. V. dans l'ÉN. VI, 325, le sort réservé aux morts non ensevelis :

*Hæc omnis quam cernis inops inhumataque turba est...
Nec ripas datur horrendas et rauca fluenta
Transportare prius quam sedibus ossa quierunt.
Centum errant annos, volitantque hæc littora circum, etc.*

10 — Ovide, MÉT. XV, 160, fait dire à Pythagore :

*Panthoïdes Euphorbus eram, cui pectore quondam
Sedit in adverso gravis hasta minoris Atridæ.*

*Cognovi clypeum, lævæ gestamina nostræ,
Nuper Abanteis templo Junonis in Argis.*

16 — Lucrèce a dit : (II, 915) *Leti vitare vias* ; et Tibulle (I, 3, 50) : *Nunc teti mille repente viæ*.

20 — *Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat, stygioque caput damnaverat Orco.*
(ÉN. IV, 698.)

23 — Orelli est obligé de supposer que l'ombre du matelot aperçoit un vaisseau rasant le rivage, et dont elle implore le patron.

35 — Sur le pouvoir des Manes et de leurs malédictions, V. la fin de l'Ép. V.

Omnibus umbra locis adero ; dabis, improbe, pœnas.
(ÉN. IV, 361.)

ODE XXIX.

Cette pièce, où l'on voit que le poète épicurien se plaît à railler un sectateur de Zénon, paraît être de 729 et dut précéder de peu la malheureuse tentative d'Ælius Gallus en 730.

5 — Orelli veut que *puer ex aula* ne puisse signifier qu'un *jeune page* et non un *jeune prince*. Cela nous semble douteux : plus l'échanson d'Iccius sera noble, plus il aura de prix.

10 — Rien de plus commun que cette façon de parler.

* Ἀνὸ ποταμῶν ἱερῶν χῳροῦσι παγαί.

(EUR. MÉD.. 410.)

Le contraste de la fin est des plus piquants : *socraticam domum* est une expression ironique qui sied au ton familier, et *potlicitus meliora* rappelle le *non hoc potlicitus tuæ* de l'ode 15, I.

ODE XXX. (AN DE R. 731.)

4 — *Ædem* signifie, non pas un *sacellum*, mais la maison de Glycère, qui n'était pas d'une condition à posséder chez elle un *oratoire*.

La Harpe a traduit ce billet : le lecteur jugera si la paraphrase est heureuse :

O reine de Paphos, de Gnide et de Cythère,
Viens, quitte ces beaux lieux, quitte-les pour Glycère :
Sa demeure est plus belle et son encens plus doux.
Mène avec toi l'enfant qui nous commande à tous,
Qui règne sur le monde et même sur sa mère,
 Mercure ennemi des jaloux,
 Les Grâces en robe flottante,
Les Nymphes à l'envi se pressant sur tes pas,
Et la Jeunesse enfin, divinité charmante,
 Qui sans toi ne le serait pas.

Lebrun a imité quelques traits de cette pièce :

O toi que Paphos adore,
Enfant souverain des rois,
Dieu des baisers, je t'implore,
Viens aux accents de ma voix....
Dans ton char, Dieu de Cythère,
Conduis les jeunes Désirs,
Les Jeux, les Ris, le Mystère,
Et les folâtres Plaisirs.

ODE XXXI.

Cette Ode a dû être écrite en 726, époque de la dédicace du temple bâti par Auguste sur le Palatin en mémoire de la bataille d'Actium. (V. ÉN. VIII, 720, et Prop. II, 31.) Le poète y exprime la modération de ses goûts

et de ses désirs. On doit dire toutefois que plus d'un passage de ses écrits semble un démenti donné par lui-même au régime de l'olive, de la chicorée et de la mauve. Du reste, le vœu par lequel il termine fut exaucé : il ne connut ni la vieillesse ni les infirmités, et put chanter jusqu'à son dernier jour. Bertin a imité quelques passages de cette Ode, I, 12.

Qu'un autre amasse en paix les épis jaunissants
 Que la Beauce nourrit dans ses fertiles plaines ;
 Qu'il range sous ses lois vingt troupeaux mugissants ;
 Que la pourpre de Tyr abreuve encor ses laines.
 Long-temps avant l'aube du jour ,
 Que l'avidé marchand s'éveille
 Et quitte sans pitié le maternel séjour ,
 Amoureux des travaux qu'il détestait la veille ;
 Qu'il brave et les sables brûlants
 Et les glaces hyperborées ;
 Qu'il fatigue les mers , qu'il enchaîne les vents
 Pour boire le Tokai dans des coupes dorées.

Sans faire la critique de cette imitation, nous demanderons si les vins de Tokai et les moissons de la Beauce ne sont pas étonnés d'être réunis à la pourpre de Tyr.

La fin rappelle ce passage de Sénèque : *Si modo mens sine injuria est, et integri sensus animum juvant nec defectum et præmortuum corpus est.*

ODE XXXII (730 ?).

Si l'on adopte la leçon *Poscimus*, donnée par les manuscrits et adoptée par la plupart des éditeurs, on peut supposer qu'Horace, invité par Auguste à composer une Ode religieuse, morale ou politique, a préludé par

cette invocation à sa lyre ou plutôt à la lyre d'Alcée, car le souvenir du poète de Lesbos la remplit presque tout entière.

2 — *Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.* (VIRG.)

Quod a pour antécédent *carmen* et non *quid*. Comparez le début avec les Odes 30, III et 3, IV, et la fin avec la 2.^e strophe de l'Ode 11, III.

13 — Et toi, lyre, aimable convive,

Qui sais plaire aux festins des Dieux. (LEBR., III, 17.)

O lyre, ô compagne fidèle,

Toi qui seule réponds à mes tristes accents,

Toi qui rends Lesbos immortelle. (LEBR. V, 15.)

ODE XXXIII.

1 — Cesse tes cris gémissants :

C'est trop pleurer la perfide. (LEBR. III, 13.)

Si ton amoureuse peine

Veut en croire l'amitié,

Ne va point d'une inhumaine

Tenter encor la pitié.

Plein d'une mâle énergie,

Laisse à la tendre élégie

Ses pleurs douloureux et vains :

Loin de ramener l'ingrate,

Ton désespoir, qui la flatte,

Encourage ses dédains. (LEBR. IV, 24.)

Aucune pièce de Tibulle ne fait mention de Glycère. Il nous semble téméraire d'affirmer que ce soit la même que notre poète a chantée, I, 19 et 30.

5 — Un front étroit était une beauté chez les Romains.

. *Nigros angusta fronte capillos.* (EPP. I, 7, 26.)

Frons brevis atque modus breviter sit naribus uncis.

(MART. IV, 41.)

9 — *Adulter* signifie souvent *amant*. V. Od. 36, I.

15 — *Iracundior Hadria* III, 9, 23. Fénelon a dit d'Achille qu'il était « fougueux et plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. »

Toute la seconde strophe rappelle ce passage de Moschus : « Pan aimait Écho sa voisine, Écho soupirait pour un jeune Satyre, le Satyre brûlait pour Lydas. »

ODE XXXIV (728 ?)

Cette Ode a été composée à l'occasion d'un phénomène assez rare, et qui chez les ancients passait pour surnaturel : le tonnerre par un temps serein. Est-ce une conversion sérieuse du poète épicurien ? est-ce une plaisanterie ? Ni l'un ni l'autre sans doute : Horace a été témoin d'un phénomène auquel peut-être il ne croyait pas auparavant, et ce phénomène lui a inspiré quelques strophes qui n'ont qu'une valeur littéraire.

5 — Jupiter, rassemblant les nuages,

Devant son char tonnant roule en vain les orages. (L. II, 13.)

La Fontaine appelle Jupiter *l'Assembleur de nuages*.

14 — *Apex* signifie tiare. M. Walckenaer, habile à saisir, à créer peut-être des allusions, estime que le poète songeait à Tiridate détrôné par Phraate vers la fin de 728.

15 — V. Od. III, 29, 53. Virgile dit aussi de la Renommée : *Volat per umbram stridens*.

Fénelon (TÉL.) dit de même : J'admirais les coups de la Fortune qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissés ; » et ailleurs : « Cette Fortune, qui se joue

cruellement des hommes les plus élevés, tire aussi de la poussière ceux qui étaient les plus malheureux. » Virgile a dit de même (ÉN. XI, 425) :

*Multa dies variique labor mutabilis ævi
Rettulit in melius ; multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit.*

Quelques commentateurs et quelques traducteurs ont réuni cette ode à la suivante à cause de la ressemblance de la dernière strophe de l'une et de la première strophe de l'autre. Laharpe a partagé cette opinion. Cette ressemblance seule à nos yeux prouverait l'erreur : d'ailleurs l'ode XXXV est un tout qui n'a pas besoin d'exorde. Voici la traduction assez libre de Laharpe.

D'Épicure élève profane ,
Je refusais aux Dieux des vœux et de l'encens.
Je suivais les égarements
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne ;
Je reconnais des Dieux : c'en est fait, je me rends.

J'ai vu le maître du tonnerre ,
Qui, la foudre à la main, se montrait à la terre ;
J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant ,
Et les voûtes éternelles
S'embraser des étincelles
Que lançait Jupiter de son char foudroyant.
Le Styx en a mugé dans sa source profonde ;
Du Ténare trois fois les portes ont tremblé ;
Des hauteurs de l'Olympe aux fondements du monde ,
L'Atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
Dictent à l'univers d'irrévocables lois.
La Fortune agitant ses inconstantes ailes ,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des rois.

Aux destins des états son caprice préside :
 Elle seule dispense ou la gloire ou l'affront ,
 Enlève un diadème, et d'un essor rapide
 Le porte sur un autre front.

ODE XXXV.

M. Walckenaer croit que cette ode fut composée en 727 à Préneste où était aussi un temple de la Fortune , et voit dans les dernières strophes une allusion aux massacres de Sylla. Nous croyons qu'elles s'appliquent à toutes les horreurs des guerres civiles.

11 — V. dans les *Perses* d'Eschyle les terreurs d'Atosse, mère de Xercès, à la nouvelle des revers de son fils.

18 — Il ne s'agit point ici d'instruments de torture, mais bien d'attributs qui montrent le pouvoir de la Fatalité. Les coins servent tout aussi bien à resserrer qu'à disjoindre. (VITR. X, 18.) CIC. Verr. V, 21 : *Ut hoc beneficium, quomodo dicitur, clavo trabali figeret.* Le plomb fondu sert à sceller les crampons.

27 — On connaît les vers d'Ovide : *Donec eris felix*, etc. et ceux-ci : (TR. I, 3, 15.)

*Alloquor extremum mæstos abiturus amicos
 Qui modo de multis unus et alter erant.*

28 — *Pariter* complète *ferre* : c'est le ἵσα ζυγῶ de Théocrite XII, 15. Racine, ATH. III, 7 :

Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte.

33 — Nous avons emprunté *meurtris* à Racine. (Ibid. V, 6.)

Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris.

Lebrun a imité la fin de cette belle ode : (IV, 1).

Que le glaive assoupi dans vos mains dédaignées
S'éveille pour l'honneur.

Soldats, vouez ce glaive aux dangers de la France ;
Ne quittez point ce fer de carnage altéré,
Que ce fer n'ait éteint sa soif et sa vengeance
Dans un sang abhorré !

Il est important de comparer cette ode avec les odes 2, I ; 1, II ; et les épodes 7 et 14. Rousseau a composé une ode à la Fortune, bien inférieure, seion nous, à sa réputation : elle n'a rien de commun que le titre avec l'ode d'Horace. Laharpe a traduit celle-ci, mais il nous semble que c'est plutôt une paraphrase peu harmonieuse improvisée la veille pour le besoin du lendemain. La voici :

Déesse d'Antium, ô Déesse fatale !
Fortune, à ton pouvoir qui ne se soumet pas ?
 Tu couvres la pourpre royale
 Des crêpes affreux du trépas.
Fortune, ô redoutable reine !
Tu places les humains au trône ou sur l'écueil :
Tu trompes le bonheur, l'espérance et l'orgueil :
Et l'on voit se changer, à ta voix souveraine,
La faiblesse en puissance, et le triomphe en deuil.
Le pauvre te demande une moisson féconde,
Et l'avide marchand, sur le gouffre de l'onde
 Rapportant son trésor,
Présente à la Fortune, arbitre des orages,
 Ses timides hommages
Et te demande un vent qui le conduise au port.
Le Scythe vagabond, le Dace sanguinaire,
Et le guerrier Latin, conquérant de la terre,

Craint tes funestes coups.
De l'Orient soumis les tyrans invisibles
A tes autels terribles,
L'encensoir à la main, fléchissent les genoux.

Tu peux (et c'est l'effroi dont leur ame est troublée),
Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée,
Frapper ces Demi-Dieux ;
Et, soulevant contre eux la révolte et la guerre ,
Cacher dans la poussière
Le trône où leur orgueil crut s'approcher des cieux.

La Nécessité cruelle
Toujours marche à ton côté ,
De son sceptre détesté
Frappant la race mortelle.
Cette fille de l'enfer
Porte dans sa main sanglante
Une tenaille brûlante ,
Du plomb, des coins et du fer.

L'Espérance te suit, compagne plus propice ;
Et la Fidélité, déesse protectrice ,
Au ciel tendant les bras ,
Un voile sur le front, accompagne tes pas ,
Lorsqu'annonçant les alarmes ,
Sous un vêtement de deuil ,
Tu viens occuper le seuil
D'un palais rempli de larmes ,
D'où s'éloigne avec effroi ,
Et le vulgaire perfide ,
Et la courtisane avide ,
Et ces convives sans foi ,
Qui, dans un temps favorable,
Du mortel tout-puissant par le sort adopté

Venaient environner la table ,
Et s'enivraient du vin de sa prospérité.

Je t'implore à mon tour, Déesse redoutée !
Auguste va descendre à cette île indomptée
 Qui borne l'univers ;
Tandis que nos guerriers vont affronter encore
 Ces peuples de l'Aurore
Qui seuls ont repoussé notre joug et nos fers.

Ah ! Rome, vers les cieux lève des mains coupables :
Ils ne sont point lavés, ces forfaits exécrables
 Qu'ont vus les Immortels ;
Elles saignent encor nos honteuses blessures ;
 La Fraude et les Parjures ,
L'Inceste et l'Homicide entourent les autels.

N'importe, c'est à toi, Fortune, à nous absoudre.
Porte aux antres brûlants où se forge la foudre
 Nos glaives émoussés :
Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie
 Il faut que Rome expie
Les flots de sang romain qu'elle-même a versés.

Un passage de Pindare (OL. 12) rappelle quelques traits de l'ode d'Horace : le voici traduit par Laharpe.

Fille de Jupiter, Fortune impérieuse ,
Les conseils, les combats, les querelles des rois ,
La course des vaisseaux sur la mer orageuse,
 Tout reconnaît tes lois.

ODE XXXVI.

Le 4.^e vers de cette pièce en indique la date ; elle doit être de 730, année où les Cantabres furent domptés.

8 — Les uns donnent à *rege* le sens de *gouverneur*; les autres, et parmi eux Orelli, voient dans ce mot une allusion au jeu rappelé par Horace, EPP. I, 1, 59 : *At pueri ludentes* : « *Rex eris, aiunt, si recte facies.* » Nous avons adopté le dernier sens, non sans scrupule et sans hésitation.

9 — C'était à l'époque des *Liberatio* (17 mars) que les jeunes gens prenaient d'ordinaire la robe virile. Les parents et les amis en revêtaient en même temps leurs enfants de même âge.

10 — *Cressa* signifie *blanc*. La craie se tirait de la petite île de Cimolus, voisine de la Crète. Rien de plus connu que l'usage auquel le poète fait allusion, d'où les mots *albus, niger dies*.

12 — *Hinc exultantes Salios* etc. (ÉN. VIII, 663.)

14 — *Amystis*, mot grec, est l'action de boire d'un trait sans respirer.

20 — *Ambitiosior* est pris dans son sens propre et étymologique.

Fénélon (TÉLÉM) : « Le lierre, en naissant au pied d'un ormeau, n'en serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ses rameaux entrelacés jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre. . . » V. Ép. 13, 5.

ODE XXXVII.

Cette pièce a dû être composée en 734, au moment où l'on apprit à Rome la mort de Cléopâtre. La joie fut grande, car, même après la bataille d'Actium, dix-neuf légions étaient restées fidèles à Antoine.

Le début est imité d'Alcée : « Enivrons-nous : buvons à outrance, car le tyran Myrsile est mort. » ARISTOPH.

Gren. 330 : ὁρασεῖ ποδὶ τὰν ἀκόλαστον (liberam) χορείαν ἐγκατακρούων. Dacier traduit « danser de toute sa force. » Voltaire fait observer que « frapper la terre d'un pas libre en cadence, ce n'est pas danser de toute sa force. Cette expression même n'est ni agréable, ni noble, ni d'Horace. » *Saliarum dapes* rappelle notre dicton : *des repas de chanoines*. Les Saliens veillaient à bien dîner. V. II, 14, 28.

1 — Chers amis, armons-nous d'un verre :

Célébrons la paix et Bacchus ;

D'un pied libre frappons la terre ! (LEBR. V, 4.)

10 — *Morbo* est le complément de *turpium*; *viro-rum* est une amère ironie. Comp. tout ce début avec l'Ép. 8.

Nous avons risqué le latinisme *ses vaisseaux embrasés* pour *l'embrasement de ses vaisseaux*. Hermione dit à Oreste : *souviens-toi*

Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé.

14 — Horace veut dire que la terreur *panique* de Cléopâtre ivre de vin de Marée fit place à une terreur *fondée*. Plus de trois cents vaisseaux d'Antoine furent brûlés.

17 — *Quam facile accipiter saxo sacer ales ab alto*

Consequitur pennis sublimem in nube columbam.

(ÉN. XI, 721.)

21 — *Fatale* veut dire *destiné à la ruine de Rome*.

22 — Cléopâtre, à la vue de Proculéius, voulut se poigner, mais celui-ci l'en empêcha. Elle eut un moment la pensée de remonter le Nil, avec sa flotte, et de fuir dans le golfe arabique, mais elle y renonça. (PLUT. Ant. 69 et 79.)

29 — .. *Lethale furens atque audax morte futura.*

(THÉB. XII, 760.)

32 — Properce (III, 2, 52) dit en parlant de l'effigie de Cléopâtre portée en triomphe dans Rome :

*Accepere tuæ Romula vincla manus.
Brachia spectavi sacris admorsa colubris
Et trahere occultum membra soporis iter.*

ODE XXXVIII. (727 ?)

2 — *Philyra* signifie le *tiber* du tilleul, que l'on employait à tresser les couronnes et dont on faisait des bandelettes.

4 — Lucien (NIGRIN. 31.) s'élève contre le luxe de ces hommes qui au milieu de l'hiver ont besoin de s'environner de roses : τοὺς μέσου χειμῶνος ἐμπιπλάμενους ῥόδων.

LIVRE II.

ODE I.

Cette ode a dû être écrite de 725 à 727. C'est la seule qu'Horace ait adressée à Pollion, quoiqu'il lui eût de grandes obligations et le nomme (SAT. I, 10, 85.) comme l'un de ceux dont il ambitionne les suffrages. Il est permis de supposer que, Pollion s'étant de bonne heure refroidi pour Octave, Horace n'eut point avec lui des relations fort intimes.

1 — Ce fut en 694, sous le consulat de Q. Cæcilius Metellus Celer et de L. Afranius, que Pompée, César et Crassus formèrent le premier triumvirat.

4 — Le commentaire d'*amicitias* est dans ces vers de Cinna :

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, abominable, etc.

- 9 — *Pollio regum*
Facta canit pede ter percusso. (SAT. I, 10, 42.)
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno.
(V. Ecl. 8, 10.)

13 — « Est-ce que Messala et Pollion qui débutèrent au barreau lorsque Cicéron tenait le sceptre de l'éloquence n'ont pas eu assez d'honneurs durant leur vie, assez de gloire après leur mort ? » (QUINT. XII, 11, 28.)

16 — Pollion avait triomphé des Parthins, peuple de la Dalmatie, lorsqu'il était lieutenant d'Antoine.

21 — Orelli pense qu'on doit sous-entendre *conciouantes* avec *duces*. Nous avons traduit dans ce sens.

- 22 — *Pulvere Troïco Nigrum Merionen.* (OD. I, 6, 14.)

Oh ! combien sera glorieuse
Cette tête victorieuse. . . .
Noire d'une illustre poussière ! (LEBR. II, 16.)

24 — L'inflexibilité de Caton était admirée même de ceux qui suivaient un autre drapeau que le sien ; et nous ne doutons nullement que le trait de Virgile : *his dantem jura Catonem* ne se rapporte à Caton d'Utique.

- 25 — *Quam Juno fertur terris magis omnibus unam*
Posthabita coluisse Samo, etc. (ÉN. I, 15.)

- 26 — *Excessere omnes adytis arisque relictis*
Di, quibus imperium hoc steterat. (ÉN. II, 351.)

Horace rappelle ici la bataille de Thapsus.

- 29 — Près de la borne où chaque état commence
Aucun épi n'est pur de sang humain. (BÉRENGER.)

Du sang de nos rivaux ces plaines sont fumantes,
 Le soc y vient heurter leurs ossements épars,
 Et l'Escaut roule encor jusqu'aux mers écumantes
 Les casques et les dards. (LEBR. IV, 1.)

37 — Comp. cette strophe avec la dernière de l'Ode 3, III.

ODE II. (730?)

1 — Οὐκ ἔστ' ἐν ἄντροις λευκός, ὦ ξέν', ἄργυρος (PLUT. de M. Pud.) Il s'agit de l'argent caché dans les mines.

7 — *Metuente solvi* équivalent à *quæ nunquam solvetur*. (OD. IV, 5, 20.)

11 — Le nom de Carthaginois est souvent donné aux habitants de Gadès et des autres colonies que Carthage avait fondées dans l'Espagne et sur-tout dans la Bétique. OD. III, 16, 39.

13 — *Sic quibus intumuit suffusa pellis ab unda,*
Quo plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ. (Ov.)

17 — Les Arsacides se considéraient comme les successeurs des rois de Perse.

19 — Toutes ces maximes sont empruntées aux Stoïciens, qui soutenaient que le sage était seul roi.

22 — Lebrun a dit : (IV, 3.) Heureux

Qui foulerait aux pieds tous les trésors de l'Inde
 Sans daigner y jeter les yeux !

23 — Le sage ne se *retourne même pas* pour regarder les trésors que le vulgaire envie.

ODE III. (725?)

La pensée de la première strophe est présentée sous un nouveau jour à la fin de l'ode à Licinius (II, 10.) —

Plaute a dit : (RUD. II, 3, 71.) *Animus æquus optimum est ærumnæ condimentum.*

La troisième strophe a inspiré à Delille les vers suivants :

Horace nous décrit en vers délicieux
Ce pâle peuplier, ce pin audacieux,
Ensemble marlant leurs rameaux frais et sombres,
Et prêtant aux buveurs l'hospice de leurs ombres,
Tandis qu'un clair ruisseau, se hâtant dans son cours,
Fuit, roule et de son lit abrégé les détours.

Les mêmes idées sont reproduites II, 11, 13 et suiv.

La 5.^e strophe rappelle la 6.^e de l'Ode 14, II.

13 — Vous tomberez aussi, courtes fleurs de la vie. LAM.

24 — Hésiode donne aussi à l'Orcus *νηλεὴς ἦτορ*
(*Théog.* 456.)

24 — *Omne capax movet urna nomen.* (Od. III, 1, 16.)

L'ode entière a été imitée par Lamotte.

Ami, puisqu'une loi fatale
Nous a tous soumis à la mort,
Songe, dans l'un ou l'autre sort,
A conserver une ame égale.

Par de longs malheurs combattu,
Des chagrins ne sois point la proie;
Heureux, crains que la folle joie
Ne triomphe de ta vertu.

Que tes jours coulent dans la peine
Ou qu'ils coulent dans les plaisirs,
Attends, sans crainte et sans désirs,
La fin d'une vie incertaine.

Jouis sagement du loisir
Que l'oubli des Parques te laisse;

L'âge, la santé, la richesse
Te donnent les biens à choisir.

Erre dans tes riches prairies,
Où des arbres entrelacés
Offrent aux voyageurs lassés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces coteaux rians
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui, par son paisible murmure,
Endort les soins impatient.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums et du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le soir voit disparaître.

Bientôt tu laisseras aux tiens
Tes palais, ton vaste domaine ;
Et tes biens accrus avec peine
Bientôt ne seront plus tes biens.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe ;
Pauvre, riche, illustre ou sans nom,
Chez l'impitoyable Pluton
Le temps rapide nous emporte.

Du monarque du sombre bord
Tout ce qui vit sent la puissance,
Et l'instant de notre naissance
Fut pour nous un arrêt de mort.

ODE IV. (729)

Cette pièce est une fine et délicate ironie, n'en déplaise à quelques interprètes. Si Phyllis est la même à

qui est adressée la 11.^e ode du L. IV, Xanthias avait raison de soupçonner Horace malgré ses huit lustres.

2 — *Phoceu*, vocatif de *Phoceus*, désigne un habitant de la Phocide *φωκεύς* et non un citoyen de Phocée, *φωκαῖος*.

4 — Ἐκ θυμοῦ φίλον δουρικτήτην περιούσαν. (IL. IX. 342)

6 — Tecmesse dit dans Sophocle (AJ. 486.) « Fille d'un père libre, aujourd'hui je suis esclave. »

9 — *Barbare* signifie souvent *Phrygien*. V. Ép. 8, 6.

11 — « Vous deviendrez plus aisément la proie des Grecs, maintenant qu'Hector n'est plus. » (IL. XXIV, 243.)

13 — N'y aurait-il pas dans cette strophe une allusion aux dénouements ordinaires des pièces de la Nouvelle Comédie?

17 — Cet éloge ne doit être qu'une contre-vérité.

20 — Comp. IV, I, 6. — Boileau a dit :

Onze lustres complets surchargés de trois ans.

ODE V (724 ?)

L'image des deux premières strophes a pour les lecteurs français quelque chose de brutal que la magnifique poésie du latin nous fait à peine tolérer. La troisième strophe, au contraire, où le poète abandonne sa première image, pour y revenir au 16.^e vers, est d'une délicatesse et d'une fraîcheur exquise. La dernière rappelle les médailles et les statues d'Antinoüs. Peu d'Odes présentent d'un bout à l'autre autant de difficultés au traducteur.

2 — ... *In vacca compare taurus eras*. (Ov. Am. III, 528.)

6 — Souvent *μήσχος* signifie *virgo*.

10 — *immitis uva* est la traduction de ὄμφαξ.

13 — On traduit d'ordinaire : « l'âge où la jeune fille est sauvage s'éloigne. » Nous pensons qu'il s'agit du Temps que rien n'arrête, et qui va donner à Lalagé les années qu'il enlève à son amant ; car pour celui-ci un an de plus est une *perte*.

18 — Nous avons joint *nitens* à Chloris d'après l'autorité d'Orelll, et déterminé par la symétrie *Photoc fugax*, *Chloris nitens*, etc. Nous prions le lecteur de réformer dans ce sens la ponctuation du latin.

19 — La Déesse qui vous conduit

Brille comme au milieu des astres de la nuit

Du jeune Endymion on voit briller l'amante. (Rous. *Cant.* 11.)

23 — Les jeunes gens laissaient croître leurs cheveux jusqu'à dix-sept ans. (Od. IV, 10, 3.)

..... *Cujus manantia fletu*

Ora puellares faciunt incerta capilli. (Juv. XV, 136.)

ODE VI.

Quelques interprètes veulent que cette plèce soit de 728 ou même de 734. Nous partageons l'opinion qui la reporte à l'an 718. Mécène à cette époque n'avait point encore fait présent à notre poète du domaine de la Sabine non loin de Tibur, et voilà pourquoi il propose à Septime de se retirer avec lui près de Tarente. Tous les hommes de goût savent par cœur cette belle Ode dont l'harmonie captive les oreilles les moins sensibles à la musique.

4 — *Duo sunt sinus.... quorum proxima terræ præalta sunt; cætera, uti fors tulit, alta; alia in tempestate vadosa. Nam ubi mare magnum esse et*

savire cœpit ventis, limum arenamque et saxa ingentia fluctus trahunt; ita facies locorum cum ventis simul mutatur. Syrtes ab tractu nominatæ. (SALL. Jug. 80.)

7 Orelli fait dépendre *maris*, etc., de *modus*. Nous en faisons le complément de *lasso*. Virgile (Én. I, 182) a dit : *fessi rerum*; et Stace (Théb. III, 395) : *fessus bellique viæque*.

10 — La laine des environs de Tarente était renommée pour sa finesse, et l'on revêtait de peaux les moutons, soit pour garantir leur toison des injures de l'air, soit pour la préserver des ronces et des épines. *Peltitis* est une de ces épithètes qu'on ne pourrait rendre que par une longue et ennuyeuse périphrase.

Qua niger humectat flaventia rura Galæsus. (G. IV, 126.)

23 — Μέμνεο κὴν ζωοῖς ἐμέθεν καὶ πολλάκι τύμβῳ

Σπείσον ἀπὸ βλεφάρων δάκρυ ἀποιοχόμενην.

(Anth. Pal. 2, 855.)

Bertin a imité quelques endroits de cette Ode.

Ce petit coin de l'univers

Rit plus à mes regards que le reste du monde.

L'olive, le citron, la noix chère à Palès,

Y rompent de leur poids les branches gémissantes,

Et sur le mont voisin les grappes mûrissantes

Ne portent point envie aux raisins de Calès.

Là le printemps est long et l'hiver sans froidure;

✱ Là croissent des gazons d'éternelle verdure.....

ODE VII.

Cette pièce a dû être composée vers 715, lorsque

Sextus Pompée, ayant conclu la paix avec les Triumvirs, stipula que tous les proscrits et tous ceux qui avaient cherché un refuge auprès de lui, seraient libres de revenir dans Rome et de rentrer dans la jouissance de tous leurs droits.

1 — Catulle a dit dans le même sens : *supremo in tempore* (LXIII. 151) et *extremo tempore* (*ibid.* 169).

3 — *Quiritem* rappelle les conditions de l'amnistie.

4 — *Di Patrii, Indigetes, et Romule Vestaque mater.*
(G. I, 498.)

6 — *Nec partem solido demere de die.* (Od. I, 1, 20.)

10 — Trois poètes, Archilque, Alcée et Anacréon, n'avaient pas déployé plus de valeur qu'Horace, et avaient comme lui jeté leur bouclier pour ne point retarder leur fuite. *Non bene* est une litote pleine de grâce. Ceux qui l'ont rendue par *tâchement* ne nous semblent pas l'avoir comprise.

12 — Nous avons adopté l'interprétation vulgaire, que quelques commentateurs ont condamnée. Le scolaste Acron traduit : *quo turpiter prostrati precarentur*. Orelli, qui adopte cette version et la défend, ajoute que la fuite d'Horace est présentée par lui comme plus honorable que les supplications de ses compagnons vaincus. Nous croyons que la pensée du poète est celle-ci : « J'ai fui, j'ai jeté mon bouclier : c'est mal, mais « aussi les plus vaillants mordaient la poussière, et ma « panique est excusable. »

15 — Allusion au naufragé que la vague pousse vers le rivage et remporte avant qu'il ait pu y toucher. Horace a été plus heureux que son ami et s'en félicite.

17 — *Taurum Constituam ante aras, voti reus.* (Æ. V, 234.)

19 — *Lauru* n'est point ironique; c'est le poète qui parle.

14 — *Cyclopes fulminamassis Cum properant.* (G. IV, 171.)

25 — Comp. I, 4, 18. La royauté du festin se tirait au sort. Chaque convive avait quatre dés. Le meilleur coup consistait à amener les quatre nombres 1, 3, 4, 6 : c'était le coup de Vénus; le plus mauvais consistait à amener quatre fois le nombre 1 : c'était le coup du Chien. Le roi du festin déterminait le nombre de mesures de vin que chacun devait verser dans sa coupe et le nombre de coups qu'on devait boire.

28 — *Θέλω, θέλω μανῆναι* (ANACR. 31) — V. Od. IV, 12, 28.

ODE VIII (723-724?).

Cette Ode est sans contredit l'une des plus spirituelles et des plus gracieuses de toutes les pièces légères d'Horace. La composition ne laisse rien à désirer.

5 — *Obbligare caput votis*, c'est appeler sur soi la vengeance du ciel en cas d'infidélité et de parjure.

9 — *Obsecravit per fratris sui mortui cinerem.* (CIC. p. Quint. 31.)

15 — *Ἄλλ' ἤδη θεῶν τόξα νέοι πύργουσιν ἔρωτες* (ANTH. Pal.)

17 — S'il était nécessaire de justifier la syllepse de notre traduction nous citerions entre autres celle-ci du *Télémaque* : « C'est un sage législateur qui, après avoir donné à sa nation des lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeraient aucune de ses lois pendant son absence, etc. »

22 — *Nonne vides ut tota tremor pertentet equarum
Corpora, si tantum notas odor attulit auras?*

(G. III, 253.)

La Fontaine a dit en parlant du lièvre :

Et les esprits sortant de son corps échauffé.

Nous avons dû supprimer cette image.

Cette ode a été traduite par Laharpe en vers qui nous semblent d'une facture trop molle et trop négligée. Ce n'est pas assez d'être facile, il faut être élégant.

Si le ciel t'avait punie
De l'oubli de tes serments,
S'il te rendait moins jolie
Quand tu trompes tes amants,
Je croirais ton doux langage,
J'aimerais ton doux lien :
Hélas ! il te sied trop bien
D'être parjure et volage.
Viens-tu de trahir ta foi,
Tu n'en es que plus piquante,
Plus belle et plus séduisante ;
Les cœurs volent après toi.
Par le mensonge embellie,
Ta bouche a plus de fraîcheur ;
Après une perfidie
Tes yeux ont plus de douceur.
Si par l'ombre de ta mère,
Si par tous les Dieux du ciel
Tu jures d'être sincère,
Les Dieux restent sans colère
A ce serment criminel.
Vénus en rit la première ;
Et cet enfant si cruel,
Qui sur la pierre sanglante
Aiguise la flèche ardente

Que sur nous tu vas lancer ,
 Rit du mal qu'il te voit faire
 Et t'instruit encore à plaire
 Pour le mieux récompenser.
 Combien de vœux on t'adresse !
 C'est pour toi que la jeunesse
 Semble croître et se former.
 Combien d'encens on t'apporte!
 Combien d'amants à ta porte
 Jurent de ne plus t'aimer !
 Le vieillard qui t'envisage
 Craint que son fils ne s'engage
 En un piège si charmant ,
 Et l'épouse la plus belle
 Croit son époux infidèle
 S'il te regarde un moment.

Lebrun se rappelait cette ode quand il a dit : (I, 20.)

Tu penses donc que tes injures
 Te prêtent des charmes nouveaux;
 Et que, plus tes yeux sont parjures,
 Plus ton amant les trouve beaux.

ODE IX.

Les allusions historiques et géographiques qui abondent dans cette pièce ne permettent pas de douter qu'elle n'ait été écrite en 734.

2 — *Mare Caspium omne atrox, sævum, sine portubus, procellis undique expositum.* (POMP. Méla 3, 5.)

4 — Sur les neiges de l'Arménie et principalement du Taurus on peut consulter Xénophon. (ANAB. IV, 4.) et Pliutarque (LUC. 32.)

9 — *Desine, Paule, meum lacrimis urgere sepulcrum.*

(PR. IV, 11, 1.)

10 — *Te veniente die, te decedente canebat.* (G. IV.)

Je pleure avec la nuit, je pleure avec l'aurore,
Et les regards du jour sont lassés de mes pleurs.

(LEBR. II, 20.)

13 — « Nestor avait vu s'éteindre deux générations
et régnait sur la troisième. » (Il. I, 250.)

16 — *Infelix puer atque impar congressus Achilli.*

(ÉN. I, 45.)

17 — Hellénisme : λήξας ὁδουμῶν πενθίμων τε δακρύων
(EUR. Ph. 1086) Horace a dit ; *abstineto irarum* (III,
27, 69).

20 — *Addam urbes Asiæ victas pulsumque Niphaten.*

(G. III, 30.)

21 — *Medum flumen* signifie suivant les uns le Mé-
dus qui se jette dans l'Araxe; suivant les autres *medium*
est un adjectif et il s'agit de l'Euphrate dont Virgile a dit :
Euphrates ibat jam mollior undis. (ÉN. VIII, 726.)

24 — *Neu sinas Medos equitare inultos.* (OD. I, 2, 51).

Ce fut en 734 que les Parthes quittèrent l'Arménie.

Le début de cette ode a été imité par Rousseau :

Toujours la mer n'est pas en butte
Aux ravages des Aquilons ;
Toujours les torrents par leur chute
Ne désolent pas nos vallons.

ODE X. (728 ?)

Jamais la poésie, mise au service de la morale, n'a
parlé un langage à la fois plus riche et plus sobre, plus
varié et plus concis. Le poète en terminant revient avec
un art admirable aux images de son début.

5 — Rien de plus souvent, ni de plus mal cité que les mots *aurea mediocritas*. Il ne s'agit point ici d'une médiocrité dorée, c'est-à-dire d'une riche aisance : *aurea* signifie beau, bon, précieux à l'égal de l'or : c'est ainsi que l'épithète de χρυσή est donnée à Vénus. Voltaire a fait sur cette strophe les réflexions suivantes ; car c'est lui-même qui est l'homme de goût dont il parle.

« Je lisais un jour avec un homme de lettres, d'un esprit supérieur, cette ode d'Horace où sont ces beaux vers que tout homme de lettres sait par cœur : *Auream*, etc. Il fut indigné, comme moi, de la manière dont Dacier traduit cet endroit charmant : « Ceux qui aiment la médiocrité plus précieuse que l'or, ils n'ont garde de se loger dans une méchante petite maison, ni aussi dans un palais qui excite l'envie. » Voici à peu près, me dit l'homme que je cite, comment j'aurais voulu traduire ces vers :

Heureuse médiocrité,
Préside à mes désirs, préside à ma fortune :
Écarte loin de moi l'affreuse pauvreté
Et d'un sort trop brillant la splendeur importune.

Il est certain qu'on ne devrait traduire les poètes qu'en vers, etc. »

17 — θαρσύνε χρόη, φίλε Βάττε· τάχ' αὔριον ἔσσιτ' ἄμεινον,
κὼ Ζεὺς ἄλλοκα μὲν πίλει αἰθριος, ἄλλοκα δ' ὕει.
(THÉOCR. IV, 41.)

18 — Plusieurs éditeurs ont adopté la leçon *citharæ* et traduisent *les accents de sa harpe*. Nous avons suivi la leçon vulgaire et traduit : *réveille avec sa harpe*, etc.

22 — . . . *Formida nimium sublimia semper,*
Propositique memor contrahe vela tui.
(Ov. Tr. III, 4, 32.)

ODE XI. (734).

4 — *Ultra fas trepidat.* (OD. III, 29, 31.)

5 — *Cumque sibi parvos usus natura reposcat,
Materiam struimus magnæ per vota ruinæ.*
(MAN. IV, 8.)

*Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omnino.* (LUCR. II, 20).

8 — V. OD. II, 16, 15; III, 1, 21; III, 21, 4, etc.

13 — V. OD. II, 3, 9 et suiv. — *μὰψ οὔτω* (IL. II, 120.)
.... *Famulos temere inter tela jacentes.*
(ÉN. IX, 329.)

18 — *Mordaces sollicitudines* (OD. I, 18, 4); *γυιο-
βόρους* (*γυιοκόρους*) *μελεδῶνας* (HÉS. OE. et J., 6.)

19 — ... *Quum pulmo Falerno Arderet.* (JUV. IV, 138.)
... *Lato Setinum ardebit in auro.* (JUV. X, 27.)
ἐθέρμην' αὐτὸν ἀμφιβᾶσα φλόξ οἴνου. (EUR. ALC. 758.)

21 — *Devium scortum* indique que Lydé n'habitait point dans Suburre : c'était une courtisane discrète qu'il fallait prier.

24 — *Ἀλλ' ἄγε κόμαν παραμπύκιδδε* (ARIST. LYS. 1316.)
V. OD. I, 5, 4; III, 14, 22. — Est-il nécessaire de rappeler que les courtisanes étaient musiciennes ? (OD. III, 9, 10; III, 14, 21; IV, 13, 7, etc., etc.)

ODE XII. (726).

Le début de cette ode rappelle les dernières strophes des odes 1, II; 3, III, et l'ode 6, I.

6 — On a voulu voir dans les Géants Brutus et Cassius, dans Hylée Antoine, dans le brillant palais du vieux

Saturne le Latium et l'Italie. Cette explication nous semble forcée.

1 — *Sonitumque pedum vocemque tremisco.*
(*En.* III, 648.)

11 — *Aspiciam regum liventia colla catenis*
Dura que per sævas vincula nexa manus,
Et tandem trepidos vultus ; inque illa ferocum
Invitis lacrimas decidere ora genis.
Spiritus ille minax et Drusi morte superbus
Carnifici in mæsto carcere dandus erit.
(*Cons. ad. Liv.* 273.)

13 — Tout porte à penser que Licymne désigne ici Térentia, femme de Mécène et sœur de L. Licinius Varro Murena.

14 — Horace a dit de même : *dulce ridentem, dulce loquentem, turbidum lætatur, perfidum ridens*, etc.

16 — *Choris*, suivant Orelli, signifie danses domestiques.

18 — *Ut festis matrona moveri jussa diebus.* (*A. P.* 232.)

19 — *Tum vero in numerum Faunos que ferasque videres*
Ludere. (*Virg. Ecl.* VI, 27.)

23 — A posséder son cœur je borne tous mes vœux :
Eh ! qui voudrait donner un seul de ses cheveux
Pour tous les trésors de l'Asie ? (*BERTIN*, I, 8.)

26 — Bolleau (*Art Poét.* II) dit que l'Ode

Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris
Qui mollement résiste et, par un doux caprice,
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.

ODE XIII.

Horace a rappelé l'accident qui lui a inspiré cette boutade, II, 17, 27 ; III, 4, 27 ; III, 8, 8.

1 — *posuit* et *produxit* appartiennent à la proposition principale : rien de plus simple que de les sous-entendre après *quicumque*.

5 — Comp. le début de la 3.^e Épode. *Frangere guttam taqueo* (SALL. Cat. 55.)

11 — *Caducus*, destiné à tomber : *juvenis caducus*. (Én. X, 622.)

17 — *Fidentemque fuga Parthum versisque sagittis*.

(G. III, 31.)

18 — Quelques interprètes veulent que *robur* signifie ici *prison* comme dans Tacite : *robur et saxum aut parricidarum pœnas minitari*. (Ann. IV, 29.) Ce serait le *Tullianum* où furent étranglés les complices de Catilina. Nous avons pensé que *robur* fait seulement un contraste avec *celerem fugam*. L'adjectif *itatum* nous a sur-tout déterminé. — La Fontaine a dit (VIII, 16) :

On rencontre sa destinée

Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

24 — Simonide a dit, en parlant d'Anacréon :

Le chantre de Téos, descendu dans l'Érèbe,

N'a point interrompu ses chants mélodieux,

Ni la mort assoupi son luth harmonieux.

98 — Pindare (Ném. V, 24) prête aussi à Phébus un archet d'or : χρύσειον πλάκτρον.

29 — *Umbræ silentes* (Én. VI, 264); *silentum Concitium* (ib. 432).

31 — Les goûts populaires n'ont pas changé depuis Horace : nos carrefours et le Cirque Olympique en sont la preuve.

34 — On ne donne d'ordinaire à Cerbère que trois

têtes; cependant Hésiode (*Théog.* 312) lui en donne cinquante et Tzetzés cent.

36 — *Eumenides, quibus angineo redimita capillo
Frons expirantes præportat pectoris iras.*

(CAT. 63, 193.)

39 — Ὁρίωνα πελώριον εἰσενόησα Θῆρας ὅμου εἰλεῦντα.
(*Od.* XI, 571).

ODE XIV (730-731 ?)

Cette Ode, qui reste gravée dans toutes les mémoires, est la preuve que la poésie embellit même les pensées les plus communes et les plus vulgaires. Elle pourrait donner matière à de nombreuses comparaisons, notamment avec les Odes 3 et 11, II; 7, IV.

1 — « Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le Temps qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. » (*Télem.*) — *Ov. F.* VI, 771 :

Tempora labuntur, tacitisque senescimus annis.

4 — Homère dit aussi de l'Érèbe (*Il.* XI, 158) :

Rien ne peut le dompter, rien ne peut l'attendrir.

5 — Eschyle (fragment de Niobé) dit aussi : « La Mort est la seule divinité qui dédaigne les offrandes : on n'en obtient rien par les sacrifices ni les libations; on ne lui dresse point d'autels, on ne lui chante point d'hymnes; enfin elle est la seule dont la Persuasion ne s'approche jamais. »

7 — *Ter amplius* est le *tergeminus* de l'Én. VIII, 202.

9 — *Quas circum limus niger et deformis arundo
Cocyti tarda que palus inamabilis unda*

Alligat, etc.

(*G.* IV, 478.)

10 — La même expression se trouve dans Homère (Il. VI, 142) : οὐ ἀρούρης καρπὸν ἔδουσι; et dans Simonide (Fr. 19) εὐρυεδοῦς ὅσοι καρπὸν αἰνύμεθα χθονός.

15 — *Autumnusque gravis, Libitinæ quæstus acerbæ.*
(Sat. II, 6, 18).

Voir aussi le début de l'Ép. 7, II : *Quinque dies*, etc. Juvénal a dit, IV : *Jam lethifero cedente pruinis Autumno.*

17 — « Les tristes bords du fleuve marécageux dont les eaux bourbeuses et dormantes ne font que tournoyer. » (TÉLÉM.)

Cocytusque sinu labens circumvenit atro (ÉN. VI, 142.)

18 — V. l'ode à Mercure (III. 11) et les notes.

27— Les meilleurs manuscrits portent *superbo* qu'on traduit par *fier de sa qualité*. Quelques éditeurs ont préféré *superbum*, une *fastueuse mosaïque*. Voltaire a soutenu cette leçon contre Dacier, mais des plaisanteries ne sont pas des raisons. Il a tort de croire qu'il s'agit d'une *pieuse libation* : le vrai commentaire est dans la 2.^e Philipp. 41 : *Natabant pavimenta vino, maderant parietes*. Mais il a raison de blâmer la traduction « vin qui aurait dû être réservé pour les festins des pontifes » ; et il ajoute : « J'ai d'excellent vin de Malaga et de Canarie ; mais je vous réponds que je ne l'enverrais pas à mon évêque... Vous dites que c'est un grand sentiment de religion dans Horace de ne vouloir réserver ce bon vin que pour les prêtres. Je crois, comme vous, qu'Horace était fort religieux... ; mais je pense qu'il aurait encore mieux aimé boire de ce bon vin de Cécube que de le réserver pour les prêtres de Rome. » Outre *satiare dapes* (Od. I, 37, 2) on peut citer Martial (XII, 48, 12).

*Non Albana mihi sît commissatio tanti,
Nec Capitolinæ Pontificum que dapes.*

Cette ode et la 11.^e ont été traduites par M. Lemonnier.

ODE XV. (726.?)

On peut comparer avec cette ode plusieurs passages des odes 18, II; 1, III; 24, III, et de nombreux endroits de Salluste, Cicéron, etc., etc. *Motes* désigne les grands édifices dans le genre du palais de Mécène sur l'Esquilin (III, 29, 6); *stagna* désigne les grands réservoirs, *navigabilia piscinarum freta*, souvent mentionnés dans Cicéron et dans Sénèque.

4 — Martial (III, 57) appelle le platane *vidua*.

5 — *Inter arbores steriles atque frugiferas materie vitiumque amicitia accipitur ulmus.*

(PLIN. XVIII, 21.)

10 — Lucrèce a dit : *Luminis ictus, verbera solis, tela diei*, et Euripide (*Bacch.* 458) ἡλίου βολαί.

14 — *Decempeda* désigne une perche de dix pieds. Le poète emploie évidemment une hyperbole en supposant cette unité de mesure.

17 — *Fortuitus*, qu'on trouve partout, et par conséquent de nul prix. Virgile a dit :

Pauperis et tuguri congestum cespite culmen.

(ÉGL. I, 69.),

Romuleoque recens horrebat regia culmo.

(ÉN. VIII, 654.)

20 — On lit dans Cicéron (*Pro Fl.* 42) « Tel était le système, telle était la grandeur des vues de nos ancêtres : dans leurs maisons, dans leurs dépenses privées ,

contents de peu, ils vivaient simplement; s'agissait-il de l'empire et de la majesté de Rome, ils n'épargnaient rien pour ajouter à la gloire et à la magnificence. » Fénelon dit dans son *Télémaque* : « La superbe architecture n'est point ignorée en Crète, mais elle est réservée pour les temples des Dieux, et les hommes rougiraient d'avoir des maisons semblables à celles des immortels. » Voir encore Bossuet (*Disc. sur l'Hist. un.* III, 6.)

ODE XVI. (731-732?)

2 — *Deprensus olim statio gratissima nautis* (G. IV, 421.)

5 — *Terra procul vastis colitur Mavortia campis* :

Thraces arant. (ÉN. III, 13.)

7 — Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. (LA F.)

11 — *Pavimenta marmorea et laqueata tecta contemno* (CIC. *De Leg.* II, 1.) Lebrun a dit :

L'or, le feu des rubis, les triples diadèmes

N'étincellent jamais sur le front du bonheur. (V, 10.)

Le noir Chagrin voltige autour des lits de soie. (III, 1.)

14 — Horace a dit : (SAT. I, 3, 13) *Sit mihi mensa tripes et Concha satis puri*; Perse (III, 25.) *purum et sine labe satinum*. La salière était sacrée comme le sel lui-même.

16 — Καὶ ταῦτα μὲν δὴ νοῦς ἐτόξευσεν μάτην (EUR. Héc. 603.)

19 — *exsul mentisque domusque*. (Ov. MÉL. IX, 409.)

20 — V. Od. III, 1, 37. — Lucrèce a dit : (II, 46.)

Revera que metus hominum curæque sequaces

Nec metuunt sonitus armorum nec fera tela,

Audacterque inter reges rerumque potentes

Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro,

Nec clarum vestis splendorem purpureæ.

27 — Nulle maxime n'a été plus souvent répétée.

Οὐκ ἐπὶ πᾶσι σ' ἐφύττεισ' ἀγαθοῖς, Ἀγαμέμνον, Ἀτρεΐδης.

Il n'est point ici-bas de bonheur sans mélange. (*Iphig.*)

La fin est une imitation de Bacchylide :

Le sort ne m'a donné ni superbes taureaux ,
Ni ponrpre de Sidon, ni précieux métaux ;
Mais j'ai la paix du cœur, une lyre fidèle ,
Et dans ma simple coupe un joyeux vin ruisselle.

Cette ode a été traduite par Boufflers.

Environné d'écueils, dans l'horreur des ténèbres ,
Quand le navire cède à la fureur des flots ,
Le nocher vers les Dieux pousse des cris funèbres ,
Et leur demande le repos.

Le Thrace belliqueux et le Mède sauvage
Demandent le repos au milieu des combats ;
Nous le demandons tous ; mais de tout l'or du Tage
En vain on le paîrait ; il ne s'achète pas.

Le riche, tourmenté de secrètes alarmes ,
Sous les lambris dorés n'a pas un jour serein ;
Et la crainte, au travers des faisceaux et des armes ,
Vient saisir le tyran dans son palais d'airain.

Au sage les trésors ne sont pas nécessaires ;
Content de posséder la paix et la santé ,
Il vit dans ses foyers comme ont vécu ses pères ,
Modeste imitateur de leur simplicité.

Pourquoi ces longs projets dans cette courte vie ?
Nons n'avons qu'un instant, hâtons-nous d'en jouir.
Malheur à l'insensé qui fuit de sa patrie !
Il trouvera partout celui qu'il cherche à fuir.

Pour trop fidèle escorte, en ses tristes voyages ,
Il traînera l'ennui par cent pays divers :

Aussi prompt que le vent qui chasse les nuages ,
L'ennui le poursuivra sur les plaines des mers.

Aux soins de l'avenir l'esprit ne peut suffire ;
Recevons chaque jour comme un nouveau bienfait ;
Qu'à nos maux la gaîté mêle son doux sourire :
Il ne faut pas compter sur un bonheur parfait.

La mort trancha trop tôt les beaux destins d'Achille :
Tithon dans les regrets vit prolonger les siens ;
Et peut-être, Grosphus, que la Parque me file
Des jours plus heureux que les tiens.

Le hasard, la nature et les arts t'obéissent :
Tes coursiers en Élide ont remporté le prix ;
Dans les prés de Sicile au loin tes bœufs mugissent ,
Et Tyr a pris le soin de teindre tes habits.

Moi je reçus du ciel un moins riche héritage :
Mais les Grecs m'ont transmis leur lyre avec leurs chants ;
Et satisfait de mon partage ,
Je sais rire des sots et me passer des grands.

ODE XVII. (AN DE R. 733.)

1 — *Me exanimant et interimunt hæ voces Mitionis quas audio assidue.* (CIC. *Pro Mil.*, 34.) V. Ép. XII, 5.

2 — Οὕτω που Διὶ μέλλει ὑπερμενεῖ φίλον εἶναι. (IL IX, 23.)

4 — V. Od. I, 1, 2 et la note ; I, 3, 8, etc.

8 — Mort en 746, Horace ne survécut à Mécène que de quelques mois. Mécène, près de mourir, écrivait à Auguste : *Horatii Flacci ut mei esto memor.*

13 — *Flammis armata Chimæra.* (ÉN. VI, 286) ;
πνέουσιν ἀμαιμάχιτον πῦρ. (HÉS. THÉOG. 319.).

14 — Hésiode (*Théog.* 150) dit de Gygès et de ses frères :

τῶν ἑκατὸν μὲν χεῖρες ἀπ' ὤμων αἰσσοῦντο.

18 — *Scorpius armatæ metuendus cuspidæ caudæ.*

(MAN. IV, 217.)

Violentior signifie qu'aucun astre n'exerce une influence plus décisive sur notre destinée. Comp. avec de nombreux endroits de Manéthon et de Manilius. *Aspicere* est le mot technique.

21 — *Non equidem hoc dubites amborum fœdere certo*

Consentire dies et ab uno sidere duci :

Nostra vel æquali suspendit tempora Libra

Parca tenax veri, seu nata fidelibus hora

Dividit in Geminos concordia fata duorum,

Saturnumque gravem nostro Jove frangimus una.

(PERS. V, 45.)

22 — Κρόνου βλαβερανγίος ἀστήρ. (*Manéthon*, I, 110.)

Si jamais l'envieux Saturne

Te jette un sinistre regard. (LEBR. III, 17.)

Stella tibi oppositi nocuit contraria Martis :

Mars abiit, signo nunc Venus apta suo.

(Ov. Am. I, 8, 29.)

26 — V. Od. I, 20, 3 ; II, 13, etc., etc.

30 — *Tu quoniam es, mea lux, magno dimissa periclo,*

Munera Dianæ debita, redde choros.

(PROP. II, 28, 58.)

ODE XVIII. (AN DE R. 729-730.)

1 — Χρυσῶ δ' ἐλέφαντί τε μαρμαίρουσιν οἴχοι.

(BACCHYL.)

2 — *Nec domus argento fulget auroque renidet.*

(LUCR. II, 27.)

6 — *Ignotus* est ironique : Attale ne connaissait même pas les héritiers qu'il enrichissait. Les commissaires, chargés de recueillir ses trésors, en détournèrent une partie à leur profit.

10 — ... *Studium sine divite vena* (Art P. 409.)

11 — *Petit* : Les grands de Rome recherchaient l'amitié et la société d'Horace comme une faveur.

14 — Comp. avec la fin de l'ode 1, III.

18 — *Locare*, confier à un entrepreneur.

20 — V. Odes 1 et 24, III ; EPP. I, 1, 32.

25 — Une loi des douze tables (8, 21) déclarait infâme, *sacer*, le patron qui lésait un client.

26 — *Interea parentes aut parvi tiberi militum, ut quisque potentiori confinis erat, sedibus pellebantur.* (SALL. J. 41.) Pline le j. (PAN. 50.) fait une belle description des rapines qu'exerçaient les prédécesseurs de Trajan.

32 — Κοινὸν τὸν Ἀθῆν ἔσχατος ὃν πάντες βροτοί. (MÉN.)

35 — Horace seul fait mention de ce mythe.

ODE XIX. (735?)

Cette ode, imitée peut-être de quelque auteur grec, devra être comparée avec la 25.^e du L. III ; avec la 17.^e élégie de Properce, III ; enfin avec le début du 4.^e L. des *Métamorphoses*.

1 — Je veux chanter le Dieu qu'on voit sur les montagnes
Bondir environné des Nymphes ses compagnes.

(PRATINAS.)

- 3 — Et Bacchus, entouré des Nymphes ses nourrices,
Se plaît à visiter ces lieux pleins de délices.

(*Œd. à Col.*)

- 5 — Malheur ! malheur à qui voit les Dieux face à face !

(*Il, XX, 131.*)

- 6 — *Fitque sui toto pectore plena Deo.* (*Ov. F. VI, 535.*)

- 10 — Piaton dit aussi dans l'Ion : αἱ βάκχαι ἀρύττονται ἐκ τῶν ποταμῶν μέλι καὶ γάλα κατεχόμεναι. Hésiode (*Œuvres et J. 230*) dit du chêne : ἄκρη φέρει βλαάνους, μέσση δὲ μελίσσας. VIRGILE, *Églog. IV, 30, :*

Et duræ quercus sudabunt roscida mella.

Euripide : (BACCH. 704) « Une Bacchante prend son thyrses et en frappe un rocher d'où jaillit une source d'eau pure ; une autre laisse tomber sa férule sur le sol, et le Dieu en fait sortir une fontaine de vin ; celles qui désiraient un breuvage blanc n'avaient qu'à entr'ouvrir la terre du bout de leurs doigts, et il en coulait des ruisseaux de lait ; et leurs thyrses, entourés de lierre, distillaient un miel abondant. »

13 — Selon la plupart des mythologues, il s'agit d'une couronne d'or, ciselée par Vulcain et donnée par lui à Vénus ; Vénus la donna à Bacchus, Bacchus à Ariane, et à la mort de celle-ci, son amant la plaça dans le ciel. Selon d'autres, à la mort d'Ariane, Bacchus ôta sa couronne de lierre, et, en souvenir de son amante, la métamorphosa en étoile. Enfin, suivant Properce, Ariane fut elle-même ravie dans le ciel :

*Te quoque enim non esse rudem testatur in astris
Lyncibus in cælum vecta Ariadna tuis.*

- 14 — *Pentheas tu, venerande, bipenniferumque Lycurgum
Sacrilegos mactas. . . .* (*Ov. Métam. IV, 22.*)

*Vesanumque nova necquidquam in vite Lycurgum,
Pentheos in triplices funera grata greges.*

(PROP.)

17 — Nonnius (XIII, 123.) raconte que Bacchus frappa de son thyrsel'Hydaspe et l'Oronte, et les traversa à pied sec.

...., *Oriens tibi victus ad usque
Decolor extremo qua tingitur India Gange. (Ov.)
Dicam ego maternos Ætnæo fulmine partus,
Indica Nysæis arma fugata choris. (PROP.)*

Les mythologues racontent que, durant le combat livré par les Géants dans les champs Phlégréens, la Terre dit aux Dieux qu'ils ne vaincraient qu'en appelant deux Demi-Dieux à leur aide : ils appelèrent Bacchus et Hercule. Comp. avec l'ode 4, III.

24 — C'est sous la forme d'un lion que Bacchus terrifia les pirates Tyrrhéniens. (V. HOM. H. VI, 44.)

Rousseau (III, 3.) a imité tout ce passage :

De ses Ménades révoltées
Craignons l'impétueux courroux :
Tu sais jusqu'où ce Dieu jaloux
Porte ses fureurs irritées,
Et quelles tragiques horreurs
Des Lycurgues et des Penthées
Payèrent les folles erreurs.

C'est lui qui, des fils de la Terre
Châtiant la rébellion,
Sous la forme d'un fier lion
Vengea le maître du tonnerre ;
Et par lui les os de Rhéus
Furent brisés comme le verre
Aux yeux de ses frères vaincus.

Lebrun dit (III, 11.) :

Tu mis les Titans en poudre. . . .
 Aux enfers tes mains terribles
 Brisaient les têtes horribles
 D'un monstre abhorré des cieux.

27 — Nous avons sous-entendu *a Gigantibus* après *ferēbaris*; d'autres sous-entendent *a Diis*.

29 — Bacchus descendit aux enfers pour délivrer sa mère Sémélé. (APOLLODORÉ III, 5, 3.) On lui donne des cornes comme symbole de force, d'où les épithètes *χρυσόκερως*, *ταυρόκερως*, *κερασφόρος*.

ODE XX. (725.)

L'idée de cette métamorphose du poète en cygne est déjà dans Théognis (227): « Je t'ai donné des ailes au moyen desquelles, planant sur toutes les contrées, tu voleras facilement au dessus de la vaste mer; tu seras présent à tous les banquets, à toutes les fêtes, et ton nom sera dans toutes les bouches. »

4 — ὁ δ' ἤϊσεν κρείσσονα βασκανίης. (CALLIM. Ép. 22.)

6 — *Vocas* est absolu, et non complété par *dilecte*.

14 — L'auteur fait allusion à l'essor d'Icare, et non à sa chute comme dans l'ode 2, IV.

15 — Platon (Rép. X.) dit que l'ame d'Orphée passa dans un cygne. V. Od. I, 6, 2; IV, 2, 25. Virgile (Églog. IX, 19.) : *Vare, tuum nomen*. . . .

Cantantes sublime ferent ad sidera cycni.

21 — *Nemo me lacrimis decoret nec funera fletu*

Faxit. Cur? Volito vivu per ora virum. (ENN.)

23 — *Impensa monumenti supervacua est : me-*

moria nostri durabit, si meruimus. (PLIN. Epp. IX, 19.) Sénèque (Epp. XCII) cite ce vers de Mécène :

Nec tumulum curo : sepelit natura relictos.

Lebrun (II, 1.) a imité quelques images de cette ode :

Ce vil globe à mes yeux s'abaisse ;
 Mes yeux s'épurent et je laisse
 Cette fange, empire des rois.
 Déjà, sous mon regard immense ,
 Les astres roulent en silence ,
 L'Olympe tressaille à ma voix.

O Muse ! dans l'ombre infernale
 Ton fils plonge ses pas vivants ;
 Moi, sur les ailes de Dédale ,
 Je franchis la route des vents. . . .
 Je vole, je devance Icare, etc.

V. la dernière Ode du Livre III et les Notes.

LIVRE III.

ODE I. (AN DE R. 736.)

1 — Ce début rappelle les formules des mystères.

φθίγξομαι οἷς Δίμης ἐστί, θύρας δ' ἐπιθίσσῃ βιβήλοισ.

(ORPHÉE cité par EUSÈBE.)

. 'Εκὰς, ἐκὰς ὅστις ἀλιτρός! (CALLIM. H. II, 2.)

. *Procul, o procul este, profani!* (ÉN. VI, 258.)

Loin d'ici, profane vulgaire !

Prêtez l'oreille à mes accents. (ROUSSEAU, II, 1.)

Comp. encore le début de l'ode : *Qu'aux accents de ma voix*, etc. Joad dit aussi (*Ath.* III, 7.) :

Cieux, écoutez ma voix ! Terre, prête l'oreille !

2 — *Favere lingua* est synonyme du grec εὐφημεῖν, ne dire que de bonnes paroles, ou faire silence. (*ARISTOPH. Thesm.* 39.) :

Εὐφημος πᾶς ἔστω λῖως, στόμα συγκλείσας.

Quisquis ades, lingua vir mulierque fave (*TIB.* II, 2, 1.)

3 — Platon (*Anthol.*) appelle Pindare : εὐφώνων Πινδάρῳ πρόπολος ; Théocrite (XVI, 29.) appelle les poètes : Μουσῶν ἱερούς ὑποφῆτας. V. *Od.* III, 25, 8 et 17.

5 — Homère appelle Agamemnon : *pasteur des peuples*. Rousseau dit (II, 1) :

Les rois sont les maîtres du monde ;

Les Dieux sont les maîtres des rois.

8 — Ἦκαί κυανέησιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων,
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὀλυμπον.
(*Il.* I, 528.)

..... *totum nutu tremefecit Olympus*

(*ÉN.* IX, 106.)

« Jupiter d'un signe de sa tête ébranle l'univers »
(*Tél.*)

10 — Columelle (III, 13.) : *aut scrobibus aut sulcis vineæ plerumque conseruntur*. Virgile (*G.* II, 416) :

Jam vinctæ vites, jam falcem arbusta reponunt.

15 — Comp. *Od.* II, 3, 26 : *omnium versatur*, etc.

17 — Allusion au festin de Damoclès. Platon (*Rép.* III) : « Il paraît que tu fais cas des tables de Syracuse et de la variété des mets dont se nourrissent les Siciliens. »
Voltaire (*Disc. sur la Mod.*) :

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir. . . .
 Le son, perdu pour lui, frappe en vain ses oreilles :
 Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
 Cherchant en vain la joie et fatigué de lui.

- 21 — Sous les alcôves profanes
 Veillez, inquiets désirs !
 Sous l'ombre heureuse des planes
 Le sommeil dans nos cabanes
 Repose avec les plaisirs. (LEBR. II, 4.)

Frigida Tempe, mollesque sub arbore somni. (G. II, 469.)

- 27 — *Arcturus signum sum omnium acerimum :*
Vehemens sum exoriens : cum occido, vehementius.
 (PLAUT. *Rud.* 70.)

- 28 — Χῶταν ἐν ἱσπερίοις Ἐρίφοις Νότος ὕγρὰ διώκη
 Κύματα, κώριων ὅτ' ἐπ' Ὀκεανῷ πόδας ἴσχει.
 (THÉOCR. VI, 53.)

- 33 — V. Od. II, 18, 40 ; III, 24, 3.

35 — *Cæmentum* signifie du béton fait avec du si-
 lex cassé en menus morceaux et mêlé à la pouzzolane.
 (VITR. VIII, 7.)

- 37 — V. Od. II, 16, 21. Bolleau a dit : *Un fou*

En vain monte à cheval pour tromper son ennui :
 Le chagrin monte en croupe et galoppe avec lui.

Comparez tout ce morceau avec le début de Philémon
 et Baucis :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux, etc.

41 — Les magnifiques colonnes du Panthéon sont en
 marbre de Phrygie.

- 47 — Comp. Od. II, 18, 14 ; III, 18, 29 ; etc.

ODE II. (733.)

La fin de l'Ode 24, III, et beaucoup d'autres passages

d'Horace montrent combien la jeunesse romaine était dégénérée.

1 — *Amice* répond à *æquo animo*.

7 — On voit dans l'Iliade (III, 154,) les Troyennes regarder le combat du haut des murs. Comp. Eurip. Phén. 88. Hésiode, *Bouctier*, 242 :

Debout sur les remparts, les femmes désolées
A l'envi jusqu'au ciel faisaient monter leurs cris,
Et leurs mains déchiraient leurs visages meurtris.

10 — *Sponsus* désigne le fils d'un roi allié, tel que Chorébus, fiancé de Cassandre (ÉN. II.)

13 — Τεθνάμεναι γάρ καλὸν ἐπὶ προμάχοισι πεσόντα
Ἄνδρ' ἀγαθὸν περὶ ἧ πατρίδι μαρνάμενον. (TYRT.)

Mourir pour le pays est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort. (CORN.)

14 — Ὁ θάνατος ἔπιχε καὶ τὸν φυγίμαχον (SIMON.)
Le lâche fuit en vain, la mort vole à sa suite. (VOLT.)

15 — *Numidæ Romanorum terga ferientes ac poplites cædentes*. (T. LIV. XXII, 48.)

17 — (O Zolles) La Gloire brave vos complots :
La Gloire en vain persécutée
Ressemble à l'écorce indomptée
Qui surnage en dépit des flots.
Sa splendeur long-temps méconnue
Sort plus brillante de la nue
Qui voila ses traits radieux.
Nul sort n'abaisse une grande âme. (LEBR. I, 21.)

20 — *Nimium gaudens popularibus auris*.
(ÉN. VI, 817.)
. . . *totus popularibus auris Impelli*. (Phars.)

(*Stultum*) *populi furor attonitum*
Fluctuque magis mobile vulgus
Aura tumidum tollit inani. (SÉN. II. Fur. 169.)

21 — Simonide dit des Grecs morts aux Thermopyles :

Leur vertu, rayonnant sous la voûte des cieux,
Les dérobe à jamais au Ténare envieux.

25 — Ἔσσι καὶ στῆῶς ἀκινδύνον γέρας (SIM.)

26 — Je me garderai bien de loger sous mes toits
Celui qui de Cérès a trahi les mystères. (VOLT.)

30 — « Malheur à l'honnête homme qui monte sur le même vaisseau que les scélérats : il périt avec eux et leur race maudite. » (ESCH. *Sept dev. Th.* 602.) V. Eurip. *El.* 1355.

31 — V. entre autres la fin d'un fragment de Rhianus (Gnom.). Euripide (Fragm.) :

En silence, à pas lents, la Justice marchant,
Sait bien quand il le faut, atteindre le méchant.

Le temps auprès des Dieux ne prescrit point le crime ;
Leur bras sait tôt ou tard atteindre sa victime :
Ce bras sur le coupable est toujours étendu,
Et va frapper un coup si long-temps attendu. (VOLT.)

Et des Dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance. (*Id.*)

La peine suit le crime, elle arrive à pas lents. (*Id.*)

ODE III. (733)

Plusieurs ont vu dans cette ode, la plus belle de toutes peut-être, une protestation contre le projet conçu par Auguste de transporter le siège de l'empire aux rives du Bosphore. Mais rien ne permet de supposer qu'Auguste y ait songé : il était trop prudent pour former et

pour publier un dessein que l'on avait attribué à César, et que Suétone (CÉSAR, 79) mentionne parmi les causes de sa mort. L'apothéose de Romulus et d'Auguste est le but du poète ; le reste n'est qu'une fantaisie lyrique.

I — Ce début a été souvent imité par Sénèque dans son traité de la Providence et ailleurs. Il fait dire à Thyeste : *Magnum, ingenti Strage malorum pressum, fracti Pondera regni non inflexa Cervice pati, nec degenerem Victumque malis, rectum impositas Ferre ruinas.* Fénelon a dit : « Les hautes montagnes de la Thrace seraient renversées de leurs fondements, que les cœurs des hommes justes ne pourraient pas même être émus. » Ces deux strophes ont été imitées par Voltaire et par Laharpe.

Les torrents impétueux,
La mer qui gronde et s'élance,
La fureur et l'insolence
D'un peuple tumultueux,
Des fiers tyrans la vengeance
N'ébranlent point la constance
D'un cœur ferme et vertueux. (VOLT.)

Le juste est inébranlable ;
Et, sur la base immuable
Des vertus et du devoir,
Il verra sans s'émouvoir
Un peuple soulevé lui dictant l'injustice,
Le bras de Jupiter tout prêt à foudroyer :
Le ciel tonne, la mer gronde ;
Sur lui les débris du monde
Tomberont sans l'effrayer.

(LAHARPE.)

9 — « O gloire, pour rendre hommage à ta puis-

sance, Hercule, fils de Jupiter, et les enfants de Lédæ ont affronté d'innombrables épreuves. »

(ARISTOTE, *H. à la Gloire.*)

10 — *Ibis qua vagus Hercules et Evan,
Ultra sidera flammeumque solem.*

(ST. SILV. IV, 3, 155.)

12 — V. Dion, LI, 20; Hor. Epp. II, 1, 15, etc. Simonide a dit : πορφυρίου ἀπὸ στόματος ἰεῖσα φωνάν; et Catulle : *purpureo ore saviata.*

16 — V. Tite-Live et Plut. Vie de Romulus.

23 — Ce n'est pas seulement leur injure que Junon et Pallas ont vengée. V. IL. XXI, 442; PIND. OL. VIII, 31. G. I, 502 :

Laomedontæ luimus perjuria Trojæ.

33 — *Inimicitias reipublicæ donare.* (CIC.)

36 — *Apparet Divum numen sedesque quietæ.*

(LUCR. III, 18.)

38 — V. CH. Séc. 37 et suiv. IL. IV, 117 :

Καὶ χεῖ τις ὥδ' ἐρέει Τρώων ὑπερνηορευόντων
Τύμβῳ ἐπιθρόσκων Μενελάου κυδαλίμοιο.

48 — *Quasquerecondiderat Stygiisque admoverat umbris,
Effodiuntur opes, irritamenta malorum.*

(MÉTAM. I, 129.)

Lebrun (I, 13) a paraphrasé cette strophe. Ailleurs (V, 10) il fait dire à la Nature :

Je cachais donc en vain l'or au fond des abîmes :
Vous vous précipitez dans ces gouffres pervers ;
Et des sources de l'or jaillissent tous les crimes
Dont vous inondez l'univers.

53 — *Mundo* complète *obstitit*. Des traducteurs ont

compris *obstitit Romanis.*!! Comp. Od. I, 22, 17; III, 24, 36.

61 — *Mala ducis avi domum.* (Od. I, 15, 5.)

64 — ... *Jovisque et soror et conjux.* (Én. I, 50).

69 — Comp. Od. II, 1, 37. Rousseau, II, 1 :

Mais que fais-tu, Muse insensée ?

Où tend ce vol ambitieux ?

Oses-tu porter ta pensée

Jusque dans le conseil des Dieux ?

ODE IV. (735. ?)

La 11.^e et la 17.^e strophe de cette ode en indiquent l'objet. Le poète n'invoque les Muses qui l'ont protégé depuis sa naissance que pour exalter leur salutaire influence sur la politique d'Auguste. Jupiter vainqueur des Titans par le concours de Pallas et d'Apollon, c'est la raison triomphant de la force brutale, c'est Auguste vainqueur d'Antoine et pacificateur de l'univers.

2 — Théognis appelle Calliope *προφειρεστάτη ἀπασιών.* Ausone (Idylle XX, 7) dit :

Carmina Calliope libris heroïca mandat.

Mais le partage des attributs entre les Muses est souvent modifié par la fantaisie des poètes; Alcman prie Calliope de lui inspirer des chants d'amour : *Ἀρχ' ἐρατῶν ἐπέων*, etc.

4 — *Threïcia fretus cithara fidibusque canoris.* (Én. VI, 120.)

Une flatteuse rêverie,

Un invisible attrait s'empare de mes sens. (LEBR, II, 22.)

6 — *Ἀπὸ Μουσῶν κατοχῇ.* (PLAT. *Phèdre.*)

10 — On a longuement discuté sur ce texte. Nous pensons qu'Horace, qui a dit de lui : *Lucanus an Ap-*

putus anceps, fait allusion à la position géographique de Venuse.

13 — Des prodiges semblables sont racontés dans la vie de Stésichore, de Pindare et de Platon.

17 — *Ut complète mirum*. TAC. H. I, 79 : *Mirum dictu ut sit omnis Sarmatarum virtus velut extra ipsos*.

24 — *Nullus in orbe sinus Baiis præluet amænis*.

(EPP. I, 83.)

29 — Comp. avec l'ode *Integer vitæ*. (I. 22.)

33 — *Britanni cruore captivo adolere aras et hominum sbris consulere Deos fas habebant*. (TAC. ANN. XIV, 30.)

34 — *Cornipedis fusa satiaris, Concane, vena*.

(SIL. III, 360.)

Et lac concretum cum sanguine potat equino.

G. III, 461.)

38 — Quelques éditeurs lisent *addidit* et l'expliquent par ce passage de Tacite (ANN. XIII, 31) : *Coloniæ Capua atque Nuceria additis veteranis firmatæ sunt*.

40 — *δρίπων σοφίαν ἐν μυχοῖσι Πιερίδων*. (PIND. Pyth. 6, 48.)

46 — Comp. Od. I, 34, 9; II, 12, 6; II, 1, 9; II, 18, 21; VIRG. ÉN. VI, 580. Géorg. I, 280. :

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam

Scilicet atque Ossæ frondosum involvere Olympum.

Telle en ce grand assaut où des fils de la Terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle (la Victoire) sauva le ciel et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançaient les approches ;

Ici courait Mimas, là Typhon se battait ;

Et là suait Euryte à détacher les roches

Qu'Encelade jetait.

(MALHERBE, I.)

60 — Comp. Ch. séc. 61 ; Od. IV, 6, 26 ; Én. IV, 144. Apollon résidait durant l'hiver à Patara, durant l'été à Délos.

65 — *Ῥώμη δὲ γ' ἀμαθὴς πολλάκις τίχτει βλάβην.* (EURIP.)

76 — V. Claudien (R. Pros. I, 151) ; Én. III, 578.

77 — V. Odyss. XI, 576 ; Quintus de Smyrne, III, 392 ; etc.

79 — V. Od. IV, 7, 27 ; Apollod. II, 5, 12, etc.

ODE V (735).

Dion (LIV, 8) raconte en détail l'allégresse que causa dans Rome la restitution des aigles de Crassus et d'Antoine, et le retour des prisonniers Romains : ce fut un véritable triomphe. Quelques critiques ont trouvé étrange la flétrissure imprimée à ceux-ci par un poète qui ne se piquait pas d'un grand courage militaire. Sans le justifier, nous dirons qu'à Philippes il combattait contre des Romains, et qu'il flétrit moins les fugitifs que la lâcheté avec laquelle ils ont enduré l'esclavage. Régulus est le sujet d'une tragédie de Pradon, et d'une autre de Dorat imitée de Métastase. Il y a dans ces pièces plusieurs imitations d'Horace.

3 — Auguste ne soumit point la Bretagne dont la conquête ne fut sérieusement tentée que sous Vespasien et achevée par Agricola. Mais Strabon nous apprend que des ambassadeurs bretons furent envoyés à Rome, et il ajoute : *καὶ οἰκτίαν σχεδὸν παρεσκεύασαν τοῖς Ῥωμαίοις ὅλην τὴν νῆσον.*

Éd. comp.

7 — *Stante urbe et Curia.* (CIC. *pro Planc.* 29.)

8 — Nous avons adopté la leçon *arvis*. Ceux qui défendent *armis* supposent que les prisonniers avaient servi dans les armées des Parthes.

10 — *Lapsa ancilia cælo Extuderat.* (ÉN. VIII, 664.)

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

(ÉN. I, 282.)

15 — Nous avons choisi la leçon *exemplo trahenti*. D'autres préfèrent *exempli trahentis* qui nous semble peu correct; d'autres *exemplo trahentis* qui nous paraît fort obscur. Si le texte est douteux, le sens ne l'est pas.

21 — *Spotia et tela Romanis derepta in manibus multorum ostentabant.* (TAC. *Ann.* II, 45) HOR. *Epp.* II, 1, 191 :

Mox trahitur regum manibus fortuna revinctis.

27 — *Damnum* se rapporte au mauvais exemple et au danger qui en résulterait pour l'État.

29 — *Amissa virtute pariter ac libertate.* (*Agric.* XI) Odyss. XVIII, 322 (trad. de Longin par Boileau) :

Le même jour qui met un homme libre aux fers

Lui ravit la moitié de sa vertu première.

37 — Plusieurs ont adopté la leçon *sumeret aptius*. Le sens est le même.

41 — Comp. Cic. *De Officiis*, II, 15 et III. 27; Silius VI, 343; A. Gelle, VI, 4; Dion Cassius, etc. On a contesté, non sans raison, toute cette histoire dont Polybe ne dit pas un mot.

49 — Nous pensons qu'Horace fait allusion non point à un avocat, *consultor*, *causidicus*, mais à un patron qui vient de donner audience à ses clients et de vider leurs querelles en famille.

ODE VI. (726 ?)

On ne peut guère douter que cette ode n'ait été écrite sous l'inspiration d'Auguste dans les desseins duquel il entraît de restaurer les traditions religieuses singulièrement effacées sur-tout depuis les guerres de Marius et de Sylla. Suétone (OCT. 29 et 30) rapporte qu'il releva plusieurs temples, et qu'il en fit relever d'autres par les plus riches citoyens, tels que Pollion, Mun. Plancus, L. Cornificius, etc. Horace joint sa voix aux ordres de l'Empereur.

1 — Diderot (Lettre à Galiani) prétend que *majorum* complète *immeritus*, et cherche à démontrer que cette construction est latine. Nous doutons qu'il ait convaincu le spirituel Italien. Lui-même, à la fin de sa dissertation, semble abandonner son paradoxe. *Immeritus*, n'en déplaise à Diderot, s'entend fort bien, et *delicta* sans régime ne s'entendrait pas.

Sed non immerito velavit aranea fanum,

Et mala desertos occupat herba deos. (PR. II, 6, 35.)

Racine a dit de même dans *Esther* (I, 2.) :

Sion, repaire affreux de reptiles impurs,

Voit de son temple saint les pierres dispersées . . .

Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,

Et nous portons la peine de leurs crimes. (*Ib.* I, 5.)

M. De Lamartine (MÉD. X) a dit :

Peuple ! des crimes de tes pères

Le Ciel punissant tes enfants

De châtimens héréditaires

Accablent leurs descendants,

Jusqu'à ce qu'une main propice
 Relève l'auguste édifice
 Par qui la terre touche aux cieux ;
 Et que le zèle et la prière
 Dissipent l'indigne poussière
 Qui couvre l'image des Dieux.

5 — Cicéron (*De Arusp. resp.* 9) dit que les Romains doivent l'empire du monde à leur piété, à leur religion, à cette sagesse enfin qui les porte à croire que le monde est gouverné par une providence. V. Od. I, 12, 57.

10 — Comp. Vell. II, 46 ; Cic. de Divin. I, 16 ; Florus, III, 11, etc.

13 — *Et conjurato descendens Dacus ab Istro.*

(G. II, 497.)

21 — Voltaire dit à Dacler : « Vous traduisez : *Le plus grand plaisir de nos filles à marier est d'apprendre les danses lascives des Ioniens. A cet usage elles n'ont point de honte de se rendre les membres souples et de les former à des postures déshonnêtes.* Que de phrases pour deux petits vers ! Ah ! Monsieur, des postures déshonnêtes ! S'il y a dans le texte *artubus* et non pas *artibus*, cela ne signifie-t-il pas : *Nos jeunes filles apprennent les danses et les mouvements voluptueux des Ioniennes ?* et rien de plus. » Voltaire a imité lui-même cette strophe et les suivantes (Ode III) :

Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère ;
 Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire
 Et d'exciter en nous de funestes penchants :
 Son enfance prévient le temps d'être coupable ,
 Le vice trop aimable
 Instruit ses premiers ans.

Bientôt bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
 Elle abandonne aux mains d'un courtisan volage
 De ses trompeurs appas le charme empoisonneur;
 Que dis-je? cet époux à qui l'hymen la lie,
 Traîquant l'infamie,
 La livre au déshonneur!

Ainsi vous outragez les Dieux et la nature.
 Oh! que ce n'était pas de cette source impure
 Qu'on vit naître les Francs, des Scythes successeurs.

22 — V. dans Salluste le portrait de Sempronia.

24 — *A teneris unguiculis* (Cic. Ad Fam. I, 6.)

29 — Suétone (Oct. 68) dit qu'Antoine reprochait à Octave un adultère commis dans les mêmes circonstances. Octave n'en était pas incapable sans doute; toutefois nous doutons qu'il faille ajouter foi à un ennemi: Horace eût-il osé risquer une allusion pareille et dans une telle pièce?

37 — V. Colum. Préf. 17; Juvénal, XIV, 161 et sq.; etc.

45 — La même pensée est dans l'Odyssée II, 276 et dans Aratus, 123. Voltaire, Ode XIV, (1746) demande s'il est encore des satiriques

Qui, plus injustes que sévères,
 D'un crayon faux peignent leurs pères
 Dégénérant de leurs aïeux,
 Et leurs contemporains coupables,
 Suivis d'enfants plus condamnables,
 Menacés de pires neveux.

Ailleurs il dit (1767) en parodiant cette strophe:

Nos aïeux ont été des monstres exécrables,
 Nos pères ont été méchants;
 On voit aujourd'hui leurs enfants,

Étant plus éclairés, devenir plus traitables.
Qu'aurait-il dit vingt-cinq ans plus tard ?

ODE VIII. (729-733 ?)

3 — *Thyni Thraces arant quæ nunc Bithynia fertur.*

(CLAUD. Eutr. II, 246.)

10 — Où M. Walckenaer a-t-il trouvé que Chloé, l'hôtesse de Gygès à Oricum en Épire, soit la même dont parle Horace Od. I, 23 et III, 9 ?

13 — C'est toi dont la langue aiguïlée

De l'austère fils de Thésée

Osa déchirer les vertus ;

C'est par toi qu'une épouse indigne

Arma contre un héros insigne

La crédulité de Prétus. (Rouss. III, 7,)

19 — Les interprètes pensent qu'il ne s'agit plus ici de récits effrayants, mais d'histoires propres à séduire. Nous sommes porté à croire plutôt le contraire. Sur Prétus, etc. V. l'Index.

21 — V. Eurip. Méd. 28 ; Én. VI, 471 ; Épod. XV, 54. Sén. Hipp. 580 :

Ut dura cautes undique intractabilis

Resistit undis, et lacessentes aquas

Longe remittit, verba sic spernit mea.

25 — Comp. Od. I, 8, 3 et suiv. ; III, 12, 7 et suiv.

30 — Comp. Od. I, 25, 6 ; III, 10, 3.

ODE VIII. (734.)

1 — V. Ov. *Fast.* III, 233 ; Tib. III, 1, 1. Les Matronales étaient instituées en l'honneur de Junon-Lucine.

10 — *In amphoram mustum indito et corticem*

oppicato (CATO, de Re R. 120) — *Apothecæ recte superponentur iis locis unde plerumque fumus exoritur, quoniam vina celerius veterascunt quæ fumû quodam tenore præcocem maturitatem trahunt.* (Col 1. 6, 20.) On compte deux consuls du nom de Tullus, l'un en 721, l'autre en 688. Si Horace parle du second, ce qui est probable, le vin avait 46 ans.

13 — Comp. Od. III, 19, 10; III, 21, 22; I, 16, 7; I, 27, 1.

17 — V. Od. III, 29, 25. Mécène était préfet de Rome en l'absence d'Auguste occupé en Orient. Comme il n'était que chevalier, Horace l'appelle plus loin *privatus*. Lentulus fit essayer aux Daces une grande défaite en 734, et les Cantabres révoltés furent enfin soumis. Les Parthes étaient déchirés par les guerres civiles de Phraate et de Tiridate exilé. V. Od. II, 2, 17.

27 — V. Od. I, 9, 13; I, 11, 8; III, 29, 32; Ép. XI, 4.

ODE IX (739 ou 735?).

Scaliger disalt de cette pièce charmante, et l'une des plus goûtées, qu'il aimerait mieux l'avoir composée que de posséder un grand royaume. Horace n'a usé qu'une fois de cette forme de dialogue familière aux poètes bucoliques. La réponse renchérit sur la strophe qui la précède : c'est la loi naturelle du genre.

9 — « Astarté avait su gagner le cœur de Pygmalion par sa douce voix et par l'harmonie de sa lyre. » (*Télém.*)

17—... Mais si l'ingrat rentrait dans son devoir ;

Si la foi dans son cœur retrouvait quelque place ,

S'il venait à mes pieds me demander sa grâce ;

Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager ;
S'il voulait..... (Androm. II, 1)

18 — V. Od. I, 33, 10 : *sub juga athenaea*.

21 — ἀλγχιος ἀστέρι καλῷ. (Il. VI, 401). V. Od. III, 19, 26.

*Qualis ubi Oceani perfusus Lucifer unda
Extulit os sacrum...* (Én. VIII, 589.)

23 — V. Od. I, 33, 15 : *fretis acrior Hadriæ*.

Cette Ode a été traduite par Bonnard. Molière en a inséré une imitation dans les *Amants magnifiques*, Act. 2, Interm. 3, Sc. 7. Comme cette imitation se retrouve dans les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, représentées le 15 novembre 1672 pour l'inauguration de l'Académie royale de Musique, on en a fait quelquefois honneur à Quinault. C'est une erreur. Cet opéra n'est, comme le déclare la préface, qu'un canevas où l'arrangeur, pressé par le temps, a inséré des fragments d'auteurs et d'ouvrages différents, notamment des passages du *Bourgeois gentilhomme* et de *Pourceaugnac*. Voici cette imitation :

PHILINTE.

Quand je plaisais à tes yeux,
J'étais content de ma vie,
Et ne voyais rois ni Dieux
Dont le sort me fit envie.

CLIMÈNE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préférerait ton ardeur,
J'aurais quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guéri mon ame
Des feux que j'avais pour toi.

CLIMÈNE.

Un autre a vengé ma flamme
Des faiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Chloris ,qu'on vante si fort ,
M'aime d'une ardeur fidèle :
Si ses yeux voulaient ma mort ,
Je mourrais content pour elle.

CLIMÈNE.

Mirtil si digne d'envie
Me chérit plus que le jour ;
Et moi je perdrais la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassait Chloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place...

CLIMÈNE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Mirtil me puisse chérir ,
Avec toi, je le confesse ,
Je voudrais vivre et mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah ! plus que jamais aimons-nous ,
Et vivons et mourons en des liens si doux.

Cette ode a encore été imitée par J.-J. Rousseau dans

son *Devin du Village*, Sc. VII. M. Alfred de Musset en a donné la traduction suivante :

HORACE.

Lorsque je t'avais pour amie ,
Quand nul jeune garçon plus robuste que moi
N'entourait de ses bras ton épaule arrondie ,
Auprès de toi , blanche Lydie ;
J'ai vécu plus joyeux et plus heureux qu'un roi.

LYDIE.

Quand pour toi j'étais la plus chère ,
Quand Chloé pâissait auprès de Lydia ,
Lydia qu'on vantait dans l'Italie entière ,
Vécut plus heureuse et plus fière
Que dans les bras d'un Dieu la Romaine Ilia.

HORACE.

Chloé me gouverne à présent ,
Chloé savante au luth , habile en l'art du chant ;
Le doux son de sa voix de volupté m'enivre.
Je suis prêt à cesser de vivre
Si pour la préserver les Dieux voulaient mon sang.

LYDIE.

Je me consume maintenant
D'une amoureuse ardeur que rien ne peut éteindre
Pour le fils d'Ornythus , ce bel adolescent.
Je mourrais deux fois sans me plaindre
Si pour le préserver les Dieux voulaient mon sang.

HORACE.

Eh quoi ! si dans notre pensée ,
L'ancien amour se rallumait ?
Si , la blonde Chloé de ma maison chassée ,
Ma porte se rouvrirait ? Si Vénus offensée
Au joug d'airain nous ramenait ?

LYDIE.

Calais, ma richesse unique,
 Est plus beau qu'un soleil levant,
 Et toi plus léger que le vent,
 Plus prompt à t'irriter que l'âpre Adriatique :
 Et pourtant près de toi, si c'était ton plaisir,
 Volontiers j'irais vivre et volontiers mourir.

ODE X. (720?)

Ce poème est un de ceux que les Grecs appelaient
 παρακλαυσίθυρον.

3 — V. Épode X, 34 : *Ad non amicos postes*, etc.

7 — Bentei propose *sentis* : à quoi bon ? Rien de plus facile que de le suppléer par un zeugme.

10 — C'est un proverbe. La Fontaine a dit :

Et nous verrons beau jeu si la corde ne rompt.

12 — Les Étrusques étaient fort méprisés. Virgile (*Én.* XI, 736.) dit : *At non in Venerem segnes*, etc.

ODE XI. 727-733?

Horace veut attendrir l'insensible Lydé. A cet effet, il implore le secours de Mercure et de sa lyre, et retrace, dans un épisode qui ne se lie que faiblement au sujet, le dévouement d'Hypermnestre pour Lyncée. Comp. *IL* I, 603 ; *Odyss.* VII, 270 ; *Odes* I, 10, 6 ; I, 12, 6 et suiv. ; I, 32, 13 et suiv. ; II, 5, 1 et suiv. ; II, 13, 33.

9 — Cette image est empruntée d'Anacréon : « Cavale de Thrace, pourquoi me regarder d'un œil oblique, et me fuir impitoyablement ? me prends-tu pour un cavalier maladroit ? Sache-le bien : je puis te soumettre au

frein ; je puls, les rênes en main, te mener au bout de la carrière. Mais maintenant tu ne songes qu'à paitre dans la prairie et à bondir en folâtrant, car tu n'as point encore trouvé d'habile écuyer. »

18 — On a proposé *œstuetque*. Des critiques regardent cette strophe comme interpolée.

Lebrun (II, 7 et 20) a imité ce passage :

Jadis Orphée en pleurs, sur la foi de sa lyre,
Osa tenter vivant la retraite des Morts.....
Soudain vous eussiez vu le Styx, sur ses rivages,
En silence courber ses lugubres roseaux.....
L'onde cesse de fuir l'urne des Danaïdes;
L'Érèbe est sans tourments, Cerbère est sans fureurs;
La couleuvre se tait au front des Euménides;
Leurs yeux sanglants roulent des pleurs.
Sur sa roue étonnée Ixion, ô merveilles !
Respire et voit Sisyphe assis sur son rocher, etc.

Je vous entends gémir, horribles Danaïdes,
Vous, fumantes encor du sang de vos époux;
Votre urne, dans ces flots vengeurs des parricides,
Puisse, en les fatiguant, un supplice trop doux.

22 — *Urna* signifie le vase que les Danaïdes emploient pour le verser dans le tonneau sans fond. V. sur les Danaïdes la 14.^e *Héroïde* d'Ovide.

45 — Suivant Eschyle et Pausanias, Danaüs traduisit sa fille devant les juges d'Argos, mais Vénus intervint et la fit acquitter.

ODE XII (725-733?).

Orelli suppose que Néobulé se parle à elle-même :

rien ne le prouve. Cette pièce semble imitée d'Alcée dont une ode commençait ainsi :

Malheureuse parmi les plus infortunées !

1 — *Ego dare me ludum meo gnato constitui.* (PLAUTE.)

3 — *Ne sis patruus mihi* (HOR. Sat. II, 3, 86).
Boileau disait : *Ne sis Patru mihi*. Nos oncles de théâtre sont plus doux.

4 — Γλυκίᾳ μᾶτερ, οὗτοι δύνανται κρέκην τὸν ἱστὸν Πόζω
δαμῆσα παιδὸς βραδινὰν δὲ Ἀφροδίταν. (SAPHO.)

7 — Comp. Od. III, 7, 25 et suiv.

ODE XIII (731?).

2 — *Fontanatibus in fontes coronas jaciebant et puteos coronabant.* (VARRO, LL. VI, 22.)

3 — « O Sperchius, en vain Pélée mon père a fait vœu d'immoler cinquante chevreaux près de ta source sainte. » (IL. XXIII, 144.)

4 — *Vitulusque inermi fronte prurit in pugnam.*

(MART. III, 58.)

13 — Horace veut dire que Bandusie deviendra aussi célèbre qu'Aréthuse, Hippocrène, Dircé, Pyrène, etc.

15 — V. Épod. II, 27 ; Épod. XIV, 48.

ODE XIV (729-730?).

Cette Ode célèbre le retour d'Auguste à Rome après une expédition contre les Cantabres dans laquelle il avait couru de grands dangers.

6 — *Sacris justis, rite initis et curatis.* (LIV. I, 31.)

8 — *Præferimus manibus vittas ac verba precantia.* (Én. VII, 237.) *Tu que ipsa pia tege tempora vitta.* (Én. IV, 637.)

9 — Oh ! que de fils rendus à leurs mères tremblantes !
Que d'épouses en pleurs reverront leurs époux ,
Et ne pâliront plus aux nouvelles sanglantes
De Bellone en courroux !

11 — Souvent *virgo* et *puella* signifient *jeune femme*. V. Od. II, 8, 22 ; III, 22, 2. Virgile appelle Pasisphaé *virgo infelix* (Écl. VI, 47 et 52.) V. Od. III, 1, 2.

15 — Comp. Od. IV, 5, 17 et suiv. ; IV, 15, 17, etc.

18 — Allusion à la guerre Sociale, 663-665 ; et à la guerre des Esclaves, 681-683. Spartacus erra de Capoue à Modène et de Modène à Rhégium, où les débris de son armée furent exterminés par Crassus.

22 — Pourquoi *Myrrheum* n'aurait-il pas son sens littéral, n'en déplaît à Orelli ?

28 — Munatius Plancus fut consul en 712 : Horace avait alors 22 ans. Byron s'applique le vers d'Horace. (*Don Juan* I, 212.)

ODE XV. (735 ?)

2 — *Rerum modum figere* (Cic. *Parad.* III, 2.)

10 — *Bacchatur, qualis commotis excita sacris*
Thyas, ubi audito referunt trieterica Baccho
Orgia, etc. (Én. IV, 301.)

13 — *Lana laudatissima Apula* (PL. VIII, 73.)

16 — *Ultra modum deditus vino est qui amphoram exsiccat et sæcem quoque exsorbet.* (SÉN. *Ép.* 58.) V. Od. IV, 13 et les Notes.

ODE XVI. (732?)

1 — Comp. *It.* XIV, 319 et sq; Simonide, *fragm.*; Eurip. *Prolog. de Danaé*; Apollod. II, 4, etc.

10 — *Auro solent adamantinae etiam perfringi fores.* (APULÉE, *Mét.* IX.)

15 — τὰς πόλεις αἰρεῖ τῶν Ἑλλήνων οὐ Φῶιππος ἀλλὰ τὸ Φιλίππου χρυσίον. (Plut. *P. Æm.*) Ménas, affranchi de Cn. Pompée, l'un des lieutenants de Sext. Pompée, après plus d'une défection finit par se joindre à Octave.

20 — Horace donné à dessein ce titre à Mécène qui n'en voulut jamais d'autre. On sait qu'il refusa lui-même le titre de secrétaire d'Auguste.

25 — V. Od. II, 18, 11; III, 1, 25 et 46; Épod. I, 25; Sat. II, 6, 1; Epp. I, 16, 12, etc.

Pour un amant de la nature
Le lait, la toison des brebis,
Des champs, des prés, une onde pure,
Quelques bois où Zéphyr murmure
Effacent l'or et les rubis. (LEBR. I, 2.)

40 — Des traducteurs ont compris : *Payer ses impôts!* Cic. *Parad.* VI, 3, : *Non intelligunt homines quam magnum vectigal sit parcimonia.* Comp. Od. II, 2, 9. Voltaire :

Qui veut tout, n'obtient rien : le discret est l'habile.

ODE XVII (731?)

Les vers 2-5 paraissent une interpolation à plusieurs éditeurs. — *Ducit* est une heureuse correction pour *ducis* qui rompt le sens.

9 — *Late tyrannus* est une hyperbole badine.

10 — . . . *projecta vitior atga* (Égl. VII, 42.)

13 — Hésiode dit que la corneille vit neuf âges d'homme: ἐννέα γενεάς ἀνδρῶν ἡβώντων. V. Od. IV, 13, 25.

15 — V. Od. III, 18, 11. Cicc. (*de Leg.* II, 29.) *feriarum et festorum dierum ratio in liberis requiem habet titium et jurgiorum, in servis operum et laborum.*

ODE XVIII. (732-733?)

13 — Les lions dépouillent leur rage,

Et dans le même pâturage

Bondissent avec les agneaux. (Rouss. II, 1.)

14 — *Spargite humum foliis* (Égl. V. 40.)

15 — *Labefacta movens robustus jugera fossor.*

(G. II, 264.)

ODE XIX. (730-731?)

Lebrun (II, 11.) a imité ce début ironique :

Ami, trêve à ton Alexandre !

Que m'importent ses vains lauriers,

Et Thèbes et l'Asie en cendre,

Et tous ces crimes des guerriers ? . . .

Laisse-là ton rival d'Achille, etc.

Qu'un autre apprenne à l'univers

Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire,

Qu'il ressuscite dans ses vers

Des enfants de Pélops l'odieuse mémoire. (Rouss. *Cant.* 9.)

5 — Il s'agit d'une sorte de *pique-nique* où chaque convive fournit sa part, salle, bain, mets, vins, etc.

15 — Orelli veut que *tres supra* ait pour complément

novem et signifie douze mesures ou un sétier : nous traduisons : le poète demandera *neuf* mesures (*cyathos*) en l'honneur des *neuf* sœurs, le convive plus sobre en demandera *trois* en l'honneur des *trois* Grâces.

La dernière strophe présente un contraste charmant avec la fougue des deux précédentes. V. Od. III, 9, 21 ; I, 13, 8 ; I, 23, 12.

ODE XX. (727 ?)

Toute cette allégorie est pleine de grâce, et le tableau qui la termine est ravissant.

15 — « Nérée, le plus beau de tous les Grecs venus sous les remparts de Troie, après l'incomparable Achille. » (*Il.* II, 673.) Le Simois et le Scamandre sortent du mont Ida.

ODE XXI. (722-727 ?)

1 — Manlius fut consul en 689. V. Épod. XI, 8. On dit familièrement *qu'une bouteille vide est un corps sans ame*.

4 — On explique *pia* par *cara* : pourquoi pas par *Diva*, la *dive Bouteille* de Rabelais ?

7 — Comp. Od. III, 8, 11 ; III, 28, 7.

11 — *Quod nimio gaudes noctem producere vino*

Ignosco : vitium, Caure, Catonis habes.

(MATT. II, 89.)

La vertu du vieux Caton,

Chez les Romains tant prônée,

Était souvent, nous dit-on,

De Falerne enluminée. (ROUSS. II, 2.)

Lebrun (V, 11) chante aussi : *La sagesse attrayante*

Qui du vieil Anacréon
Vint réchauffer la raison
Sous une treille riante.

13 — Comp. Od. I, 18, 3 et sq. Épp. I, 5, 16 :

*Quid non ebrietas designat? Operta recludit,
Spes jubet esse ratas, ad prælia trudit inermem,
Sollicitis animis onus eximit, addocet artes.
Fecundi calices quem non fecere disertum?
Contracta quem non in paupertate beatum?*

Nous avons suivi pour la traduction de *tene tormentum* etc. Bentlei et Orelli : *addocet artes* en est le commentaire. Les cornes, attribut des fleuves et de Bacchus, sont l'emblème de la force. Comp. avec Bacchylide, fragm. 26 : Γλυκεῖ' ἀνάγκη σευσμένα κυλίκων κ. τ. λ.

23 — *Vigiles lucernas Perfer in lucem* (Od. III, 8, 14.)

ODE XXII. (726-733?)

2 — V. CH. séc. 13; Épod. V, 6. Catulle (XXXIV, 13.) :

*Tu Lucina dolentibus
Juno dicta puerperis, etc.*

4 — *Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.*
(Én. IV, 511.)

ODE XXIII. (732 et 733?)

3 — V. CAT. de Re Rust. 134. Tib. I, 3, 34 : *menstrua tura Lari.*

7 — *Ut mala cutmos Esset rubigo.* (G. I, 150.)

9 — Les Pontifes engraisaient les victimes dans les pâturages de l'Algide, et près d'Albe-la-Longue.

17 — *Immunis* littéralement *sans offrande expiatoire*, équivaut ici à *sceleris pura*, *à puri*.

18 — Littéralement : *Neque blandior (gratior) Diis foret, etiamsi sumptuosam hostiam offerret.*

20 — *Sparsæ fruges parvaque mica salis.* (Ov. F. II, 538)

ODE XIV. (726.)

5 — Nous avons adopté l'explication d'Orelli et traduit *verticibus* par le *faîte de l'édifice*, et non par la *tête de l'avare*. Une patère étrusque représente Atropos, un maillet à la main, enfonçant un clou dans un mur au dessus de la tête de Méléagre destiné à périr et dont le visage est empreint d'une profonde tristesse.

9 — Tacite, dans sa *Germanie*, oppose de même les mœurs barbares mais pures des Germains, à la corruption raffinée de ses contemporains.

Voyez les habitants de l'affreuse Scythie ;

Qui vivent sur des chars ;

Avec plus d'innocence ils consomment leur vie

Que le peuple de Mars. (VOLTAIRE.)

12 — César en dit autant des Suèves (B. G. IV, 1.)

17 — Comp. quelques strophes de Lebrun. (III, 14.)

19 — Plaute et Juvénal s'élèvent souvent contre la tyrannie de la femme dotée : *Vidua est, locuples quæ nupsit avaro.* (Sat. VI, 141.)

24 — V. Le Châtiment de l'adultère. (TAC. Germ., 49.)

30 — Malheur au mortel qu'on renomme !

Vivant, nous blessons le grand homme ;

Mort, nous tombons à ses genoux :
 On n'aime que la gloire absente ;
 La mémoire est reconnaissante ,
 Les yeux sont ingrats et jaloux. (LEBR. I, 1.)

Voltaire dit de même de l'Envie :

Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants :
 Triste amante des morts, elle hait les vivants.

37 — Nous ferions un volume si nous voulions citer tout ce que les moralistes, et les poètes satiriques en particulier, ont écrit contre la cupidité et l'avarice. Nous renvoyons à leurs écrits.

45 — Réservons pour nos tabernacles
 Cet or, ces rubis, ces métaux ;
 Ou dans le sein des mers avides
 Jetons ces richesses perfides ,
 L'unique élément de nos maux.
 Ce sont là les vrais sacrifices
 Par qui nous pouvons étouffer
 Les semences de tous les vices
 Qu'on voit ici-bas triompher. (Rouss. II, 9.)

57 — Le *trochus* était un cerceau de fer garni de grelots qu'on poussait avec une verge de fer.

58 — *Et quando uberior vitiorum copia? quando
 Major avaritiæ patuit sinus? alca quando
 Hos animos? Neque enim loculis comitantibus itur
 Ad casum tabulæ, posita sed luditur arca.* (Juv. I, 87.)

62 — V. Od. III, 16, 42. Rousseau dit que l'avare est

Moins riche de ce qu'il possède
 Que pauvre de ce qu'il n'a pas. (II, 9.)

ODE XXV. (726?)

Comp. l'Ode 19, II, et les Notes.

1 — Mais quels transports involontaires

Saisissent tout-à-coup mon esprit agité ?

Dans quel vallon sacré, dans quels bois solitaires

Suis-je en ce moment transporté ? (Rouss. *Cant.* IX.)

8 — *Non secus*, etc., est complété par *ut mihi*, etc. *Exsomnia* signifie la veillée pieuse ou *pervigilium* des Bacchantes; *pede barbaro*, le chœur sacré ou *thiasus*.

15 — V. dans les *Bacchantes* d'Euripide le récit de la mort de Penthée.

20 — *Ornatus viridi tempora pampino*. (Od. IV, 8, 83.)

ODE XXVI (733?).

Le dernier vers de l'Ode montre que le début n'est pas sérieux. Comp. Od. IV, 1, 29 et sq.

2 — V. Od. IV, 1, 16. Ovide a dit (*Am.* I, 9, 1) :

Militat omnis amans et habet sua castra Cupido.

5 — Le mur situé à gauche de la statue de Vénus était à droite de ceux qui la regardaient en face. Il s'agit donc ici du mur oriental du *Sacellum* dont le portique devait être exposé au midi. On sait que pour les Étrusques et les Romains les présages heureux venaient de l'Orient. (Od. III, 27, 12.) C'est ce qui a fait regarder comme subreptice le vers de Virgile :

Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.

7 — On diffère sur le sens de *arcus*. Nous croyons avec Orelli qu'il a son sens ordinaire.

ODE XXVII (733?).

Le plan de cette Ode est peu marqué. Le poète dit à

Galatée : « Pars sous d'heureux présages ; mais si tu écoutes et mon amour et la prudence , ne t'embarque point aux approches de l'hiver. La mer est calme aujourd'hui , mais demain tout peut changer. Europe aussi , trompée par un taureau séducteur, eût payé cher son imprudence , si Vénus ne fût intervenue pour la secourir et la consoler. » Le début est des plus ingrats pour le traducteur français, et demanderait la plume qui a tracé la *Ronde du Sabbat*. Plusieurs traits de l'épisode d'Europe , notamment les strophes 13 et 14, permettent de penser qu'Horace a voulu s'égayer dans un tel sujet , sans quoi ces strophes nous paraîtraient de mauvais goût.

5 — Nous ne croyons pas, comme quelques interprètes, qu'ils'agisse ici du serpent appelé *jaculus* et dont parle Pline (VIII, 23) : *jaculum ex arborum ramis vibrari et missili volare tormento*.

10 — V. Od. III, 17, 13. Virgile (G. I, 388) :

*Tum cornix pluviam plena vocat improba voce,
Et sola in sicca secum spatiat arena.*

12 — V. une note de l'ode précédente.

18 — V. Od. I, 28, 21 ; Épod. IX, 10.

19 — V. Od. III, 4, 28 ; Od. I, 3, 4.

21 — V. Od. I, 21, 15 et la Note correspondante.

25 — Comp. *Id.* VI, 321 ; Moschus, *Id.* II ; *Métam.* II, 836 ; *Fast.* V, 605 ; Lucien, *Dial.* etc.

27 — *μεγαλήτεα πόντον* (*Odyss.* III, 158 ;) *belluosus Oceanus* (Od. IV, 14, 47.)

29 — . . . quo dum Proserpina luco

*Ludit, et aut violas aut candida lilia carpit,
Dumque puellari studio calathosque sinumque
Implet, etc.* (Ov. *Métam.* V, 391.)

36 — Nous joignons *vieta* à *pietas*, non à Europe. *Nomen* signifie liens du sang ; *filia* complète *relictum*.

41 — C'est par la porte d'ivoire que *falsa ad cætum mittunt insomnia Manes*. (Én. VI, 896.)

47 — *Paulatimque metu dempto, modo pectora præbet
Virginea plaudenda manu, modo cornua sertis
Impedienda novis.* (Ov. Métam. II, 886.)

65 — Nous avons développé le sens en traduisant.

Lebrun (III, 20) a imité cet épisode.

Où vais-je ? Dieux ! ô Dieux ! et quel monstre rapide
M'entraîne, en bondissant, sur la plaine liquide ?
La vague m'environne et me glace d'effroi.
O ma douce patrie ! ô mes sœurs ! ô ma mère !
O palais de mon père !
Tu ne reverras plus la fille de ton roi !

Bords heureux de Sidon, rives enchanteresses !
Ai-je dû préférer un monstre et ses caresses
Aux charmes de cueillir vos innocentes fleurs ?
Je te rappelle en vain, berceau de mon enfance !
Errante et sans défense,
Je cours l'onde orageuse, hélas ! sourde à mes pleurs.

Venge-moi, Jupiter ! (et l'imprudente ignore
Que le Dieu qui l'enlève est le Dieu qu'elle implore !)
O Jupiter ! foudroie un monstre audacieux,
Un fatal ravisseur, dont les perfides charmes,
Source de tant de larmes,
De la crédule Europe ont trop séduit les yeux.

Mer terrible ! ah ! qu'au moins ton utile furie,
Si je n'ai pu, vivante, aborder ma patrie,
M'y rende pour jamais par un naufrage heureux :
Jette Europe mourante au bord qui la vit naître ;

Prompte à m'y reconnaître,
Ma mère attend de toi ce présent douloureux.

Mais quelle île soudaine offre au loin ses rivages ?
Ah ! s'il est sur ces bords quelques monstres sauvages,
Qu'ils viennent de mes jours terminer les horreurs ;
Avant qu'un noir chagrin me sèche et me dévore,
Puissé-je, belle encore,
Des tigres affamés repaître les fureurs !

.....

Tu vois ces doux climats, riche et vaste contrée
Qu'échauffe avec amour la zone tempérée,
Et que pressent deux mers de leurs flancs écumeux ;
Du monde divisé cette noble partie
Va t'être assujettie,
Et d'Europe à jamais porter le nom fameux.

Une cantate de Rousseau continue pour ainsi dire le récit d'Horace.

ODE XXVIII (732?)

1 — On célébrait deux fêtes en l'honneur de Neptune, l'une aux calendes d'août, l'autre aux calendes de septembre, en mémoire de la bataille d'Actium.

8 — M. Calpurnius Bibulus fut collègue de César en 695 ; le vin avait donc trente-sept ans. Mais Horace ne jouerait-il pas sur le nom de Bibulus ?

ODE XXIX (733?).

10 — Mécène se fit bâtir un palais sur l'Esquilin : une tour très haute, dont les ruines s'appellent Torre di Mezza, s'élevait dans les jardins. C'est du haut de cette

tour que Néron , selon Suétone , contempla l'incendie de Rome.

16 — Iphigénie dit à son père (II, 2) :

N'éclaircirez-vous point ce front couvert d'ennuis?

20 — V. Od. IV, 12, 13. Alcée : τίγγε πνεύμονας οἶνω· τὸ γὰρ ἄστρον περιτέλλεται, ἃ δ' ὦρα χαλεπὰ, πάντα δὲ δίφαις ὑπὸ καύματος.

25 — V. Od. III, 8, 25. Auguste avait quitté Rome et s'était rendu en Sicile et de là en Orient pour en finir avec les Parthes; Agrippa était dans la Gaule; Mécène était seul à Rome, et veillait, comme Préfet, à la sûreté de la ville et de l'Italie. Plusieurs conspirations avaient éclaté, l'une à l'instigation de L. Licinius Muréna, son beau-frère. Le bruit d'un échec en Orient pouvait ruiner la puissance d'Auguste.

36 — V. dans Pline-le-Jeune (VIII, 17) la description des ravages causés par un débordement du Tibre et de l'Anio.

41—CIC. (*Att.* XII, 2) βεβίωται μοι. Sénèque (*Ep.* 12): *Ille beatissimus et securus sui possessor, qui crastinum sine sollicitudine expectat; quisquis dixit: Vixi, quotidie ad lucrum surgit.*

50 — Comp. Od. I, 34, 12; I, 35, 1. Jamais l'austère morale du stoïcisme romain n'a parlé un plus magnifique langage. Horace n'a point oublié qu'il a vécu dans l'amitié de Brutus.

59 — Le vœu antique n'était qu'un *marché* : le christianisme seul en a relevé le caractère.

Peu de temps avant la bataille de Rosbach (5 novembre 1757), le grand Frédéric, se trouvant à Leipsig, alla visiter l'Université où Gottsched professait avec

éclat, et pria le célèbre critique de faire devant lui une leçon sur les dernières strophes de cette ode. Sa position était alors des plus critiques; aussi quelques jours auparavant avait-il annoncé à sa sœur, la margrave de Bareith, l'intention de se donner la mort. Il avait exprimé le même dessein dans une épître en vers au marquis d'Argens, et dans une lettre à Voltaire, qui l'en dissuada. Quelques jours après, le 9 octobre, il lui écrivit la lettre si connue qui finit par ces vers :

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

ODE XXX (736?).

1 — *Jamque opus exegi quod nec Jovis ira nec ignes,
Nec poterit ferrum nec edax abolere vetustas.
Cum volet illa dies, quæ nil nisi corporis hujus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi:
Parte tamen meliore mei super alta perennis
Astra vehar, nomenque erit indelebile nostrum.
Quaque patet domitis Romana potentia terris,
Ore legar populi; perque omnia sæcula fama,
Si quid habent veri vatum præsagia, vivam.* (Mét. fin.)

6 — Oui, la postérité gardera ma mémoire. (SAPHO.)

10 — Devant *qua*, etc., il faut suppléer *natus*; *potens* se rapporte à *ego*; *pauper aquæ* applique à Daurus l'aridité de ses États.

13 — Comp. Od. I, 1, 35; I, 33; II, 20; IV, 4, 23, etc.

16 — Accours, divine Polymnie,
De tous les lauriers du génie

Couronne l'orgueil de mes vers !
Que mon nom , fier de tes suffrages ,
S'envole à travers tous les âges
Au dernier jour de l'univers. (LEBR. IV, 19.)

Lebrun a encore imité cette Ode , et la 2.^e du L. II ,
dans les strophes suivantes (VI, 23) :

Grâce à la muse qui m'inspire ,
Il est fini ce monument
Que jamais ne pourront détruire
Le fer ni le flot écumant.
Le ciel même , armé de la foudre ,
Ne saurait le réduire en poudre :
Les siècles l'essayeraient en vain.
Il brave ces tyrans avides ,
Plus hardi que les Pyramides
Et plus durable que l'airain.

Non , non , je ne dois point descendre
Au noir empire de la mort :
Amis , épargnez à ma cendre
Des pleurs indignes de mon sort.
Laissez un deuil pusillanime ,
Croyez-en le Dieu qui m'anime ;
Je ne mourrai point tout entier.
Eh ! ne voyez-vous pas la gloire
Qui jusqu'au temple de mémoire
Me fraie un lumineux sentier ?

J'échappe à ce globe de fange :
Quel triomphe plus solennel !
C'est la mort même qui me venge :
Je commence un jour éternel.
Comme un cèdre aux vastes ombrages ,
Mon nom , croissant avec les âges ,

Règne sur la postérité.

Siècles, vous êtes ma conquête,

Et la palme qui ceint ma tête

Rayonne d'immortalité !

Voltaire a eu raison de dire à Horace :

Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.

LIVRE IV.

ODE I (739).

4 — Comp. Ode IV, 13, 12; EPP. I, 7, 27; I, 14, 33.

Aucune pièce d'Horace n'est adressée à Cinara.

5 — Vers de l'ode 19, I, répété à dessein.

6 — Onze lustres complets surchargés de trois ans. (BOIL.)

19 — Maxime avait là sans doute une villa.

25 — *Bisque die resoluta comas tibi dicere laudes*

Insignis turba debeat in Pharia. (TIB. I, 3 31.)

29 — Vers parodiés par Byron (D. Juan I, 216) : *My days of live are over — me no more the charms, etc.*

34 — *Humor et in genas Furtim labitur* (Od. I, 13, 6.)

39 — V. Od. I, 8, 4; I, 9, 18; III. 7, 25; III, 12, 6.

Il existe une imitation fort libre de cette ode par le marquis de Mimeures, que Voltaire dit n'être pas indigne de l'original. En voici quelques extraits.

Cruelle mère des amours,

Toi que j'ai si long-temps servie,

Cesse enfin d'agiter ma vie

Et laisse en paix mes derniers jours....

Déjà m'échappe le bel âge
Qui convient à tes favoris
Et des ans le sensible outrage
Me va donner des cheveux gris....
Mais l'amorce de tes promesses
N'eut que trop l'art de m'éblouir :
Réserve toutes tes caresses
A l'heureux âge d'en jouir....
Mais quel trouble et quelles alarmes
Viennent me saisir malgré moi ?
Pourquoi, Céphise, hélas ! pourquoi
Ne puis-je retenir mes larmes ?
Dans mon sein je les sens couler ;
Je rougis, je ne puis parler ;
Un cruel ennui me dévore.
Ah ! Vénus, ton fils est vainqueur.
Oui, Céphise, jè brûle encore ;
Tu règues toujours sur mon cœur.
Quelquefois la douceur d'un songe
Te rend sensible à mes transports :
Charmes secrets, divins trésors ,
N'êtes-vous alors qu'un mensonge ?
Une autre fois avec dédain
Tu te dérobes sous ma main ;
J'embrasse une main fugitive ;
Et, te cherchant à mon réveil ,
Je hais la clarté qui me prive
Des doux fantômes du sommeil.

Lebrun a fait plusieurs emprunts à cette ode :

Charmante et cruelle Déesse ,
Épargne, épargne un cœur trop soumis à tes lois....
Déesse, guide ailleurs tes cygnes amoureux ;
Né pour la gloire de tes armes

B*** t'appelle et de tes charmes
 Il étendra l'empire, il lancera tes feux....
 Là dans un temple de verdure
 Sa main religieuse et pure
 Te posera vivante en marbre de Paros ;
 Là, des climats lointains du mage
 Brûlera devant toi le précieux encens ;
 Là, des fleurs l'odorant hommage
 Viendra parfumer ton image,
 Non sans d'aimables jeux et de tendres accents....
 Mais, ô Dieux ! ma voix défaillante
 Tombe, s'éteint : pourquoi ce silence éperdu ?
 Pourquoi cette lèvre tremblante ?
 Pourquoi cette larme brûlante ?
 Vénus ! Adélaïde ! ah ! vous m'avez perdu !
 Cruelle ! dans l'ombre glacée
 Je te vois ; je te vois quand l'aurore me luit.
 Dans tous les objets retracée,
 Ta vue enflamme ma pensée ;
 Ton image partout me brûle et me poursuit. (III, 24.)

ODE II. (741-742.)

10 — Pindare, outre les Olympiques, les Pythiques, les Néméennes et les Isthmiques, avait composé des Dithyrambes, des Hymnes ou Péans, des chants élégiaques (θρήνοι) etc. dont il ne reste que de courts fragments.

17 — V. Od. I, 1, 6 ; IV, 3, 3 et sq. et les notes.

24 — Ἔστι δὲ καὶ θανόντεσσιν μέρος Κἂν νόμον ἐρδόμενον· Κατακρύπτει δ'οὐ κόνις Συγγόνων κεδνὰν χάριν. (*Olymp.* VIII, 77,)

27 — Οἱ ποιεῖται ἀπὸ κρηνῶν μελιρρύτων, ἐκ Μουσῶν κήπων τινῶν καὶ ναπῶν ὀρεπόμενοι τὰ μέλη ἡμῖν φέρουσιν, ὥσπερ αἱ μέλιτται, καὶ αὐτοὶ οὕτω πιτόμεναι, etc. (PLAT. *Ion.*)

La Fontaine (X, 1.) dit de la conversation :

C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose ,
Et fait du miel de toute chose.

Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclore,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis. (Rouss. III, 1.)

35 — *Sacer clivus* doit désigner la Voie sacrée.

— Auguste était en Gaule et songeait à venger
l'échec de Lollius battu en 737 par les Usipètes et les
Tencières.

57 — Cette fin n'étonnera que ceux qui ne sont point
versés dans les idées religieuses de l'antiquité. V. dans
Moschus la description du taureau d'Europe.

Voici les traductions de Lebrun et de Malfilâtre.

Quiconque, dans son vol, ose imiter Pindare ,
Sur des ailes de cire, ambitieux Icare ,
Va chercher follement sa perte dans les airs ;
Bientôt, précipité de la voûte céleste ,
Son audace funeste
N'enrichit d'un vain nom que l'abîme des mers.

Tel qu'un fleuve, à grand bruit tombant d'un roc sauvage ,
Fier et nourri des eaux, tribut d'un long orage ,
Croît, s'élève, franchit ses bords accoutumés ;
Tel Pindare, échappant d'une source profonde ,
Bouillonne, écume, gronde ,
Roule, immense, à nos yeux éperdus et charmés.

Tous les lauriers du Pinde ornent son front lyrique ,
Soit que, dans la fureur d'un chant dithyrambique ,

Il se laisse emporter à des nombres sans lois ;
Ou qu'il mêle au torrent d'une libre harmonie ,
Ces trésors du génie ,
Ces mots audacieux qu'il prodigue avec choix ;

Soit qu'il chante les Dieux et leur vaillante race ,
Ces rois qui du Centaure étouffèrent l'audace
Et la Chimère en feu vomissant le trépas,
Ou que son vers consacre un immortel trophée
Au mortel dont l'Alphée
Vit le ceste ou le char vainqueurs dans ses combats;

Soit qu'il pleure un héros que la Parque jalouse ,
Hélas ! vient de ravir à la plus tendre épouse ,
Qu'il le venge, en ses vers, d'un trépas odieux ;
Que sa muse l'enlève aux bords de l'onde noire ,
Et tout brillant de gloire ,
Le place dans l'Olympe au sein même des Dieux.

Tel le cygne d'Ismène, ouvrant ses vastes ailes ,
Que soutiennent des vents les haleines fidèles ,
Plane, avec majesté, dans le ciel le plus pur ;
Et moi, timide abeille, errante dans la plaine ,
Je ravis, non sans peine ,
Un peu de miel aux fleurs qui parfument Tibur.

Jules, c'est donc à toi de célébrer la gloire
Du héros qu'en nos murs ramène la victoire ;
Attache le Sicambre à son rapide char :
Que la feuille sacrée, ondoyant sur sa tête ,
Doux prix de sa conquête ,
A ses justes désirs promette le nectar !

Auguste est le plus cher de tous les dons célestes ;
Auguste a seul banni les désordres funestes ;
Il défend, il protège, il embellit nos jours.

Choisi par les destins, jamais un plus grand homme
Ne peut veiller sur Rome,
Même si l'âge d'or renouvelait son cours.

Triomphe ! m'écrirai-je à son heureux passage ;
Triomphe ! redira le Tibre et son rivage.
Les vœux, les fleurs, l'encens, partout seront offerts ;
Et de loin, secondant avec ma faible lyre
Ton sublime délire ,
Je mêlerai ma voix à tes doctes concerts.

Immole en ce grand jour dix taureaux, dix génisses !
Je sèvre un de leurs fils ; et pour les Dieux propices,
Loin de sa mère, il croît, il pait en bondissant :
Son front menace en vain ; et son arme innocente
De Phœbé renaissante
A peine imite encor le timide croissant. (LEBRUN.)

Jaloux du vol sublime où s'élève Pindare ,
Quiconque , à son exemple , ose fendre les airs ,
De sa chute fameuse ira , nouvel Icare ,
Épouvanter les mers.

Semblable à ce torrent qui voit grossir son onde
Des tributs par l'hiver apportés sur ses bords ,
Pindare , à flots pressés, de sa verve féconde
Épanche les trésors.

Aux lauriers d'Apollon sa muse doit prétendre ,
Soit que , d'accords nouveaux favorisant le choix ,
Un dithyrambe heureux sur son luth fasse entendre
Des sons exempts de lois ;

Soit qu'il chante les Dieux ou les rois de leur race
Par qui de la Chimère ont expiré les feux ,
Qui du Centaure altier surent punir l'audace
Et les perfides jeux ;

Soit qu'aux nobles exploits d'un vainqueur indomptable
Que la palme olympique égale aux immortels ,
Il consacre ses vers , monument plus durable
Qu'un temple et des autels.

Quelquefois aux douleurs d'une épouse plaintive
Prêtant de ses accords le charme gracieux ,
Il arrache un héros à l'inférieure rive
Et le conduit aux cieux.

Au vaste sein des airs une immortelle haleine
Du cygne de Dircé seconde le transport ;
Pour moi , comme l'abeille , à caresser la plaine
Je borne mon essor.

Comme elle , de Tibur dépouillant les rivages ,
Parcourant les bosquets , les vallons écartés ,
A force de travail j'assure à mes ouvrages
Quelques faibles beautés.

Tu sauras de César mieux célébrer la gloire ,
Quand , d'un juste laurier par nos mains couronné ,
Il traînera dans Rome à son char de victoire
Le Sicambre enchaîné.

Tu diras les exploits , tu diras le courage
De ce prince , des Dieux le plus rare bienfait ,
Le plus beau de leurs dons , quand l'or du premier âge
Ici-bas renaîtrait.

Tu chanteras les jeux , les fêtes , les spectacles ,
De retour avec lui dans nos murs fortunés ,
Et du barreau muet les ténébreux oracles
Au repos condamnés.

Alors , peut-être , alors de son charme étonnée ,
Ma voix à tes concerts osera prendre part :

Oh ! le beau jour, dirai-je , oh ! l'heureuse journée
Qui ramène César !

Je verrai s'avancer la pompe redoutable ;
Aux cris d'un peuple entier je mêlerai mes cris ;
Et l'encens fumera sur l'autel équitable
De nos Dieux attendris.

Dix taureaux immolés, dix superbes génisses
Du serment que tu fis dégageront les nœuds ;
Conformes à mon sort , de moindres sacrifices
Acquitteront mes vœux.

D'un veau qu'appelle encor sa mère gémissante
Et dont le jeune front est orné d'un croissant,
Pour honorer ce jour, ma main reconnaissante
Fera couler le sang. (MALFILATRE.)

ODE III. (742?)

1 — Comp. Hés. *Théog.* 82 ; Hor. *Od.* I, 1 ; II, 20 ; III, 30, etc.

10 — Presque tous les poèmes d'Horace ont été composés à la campagne. V. *Od.* I, 7, 13 ; II, 6, 5 ; III, 1, 47, etc.

13 — *Terrarum dea gentiumque Roma ,
Cui par est nihil et nihil secundum.* (MART. XII, 8.)

23 — *Et tenuit nostras numerosus Horatius aures ,
Dum ferit ausonia carmina culta lyra.*
(Ov. *Tr.* IV, 10.)

ODE IV. (739.)

1 — Tel que d'une ardeur sanguinaire
Un jeune aiglon , loin de son aire

Emporté plus prompt qu'un éclair,
Fond sur tout ce qui se présente
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitants de l'air. (Rouss. III, 7.)

Tel qu'aux cris de l'oiseau, ministre du tonnerre,
Plus léger que les vents et plus prompt que l'éclair,
Un aigle jeune encore, élançé de la terre,
S'essaye à l'empire de l'air, etc. (LEBR. I, 5.)

11 — Comp. Cic. *de Divin.* I, 47; *Én.* XI, 751 et sq.; Voltaire, *Préf. de Rome sauvée*, Pline, X, 4, etc.

18 — Cet appareil d'érudition archéologique, fort déplacé, a suggéré l'idée de lire : *Vindetici et diu*, etc. Nous avouons que cela serait mieux, mais rien ne justifie cette suppression. Scaliger cite à ce sujet un passage de Pindare (*Ném.* V, 16) à peu près analogue.

29 — Ces deux strophes sont relatives à l'adoption de Drusus et de Tibère par Auguste, à qui le poète fait honneur de leurs vertus et de leurs succès.

37 — Asdrubal fut battu par Cl. Néron et par Liv. Salinator en 547 sur les bords du Métaure dans le Picénum.

41 — *Gloriam a farris honore adorem appellabant.* (PL. 18, 3) ὑπὲρ ἀκαρπίστων πεδίων Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς ἰππεύσαντος. (EURIP. *Phén.* 210.)

49 — Et le fier Ottoman, précipitant sa fuite,
Sans drapeaux et sans suite,
Borna toute sa gloire au salut de ses jours.
C'en est assez, dit-il, retournons sur nos traces :
Faibles et vils troupeaux, après tant de disgrâces,
N'irritons plus en vain de superbes lions.
(Rouss. III, 4.)

57 — Plongez-le au fond du noir abîme,
en sort plus brillant, plus fier ;

Tel l'arbre que Jupiter aime,
Fécond par ses blessures même,
Croît sous les atteintes du fer. (LEBR. IV, 19.)

63 — *Summittere* signifie produire : *Tibi suaves dædala tellus summittit flores* (LUCR. I, 7.). Comp. avec tout ce discours Tite-Live, XXIII, 44 ; XXVII, 44 ; XXVIII, 12 ; XXIX, 3, etc.

73 — Les uns mettent cette dernière strophe dans la bouche d'Annibal, les autres dans la bouche du poète.

ODE V. (739 ou 740 ?)

Auguste avait quitté Rome en septembre 738, et n'y revint qu'en février 741, après avoir pacifié l'Espagne et la Gaule et laissé Drusus en Germanie.

5 — Ἑμοῖς μὲν εἴπας δῶμασιν φάος μέγα
Καὶ λευχὸν ἡμᾶρ νυκτὸς ἐκ μελαγχίμου.

(Perses. 299.)

13 — *Cum bonis ominibus votisque et precationibus.*

(Liv. Préf.)

23 — Τίχτουσιν δὲ γυναῖκες ἰοικότα τέκνα γονεῦσιν.

(HÉS. OE. et J. 232.)

Sit suo simitis patri, et pudicitiam suæ matris indicet ore.

(CAT. LX, 221.)

25. — V. *Od.* III, 14, 15 ; IV, 14, 44 ; IV, 15, 17, etc.

On peut comparer, outre la 15.^e ode IV, quelques strophes de Racine (*La Nymphé de la Seine* et *Idylle sur la Paix*) ; quelques vers de Rousseau (III, 4) et de l'ode de Lebrun sur la paix de 1762 (IV, 16.) Voltaire a traduit la fin :

Sois le Dieu des festins, le Dieu de l'allégresse ;

Que nos tables soient tes autels :

Éd. comp.

Préside à nos jeux solennels

Comme Hercule aux jeux de la Grèce.

Seul tu fais les beaux jours, que tes jours soient sans fin :

C'est ce que nous disons en revoyant l'aurore,

Ce qu'en nos douces nuits nous redisons encore

Entre les bras du Dieu du vin.

On trouve dans Rousseau (IV, 5.) l'imitation suivante :

C'est trop long-temps, grand roi, différer ta promesse,

Et d'un peuple qui t'aime épuiser les désirs :

Reviens de ta patrie en proie à la tristesse

Calmer les déplaisirs.

Elle attend ton retour, comme une tendre épouse

Attend son jeune époux absent depuis un an,

Et que retient encor sur une onde jalouse

L'infidèle Océan.

Plongée, à ton départ, dans une nuit obscure,

Ses yeux n'ont vu lever que de tristes soleils :

Rends-lui, par ta présence, une clarté plus pure

Et des jours plus vermeils.....

Les troupeaux rassurés broutent l'herbe sauvage;

Le laboureur content cultive ses guérets;

Le voyageur est libre, et, sans peur du pillage,

Traverse les forêts.

Le peuple ne craint plus de tyran qui l'opprime

Le faible est soulagé, l'orgueilleux abattu;

La force craint la loi; la peine suit le crime;

Le prix suit la vertu.

M. Montalant-Bougleux a traduit cette ode dans ses
Études sur les relations des poètes avec les cours.

Illustre rejeton des Dieux les plus propices,

Toi qui prends les Romains sous tes nobles auspices,

Trop long-temps pour nos cœurs ton absence a duré ;
Songe que le sénat en reçut la promesse ,
Ton retour, allégeant la publique tristesse ,
Devait n'être point différé.

Viens rendre ta patrie à sa splendeur première ;
Viens rendre à tes sujets la vie et la lumière ;
En tous lieux où paraît ton visage vermeil ,
Il fait comme au printemps resplendir nos journées ;
Et du peuple romain les tribus fortunées
Jouissent d'un plus beau soleil.

Rome est dans sa douleur comme une tendre mère
Qui maudit le Notus dont l'aveugle colère
Enchaîne les vaisseaux par delà l'Océan ;
Car son fils a quitté la maison maternelle ,
Et depuis son départ, ce fils éloigné d'elle
A vu s'écouler plus d'un an.

Mère aimante, elle prie , elle suit les présages ,
Fait mille vœux au ciel, et sur tous les rivages
Promène son regard plein d'espoir et d'amour.
Ainsi depuis long-temps la patrie en alarmes ,
Avec autant de vœux, avec autant de larmes ,
De César attend le retour.

Grâce à toi , dans nos prés fiers de leur opulence
Les troupeaux sans périls portent leur indolence ;
L'Abondance y conduit le Bonheur après soi ;
Tout vaisseau sur les mers peut naviguer sans crainte ;
Nul n'a plus parmi nous qu'une peur noble et sainte ,
C'est de voir suspecter sa foi.

La débauche a quitté nos demeures plus chastes ;
Grâce aux lois , grâce aux mœurs, tous les projets néfastes
Au fond des cœurs plus purs n'auront point d'aliment.
Les doux fruits de l'hymen, vive image des pères ,

Font lire au front des fils la gloire de leurs mères ;
Et tout crime a son châtement.

Quand César est vivant , qui craindrait pour l'empire ?
Dans ses déserts glacés le Scythe en vain conspire ;
Nous bravons à la fois le Parthe et le Germain ;
Et dût s'armer encor la farouche Ibérie ,
Notre destin est sûr , heureuse est la patrie ,
Quand César nous prend sous sa main.

Cultivant tout le jour ses collines fertiles ,
Un peuple industriel voit sous ses mains habiles
La vigne s'enlacer aux bras d'un arbre vert ;
Puis revenu le soir à son vin délectable ,
Il fait de toi le Dieu qui protège sa table
Et qui préside à son dessert.

Son cœur te rend hommage et sa voix te supplie ;
Il t'offre de son vin une coupe remplie ,
La vide en ton honneur et la remplit encor.
Chez lui ton nom se mêle au nom de ses dieux Lares ;
Ainsi les Grecs mêlaient au bruit de leurs fanfares
Les noms d'Hercule et de Castor.

Bon prince , fais briller pour l'heureuse Hespérie
De ces beaux jours de fête une longue série !
Ce vœu , notre raison le fait chaque matin ,
Quand le bon vin encor ne la rend pas suspecte ;
Et pour le répéter notre langue s'humecte
Quand le soleil est au déclin.

ODE VI (737).

Cette Ode paraît être une introduction au Chant séculaire composé la même année. Elle abonde en détails mythologiques pour lesquels nous renvoyons aux poèmes d'Homère et de Virgile.

- 9 — Homère dit de Patrocle (*Il. XVI*, 482) :
 Ἥριπε δ' ὥς ὅτε τις θρῦς ἤριπεν ἢ ἀχερωῖς.
 σὺ δ' ἐν στροφάλιγγι κονίης
 Κεῖσο μέγας μεγαλωστί, λελασμένος ἵπποσυνάων.
 (*Od. XXIV*, 39.)
- 13 — Ἴπκω ἐνὶ ξιστῶ, ἔν' ἐνήμεθα πάντες ἄριστοι
 Ἀργείων Τρώεσσι φόνον καὶ κῆρα φέροντες.
 (*Od. IV*, 272.)
- 18 — μή τις ὑπεκρύγοι αἰπὺν ὄλεθρον
 Χείρας θ' ἡμετέρας· μηδ' ὄντινα γαστέρι μήτηρ
 Κοῦρον ἔοντα φέροι, μηδ' ὅς φύγοι. . (*Il. VI*, 1.)
- 33 — *Dianæ sumus in fide puellæ.* — (*CAT. XXXIV*, 57.)
- 38 — *Luna dicta Noctiluca in Palatio; nam ibi noctu lucet templum.* (VARRON, V, 68.)

ODE VII (738).

Comp., soit pour le fonds, soit pour les détails, *Od. I*, 4; *I*, 9; *I*, 11; *II*, 3; *II*, 11; *II*, 14; *IV*, 12; *Épode XI*; et les Notes.

- 5 — *Déjà la jeune Cythérée*
Des feux de Diane éclairée
Vient danser avec les Amours. (LEBR. VI, 8.)
- 7 — *Goûte le charme des beaux jours :*
Chaque heure en fuyant nous conseille
De ravir des moments si courts. (LEBR., III, 17.)
- 20 — *Amico*, φίλος, signifie *tuo* : *indulgere Genio.*
- 21 — *Tout mortel en naissant est promis au Cocyte ;*
Nos cris ne changent point les arrêts de Minos :
Diane n'a pu même enlever Hippolyte
Aux mains sanglantes d'Atropos. (LEBR.)
- 23 — *Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :*
La mort ravit tout sans pudeur, etc. (LA F. VIII, 1.)

ODE VIII (742 ou 743?).

Cette Ode a dû être composée soit à l'époque des Saturnales, soit aux Calendes de mars, époques où les amis se faisaient des cadeaux. Comme elle n'a que 34 vers, et que le 17.^e conviendrait mieux à Scipion Émilien qu'au vainqueur d'Annibal, les critiques ont fait à ce sujet de nombreuses conjectures. (V. l'*Excursus* d'Orelli.) — Comp. avec l'ode suivante.

21 — Pindare (*Od.* XI, 91) Καὶ ὅταν καλὰ ἔρξαις ἀοιδᾶς ἄτερ εἰς Ἀῖδα σταθμὸν ἀνὴρ ἱκῆται, κενεὰ πνέουσας ἔπορι μόχθῳ βραχὺ τι τερπνόν.

31 — κοῦροι Διὸς, οἱ φλογερὰν αἰθέρ' ἐν ἄστροις ναίουσι, βροτῶν ἐν ἄλλοις ῥοθίοις τιμᾶς σωτῆρας ἔχοντες. (EUR. *Él.* 990.)

34 — Métalepse pour *est devenu Dieu*. Virgile a dit de même (*Égl.* V, 79) *damnabis tu quoque votis*.

Boileau (*Ép.* I) a dit des Muses :

Sans elles un héros n'est pas long-temps héros.
 Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire
 Enveloppe avec lui son nom et son histoire.
 En vain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
 Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil;
 En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie,
 Énée enfin porta ses Dieux et sa patrie :
 Sans le secours des vers leurs noms tant publiés
 Seraient depuis mille ans avec eux oubliés....
 Je n'ose de mes vers vanter ici le prix :
 Toutefois, si quelqu'un de mes faibles écrits
 Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
 Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage.

ODE IX. (738?)

1 — V. *Od.* II, 20; III, 30, etc. Nous avons em-

prunté *abotir* à Racine (*Esth.* I, 5) : Nos vainqueurs veulent

..... qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.

Horace a été plus heureux que Simonide, Stésichore, Alcée, Sapho, etc., dont les écrits ont péri durant le moyen-âge.

13 — ἀνδρὸς μὲν εἰμάτων στολῇ, χρυσῷ τε λαμπρὸς βαρβαρῶν χλιδήματι. (EUR. *Iphig. Aul.* 73.)

29 — *Mortem, omnibus ex naturâ æqualem, ob-
tione apud posteros vel gloria distingui.* (TAC. *Hist.* I, 21.)

Mais combien de grands noms, couverts d'ombres funèbres,
Sans les écrits divins qui les rendent célèbres,
Dans l'éternel oubli languiraient inconnus !

Il n'est rien que le temps n'absorbe et ne dévore ;

Et les faits qu'on ignore

Sont bien peu différents des faits non avenus.

Non, non, sans le secours des filles de Mémoire

Vous vous flattez en vain, partisans de la gloire,

D'assurer à vos noms un heureux souvenir :

Si la main des neufs sœurs ne pare vos trophées,

Vos vertus étouffées

N'éclaireront jamais les yeux de l'avenir. (Rouss. IV, 2.)

39 — Souvent dans nos auteurs du XVII.^e siècle *cœur* est accompagné d'épithètes qui conviennent à l'homme tout entier. Toute cette morale est empruntée aux stoïciens. V. Od. II, 2, 9 et suivants.

ODE X (739.)

Comp. un endroit de Théognis (1209 et sq.).

2 — Bentlei conjecture inutilement *bruma*.

3 — Comp. *Od.* II, 5, 23 et la Note.

7 — C'est le proverbe : *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait*.

ODE XI (728)

3 — Anacréon : ἐπὶ δ' ὀφρύσιν σελίνων στεφανίσκους
Θείμενοι θάλειαν ὀρτὴν ἀνάγομεν Διονύσω. OVIDE (*Tr.* V, 5,
9) :

Araque gramineo viridis de cespite fiat.

7 — V. *Od.* I, 19, 13. Pline (XXII, 2) dit que *verbenæ* signifie : *gramen ex arce sua cum herba revulsam*.

32 — *Cynthia prima fuit, Cynthia finis erit.*

(PROP. I, 12, 20.)

ODE XII (715? WALCK.)

A qui est adressée cette ode dont le début rappelle les Odes 4, I et 7, IV? Est-ce au poète? est-ce à un parfumeur inconnu du même nom? Ceux qui soutiennent cette dernière et bizarre hypothèse se fondent 1.° sur ce que Virgile mourut en 735 avant la publication des trois premiers livres des Odes; 2.° sur le reproche d'avarice *studium lucri* que contient le 25.° vers; 3.° sur les mots *juvenum nobilium cliens*, qui leur semblaient ne pouvoir s'appliquer au poète favori d'Auguste. Nous répondons que le charmant tableau du printemps, qui rappelle les Bucoliques et entre autres la 6.° Églogue (*Vers.* 77 et sq) ne peut s'adresser qu'à leur auteur; que Virgile par tempérament ne goûtait guère les excès que ne dédaignait pas Horace; qu'il avait conservé cette *économie*

provinciale dont parle Tacite (*Agric.* IV); qu'il laissa en mourant une fortune considérable due aux largesses de l'empereur et sans doute aussi des grandes familles qu'il avait célébrées dans son *Énéide*; que les derniers vers conviennent merveilleusement à la sagesse presque virginale de Virgile; que la plaisanterie *studium lucri* n'est pas plus désobligeante que le serait la traduction : *quitte le soin de s'enrichir*; que si Horace ne publia point cette ode dans son premier recueil, c'est que la mort de Virgile était récente, et qu'il crut devoir supprimer alors un badinage permis à l'amitié, mais déplacé dans la douleur. En un mot, nous croyons qu'Horace a voulu arracher son aml à sa mélancolie ordinaire.

ODE XIII (735 ou 736 ?)

Il faut avouer que cette ode est bien amère : en admettant que les sarcasmes fussent mérités, sont-ils bien placés dans la bouche d'Horace? Mais ne jugeons pas les anciens selon les idées de notre délicatesse moderne. V. *Od.* III, 15.

1 — Les Dieux ont vengé mon outrage :

Tu perds, à la fleur de ton âge,

Taille, beautés, honneurs et bien. (VOLT.)

8 — ἔρως, ὅς ἐν μαλακαῖς παρειαῖς νεάνιδος ἐννυχεύεις (SOPH. *Ant.* 776) Chla est un nom propre.

12 — Quintillien (VIII, 6, 17.) trouve cette métaphore forcée.

18 — *Illius faciei*, cette personnification, ce type, etc.

Lebrun (III, 19,) a imité une grande partie de cette pièce, en y joignant des passages des Odes 25, I et 15, III.

Fuis, vieille athlète d'Amathonte,
Fuis l'amour aux jeux enfantins !
Cède à l'âge qui te surmonte ;
Ne sois plus l'horreur et la honte
De nos lits et de nos festins.

Ton miroir te dit que la Parque
Est lasse de filer tes jours :
Déjà promise au noir monarque ,
Te sied-il, un pied dans la barque ,
D'agacer encor les Amours ?

Ta voix tremblante nous bégaye
Le nom de Bacchus et des Ris ;
Mais ta voix, ton sourire effraye
Le Dieu pétillant qui s'égaye
Dans la coupe de Lycoris.

Tu fardes d'une main rusée
Tes charmes jadis si connus ;
Du peuple aujourd'hui la risée ;
Tu n'es plus que la cendre usée
D'un flambeau qu'alluma Vénus.

Zélis dont la blancheur vermeille
Consumait ses pâles amants ,
Zélis aux colombes pareille ,
Vécût peu ; mais d'une corneille
Le sort t'a réservé les ans.

Les Grâces, les doux badinages
S'épouvantent de tes soupirs :
Vieux myrte dépouillé d'ombrages ,
Tu ne verras plus tes feuillages
Caressés des jeunes Zéphirs.

Ton front, sillonné par Saturne ,
Se pare de cheveux menteurs :

De tes yeux l'orbe taciturne
Paraît une lampe nocturne
Qui jette un feu pâle et des pleurs.

L'Amour a laissé dans tes rides
L'essaim des désirs effrontés :
Mais loin de tes lèvres avides
Le feu de tes baisers livides
Met en fuite les voluptés.

Quand, malgré les glaces de l'âge,
Mélée aux Nymphes du printemps,
Tu suis encor l'Amour volage,
Je crois voir un sombre nuage
Parmi les astres éclatants.

ODE XIV (741).

Cette Ode fut composée à l'occasion des victoires remportées sur les peuples de la Rhétie en 739 par Tibère. Le commencement et la fin sont un nouvel éloge d'Auguste qui encadre le sujet principal. Cette Ode ne respire pas, à beaucoup près, l'enthousiasme qui éclate dans la 4.^e du même livre.

1 — V. dans Dion (LIV, 24) les honneurs déferés à Auguste. Pline dit à Trajan : *Ullamne tibi pro beneficiis referre gratiam parem possumus?*

7 — Hellénisme : *Metuunt te ne proruas*, -Od. I, 35, 13; *metuunt te ne tua aura*, etc., Od. II, 8, 23.

Plus vice simplici ne signifie pas *plus d'une fois*, mais bien : *Tibère a fait payer avec usure*, etc.

14 — V. dans Dion (LIV, 22) le récit de ce combat.

21 — *Quæ septem dici, sex tamen esse solent.*

(Fast. IV, 165.)

24 — *Per medios ignes mediosque per enses.*

(SIL. XIV, 167.)

Per medias volitare acies mediosque per ignes.

(Mét. VIII, 76.)

32 — *Majore periculo quam damno.* (VELL., II, 95.)

33 — *Partim ductu, partim auspiciis suis domuit* (*Augustus*) *Rhætiam* (SUÉT. *Oct.* 21). L'honneur du succès revenait à l'empereur qui s'était réservé les auspices.

34 — Alexandrie fut prise le 29 août 724. Horace n'a peut-être pas donné ici une date rigoureuse.

41 et sq. — V. Suétone (*Oct.* 21).

47 — *Et penitus toto divisos orbe Britannos.* (Égl. I, 67.)

49 — *quos ille timorum*

Maximus haud urget leti timor; inde ruendi

In ferrum mens prona viris animæque capaces

Mortis et ignavum reditura parcere vitæ.

(*Phars.* I, 460.)

ODE XV (744 ou 745).

1 — Comp. *Od.* I, 6; II, 12; *PROP.* III, 3.

Cum canerem reges et prælia, Cynthia aurem

Vellit et admonuit, etc. (Églog. VI, 3.)

6 — Comp. *Od.* III, 5, 4; *Epp.* I, 18, 55; *Ov. Fast.* V, 583; *DION.* LIV, 8. Les drapeaux de Crassus furent rendus en 734. Auguste ferma trois fois le temple de Janus. (725, 729, 744.)

29 — *Est in Originibus (Catonis) solitos esse in eputis canere convivæ ad tibicinem de clarorum hominum virtutibus.* (CIC. *Tusc.* IV, 2.)

30 — Le mode lydien servait à l'expression des sen-

timents tendres ; le mode dorien servait dans les hymnes guerriers. V. PLAT. *Pol.* III, 10 ; HOR. *Ép.* VIII, 5 ; *Voyage du J. Anach.*, chap. 27.

ÉPODES.

D'où vient le nom donné à ces pièces qui sont de la jeunesse d'Horace et paraissent n'avoir été recueillies qu'après sa mort ? Vient-il du grand nombre de pièces en vers iambiques, alternativement grands et petits, par imitation d'Archiloque qui les appelait *ἑπὶ ῥοδοί* ? vient-il de ce qu'elles sont une addition aux odes ?

Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.

ÉPODE I. (AN DE R. 723.)

Mécène devait accompagner Octave dans son expédition contre Antoine ; mais il ne quitta point Rome où sa présence était nécessaire pour prévenir les conspirations.

1 — Comp. *Od.* I, 37, 30 ; *Ên.* VIII, 691 ; Florus, IV, 11, 15 ; Plut. *Ant.* 54 ; Dion ,etc. Prop. III, 11, 44 :

Baridos et contis rostra liburna sequi.

19 — Rien de plus suave que cette comparaison dont la première idée est dans Eschyle (*S. dev. Th.* 278) :
*δράκοντας ὥς Τις τέκνων ὑπερδέδοικε λελύτων δυσεινάτορας
 πάντρομος πελειάς.*

27 — *Mihi greges in Apulia hibernabant, qui in Reatinis montibus æstivabant.*

(VARR. *de Re R.* II, 2, 9.)

ÉPODE IL. (715-724 ?)

- 3 — *Exercetque frequens tellurem.* (Géorg. I, 99.)
 15 — *Spumantia cogere pressis Mella favis.* (G. IV, 140.)
 18 — *Pampineo gravidus autumno Floret ager.*
 (G. II, 5.)

25 — « On n'entendait plus que le gazouillement des oiseaux, ou le murmure d'une onde claire qui tombait de quelque rocher. (*Télém.*) — « Une fontaine qui coulait dans un coin, y faisait un doux murmure qui appelait le sommeil. » (*ibid.*). Virgile (*Égt.* I, 59) :

Nec gemere aëria cessabit turtur ab ulmo.

Sénèque (*Hippolyte*, 508) : *Hic aves querulæ fremunt Ramique ventis lene percussi tremunt Vetreque fagi. Juvit aut amnis vagi Pressisse ripas, cespitem aut nudo leves Duxisse somnos, sive fons largus citas Defundit undas, sive per flores novos Fugiente dulcis murmurat rivo sonus.* V. Épode XIV, 47.

35 — Vers imitatif. Plin. X, 23, 31 : *Grues hiemis, ciconias æstatis advenas.* V. Varron (*De Re R.* III, 5, 7.)

39 — « Cependant la mère prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfants qui doivent revenir fatigués du travail de la journée ; elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait ; elle fait un grand feu autour duquel toute la famille innocente prend plaisir à chanter... Le laboureur rentre avec sa charrue ; et ses bœufs fatigués, le cou penché, reviennent d'un pas lent et tardif, etc. » (*Tél.*) V. *Od.* III, 6, 36 et sq. ; Juvénal, XIV, 151 et sq., etc.

54 — *Inter sapes fertur alitum primus*

Ioniarum gustus attagenarum. (MART. XIII, 61.)

- 59 — *Spargitur et cæsa communis Terminus agna,
Nec queritur lactens quum sibi porca datur.*
(*Fast.* II, 655.)
- 65 — *Turbaque vernarum saturi bene signa coloni.*
(*TIB.* II, 1, 23.)
- 67 — Columelle cite Alfius (I, 7, 2.)

Comp. avec cette pièce Virg. *G.* II, 458 ; Hor. *Sat.* II, 6, 29 ; Martial, I, 56 ; Claudien, *C.* 52 ; *Culex*, 57, etc. Parmi les auteurs français, nous rappellerons l'*Idylle* de Racan *sur la Retraite*, dans laquelle il a fait de nombreux emprunts aux odes d'Horace, et l'imitation d'Andrieux :

Heureux qui, loin du bruit, sans projets, sans affaires,
Cultive de ses mains ses champs héréditaires ;
Qui, libre de désirs, de soins ambitieux,
Garde les simples mœurs de nos sages aïeux !
A peine il sait les noms d'intérêts, de créances ;
Il ne redoute point les jours des échéances,
La guerre et ses dangers, la mer et ses fureurs ;
Les promesses des grands, leurs dédains, leurs faveurs,
Ne le troublent jamais, et jamais ne l'abusent ;
Mais d'aimables travaux l'occupent et l'amuse :
Il émonde un jeune arbre, ou greffe un sauvageon,
Il enlace au rameau le flexible bourgeon,
Dépouille les brebis de leur laine pendante,
Prépare un toit commode à l'abeille prudente,
Et, soignant fleurs et fruits, vendanges et moissons,
S'enrichit des présents de toutes les saisons.
Tantôt sur un gazon, tantôt sous un vieux chêne,
Au doux chant des oiseaux, aux bruits d'une fontaine
Il cherche le repos, s'assied, rêve et s'endort.
Au retour de l'hiver, il attaque en son fort
Le sanglier que lance une meute rapide ;

La caille voyageuse et le lièvre timide
Viennent étourdiment se prendre dans ses rets.

O peines de l'amour ! ô tourments ! ô regrets !
Vous fuyez et des champs le calme vous remplace.

Chargé de son butin , revient-il de la chasse ,
Il retrouve une épouse et des enfants chéris ,
Qu'il a vus s'élever, que leur mère a nourris.
Oh ! qu'un simple foyer, des pénates tranquilles
Valent mieux que le luxe et le fracas des villes !
Que servent nos festins avec art apprêtés ,
Ces mets si délicats, et ces vins si vantés ?
L'orgueil en fit les frais, l'ennui les empoisonne.
J'aime un dîner frugal que la joie assaisonne :
Tout repas est festin, quand l'amitié le sert.
La treille et le verger fournissent le dessert ;
Pour régal aux bons jours, la fermière voisine
Apporte en un gâteau la fleur de sa farine.

Quel plaisir lorsqu'à table, entre tous ses enfants ,
Leur père, chaque soir, voit revenir des champs
Ses troupeaux bien repus, la vache nourricière,
Et l'agneau qui bondit à côté de sa mère ,
Ses bœufs, à pas pesants, las, et le cou baissé,
Ramenant la charrue et le soc renversé !
De jeunes serviteurs, que son toit a vus naître,
Animent la maison et bénissent leur maître.
Tous ses jours sont pareils, tous ses jours sont sereins ,
Et sa porte rustique est fermée aux chagrins.

ÉPODE III. (716-721)

Cette pièce n'est qu'une boutade dont les derniers vers
font tout le sel.

4 — *Thestylis et rapido fessis messoribus æstu*
Allia serpyllumque herbas contundit olentes.
(Égl. II, 10.)

15 — Sén. *Œd.* 47 : *gravis et ater incubat terris vapor.*

17 — V. *Épode* XV, 30 ; Lebrun, II, 20 :

Un poison enflammé dans mes veines circule :
Don fatal de Nessus ! tu consumas Hercule
De feux encor moins dévorants.

22 — *Interposita veste puella cubet.* (TIB. I, 9, 55.)

ÉPODE IV (715-716).

Les manuscrits portent les uns le nom de Sext. Ménas, les autres le nom de Védus Rufus. Nous croyons avec Orelli que le dernier vers ne peut s'appliquer au premier qui commandait la flotte de S. Pompée.

11 — Cicéron (*De Legibus* III, 3) définit ainsi la fonction des *Triumviri capitales* : *Vincta sontium servanto, capitata vindicanto.* Le héraut lisait la sentence durant l'exécution. On connaît le mot : « Le vendeur de fumée est puni par la fumée. »

15 — La loi *Roscia*, rappelée *Ép.* I, 1, 62, fixait à 400,000 sesterces le cens des chevaliers. On présume qu'Horace a voulu dire que, dans l'esprit de la loi, Védus, malgré sa richesse, aurait dû être exclu comme indigne. Toutefois on a proposé *contento*, qui ferait un amer sarcasme contre le législateur. Les quatorze premiers gradins du Cirque étaient réservés aux sénateurs et aux chevaliers. V. JUVÉNAL (III, 153.)

19 — Allusion à S. Pompée. V. *Épod.* VIII, 9.

ÉPODE V (720?)

Cette pièce exigerait un long commentaire que le dé-

faut d'espace nous interdit. Comp. la dernière Épode et la Satire 8, I; Théocrite, *Idylle* II; Virg. *Égl.* VIII, et *Én.* IV, 504; Prop. III, 6, 27; Tib. I, 2, 43; *Métam.* VIII, 137; Sén. *Méd.* IV; *Phars.* VI, 451; Apulée, *Métam.* 53 et sq., etc.

69 — Les uns pensent qu'il faut traduire : *Malgré mes charmes, il me délaisse pour les autres courtisanes qu'il aime toutes excepté moi.* Les autres traduisent : *Grâce à mes charmes, il a oublié mes rivales, et pourtant je n'y gagne rien.* Nous avons adopté le dernier sens.

87 — Orelli traduit : « *Les lois divines, qui distinguent le juste et l'injuste, ne peuvent vous émouvoir, sorcières que vous êtes.* » Nous pensons 1.^o que le pluriel *non valent* ne peut avoir pour sujet *magnum fas nefasque*; 2.^o que l'accusatif *humanam vicem* ne peut être absolu; 3.^o que *venena* ne peut signifier *vos veneficas*; 4.^o que cette traduction rompt l'ordre des idées. *Atia alii.* Nous croyons que *magnum, etc.* est une apposition de *venena* sujet, et *vicem* le complément de *convertere*; et que la phrase signifie : « *Les maléfices, les plus abominables sacrilèges ne sauraient changer les lois qui régissent l'humanité; et ces lois veulent que les malédictions des mourants et de leurs manes soient inexpiables.* » V. Od. I, 28, 30 et sq. et la note.

Nous empruntons au *Macbeth* de Shakespeare (*Trad. de M. Ém. Deschamps*), les passages suivants (IV, I) :

Tournons autour de la chaudière,
Et jetons-y tous nos poisons —
Crapaud, qui, durant trois saisons
Endormi sous la froide pierre,

T'es gonflé d'un venin mordant ,
Bête immonde , va la première
Cuire dans le chaudron ardent. . . .
Que ce tronçon d'un serpent des marais
Avec le jus du crapaud cuise et roule ,
Ajoutons-y d'abord un œil de poule ,
Le fiel d'un bouc , trois dents de louve , après ,
Puis le duvet de la souris volante ,
Un dard d'aspic , une aile de hibou ,
Un pied de porc , la cervelle d'un fou ,
Et le polype , à moitié bête et plante.
Faisons bouillir le coulis infernal ;
Formons un charme invincible et fatal. . . .
Les écailles d'un dragon vert ,
Une langue de chien , une taupe endormie ,
Un vieux œuf , des morceaux de sorcière en momie ,
L'estomac d'un requin ouvert ,
Une racine de ciguë
Arrachée , à minuit , par une bise aiguë ;
Une cuisse de vert lézard ,
Onze tranches d'un if abattu sur la dune
Pendant une éclipse de lune ,
Un goitre tombé par hasard ,
Des lèvres de Tartare , un nez de Turc , un foie
De Juif blasphémateur , le doigt tout noir de sang
D'un enfant de fille de joie
Sur la borne écrasé par sa mère en naissant ;
Ajoutons par dessus la peau d'une lamproie
Et les boyaux d'un tigre encor pleins de sa proie ,
Pour rendre le mélange et solide et puissant. . . .
Versons dans la masse qui tremble
L'écume d'un dogue enragé ;
Puis refroidissons tout ensemble
Dans du sang de singe figé. . . .
Sur les charbons presque amortis ,

Comme une fécondante pluie,
 Répandons le sang d'une truie
 Qui dévora ses neuf petits ;
 Et dans sa flamme rallumée,
 En répétant trois fois le magique alphabet,
 Jetons de la graisse exprimée
 Du corps d'un assassin séché sur le gibet....

Macbeth dit aux sorcières :

Je viens savoir mon sort, tout l'avenir, dussé-je
 Me damner avec vous dans le grand sacrilège.

N'est-ce pas le *magnum fas nefasque* d'Horace ? Du reste on voit que si les modernes le cèdent aux anciens, ce n'est point par la quantité.

ÉPODE VI (715-720 ?)

On ne sait quel est l'ennemi qu'Horace attaque. Est-ce le poète Mévius, comme dans l'Épode IX ? Est-ce l'orateur Cassius Severus comme le dit Acron et comme l'indiquent certains manuscrits ? Cette dernière hypothèse est peu probable. Mort exilé en 786, Cassius Severus ne devait être qu'un enfant ou un adolescent quand ces iambes furent composés. On remarquera que l'image du début n'est pas fidèlement suivie et se dément au 12.^e vers. V. une imitation de Lebrun II, 19.

ÉPODE VII.

Les uns placent cette pièce en 713, année de la guerre de Pérouse ; les autres en 722, époque de la rupture entre Antoine et Octave. Comp. avec les Odes 2, I ; 14, I ; 35, I ; 4, II, etc.

On trouve un mouvement semblable à celui du début

dans Tacite (*Hist.* I, 40.) et dans la *Jeanne d'Arc* de Cas. Delavigne. Lebrun, IV, 16 :

Glaive affreux ! que fais-tu dans nos mains sanguinaires ?
Poursuis-tu des forêts les monstres dévorants ?
Non, l'homme égorge l'homme, assassins mercenaires
Vendus aux conquérants.

- 11 — *Sed jam serpentum major concordia : parcit
Cognatis maculis similis fera. Quando leoni
Fortior eripuit vitam leo? Quo nemore unquam
Exspiravit aper majoris dentibus apri?
Indica tigris agit rabida cum tigride pacem
Perpetuam, sævis inter se convenit ursis.*

(Juv. XV.)

Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrousser les loups courir les grands chemins ?
Jamais, pour s'agrandir, vit-on dans sa manie
Un tigre en factions partager l'Hyrcanie ?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours ?

(BOILEAU *Sat.* VIII.)

« Les lions ne font point la guerre aux lions ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente. » (*Tétém.*)

16 — *Stupide* est un beau mot que nous aurions tort d'abandonner, et dont P.-L. Courier s'est raillé à tort. (*Lettre à M. Raynouard*). Cinna confondu dit : *Je demeure stupide.*

Cette ode a été traduite par J.-B. Rousseau à l'occasion des guerres civiles des Suisses en 1712.

Où courez-vous, cruels ? Quel démon parricide
Arme vos sacrilèges bras ?

Pour qui destinez-vous l'appareil homicide
De tant d'armes et de soldats ?

Allez-vous réparer la honte encor nouvelle
De vos passages violés ?

Êtes-vous résolus à venger la querelle
De vos ancêtres immolés ?

Non, vous voulez venger votre ennemi lui-même,
Et faire voir aux fiers Germains
Leurs antiques rivaux, dans leur fureur extrême,
Égorgés de leurs propres mains.

Tigres, plus acharnés que le lion sauvage
Qui, malgré sa férocité,
Dans un autre lion respectant son image
Dépouille pour lui sa fierté.

Mais parlez ; répondez. Quels feux illégitimes
Allument en vous ce transport ?
Est-ce un aveugle instinct ? sont-ce vos propres crimes,
Ou la fatale loi du sort ?

Ils demeurent sans voix. Que devient leur audace ?
Je vois leurs visages pâlir ;
Le trouble les saisit ; l'étonnement les glace.
Ah ! vos destins vont s'accomplir.

Vos pères ont péché vous en portez la peine ;
Et Dieu, sur votre nation,
Veut des profanateurs de sa loi souveraine
Expier la rebellion.

ÉPODE VIII. (723.)

Comp. l'ode 37, I, composée en 724.

7 — S. Pompée se disait fils de Neptune, dont il re-

vêtait même le costume dans les batailles navales. Il fut défait en 718. Dion. (XLVIII, 19) nous apprend qu'il avait réuni autour de lui beaucoup d'esclaves fugitifs.

11 — V. Plut. (*Ant.* 60.) Prop. III, 11, 45 :

Fædaque Tarpeio conopea tendere saxo.

• 17 — Sur la défection des Gallo-Grecs de Déjotarus jeune V. Plutarque (*Ant.* 63.)

20 — *Puppæ ciere* traduit *πρύμναν κρούεσθαι*.

27 — On ignorait les desseins d'Antoine; *non suis* signifie *non propitiis*. Sur les Syrtes, V. Od. II, 6, 3, et la Note.

35 — Le Cécube était stomachique. Rien de plus commun chez les anciens que ces excès d'intempérance.

ÉPODE IX (715?).

Mévius, dit un scoliaste, avait fait un méchant poème descriptif sur les triomphes de César C'est lui dont Virgile a dit, *Égl.* III, 90 :

Qui Baviū non odit, amet tua carmina, Mævi.

13 — Virgile, *Én.* I, 39 :

..... *Pallasne exurere classem*
Argivum atque ipsos potuit submergere ponto,
Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei? etc.

17 — Cicéron (*Tusc.* II, 33) : *Ejulatus ne mutieribus quidem concessus.*

23 — *Nigram hiemi pecudem*..... (*Én.* III, 120.)

ÉPODE X (717?).

3 — *Ingenti percussus amore* (*Géorg.* II, 476)
Magno laudum percussus amore. (*Én.* IX, 197.)

4 — Amour, ce tyran de ma vie. (La F. VI, 22.)

6 — *Quid in hospite regia virgo Ureris?* (Mét. VII, 21.)

9 — *Frigidus et silvis Aquilo decussit honorem.*
(G. II, 404.)

11 — *Ne turpis fabula fiam.* (Tib. I, 4, 83.)

15 — *Suspirans imoque trahens a pectore vocem.*
(Én. I, 371.)

21 — V. *Od.* III, 24, 16, et la Note.

24 — V. *Od.* I, 26, 3, et la Note.

25 — *Tanquam hæc sint nostri medicina furoris*
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.
(Égl. X, 60.)

. τὰ δ' ἐς βυθὸν οἶα θαλάσσης

Ἀλεμάτως ἀχάριστα κατέρρειν. (CALLIM. *Cér.* 90.)

31 — V. *Od.* III, 10, 19 : *timinis patiens.*

35 — V. le *Portrait de Gygès*, II, 5, 21, et la Note.

42 — V. *Od.* I, 5, 4 ; II, 11, 23 ; III, 14, 22, etc.

Beaucoup d'éditeurs réunissent en un seul vers le 2.^e et le 3.^e sous le nom d'élégiambe. Nous les avons séparés, parce qu'Horace nous a paru les avoir divisés lui-même en ne faisant point l'élision dans *mollitie*, et en usant de la liberté d'allonger la brève finale dans *furere, latere, consilia*.

ÉPODE XI (715-722?).

1 — Anacréon (*Fragm.* 7) : Μεῖς μὲν δὴ Ποσειδηῶν
ἔστηκεν, νεφέλαι δ' ὕδατι βαρύνονται ἰδ' ἄγριοι χειμῶνες
παταγοῦσιν. *Contraxit* est pittoresque et vrai. Le com-
mentaire de *deducunt* est dans le vers de Virgile :

Jupiter et læto descendet plurimus imbre.

6 — V. *Od.* I, 9, 16 ; Théognis, 977 :

Ταῦτ' ἐσορῶν κραδίην εὖ πείσομαι ὄφρα τ' ἐλαφρά

Γούνατα καὶ κεφαλὴν ἀτρεμέως προφέρω.

9 — V. *Od.* III, 21, 4, et la Note.

16 — Pausanias dit qu'on attribuait à Hésiode :
Παρανέσις ἐπὶ διδασκαλίᾳ τῇ Ἀχιλλέως.

22 — V. *Ch. séc.* 25, et la Note.

27 — Voltaire a fort mal compris *atloquiis* qu'il traduit par *entretiens* : c'est le παραμύθια des Grecs.
V. Varron L. L. 6, 37.

Souvent les deux vers qui suivent l'hexamètre sont réunis sous le nom d'iambélège. Nous les avons séparés pour des raisons analogues aux raisons données pour l'ode X : la prosodie de *vice*, *pectora*, *flumina*.

ÉPODE XII (721?).

7 — On a supposé qu'il s'agit de la collection des iambes qu'on trouve dans les Épodes. Nous croyons plutôt qu'il s'agit de quelque poème inconnu demandé par Mécène et non exécuté par Horace.

8 — *Umbilicus* désigne le bout du rouleau sur lequel les anciens pliaient leurs volumes. C'est un proverbe.

13 — Ce vers rappelle celui de Racine :
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

ÉPODE XIII (714-721).

2 — V. *Od.* I, 12, 48. Racine (*Androm.* IV, 5) :

Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée ;
Va profaner des Dieux la majesté sacrée.

5 — V. *Od.* I, 36, 20, et la Note ; *lentus*, flexible.

13 — *Potior*, un rival préféré ; *parem*, qui réponde à mes vœux ; *constantia*, ma fermeté insensible à tes

attraits ; *certus*, inflexible ; *dolor*, ressentiment de l'outrage ; *renati*, allusion à la métempsycose.

Comp. cette jolie pièce avec l'Ode à Pyrrha (I, 5) et les Notes. Lebrun l'a traduite sans le dire.

Il était nuit ; Diane , au milieu du silence ,
Éclatait sur un char d'étoiles entouré ;

Et les feux rians qu'il nous lance
Se jouaient sur mon lit aux amours consacré.

Morphée à ses pavots avait soumis la terre ;
Delphire m'éveilla dans un si doux moment ;

Et plus souples qu'un jeune lierre ,
Ses bras s'entrelaçaient aux bras de son amant.

« Eh quoi, Mysis ! tu dors ? Cher amant , disait-elle ,
Viens goûter du bonheur l'instant délicieux ;

Embrasse une amante fidèle ;
Je t'aimerai toujours , j'en atteste les Dieux.

Zéphyre cessera d'agiter le feuillage ,
L'Olympe , qui m'éclaire , éteindra ses flambeaux ,

Avant que Delphire volage
Par un indigne amour rompe des nœuds si beaux. »

Le feuillage est encore agité du Zéphyre !
L'Olympe nous éclaire encor des mêmes feux !

Delphire le voit , et Delphire
Prodigue à mon rival ses baisers amoureux !
C'en est fait , de l'ingrate osons briser la chaîne !
Elle a trahi mon cœur , que mon cœur soit vengé !

Payons sa haine de ma haine !
Rompons avec éclat un amour outragé !
Qu'un rival odieux insulte à ma disgrâce ;
Il ne jouira pas long-temps de mes douleurs :
Un même orage le menace ,
Et ses myrtes bientôt seront baignés de pleurs.

Fût-il plus séduisant et plus beau que Nirée ,
Vainement il s'endort sur la foi des amours !

Delphire , en ses bras égarée ,
Peut-être à son réveil le fuira pour toujours.

Qu'alors il gémira d'avoir connu ses charmes ,
Et ses baisers trompeurs , et ses frères serments !

Ses yeux en répandront des larmes ,
Et les miens à leur tour riront de ses tourments.

ÉPODE XIV. (713-714.)

Cette pièce qui ne se compose guère que de trois lieux communs (1-10 ; 25-35 ; 41-66) est l'une des plus faibles d'Horace. Elle a dû être composée à l'époque de la guerre de Pérouse. Plutarque dit que Sertorius avait eu le désir de se retirer dans les Iles Fortunées.

6 — V. Salluste (*Cat.* 41) Les Allobroges furent vaincus et écrasés par C. Pomptinius.

7 — *Germanis truces et cœrulei oculi* (TAC. *G.* 4)

28 — Comp. Virgile (*Égl.* I, 60) ; Prop. II, 15. 31 :

*Terra prius falso partu deludet arantes ,
Et citius nigros sol agitabit equos ,
Fluminaque ad caput incipient revocare liquores ,
Aridus et sicco gurgite piscis erit , etc.*

42 — N'est-ce pas toujours et partout pour l'homme un besoin de se consoler par la fiction de la tristesse de la réalité ? Comp. le tableau de l'âge d'or dans les *Métamorphoses* d'Ovide, la 4.^e *Églogue* de Virgile, et la description de la Bétique dans le *Télémaque*.

47 — « On entendait le bruit d'un ruisseau qui, se précipitant du haut d'un rocher, s'enfuyait au travers de la prairie. » (*Télém.*)

52 — Nous ne pouvons admettre l'explication d'Orelli qui veut que *intumescit* signifie les *mouvements onduleux* des serpents dans la plaine.

61 — Plusieurs éditeurs placent ce vers et le suivant, soit après le 52.^e, soit après le 56.^e. Malheureusement ce n'est qu'une conjecture.

64 — Horace ne nomme que trois âges; Virgile (*G.* I, 125) n'en compte que deux. V. dans Hés. (*OE.* et *J.* 167) la description du séjour des héros.

Comp. la fin de l'ode de Lebrun. (IV, 16.)

ÉPODE XV. (715-722)

Cette palinodie est une nouvelle satire contre Canidie. V. la 5.^e Épode, et les Notes.

4 — V. Épode V, 45; *Sat.* I, 8, 35, etc. « Semblable à ces paroles enchantées qui arrêtent au milieu de l'Olympe la lune et les étoiles. » (*Télém.*)

7 — *Turbo* désigne le *rhombe* ou *fuseau* magique. Voici la note de Doering : *Ut citissime agitatus per ticia attracta et advoluta incantatos vinciebat, ita retro actus per ticia remissa et revoluta solvebat.* V. Théocr. II, 30.

11 — *Unxere* est plus poétique que *tuxere* qui du reste aurait le même sens au fond. V. *Iliad.* XXIV.

31 — Comp. Épode III, 17 : *Nee munus* etc.

Et des feux du Centaure

Hercule consumé

Languissait moins encore

Que mon cœur enflammé. (Rouss. *Cant.* 17.)

33 — *Virens* pris au propre est fort juste. *Officina* apposition énergique, mais presque intraduisible.

42 — Stésichore dans son poème sur la prise de Troie n'avait point ménagé Hélène. Plus tard il en fit le Panégyrique et dit dans sa Palinodie : οὐκ ἔστ' ἔτυμος λόγος οὗτος· οὐ γὰρ ἔβας νηυσὶν ἐν εἰσιέλμοις, οὐδ' ἴκεο Πέρ-
γαμα Τροίας. Euripide suppose aussi qu'Hélène n'était point allée à Troie. V. la pièce de ce nom.

48 — On ne brûlait les morts qu'après trois jours, et on attendait encore trois jours pour ensevelir leurs cendres.

50 — V. *Épode* V, 5. On a proposé *partumeius* d'après un manuscrit. Orelli appelle cette leçon *insulsa*. Cela est bien sévère : on connaît le mot de l'*Émile*.

53 — Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune ?

(RACINE. *Andromaque* III, 2.)

58 — Sur l'Esquilin V. la *Sat. Olim truncus*, etc.

65 — Rien de plus connu que tous ces supplices.

76 — V. *Sat.* I, 8, 30 ; Théocr. II, 28 ; Virg. *Égl.* VIII, 80. Ovide, *Héroïdes* VI, 91 :

*Devovet absentes simulacraque lanea figit,
Et miserum tenues in jecur urget acus.*

CHANT SÉCULAIRE. (737)

Il règne quelque incertitude sur l'origine et sur l'objet de l'institution des jeux séculaires. On pense cependant qu'ils furent institués à l'occasion de quelque calamité publique. Avant Auguste ils avaient été célébrés quatre fois (298, 408, 518, 628). Depuis lui Claude les célébra

en l'an 800 ; Domitien en 841, sous la direction de Tacite selon Censorinus (*De die natali* chap. 17) ; Septime Sévère en 957 ; Philippe pour la dernière fois en l'an 1000. Les vers sibyllins dont parle Horace ont été conservés par Zosime. V. les *Class. de Lemaire* CXI, 559. L'exemplaire authentique des Oracles sibyllins recueillis par Auguste fut placé dans un coffre d'or, sous la base de la statue d'Apollon, et confié à la garde de quinze pontifes ou *Quindecemvirs*. Le poème d'Horace dut être chanté le troisième jour des jeux. V. pour plus de détails *Hist. de la vie et des poésies d'Horace* par M. Walckenaer II, p. 253 et sq.

Voltaire dit que le poème d'Horace est *un des plus beaux morceaux de l'antiquité*. Nous n'avons garde de contredire un tel juge. Cependant beaucoup de critiques pensent que ce poème officiel n'est pas le chef-d'œuvre de son auteur ; et en effet les strophes 9, 12 et plusieurs autres ne sont pas très remarquables, soit en elles-mêmes, soit quand on les compare aux grandes œuvres du lyrique latin.

6 — Le Chœur était composé de 27 jeunes enfants et d'autant de jeunes filles nés de parents mariés par *confarréation*.

10 — Astre toujours le même, astre toujours nouveau.

(RACINE fils, *Relig.* I.)

Père des saisons et des jours,
Fais naître en ces climats un siècle mémorable :
Puisse à ses ennemis ce peuple redoutable
Être à jamais heureux et triompher toujours !
Nous avons à nos lois asservi la victoire ;
Aussi loin que tes feux nous portons notre gloire :

Fais dans tout l'univers craindre notre pouvoir.

Toi qui vois tout ce qui respire ,

Soleil , puisses-tu ne rien voir

De si puissant que cet empire ! (DANCHET, *Hésione*.)

20 — La loi Julia *De maritandis ordinibus*, pour la réforme des mœurs, fut proposée en 737 par Auguste, mais elle souleva une violente opposition, et ne passa qu'en 762 sous le nom de Papia Poppæa. C'est le cas de dire : *Quid leges sine moribus?*

35 — *Concordes stabili fatorum numine Parcæ.*

(Égl. IV, 47.)

Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits

Que sa parole est stable et ne trompe jamais. (*Ath.* I. 1.)

49 — *Quæ postulat vos venerando.* Cécina dans Cicéron (*Lettres fam.* VI, 5) : *multa deos venerati sunt contra ejus salutem.*

51 — *Parcere subjectis et debellare superbos.* (Én. VI, 553.)

67 — *Lustrum* marque ici un cycle de 110 ans.

INDEX

MYTHOLOGIQUE, HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

N. B. Nous avons dû retrancher de cet Index, très sommaire, les noms qui nous ont paru ne pouvoir embarrasser aucun lecteur.

ACHÉMENÈS, fils d'Égée, héros mythologique, premier roi de Perse.

ACHÉRONTIA, *Acerenza*, ville d'Apulie, non loin de Vénuse, « bâtie comme un nid sur un rocher. » (*Télém.*)

ACRISIUS, fils d'Abas, roi d'Argos, père de Danaé, pétrifié par la tête de Méduse que lui présenta Persée son petit-fils.

ACROCÉRAUNIENS, *Monts de la Chimère*, promont. de la Chao-nie au N. de l'Épire.

ADRIA, ville de Vénétie, à l'embouchure du Tartarus, a donné son nom à la mer Adriatique.

ÆOLIDES. V. Sisyphe.

AGYGEUS, du grec *ἀγῶν* rue, surnom d'Apollon.

ALBA, *Albano*, dont les environs produisaient un vin renommé. *Albani veteris pretiosa senectus.* (Juv. *Sat.* XIII)

ALBUNEA, *Aqua solforata d'Altieri*, Fontaine et Nymphé ou Sibylle aux environs de Tibur. (*Én.* VII, [82](#))

ALCÉE, né à Mitylène vers la fin du VII.^e siècle, s'unit à Pittacus contre le tyran Mélancthus, conspira contre Pittacus, fut banni, revint avec les exilés, fut défait et tomba entre les mains de son rival qui lui pardonna,

ALGIDE, ville et montagne du Latium, près de Tusculum, où Diane était adorée. (*Chant séc.* [69.](#))

ALLOBROGES, tribu gauloise entre le Rhône, l'Isère et le Léman.

Leurs ambassadeurs entrèrent dans la conjuration de Catilina et la dénoncèrent. (SALL. *Cat.* 41) Les Allobroges révoltés furent réduits par C. Pomptinius. (CIC. *De Prov. cons.* 13.)

ALPHÉE, fleuve d'Élide, qui arrosait la plaine de Pise et d'Olympie.

ALYATTE II, roi de Lydie, père de Crésus, régna de 610 à 559.

ANDROMÈDE, fille de Céphée roi d'Éthiopie, et de Cassiopée, fut exposée à la fureur d'un monstre marin et délivrée par Persée qui l'épousa. V. Ovide et Manilius.

ANIO, *Teverone*, rivière du Latium, qui se jette dans le Tibre un peu au dessus de Rome, et dont les poètes ont souvent célébré la belle cascade.

ANTÉE, la même que Sthénobée, fille d'Iobate, roi de Lycie, et femme de Prétus. V. Bellérophon.

ANTILOQUE, fils de Nestor, périt tout jeune au siège de Troie.

ANTIUM, *Anzio* et *Nettano*, ville maritime du Latium, cap. des Volsques. célèbre par les temples d'Esculape et de la Fortune. L'Apollon du Belvédère a été découvert dans ses ruines.

ANTONIUS (Julus) second fils du Triumvirs et de Fulvie, né vers 710, perdit sa mère à quatre ans, et fut élevé par Octavie, sœur aînée et germaine d'Octave. Auguste lui fit épouser Marcella sa nièce, fille d'Octavie, dont il obligea Agrippa à se séparer pour épouser sa fille Julie. J. Antoine cultiva les lettres avec succès. Les scolastes nous apprennent qu'à l'imitation des Cycliques, auteurs des *Νοστοί* (Retours) il avait composé une Diomédie, c'est-à-dire un poème sur l'établissement de Diomède à Arpi ou Aŕgyrippa en Apulie.

APPIENNE (*voie*) conduisait de Rome à Brindes. V. *Sat.* V.

ARCHILOQUE, poète satirique et lyrique, né à Paros vers l'an 700. Il inventa le vers iambique. On prétend que, Lycambe lui ayant refusé sa fille Néobulé qu'il lui avait promise, Archiloque déchira le père et la fille dans ses satires et les réduisit à se pendre de désespoir.

ARCHYTAS, philosophe pythagoricien, né à Tarente vers 440, mort vers 360, dans un naufrage suivant Horace. Il fut élu six fois chef de sa patrie, et remporta plusieurs victoires sur les ennemis de Tarente. Platon le connut dans son voyage en Italie et correspondit avec lui. Il ne reste de lui que quelques fragments authentiques.

ARCTURE, principale étoile du Bouvier, dont le coucher héliacque correspondait au 29 octobre.

ARIANE, fille de Minos et sœur de Phèdre, aida Thésée à vaincre le Minotaure. Abandonnée par lui dans l'île de Naxos, elle fut épousée par Bacchus. V. Catulle LXIV et Horace II, 19.

ARISTUS (Fuscus), littérateur et philosophe distingué à qui Horace, outre l'ode *Integer vitæ*, a adressé l'Épître 10, 1. Il en parle encore *Sat. 1, 9, 61*.

ASSARACUS, roi de Troie, fils de Tros.

ATLAS, roi de Mauritanie, fils de Japet et de Clymène, père de Maïa et des Hyades, fut changé en montagne, soit pour avoir soutenu les Titans, soit pour avoir refusé l'hospitalité à Persée.

ATTALE III, Philométor, roi de Pergame, légua son royaume au peuple romain, an de Rome 621. Ses richesses étaient passées en proverbe.

AUFIDE, *Ofanto*, rivière d'Apulie, près de Vénuse.

AULON, montagne de Calabre près de Tarente, suivant un scoliaste. Peut-être n'est-ce qu'un coteau célèbre par ses vignobles.

AVERNE, lac de Campanie, à 4 lieues de Naples : une des entrées des enfers. V. le 6. livre de l'*Énéide*. C'est le cratère d'un ancien volcan.

BACTRA, *Balk*, capitale de la Bactriane, *Tokaristan*.

BAIA ou **BAIES**, dans le golfe de ce nom formé par le Pausilippe et le cap Misène, célèbre par la douceur de son climat et par ses eaux thermales. Le golfe était bordé de magnifiques maisons de plaisance.

BANDUSIE, fontaine à 6,000 pas de Vénuse.

BANTIA, *Banzi*, près de Vénuse.

BASSARÉE, nom de Bacchus du grec βάσσαρα renard : les Bacchantes se couvraient de peaux de renards.

BASSUS, peut-être un fils de Q. Cæcilius Bassus, l'un des chefs du parti de Pompée.

BATHYLLE, jeune grec plusieurs fois chanté par Anacréon.

BELIDES, *Danaïdes*, petites-filles de Bélus.

BELLÉROPHON, fils de Neptune et de Glaucus, roi d'Épire, ayant tué involontairement son frère, se réfugia à la cour de Prétus, roi d'Argos. Antée, femme de celui-ci, pour venger son amour rebuté, l'accusa d'avoir voulu la séduire. Prétus, n'osant tuer son hôte, l'envoya à Iobate, roi de Lycie, avec une lettre dans laquelle il priait ce roi de le venger. Iobate l'envoya combattre la Chimère ; mais Bellérophon, vainqueur du monstre, épousa la fille du roi. Suivant les uns, il voulut monter au ciel sur Pégase qui le renversa ; selon d'autres, ce fut Jupiter qui le foudroya.

BÉRÉCYNTHE, mont. de Phrygie consacrée à Cybèle.

BITHYNIE, province de l'Asie-Mineure, à l'E. du Bosphore de Thrace et de la Propontide, dont les ports étaient l'entrepôt du commerce du Pont-Euxin.

BREUNES, nation germanique, au N. des Alpes, dont la position n'est pas exactement déterminée.

BUPALE, célèbre sculpteur athénien, vers la 60.^e Olympiade. Ayant livré aux sarcasmes du public l'extrême laideur du poète Hipponax, celui-ci s'en vengea par des satires sanglantes. On a prétendu sans fondement que Bupale se tua de dépit.

BYRSA, nom de Carthage, de βύρσα, cuir de bœuf.

CALABRE, partie la plus méridionale du Brutium.

CALÈS, *Calvi*, selon M. Walckenaër, célèbre vignoble de Campanie.

CANICULE. V. Sirins.

CANIDIE, riche patricienne du nom de *Gratidie* suivant des scolastes, contre laquelle Horace, pour se venger d'une

trahison, disent-ils, a composé plusieurs Épodes et une Satire. Suivant eux, le nom même de *Canidie* serait un jeu de mots injurieux. Tout cela est très incertain.

CANTABRES, peuples d'Espagne voisins des Asturies, réduits en 734 après de nombreuses révoltes.

CAPOUE, long-temps rivale de Rome, embrassa le parti d'Annibal et soutint contre les Romains un long siège que celui-ci ne put leur faire lever même en marchant contre Rome.

CAPRICORNE, constellation zodiacale, où le soleil entrait vers le solstice d'hiver.

CARPATOS, *Scarpanto*, île au S.-O. de Rhodes, donnait son nom à la partie de la mer Égée comprise entre Rhodes et la Crète.

CASTALIE, fontaine de Béotie, consacrée aux Muses.

CATILUS, fils d'Amphiaräus, un des fondateurs de Tibur.

CÉCUBE, vignoble renommé du Latium, non loin de la voie Appienne, entre Terracine et la lagune de Fundi. V. M. Walckenaër.

CENSORINUS (C. MARCIUS), fils de L. Marcius Censorinus, consul en 714, fut lui-même consul en 746, et mourut en Orient l'an de R. 754. Velleius (II, [102](#)) l'appelle *virum demerendis hominibus genitum*.

CENTAURES, fils d'Ixion et de la Nue, substituée par Jupiter à Junon. C'était une tribu de Thessalie, habile à monter à cheval. Invités aux noces de Pirithoüs, roi des Lapithes, avec Hippodamie, ils voulurent enlever les femmes de leurs hôtes qui firent d'eux un grand carnage. V. *Odyssée* XXI, [295](#), et Ovide, *Métam.* XII, [169](#).

CÉOS, une des Cyclades, la plus voisine de l'Attique, patrie de Simonide.

CÉPHÉE, père de d'Andromède, changé en une constellation boréale qui se levait vers le [9](#) juillet.

CÉRAUNIENS, de *κέρωνος*, foudre. V. Acrocérauniens.

CHARYBDE, femme changée en gouffre dans le détroit de Messine, vis-à-vis de Scylla, pour avoir dérobé les bœufs d'Hercule.

CHÈVRE, principale étoile de *Persée*, autrefois du *Cocher*, dont le lever correspondait au 28 septembre et le coucher au 1.^{er} janvier. Près de la Chèvre sont trois étoiles qu'on nomme les *Boucs* ou *Chevreaux*.

CHIMÈRE, volcan de Lycie, que la fable représente comme un monstre ayant une tête de lion, un ventre de chèvre, une queue de dragon et vomissant des flammes. La Chimère était fille de Typhon et d'Échidna. Bellérophon la tua.

CHIOS, *Scio*, île au N. de la mer Égée, puissante par sa marine au temps de la guerre du Péloponnèse, et dont les vins étaient renommés.

CHIRON, centaure renommé pour sa science et sa sagesse, à qui fut confiée l'éducation d'Achille.

CHRÈMÈS, sorte d'Harpagon dans une comédie de Ménandre.

CIRCÉ, fille du Soleil et de Persa, s'éprit d'Ulysse dont elle changea les compagnons en pourceaux et dont elle eut Télégonus. Elle s'établit ensuite sur un promontoire du Latium qui prit son nom.

CLAUDIA, nom d'une famille romaine à laquelle appartenait le vainqueur d'Asdrubal, ainsi que Drusus et Tibère.

CNIDE ou **GNIDE**, ville de Carie qui possédait la célèbre Vénus de Praxitèle.

CNOSSE ou **GNOSSE**, la principale des cent villes de la Crète.

COLCHIDE, contrée de l'Asie, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, arrosée par le Phase et patrie de Médée.

CONCANIENS, tribu presque sauvage de la Scythie.

CORVINUS. V. **MESSALA**,

Cos, une des Sporades, célèbre par sa pourpre.

COTISON, roi des Daces, vaincu par Lentulus en 734.

COTYTTO, déesse de l'Impudicité, qui avait des temples à Athènes, à Corinthe et en Thrace.

CRAGUS, montagne de Lycie, séjour favori de Diane.

CRÉON, roi de Corinthe, père de Créuse, seconde femme de Jason, que Médée fit périr en lui envoyant des tissus qui la consumèrent avec son palais.

Éd. comp.

CYCLADES, groupe d'îles autour de Délos, dans la partie méridionale de la mer Égée.

CYCLOPES, fils du Ciel et de la Terre, forgent dans les antres de l'Etna, sous les ordres de Vulcain, les foudres de Jupiter. On ne doit les confondre ni avec les Cyclopes Troglodytes tels que Polyphème, ni avec les Cyclopes de Thrace qui donnèrent leur nom aux constructions cyclopéennes de l'Argolide.

CYDONIE, ville importante de la Crète au N.-E.

CYLLÈNE, mont d'Arcadie où Maia enfanta Mercure.

CYNTHÉ, mont de Délos, où Latone enfanta Diane et Apollon.

CYPRE ou CHYPRE, grande île voisine de la Cilicie, où Vénus était surtout adorée, d'où le nom de *Cypris*. V. *Téléph.*

CYTHÈRE, île au S. de la Laconie, où Vénus aborda quand elle naquit de l'écume de la mer, d'où le nom de *Cythérée*.

DÉDALE, architecte et statuaire, banni d'Athènes, se réfugia en Crète, bâtit le labyrinthe, y fut enfermé par Minos et s'en échappa au moyen d'ailes de cire. V. les *Métam.* d'Ovide et l'*Énéide*, VI.

DALMATIE, part. méridionale de l'Illyrie.

DANAÉ, fille d'Acrisius, fut enfermée par son père dans une tour d'airain où Jupiter pénétra sous la forme d'une pluie d'or.

DARDANUS, fils de Jupiter et d'Électre, chassé d'Étrurie après le meurtre de son frère Iasius qui lui disputait le trône, aborda en Phrygie, épousa la fille de Teucer et fonda Troie.

DAUNIE, part. sept. de l'Apulie ainsi appelée de

DAUNUS, fils de Danaé et de Pilumnus, aïeul de Turnus.

DÉIPHOBÉ, fils de Priam, épousa Hélène après la mort de Paris, et fut livré par elle à Ménélas qui le massacra. V. *Énéide*, VI.

DELLIUS, appelé par Messala *desultor bellorum civilium*, embrassa tour à tour le parti de Dolabella, de Cassius, d'Antoine et d'Octave. Suivant Sénèque le père, il fut rival d'Antoine auprès de Cléopâtre.

DÉLOS, autrefois Ortygie, une des Cyclades, où Latone donna le jour à Diane et à Apollon.

DELPHES, *Castrî*, en ruines, à mi-côte du Parnasse, célèbre par le temple et l'oracle d'Apollon.

DINDYME, mont. de Phrygie, consacrée à Cybèle, d'où le nom de *Dindymène* donné à cette Déesse.

DIONÉ, fille de Thétis et de l'Océan, mère de Vénus, parfois Vénus elle-même.

DIOSCURES, V. Gémeaux.

DIRCÉ, fontaine voisine de Thèbes, d'où le nom de Dircéen donné à Pindare. Suivant la fable, Dircé femme de Lycus fut attachée à un taureau indompté par les fils d'Antiope réputée par ce prince, et changée par les Dieux en fontaine.

DRUSUS (Cl. Nero), fils de Livie, frère puîné de Tibère, vainquit les Rhètes et les Vindéliciens en 739. Consul en 745, il mourut dans une expédition contre les Germains, regretté de tout le peuple romain. V. les *Ann.* de Tacite [I, 33.](#)

ÉACIDE, fils d'Éaque, nom donné à Pélée, à Achille et à Pyrrhus.

ÉCHION, mari d'Agavé, père de Penthée, l'un des guerriers nés des dents du serpent tué par Cadmus, aida celui-ci à bâtir Thèbes.

ÉDONIENS, tribu de Thraces, fort adonnés à l'ivrognerie.

ÉLIS, cap. de l'Élide, dont les citoyens présidaient aux jeux Olympiques,

ÉMONIE, nom de la Thessalie avant l'invasion des Thesprotes-Thessaliens.

ENNIUS Q., né à Rudies en Calabre l'an de R. [515.](#) mort en 584, ami du premier Scipion dont il chanta les victoires. Il ne reste que quelques fragments de ses poésies.

ÉPHÈSE, v. d'Ionie, à l'embouchure du Cayster, célèbre par son temple de Diane brûlé par Érostrate.

ÉRIGONE, fille d'Icarius, séduite par Bacchus changé en grappe de raisin, et devenue la constellation de la Vierge.

ÉRYMANTHE, mont. d'Arcadie au N.-O.

ÉRIPHILE, femme du devin Amphiaraus, séduite par un collier d'or dont Adraste lui fit présent, trahit son époux qui se cachait pour ne point aller à la guerre de Thèbes où il savait qu'il périrait. Elle fut tuée par son fils Alcméon.

ÉRYX, mont. à l'O. de la Sicile, où Vénus avait un temple bâti par Énée, suivant Virgile (*Én.* V.) d'où le nom d'*Érycine* donné à cette Déesse.

ESQUILIN, mont de Rome, où Mécène fit bâtir un superbe palais. C'était auparavant un lieu de sépulture pour les condamnés et les esclaves.

EUROPE, fille d'Agénor roi de Sidon, séduite par Jupiter métamorphosé en taureau, et emmenée par lui en Crète.

FALERNE, dans le pays des Aurunces en Campanie, près de Sinuessa ou *Gli-Bagnoli*, célèbre par ses vignobles.

FLAMINES, prêtres romains institués par Romulus ou par Numa.

FORENCE ou FÉRENCE, *Forenzo*, petite ville voisine de Vénuse.

FORMIES, *Mola di Gaëta*, fondée par Lamus, dans le pays des Volsques, célèbre par ses vignobles.

FUSCUS. V. Aristius.

GALBA (Sulpicius), contemporain d'Horace. Les magasins d'huile et de vin qu'il avait établis existaient encore au temps des scolastes Acron et Porphyrius.

GALÈSE, fleuve voisin de Tarente.

GANYMÈDE, fils de Tros, enlevé par un aigle, devint l'échanson de Jupiter et plus tard la constellation du Verseau.

GARGAN, montagne d'Apulie, voisine de la mer.

GÉLONS, nation scythique, au nord du Danube.

GÉMEAUX, Castor et Pollux, changés en la constellation zodiacale de ce nom.

GÉNAUNES, tribu de la Rhétie, qui occupait le *Val de Non*.

GÉRYON, roi d'Érythie ou des Baléares, fils de Chrysaor et de Callirhoé, tué par Hercule qui emmena ses bœufs.

GÈTES, peuple nomade de la Dacie.

GÉTULIE, partie de la Libye intérieure, au S. de la Numidie et de la Mauritanie, fort peu connue des anciens. Elle s'étendait jusqu'au Niger.

GRACES, *Χάριτες*, filles de Jupiter et d'Eunomie selon les uns; de Vénus et de Bacchus, selon les autres. On les représentait tantôt nues, tantôt vêtues de robes sans ceinture, les mains et les bras entrelacés, dansant autour de Vénus.

GROSPHUS (Pompeius) Grec sicilien, client de Cn. Pompée et chevalier romain, quitta le parti de son fils Sextus après la paix de Misène, s'attacha à Octave et reçut de lui ou d'Agrippa de grands domaines en Sicile. Horace (*Epp.* [I, 12, 22](#)), le représente comme un homme incapable de rien dire que de vrai, de rien demander que d'honnête.

HÉBRE, *Maritza*, riv. de Thrace, sort du Rhodope et se jette dans la mer Égée.

HÉLICON, *Zagora Vouni*, mont. de la Phocide et de la Béotie, consacrée aux Muses, d'où sortent les fontaines d'Aganippe et d'Hippocrène, et le petit ruisseau du Permesse.

HESPÉRIE, du grec Ἑσπερος, nom donné par les Grecs à l'Italie et plus tard à l'Espagne.

HIPPOLYTE, fils de Thésée et d'Antiope, accusé par Phèdre d'un amour incestueux, périt victime de la crédulité de son père. Quelques-uns prétendent qu'Esculape le ressuscita à la prière de Diane.

HIPPOLYTE, femme d'Acaste, roi d'Iolcos, éprise de Pélée et rebutée par lui, l'accusa d'avoir voulu la séduire. Acaste le condamnait dans les solitudes du Pélion, et le laissa endormi parmi les Centaures. Les Dieux lui envoyèrent Vulcain qui lui remit une épée avec laquelle il tua ses agresseurs. Revenu en Thessalie, il s'empara d'Iolcos et tua Acaste.

HIPPONAX. V. Bupalé.

HYADES, du grec ὕειν *pleuvoir*, filles d'Atlas. Affligées de la mort de leur frère Hyas, tué à la chasse, elles moururent de chagrin et furent changées en sept étoiles qui forment le front du Taureau. Toutefois M. Francœur n'en nomme que cinq. Ovide, *Fastes*, V, [165](#) :

*Ora micant Tauri septem radiantia flammis
Navita quas Hyadas græcus ab imbre vocat.*

HYDASPE, *Djelem*, riv. de l'Inde, qui se jette dans l'Acésine. C'est sûr les bords de l'Hydaspe qu'Alexandre battit Porus. C'est sur l'Hydaspe qu'il s'embarqua avec [200](#) vaisseaux
43.

pour descendre jusqu'à l'Indus et de là jusqu'à l'Océan. V. Arrien.

HYLÉE, Centaure tué par Thésée, par Hercule ou par Atalante à l'honneur de laquelle il voulait attenter.

HYMETTE, *Trelo Voulo*, montagne de l'Attique, célèbre par son miel et ses marbres.

HYPERBORÉES (Champs), pays fabuleux au-delà des monts Rhipées. On croyait que les Hyperboréens, doués de toutes les vertus, exempts de trouble et de travail, vivaient heureux à l'abri du souffle de Borée, sous un climat d'une douceur inaltérable.

IAPYGIE, nom de l'Apulie, d'où le nom d'Iapyx donné au vent qui conduisait de Brindes en Épire.

IBÉRIE, *Géorgie*, etc., au S. du Caucase et à l'E. de la Colchide.

IBÉRIE, nom donné à la partie de l'Espagne arrosée par l'Èbre et plus tard à l'Espagne entière.

ICARIENNE (mer), entre Samos, Pathmos et Icaria, tirait son nom d'Icare qui s'y était noyé.

ICCIUS, fils de M. Iccius gouverneur de Sicile en 710, y fut lui-même procureur des biens d'Agrippa. *Epp.* [1](#), [12](#), [1](#).

IDA, *Kas-Dagh*, mont. de la Troade où Paris fut exposé et d'où l'aigle de Jupiter enleva Ganymède.

IDALIE, ville de Chypre, au N. de Citium, dans un site délicieux, consacrée à Vénus, qui n'existait déjà plus au temps de Pline.

ILIE, la même que Rhéa Sylvia, fille de Numitor, mère de Romulus et de Rémus, devenue l'épouse du Tibre.

ILES FORTUNÉES, probablement les Canaries, fort peu connues des anciens, et où les poètes plaçaient parfois le séjour des héros.

ILLYRIE. Les Romains comprenaient sous ce nom les pays situés entre l'Inn, le Danube, le nord de la Grèce et l'Adriatique qu'on appelait souvent mer d'Illyrie.

ILYTHYE, du grec *ἰλυθυΐα*, nom de Diane présidant aux naissances.

INACHUS, Phénicien, fondateur du royaume d'Argos.

IOLCOS, ville d'Émonie, au fond du golfe Pagasétique, d'où partirent les Argonautes. C'était la capitale d'un petit royaume que se disputèrent Pélidas et Éson, père de Jason.

IONIE, prov. de l'Asie-Mineure, entre le Méandre et l'Hermus.

IONIE (mer d'), entre la Grèce et l'Italie,

ITYS, fils de Térée roi de Thrace, et de Progné fille de Pandion, que sa mère égorga et servit à son époux dans un festin pour venger sa sœur Phllomèle qu'il avait déshonorée. Il fut changé en faisan, Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol et Térée en huppe. Toutefois Virgile (*Égl.* VI) suppose que ce fut Philomèle qui tua Itys, et fut métamorphosée en hirondelle.

IXION, roi des Lapithes, reçu à la cour de Jupiter après le meurtre de Déionée, son beau-père, voulut séduire Junon, à qui Jupiter substitua une Nue. (V. Centaures.) On connaît son supplice.

JANUS, le plus ancien roi du Latium, dont il civilisa les peuples barbares, et où Saturne, recueilli par lui, fit régner l'âge d'or. Romulus lui éleva un temple dont les portes n'étaient fermées qu'en temps de paix. Avant Auguste, ce temple ne fut fermé que sous Numa et après la première guerre punique.

JAPET, fils d'Uranus, frère de Saturne, père d'Atlas, de Prométhée et d'Épiméthée, régna en Thessalie.

JASON, chef des Argonautes, conquiert la Toison d'Or après avoir tué, grâce aux charmes magiques de Médée, les monstres qui la gardaient. De retour en Grèce, il abandonna Médée qui s'en vengea cruellement. V. Créon, Iolcos et Médée.

JEUX, divinités qui font partie du cortège de Vénus.

JUBA, fils d'Hiempsal et roi de Numidie, secourut Caton enfermé dans Utique, fut battu à Thapsus et se tua 46 ans avant J.-C.

JUGURTHA, meurtrier de ses cousins Adherbal et Hiempsal, usurpa le trône de Numidie. Vaincu par Metellus et Marius et livré à Sylla par Bocchus, son beau-père, roi de Maurita-

nie, il fut mené en triomphe à Rome, et mourut de faim dans un cachot, **106** ans avant J.-C.

LAERTE, roi d'Ithaque, fils d'Arcésius et père d'Ulysse.

LAMIA (L. *Ælius*), d'une noble et ancienne famille, consul en 756, gouverna la Syrie sous Tibère et mourut en 786 (TAC. *Ann.* VI, **27**). Il avait un frère nommé Quintus qui mourut fort jeune, et qu'il pleura amèrement. (HOR. *Epp.* I, **14, 6**). Les Lamia prétendaient descendre de Lamus, roi des Lestrygons et fondateur de Formies.

LANUVIE, *Civita-Indovina*, à **6** lieues de Rome, sur la Voie Appienne.

LAOMÉDON, fils d'Ilus et père de Priam. Aidé par Neptune et par Apollon dans la construction des murailles de Troie, il refusa de leur payer le prix convenu. Les Dieux s'en vengèrent par une peste et par une inondation. Pour les fléchir, il dut exposer sa fille Hésione à un monstre marin. Hercule la délivra; mais payé de la même ingratitude, il s'empara de la ville, et tua Laomédon et ses enfants, à l'exception de Priam qu'il mit sur le trône.

LAPITHES, peuples de Thessalie. V. Centaures.

LARES, Génies domestiques parfois confondus avec les Pénates, fils de Mercure et de la nymphe Lara, préposés à la garde des richesses, et dont les statuettes étaient placées près du foyer.

LARISSE, sur le Pénée, patrie d'Achille, riche encore et florissante aujourd'hui.

LAVINIE, *Patrica*, au S. de Rome, près de Laurente, métropole d'Albe, bâtie par Énée qui lui donna le nom de sa seconde femme.

LÉNÉE, nom de Bacchus, de ληνός pressoir.

LENTULUS, un des principaux complices de Catilina.

LESBOS, île de la mer Égée, patrie d'Alcée et de Sapho.

LESTRYGONS, peuple mythologique dans la Sicile orientale, voisin des Cyclopes, anthropophage comme eux, qui maltraita fort les compagnons d'Ulysse. V. Lamia et Formies.

LÉTHÉ, fleuve des Enfers, de λήθη, oublié.

LIBURNIE, *Croatiemaritime*, au N. de la Dalmatie. Les Liburnes étaient pirates, et leurs vaisseaux, fort légers, servirent de modèle pour la flotte d'Octave.

LIBYE, nom de l'Afrique en général, et en particulier des déserts compris entre l'Égypte et l'Afrique propre.

LICINIUS (VARBO MURÆNA), frère de Proculéius et de Téntia, femme de Mécène, homme turbulent et ambitieux, ayant conspiré avec Cépion contre les jours d'Auguste, fut condamné à l'exil par contumace, et tué peu après, en 732, par les soldats d'Auguste qui découvrirent sa retraite. V. Walckenaër, T. II, p. 13.

LION, constellation zodiacale, où le soleil entrait vers le 20 juillet.

LIPARE, la principale des Iles Éoliennes entre la Sicile et l'Italie.

LOLLIUS, consul en 733, essuya, quatre ans après, en Germanie, une grande défaite qu'il ne racheta qu'en partie par une victoire postérieure. Velléius le représente comme un homme profondément hypocrite et *plus jaloux d'acquérir que de bien faire*. En 752, Auguste l'envoya en Orient avec le jeune C. Agrippa qui devait faire sous lui l'apprentissage de la guerre; mais il se laissa corrompre par les Parthes. Caius découvrit la trahison, et Lollius, craignant d'être dénoncé par le jeune prince, se tua, dit-on, peu de jours après.

LUCÉRIE, ville d'Apulie, renommée pour ses laines.

LUCINE, nom donné à Diane, à Junon et à Latone.

LUCRÉTILE, *monte Gennaro*, mont. des Sabins, au N. de Varia, près de la maison d'Horace, dans une vallée délicieuse.

LUCRIN, lac de Campanie, non loin de Baïes et de Pouzzoles, renommé par ses huîtres, mais dont le tremblement de terre du 30 septembre 1538 a fait un étang.

LYCAMBE. V. Archiloque.

LYCÉE, *mont Mintha*, montagne d'Arcadie au S., voisine du Taygète et consacrée à Pan, ainsi appelée à cause de l'abondance des loups.

LYCIE, au S. de la Phrygie, entre la Carie et la Pamphylie. Apollon y était particulièrement adoré.

LYCURGUE, roi de Thrace, aveuglé pour avoir voulu chasser Bacchus et ses Ménades. Selon d'autres, devenu furieux, il tua son fils Dryas et se coupa les jambes, ou fut mis en croix par ses sujets révoltés de sa tyrannie.

MAGNÉSIE, ville et contrée de la Thessalie, entre le golfe Pagasétique et la mer de Thrace.

MAIA, fille d'Atlas et de Pléione et mère de Mercure.

MARÉE, ville de la Basse-Égypte, non loin d'Alexandrie, près d'un marais dont les environs produisaient un vin renommé.

MARICA, Déesse honorée à Minturnes près du Liris. Suivant Servius, Marica fut le nom donné à Circé après sa mort.

MARSES, au S.-O. des Vestins et des Marrucins, dans les montagnes qui entourent le lac Fucin, l'un des peuples les plus belliqueux de l'Italie. Ils prirent une grande part à la Guerre Sociale. Un proverbe disait qu'on ne pouvait triompher *d'eux ni sans eux*.

MASSAGÈTES, peuple scythe, à l'E. et au N. de la mer Caspienne.

MASSIQUE, *Mondragone*, célèbre vignoble de Campanie près de Sinuesse et de Falerne.

MATIN, nom commun à plusieurs montagnes d'Italie. Celle dont parle Horace devait être en Apulie ou en Calabre, près du rivage de l'Adriatique.

MAURITANIE, *Maroc*, à l'O. de la Numidie.

MAXIMUS (Paulus Fabius), consul en 743, un des confidents d'Auguste, et père de ce Maxime qu'Ovide cite en plus d'un endroit comme lui étant resté fidèle dans son malheur.

MÉDÉE, fille d'Éétès roi de Colchos et de la magicienne Hypsée. Trahie par Jason, elle tua ses deux enfants, et s'enfuit à Athènes sur un char traîné par des dragons ailés. V. Jason et Créon.

MÉNADES, de *μαίνομαι* *furere*, nom des Bacchantes.

MÉNALE, *mont Roïno*, au centre de l'Arcadie, consacré à Pan.

MÉONIE, *Lydie*, de Méon, le plus ancien de ses rois.

MÉRION, héros crétois, conduisait le char d'Idoménée.

MESSALA (M. Val. Corvinus), né en 685, embrassa le parti de Brutus. Après la bataille de Philippi, il refusa le commandement des débris de l'armée, et s'attacha au parti d'Antoine qu'il abandonna pour celui d'Octave après la paix de Brindes. Consul en 723, il triompha de l'Aquitaine en 727. Il vécut ensuite dans la retraite, cultivant les lettres et la philosophie, et mourut en 757. Messala fut l'ami de Tibulle, sous le nom duquel on a mis un panégyrique qui n'est pas de ce poète.

MÉTAURE, *Mettro* ou *Mettaro*, riv. d'Ombrie, sur les bords de laquelle Asdrubal fut vaincu en 547 par les consuls C. Claudius Nero et M. Livius Salinator.

MOLOSSIDE, partie de l'Épire à l'E. de la Thesprotie, dont les chiens énormes étaient aussi estimés que ceux de Laconie.

MONÈSE, probablement le vainqueur de Crassus en 701, désigné dans les historiens sous le nom de Suréna.

MUNATIUS. V. Plancus. — **MURENA**. V. Licinius.

MYGDON, donna son nom à la Mygdonie, partie de la Grande-Phrygie, démembrée de la Bithynie.

MYRTO, île qui donnait son nom à la partie de la mer Égée comprise entre l'Eubée et les Cyclades. Des mythologues prétendent que ce nom vient de Myrtille, fils de Mercure et de Myrto, conducteur du char d'OEnomaüs, qui fut précipité dans cette mer par Pélops pour prix de sa trahison. Pausanias (VIII, [14](#)) conteste cette version.

MYSIE, *Anatolie*, au N.-O. de l'Asie-Mineure.

NÉMÉE, *Colonna* ou *Tristena*, ville et forêt de l'Achaïe, célèbre par les jeux qu'on y célébrait, selon l'opinion la plus accréditée, en l'honneur d'Hercule, vainqueur du lion de Némée.

NÉRON. V. Drusus, Tibère et Métaure.

NESSUS, centaure tué par Hercule, fit don à Déjanire de sa tunique sanglante et empoisonnée qui consuma ce héros.

NIOBÉ, fille de Tantale et femme d'Amphion, fière de ses sept

garçons et de ses sept filles, insulta Latone, et fut changée en pierre, après la mort de ses enfants, tués par Diane et par Apollon.

NIPHATE, *monts Nimrods* (?), en Arménie.

NIRÉE, roi de Naxos, fils de Charopus et d'Aglaïa.

NORIQUE, partie de la Bavière, de l'Autriche et de la Styrie, dont les montagnes renferment de riches mines de fer.

NUMIDA (Plotius), prit une part glorieuse à la soumission des Cantabres, et revint à Rome avec Auguste, en 730, après une absence de dix ans.

OCTAVIE, sœur d'Auguste, épousa d'abord M. Claudius Marcellus, puis Antoine qui la répudia malgré ses vertus et sa beauté. Elle mourut 4 ans avant J.-C. La fin prématurée du jeune Marcellus son fils, enlevé à dix-huit ans, hâta sa mort.

OEALIE, canton voisin de Tarente, souvent Tarente même.

OLYMPE, *Lacha*, mont. entre la Thessalie et la Macédoine.

OLYMPIE, *Mirala* ou *Longenico*, sur l'Alphée, vis-à-vis de Pise, célèbre par ses jeux, par un temple de Jupiter et par une statue de ce Dieu, haute de soixante pieds et chef-d'œuvre de Phidias.

OPONTE, *Talanía*, cap. des Locriens Opontiens, près de la mer d'Eubée.

ORICUM, *Orico*, v. d'Épire, en Chaonie, sur la mer Ionienne.

ORION, chasseur intrépide et d'une taille gigantesque, défia Diane suivant les uns, rebuta son amour selon d'autres, selon d'autres enfin voulut lui faire violence. Diane le perça d'une flèche dans l'île de Délos, suivant une version ; suivant une autre, elle le fit piquer par un scorpion, puis inconsolable de sa mort, elle obtint qu'il fût changé en constellation. Homère et Horace le placent dans les enfers où pour châtement il continue son métier de chasseur. La constellation australe d'Orion est la plus belle de toutes. Plin dit que le glaive d'Orion commençait à se coucher le 9 novembre.

OSSA, *Kissabo* ou *Kissovo*, mont. de Thessalie dans la Magné-

sic, célèbre par le combat des Dieux et des Géants. Hercule le détacha, dit-on, du mont Olympe dont il est séparé par la vallée de Tempé.

OTHON (Roscius), auteur de la loi Roscia. V. *Epode* IV.

PACORUS, fils aîné d'Orode et frère de Phraate, aida à la défaite de Crassus, et vainquit Décidius Saxa lieutenant d'Antoine en 714,

PACTOLE, *Sart* ou *Bagoulet*, petite rivière de Lydie qui, sortant du Tmolus, passait à Sardes et se jetait dans l'Hermus. Il roulait de l'or, depuis que Midas s'y était baigné.

PALINURE, pilote du vaisseau d'Énée, précipité dans les flots par Morphée (*Én.* V) donna son nom à un cap situé à 80 kil. S.-E. de Salerne.

PANÉTIUS, philosophe stoïcien, né à Rhodes vers l'an 190 avant J.-C. Scipion l'amena à Rome et le logea chez lui. Il mourut à Athènes presque nonagénaire. Il avait composé entre autres un *Traité des Devoirs* que Cicéron cite souvent dans le sien. Tous ses écrits sont perdus.

PAPHOS, ville de Chypre à l'O., célèbre par son temple de Vénus. V. une notice de M. Guigniaut dans la trad. de Tacite par Burnouf.

PAROS, *Paro*, une des Cyclades entre Naxos et Délos, célèbre par ses marbres et sur-tout ceux du mont Marpesse.

PARRHASIUS, rival de Zeuxis, florissait vers l'an 420 avant J.-C.

PARTHÉNOPE, sirène dédaignée par Ulysse, se précipita dans la mer près de Naples, qui lui dut son premier nom.

PATARE, *Patera*, v. mar. de Lycie, avait un oracle d'Apollon.

PÉGASE, cheval ailé de Persée et de Bellérophon; né de Neptune et de Méduse, ou sorti du sang de ce monstre tué par Persée, fit jaillir d'un coup de pied la fontaine d'Hippocrène. V. Bellérophon.

PÉLÉE, fils d'Éaque, roi de la Phthiotide. V. Hippolyte.

PÉLIGNIENS, tribu pélasgique, à l'O. des Marses, dans une région froide et montagneuse du Samnium, près de la mer.

PÉLION, mont. de Thessalie, prolongement de l'Olympe.

PENTHÉE, fils d'Échion, déchiré par sa mère Agavé et par ses tantes, pour s'être opposé à l'établissement du culte de Bacchus.

PERGAME, en Bithynie, capitale des États d'Attale.

PERMESSE, ruisseau de Béotie, sortait de l'Hélicon, et tombait dans le lac Copaïs. Il était consacré aux Muses.

PETTIUS, ami d'Horace et l'un de ses compagnons d'armes.

PHALANTE, chef des Parthéniens, nés durant la première guerre de Messénie, fondateur de Tarente, 707 avant J.-C.

PHAROS, île voisine d'Alexandrie, jointe au continent par un mole de 7 stades, 285 ans avant J.-C.

PHILIPPES, *Filibé?* en Macédoine, célèbre par la défaite de Brutus et du parti républicain, vers la fin de 712.

PHOCÉE, *Fokia*, ville de Mysie, au S., sur le golfe de Cumes, à l'embouchure du Caïque. Les Phocéens; assiégés par Harpage, général de Cyrus, 534 avant J.-C., s'embarquèrent et allèrent fonder Marseille. V. Hérodote, I, 165.

PHRYGIE, comprenait d'abord tout l'espace compris entre le Méandre et le Parthénus, et conséquemment la Troade.

PIÉRUS, mont, de Macédoine, près du golfe Thermaïque.

PIMPLA, mont. de Macédoine, en Piérie, près de l'Olympe.

PINDARE, né à Thèbes, l'an 520, mort l'an 456 avant J.-C.

PINDE, *Mezzova, Agrafa*, mont. entre l'Épire et la Thessalie.

PIRITHOÛS, fils d'Ixion, mari d'Hippodamie, roi des Lapithes, voulut enlever Proserpine, et fut retenu dans les enfers avec Thésée. Hercule, suivant Apollodore, délivra celui-ci; mais quand il voulut emmener Pirithoûs, la terre trembla, et il fut obligé de l'abandonner.

PLANCUS (Munatius), fondateur de Lyon, orateur distingué, consul en 712, suivit d'abord le parti de César, s'unit à Cicéron après la mort du dictateur, puis à Octave qu'il abandonna pour Antoine, et auquel il revint en 722. Auguste le nomma censeur et même préfet de Rome, mais n'eut jamais en lui une pleine confiance. On a de lui une correspondance avec Cicéron.

POMPÉE (Sextus), réfugié dans les monts de la Celtibérie, après la bataille de Munda, revint à Rome après la mort de César. A l'époque du deuxième triumvirat, il se rendit maître de la mer, et obligea en 715 les triumvirs à signer la paix de Misène qui ne dura guère. Après avoir perdu une bataille décisive en 718, il se retira en Asie, fut battu et pris par Titus, et tué dans sa prison à Milet en 719.

POMPÉE (Varus), ami et compagnon d'armes d'Horace.

PONT, prov. d'Asie min., bornée au N. par l'Euxin, à l'E. par l'Arménie, à l'O. par la Paphlagonie, et au S. par la Cappadoce.

PRAXITÈLE, né vers l'an 360, mort vers l'an 280 av. J.-C., auteur du *Cupidon* de Thespies, du *Satyre* d'Athènes et des *Vénus* de Cos et de Cnide.

PRÉNESTE, *Palestrina*, v. du Latium, à l'E. de Rome et au S. de Tibur, aux confins du pays des Éques.

PRÉTUS. V. Bellérophon et Antée.

PROCNE OU PROGNÉ. V. Itys.

PROCULEIUS (C. Varro Muréna), frère de Licinius et beau-frère de Mécène, ami d'Auguste, partagea ses biens avec ses frères dont les domaines avaient été confisqués.

PROCYON, chien d'Orion ou de Céphale, brillante étoile du *Petit Chien*, se levait le 15 juillet, onze jours avant Sirius.

QUINTILIUS (Varus) ami de Virgile qui lui a adressé une Églogue et d'Horace qui vante son goût (A. P. 438), mort en 730. Nous ne croyons pas que ce soit le Varus de l'Épode V.

QUINTIUS HIRPINUS, le même peut-être à qui Horace a adressé l'Épître 16, I.

RHÉTIE, *Grisons* et partie de la *Valtelline*, du *Tyrol* et de la *Bavière*, bornée au N. par le Danube, entre l'Helvétie à l'O. et le Norique à l'E., traversée par les Alpes Rhétiques.

RHODOPE, *Despoto-Dagh*, ramification de l'Hémus.

SABA, cap. des Sabéens entre Mascate et l'Arabie heureuse.

SABELLIENS, tribu des Sabins, *Légations* de *Spolète*, *Rieti* etc.

SACRÉE (voie) menait de l'O. à l'E. au Capitole.

SALAMINE, *Porto Costenza*, v. de Chypre à l'E. fondée, dit-on, par Teucer, fils de Télamon roi de l'île de Salamine.

SALLUSTE, (C. Crisp.), chevalier. petit-neveu par sa mère du célèbre historien, jouit de la faveur d'Auguste et de Tibère, et mourut en 773. Tacite en fait l'éloge *Ann.* III, [30](#).

SAMOS, île au midi de l'Ionie, dans la mer Icarienne.

SAPHO, née à Mitylène, vers 612 av. J.-C., conspira contre Pittacus avec Alcée, fut bannie et alla mourir en Sicile. *Le Saut de Leucade* et *les Amours de Phaon* paraissent appartenir à une autre Sapho, courtisane d'Érésos. Sapho a donné son nom au vers saphique.

SCAURUS (M. Æmilius), consul en 639, prince du Sénat en 647, censeur en 672, mort en [674](#), diversement jugé par Salluste qui le peint comme vénal et cupide, et par Cicéron et Tacite qui l'admirent.

SCOPAS, sculpteur et architecte, né à Paros vers 460 av. J.-C., remplit la Grèce de ses ouvrages. Une *Bacchante ivre*, un *Mercure* et l'une des faces du tombeau de Mausole étaient ses chefs-d'œuvre.

SEPTIME, chevalier, compagnon d'armes d'Horace, mentionné dans une lettre d'Auguste à Horace : *Tibi qualem habeam memoriam poteris ex Septimio quoque nostro audire.*

SÈRES, nom donné aux peuples les plus éloignés de l'Orient.

SESTIUS ou **SEXTIUS** (L.) questeur et ami de Brutus et son compagnon le plus assidu, garda chez lui son portrait et ne manquait jamais d'en faire l'éloge. Auguste ayant abdiqué le consulat en 731, Sestius consul subrogé, lui succéda.

SICAMBRES, Germains sur la rive droite du Rhin et au N. de la Lippe, s'étendirent jusqu'au Wésér, et se mêlèrent ensuite aux Francs.

SICANIENS, Pélasges qui donnèrent leur nom à la Sicile.

SIMONIDE, poète élégiaque et lyrique, né à Julis, dans l'île de Cèos en 558, mort en [468](#) av. J.-C., jouit de la faveur d'Hipparque et d'Hiéron, roi de Syracuse.

SIRIUS, la plus brillante étoile du ciel dans la constellation au-

strale du *Grand Chien*, dont le lever héliaque répondait environ au 26 juillet. Il a reculé d'un mois.

SISYPHE, fils d'Éole, brigand célèbre, tué par Thésée.

SITHONIE, pénins. de Chalcidique, entre Pallène et Athos.

SORACTE, *Mont Saint-Sylvestre*, à 7 lieues N. de Rome.

SPARTACUS, Thrace, gladiateur, s'échappa de sa prison en 681, souleva les esclaves, battit en 682 les consuls Gellius et Lentulus, et périt en 683 à la bataille de Silare gagnée par Crassus.

STÉSICHOË, né à Himère, florissait vers 626 av. J.-C. Quintilien dit que ses chants lyriques avaient la majesté de l'épopée.

STHÉNÉLUS, fils de Capanée, un des Épigones qui prirent Thèbes, suivit Diomède au siège de Troie, puis l'aida à détrôner Agrius roi d'Étolie.

SUBURRE, rue de Rome, habitée par les courtisanes.

TAURUS, chaîne de montagnes, qui part des sources de l'Euphrate et dont les ramifications couvrent toute l'Asie mineure.

TAYGÈTE, *Penta-Dactylon*, en Laconie, bornant à l'O. le bassin de l'Eurotas, et se liant au N. aux monts d'Arcadie.

TÉLÉGONUS, fils d'Ulysse et de Circé, tua son père sans le connaître et fut le fondateur de Tusculum.

TÉLÈPHE, chef des Mysiens, secourut les Troyens assiégés, fut blessé par Achille et guéri par le fer de sa lance.

TÉNARE, *Matapan*, promontoire de Laconie, près d'une entrée des Enfers.

TÉOS, patrie d'Anacréon, dans la péninsule de Clazomène.

THURIUM, v. de Lucanie, fondée par les Athéniens 444 avant J.-C., près des ruines de Sybaris, reçut en 194 le nom de *Copie*.

THYADES, *Bacchantes*, de θύειν, *furere*.

THYONÉ, nom de Sémélé ramenée de l'Enfer par Bacchus.

TIBULLE, chevalier, né vers 690, suivit Messala dans l'Aquitaine, et mourut âgé d'environ 40 ans. Il fut lié d'amitié avec Virgile et Horace qui lui a adressé l'Épître 4, 1 : *Albi, nostrorum sermonum candide iudex*, etc.

TIBUR, *Tivoli*, sur l'Anio, au N.-E. de Rome, ville très ancienne, fondée par Tiburnus, Catilus et Coras. V. Catilus.

TIRIDATE, élu roi par les Parthes après l'expulsion de Phraate, se réfugia auprès d'Auguste qui faisait la guerre en Espagne, quand Phraate fut rétabli sur le trône par les Scythes.

TITHON, frère de Priam, enlevé par l'Aurore, qui obtint pour lui l'immortalité, mais non l'exemption de vieillir. Il fut changé en cigale.

TITYUS, géant tué par Apollon et Diane pour avoir voulu attenter à l'honneur de Latone. Son corps couvrait neuf arpents.

TORQUATUS. On présume que l'Ode [7](#), IV, et l'Épître [5](#), [I](#), ne sont point adressées au fils de L. Manlius Torquatus, consul en 689, car ce fils mourut en Espagne en 709 ; mais à un certain Nonius Asprenas, consul en 748, à qui Auguste (Suet, *Oct.* [43](#)) donna un collier d'or dans le *Jeu de Troie*, avec l'autorisation de prendre lui et ses descendants le surnom de Torquatus.

TROÏLE, fils de Priam et d'Hécube, tué par Achille.

TUSCULUM, *Frascati*, près de Rome, au S.-E. du Latium. V. Télégonus.

TYDÉE, fils d'OEnée, roi de Calydon, et père de Diomède.

TYNDARE, fils d'OEBalus, roi de Sparte, et mari de Lédà, d'où le nom de Tyndarides donné à Castor et à Pollux.

TYPHOÉE, (TYPHÉE ou TYPHON), géant foudroyé et enseveli sous l'Etna ou sous l'île d'Inarimé, *Ischia*, près de Baïes.

TYRRHÉNIENS, Pélasges venus de la Lydie, dont Virgile fait les auxiliaires d'Énée, renommés comme navigateurs et comme pirates, et qui donnèrent leur nom à la mer voisine de l'Étrurie.

USTIQUE, vallon et domaine dans la vallée de la Licenza, *Digentia*, donné par Mécène à Horace. V. M. Walckenaër, [I](#), [409](#).

VALGIUS RUFUS, consul subrogé en 742, avait traduit en latin les Œuvres d'Apollodore de Pergame, son maître et celui

d'Auguste, et composé, sous le titre de *Questions*, un ouvrage étendu sur l'étymologie des mots. Les grammairiens ont conservé quelques vers de ses élégies et de ses épigrammes. On lui a attribué sans fondement la *Cabaretière*, *Copa*, le meilleur des petits poèmes attribués à Virgile. L'auteur du *Panegyrique de Messala* le compare emphatiquement à Homère.

VARIUS, L., né vers 672, mort vers 744, bon poète et homme de goût, avait composé un poème héroïque en l'honneur d'Auguste, un autre sur la mort de César, et une tragédie de *Thyeste* citée avec éloge par Quintilien. Auguste le chargea avec Plotius Tucca de la révision et de la publication de l'*Énéide*. C'est lui qui, avec Virgile, recommanda Horace à Mécène.

VATICAN, colline de Rome, sur la rive droite du Tibre qui le séparait du théâtre de Pompée situé dans le *Campo di Fiore*.

VÉNAFRE, *Venafro*, au N. de la Campanie, près du Vulturne, dont l'huile est vantée par Pline, XV, 2.

VÉNUSE, en Daunie, non loin de l'Aufide, patrie d'Horace.

VESPER ou HESPERUS, fils de Japet, étant monté sur l'Atlas pour observer les astres, fut emporté par un tourbillon, et donna son nom à la plus brillante des planètes, appelée aussi Lucifer et Vénus.

VESTA, fille de Saturne et de Rhée, sœur de Jupiter, présidait au foyer domestique. Principalement adorée des Pélasges, des Troyens et des Romains, elle avait à Rome un temple situé au pied du Palatin, où brûlait sans cesse le feu sacré confié à la garde des Vestales.

VINDÉLICIE, partie méridionale de la Bavière et du grand-duché de Bade, soumise par Drusus et par Tibère en 739.

VULTUR, partie des Apennins qui séparait l'Apulie de la Lucanie, dans les environs de Vénuse.



591254

ERRATA.

Page 125, ligne 18, au lieu de <i>le fer</i> ;				lisez : <i>les fers</i> .	
— 311,	— 29,	—	<i>la rage</i> ;	—	<i>la rage</i> .
— 319,	— 12,	—	<i>Abondonnait</i> ;	—	<i>Abandonnait</i> .
— 336,	— 1,	—	<i>patior</i> ;	—	<i>potior</i> .
— 338,	— 1,	—	<i>mulcra</i> ;	—	<i>mulcra</i> .
— 434,	— 22,	—	<i>Ἀρκ΄</i> ;	—	<i>Ἀρχ΄</i> .
— 449,	— 22,	—	<i>Ματτ</i> ;	—	<i>Μαντ</i> .
— 462,	— 31,	—	<i>πιτόμεναι</i> ;	—	<i>πιτόμενοι</i> .

TABLE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.	Pages.
VIE D'HORACE.	V
HORACE, POÈTE LYRIQUE, par M. Rigault.	IX
	XIII

LIVRE PREMIER.

I.	A Mécène. <i>Mæcenas atavis.</i>	2
II.	A César-Auguste. <i>Jam satis terris.</i>	4
III.	Au Vaisseau de Virgile. <i>Sic te Diva potens.</i>	10
IV.	A Sestius. <i>Solvitur acris hiems.</i>	14
V.	A Pyrrha. <i>Quis multa gracilis.</i>	16
VI.	A Vips. Agrippa. <i>Scriberis Vario.</i>	18
VII.	A Munatius Plancus. <i>Laudabunt atii.</i>	20
VIII.	A Lydie. <i>Lydia, dic per omnes.</i>	22
IX.	A Thaliarque. <i>Vides út alta stet nive.</i>	24
X.	A Mercure. <i>Mercuri, facunde nepos.</i>	26
XI.	A Leuconoé. <i>Tu ne quæsieris.</i>	28
XII.	A Auguste. <i>Quem virum aut heroa.</i>	28
XIII.	A Lydie. <i>Cum tu, Lydia, Telephi.</i>	34
XIV.	Au Vaisseau de l'État. <i>O navis, referent.</i>	36
XV.	Prédiction de Nérée. <i>Pastor quum traheret.</i>	38
XVI.	Palinodie. <i>O matre pulchra.</i>	42
XVII.	A Tyndaris. <i>Velox amænum.</i>	44
XVIII.	A Quintilius Varus. <i>Nullam, Vare, sacra.</i>	48
XIX.	A Glycère. <i>Mater sæva Cupidinum.</i>	50
XX.	A Mécène. <i>Vile potabis.</i>	50
XXI.	A Diane et à Apollon. <i>Dianam tencræ.</i>	52
XXII.	A Aristius Fuscus. <i>Integer vitæ.</i>	54
XXIII.	A Chloé. <i>Vitas hinnuleo.</i>	56
XXIV.	A Virgile. <i>Quis desiderio.</i>	56
XXV.	A Lydie. <i>Parcius junctas.</i>	58
XXVI.	A sa Muse sur Lamia. <i>Musis amicus.</i>	60
XXVII.	A ses Convives. <i>Natis in usum.</i>	62
XXVIII.	Archytas et le Matelot. <i>Te maris et terræ.</i>	64

	Pages.
XXIX. A Iccius. <i>Icci, beatiss.</i>	68
XXX. A Vénus. <i>O Venus, regina.</i>	70
XXXI. A Apollon. <i>Quid dedicatum poscit.</i>	70
XXXII. A sa Lyre. <i>Poscitur : si quid.</i>	72
XXXIII. A Tibulle. <i>Atbi, ne doleas.</i>	76
XXXIV. Palinodie. <i>Parcus Deorum cultor.</i>	78
XXXV. A la Fortune. <i>O Diva, gratum.</i>	80
XXXVI. Sur le Retour de Numida. <i>Et ture et fidibus.</i>	84
XXXVII. A ses Amis. <i>Nunc est bibendum.</i>	86
XXXVIII. A son Esclave. <i>Persicos odi.</i>	88

LIVRE II.

I.	A Asinius Pollio. <i>Motum ex Metello.</i>	90
II.	A Cr. Salluste. <i>Nultus argento color.</i>	94
III.	A Dellius. <i>Æquam memento.</i>	96
IV.	A Xanthias. <i>Ne sit ancillæ.</i>	98
V.	Lalagé. <i>Nondum subacta.</i>	102
VI.	A Septime. <i>Septimi, Gades aditure.</i>	104
VII.	A Pompeius Varus. <i>O sæpe mecum.</i>	106
VIII.	A Bariné. <i>Ulla si juris tibi.</i>	110
IX.	A Valgius. <i>Non semper imbres.</i>	112
X.	A Licinius. <i>Rectius vives.</i>	116
XI.	A Quintius Hirpinus. <i>Quid bellicosus Cantaber.</i>	118
XII.	A Mécène. <i>Nolis longa seræ.</i>	120
XIII.	Contre un Arbre. <i>Ille et nefasto.</i>	124
XIV.	A Postume. <i>Eheu ! fugaces, Postume.</i>	126
XV.	Contre le Luxe. <i>Jam pauca aratro.</i>	128
XVI.	A Grosphus. <i>Otium Divos rogat.</i>	130
XVII.	A Mécène. <i>Cur me querelis.</i>	134
XVIII.	Contre les Avars. <i>Non ebur neque aureum.</i>	138
XIX.	Hymne à Bacchus. <i>Bacchum in remotis.</i>	142
XX.	A Mécène. <i>Non usitata nec tenui.</i>	146

LIVRE III.

I.	A la Jeunesse romaine. <i>Odi profanum vulgus.</i>	148
II.	A la Jeunesse romaine. <i>Angustam amice.</i>	152

		Pages.
III.	<u>Apothéose de Romulus. <i>Justum et tenacem.</i></u>	154
IV.	<u>A Calliope. <i>Descende cælo.</i></u>	160
V.	<u>Régulus. <i>Cælo tonantem,</i></u>	166
VI.	<u>Aux Romains. <i>Delicta majorum.</i></u>	172
VII.	<u>A Astérie. <i>Quid fles, Asterie.</i></u>	176
VIII.	<u>A Mécène. <i>Martiis cælebs.</i></u>	180
IX.	<u>Dialogue entre Horace et Lydie. <i>Donec gratus eram.</i></u>	184
X.	<u>A Lycé. <i>Extremum Tanain si biberes.</i></u>	186
XI.	<u>A Mercure. <i>Mercuri, nam te docilis.</i></u>	188
XII.	<u>A Nébulé. <i>Miserarum est neque amori.</i></u>	192
XIII.	<u>A la Fontaine de Bandusie. <i>O Fons Bandusiarum.</i></u>	194
XIV.	<u>Au peuple romain. <i>Herculis ritu.</i></u>	194
XV.	<u>A Chloris. <i>Uxor pauperis Ibyci.</i></u>	198
XVI.	<u>A Mécène. <i>Inclusam Danaen.</i></u>	200
XVII.	<u>A Ælius Lamia. <i>Æli vetusto.</i></u>	204
XVIII.	<u>A Faune. <i>Faune, Nympharum.</i></u>	204
XIX.	<u>A Tèlèphe. <i>Quantum distet ab Inacho.</i></u>	206
XX.	<u>A Pyrrhus. <i>Non vides quanto.</i></u>	208
XXI.	<u>A son Amphore. <i>O nata mecum.</i></u>	210
XXII.	<u>A Diane. <i>Montium custos.</i></u>	214
XXIII.	<u>A Phidyle. <i>Cælo supinas,</i></u>	214
XXIV.	<u>Contre les Avars. <i>Intactis opulentior.</i></u>	218
XXV.	<u>Hymne à Bacchus. <i>Quo me, Bacche, rapis.</i></u>	222
XXVI.	<u>A Vénus. <i>Vixi puellis.</i></u>	224
XXVII.	<u>A Galatée. <i>Impios parvæ.</i></u>	226
XXVIII.	<u>A Lydé. <i>Festo quid gotius dic.</i></u>	232
XXIX.	<u>A Mécène. <i>Tyrrhena regum progenies.</i></u>	234
XXX.	<u>Épilogue à Melpomène. <i>Exegi monumentum.</i></u>	240

LIVRE IV.

I.	<u>A Vénus. <i>Intermissa, Venus, diu.</i></u>	242
II.	<u>A Jules Antoine. <i>Pindarum quisquis.</i></u>	246
III.	<u>A Melpomène. <i>Quem tu, Melpomene.</i></u>	250
IV.	<u>Victoire de Drusus. <i>Qualem ministrum.</i></u>	252
V.	<u>A César-Auguste. <i>Divis orte bonis.</i></u>	258
VI.	<u>A Apollon et à Diane. <i>Dive quem proles.</i></u>	262

		Pages.
VII.	A Manlius Torquatus. <i>Diffugere nives.</i>	266
VIII.	A Marcius Censorinus. <i>Donarem pateras.</i>	268
IX.	A Lollius. <i>Ne forte credas interitura.</i>	270
X.	A Ligurinus. <i>O crudelis adhuc.</i>	274
XI.	A Phyllis. <i>Est mihi nonum.</i>	276
XII.	A Virgile. <i>Jam veris comites.</i>	278
XIII.	A Lycé. <i>Audivere, Lyce, Di.</i>	282
XIV.	A Auguste. <i>Quæ cura patrum.</i>	286
XV.	A Auguste. <i>Phæbus volentem.</i>	290

ÉPODES.

I.	A Mécène. <i>Ibis liburnis.</i>	294
II.	Alfius ou la Vie champêtre. <i>Beatus ille.</i>	296
III.	A Mécène, contre l'ail. <i>Parentis olim.</i>	302
IV.	Contre Védus Rufus. <i>Lapis et agnis.</i>	304
V.	Contre Canidie. <i>At o Deorum quidquid.</i>	306
VI.	Contre un détracteur. <i>Quid immerentes hospites.</i>	314
VII.	Aux Romains. <i>Quo, quo scelesti.</i>	316
VIII.	A Mécène. <i>Quando repostum Cæcubum.</i>	318
IX.	Contre Mévius. <i>Mala soluta navis.</i>	322
X.	A Pettius. <i>Petti, nihil me.</i>	324
XI.	A ses amis. <i>Horrida tempestas.</i>	328
XII.	A Mécène, <i>Mollis inertia cur.</i>	330
XIII.	A Nèère. <i>Nox erat, et cælo.</i>	332
XIV.	Au Peuple romain. <i>Altera jam teritur.</i>	334
XV.	Horace et Canidie. <i>Jamjam efficaci.</i>	338
	Chant séculaire. <i>Phæbe, silvarum.</i>	346
	Notes.	354
	Index mythologique, historique et géographique.	500
	Errata.	524





